



O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

R. 282

O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

T O M E H U I T I E M E.



DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-
TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 5.

OF THE UNIVERSITY OF

COMPLETES

DE

VOLUME

TWO

SI L'UNIVERSITÉ DE MONTREAL

ACHÈVE

T H E A T R E.

Théâtre. Tome VIII.

† A

THE TABLE

Table Tome VIII

L'ECOSSAISE,

COMEDIE.

PAR M. HUMÉ.

TRADUITE EN FRANÇAIS

PAR JEROME CARRÉ.

Représentée à Paris au mois d'auguste 1760.

J'ai vengé l'univers autant que je l'ai pu.

A 2

LE COSAIS

COMEDIE

PAR M. H. U. M. E.

TRADUITE EN FRANÇAIS

PAR JEROME CARRÉ

Republiée à Paris chez les Éditions de la

J'ai corrigé l'ouvrage et j'ai fait

△△

EPI TRE DEDICATOIRE
DU TRADUCTEUR
DE L'ECOSSAISE

A MONSIEUR

LE COMTE DE LAURAGUAIS.

M O N S I E U R ,

LA petite bagatelle que j'ai l'honneur de mettre sous votre protection n'est qu'un prétexte pour vous parler avec liberté.

Vous avez rendu un service éternel aux beaux arts et au bon goût, en contribuant par votre générosité à donner à la ville de Paris un théâtre moins indigne d'elle. Si on ne voit plus sur la scène *César* et *Ptolomé*, *Athalie* et *Joad*, *Mérope* et son fils entourés et pressés d'une foule de jeunes gens, si les spectacles ont plus de décence, c'est à vous seul qu'on en est redevable. Ce bienfait est d'autant plus considérable, que l'art de la tragédie et de la comédie est celui dans lequel les Français se font distingués davantage : il n'en est aucun dans lequel ils n'aient de très-illustres rivaux,

ou même des maîtres. Nous avons quelques bons philosophes ; mais , il faut l'avouer , nous ne sommes que les disciples des *Newtons* , des *Lockes* , des *Galilées*. Si la France a quelques historiens , les Espagnols , les Italiens , les Anglais même nous disputent la supériorité dans ce genre. Le seul *Massillon* aujourd'hui passe chez les gens de goût pour un orateur agréable ; mais qu'il est encore loin de l'archevêque *Tillotson* aux yeux du reste de l'Europe ! Je ne prétends point peser le mérite des hommes de génie ; je n'ai pas la main assez forte pour tenir cette balance : je vous dis seulement comment pensent les autres peuples ; et vous savez , Monsieur , vous qui dans votre première jeunesse avez voyagé pour vous instruire , vous savez que presque chaque peuple a ses hommes de génie , qu'il préfère à ceux de ses voisins.

Si vous descendez des arts de l'esprit pur à ceux où la main a plus de part , quel peintre oferions-nous préférer aux grands peintres d'Italie ? C'est dans le seul art des *Sophocles* que toutes les nations s'accordent à donner la préférence à la nôtre : c'est pourquoi dans plusieurs villes d'Italie la bonne compagnie se rassemble pour représenter nos pièces , ou dans notre langue , ou en italien ; c'est ce qui fait qu'on trouve des théâtres français à Vienne et à Pétersbourg.

Ce qu'on pouvait reprocher à la scène française était le manque d'action et d'appareil. Les tragédies étaient souvent de longues conversations en cinq actes. Comment hasarder ces spectacles pompeux , ces tableaux frappans , ces actions grandes et terribles , qui bien ménagées font un des plus grands ressorts de la tragédie ? comment apporter le corps de *César* sanglant sur la scène ? comment faire descendre une reine éperdue dans le tombeau de son époux , et l'en faire sortir mourante de la main de son fils , au milieu d'une foule qui cache , et le tombeau , et le fils , et la mère , et qui énerve la terreur du spectacle par le contraste du ridicule ?

C'est de ce défaut monstrueux que vos seuls bienfaits ont purgé la scène ; et quand il se trouvera des génies qui sauront allier la pompe d'un appareil nécessaire et la vivacité d'une action également terrible et vraisemblable à la force des pensées , et surtout à la belle et naturelle poésie , sans laquelle l'art dramatique n'est rien , ce sera vous , Monsieur , que la postérité devra remercier. (1)

(1) Il y avait long-temps que M. de *Voltaire* avait réclamé contre l'usage ridicule de placer les spectateurs sur le théâtre et de retrécir l'avant-scène par des banquettes , lorsque M. le comte de *Lauraguais* donna les sommes nécessaires pour mettre les comédiens à portée de détruire cet usage.

M. de *Voltaire* s'est élevé contre l'indécence d'un parterre debout et tumultueux ; et dans les nouvelles salles construites

Mais il ne faut pas laisser ce soin à la postérité ; il faut avoir le courage de dire à son siècle ce que nos contemporains font de noble et d'utile. Les justes éloges font un parfum qu'on réserve pour embaumer les morts. Un homme fait du bien , on étouffe ce bien pendant qu'il respire ; et si on en parle , on l'exténue , on le défigure : n'est-il plus , on exagère son mérite pour abaisser ceux qui vivent.

Je veux du moins que ceux qui pourront lire ce petit ouvrage sachent qu'il y a dans Paris plus d'un homme estimable et malheureux secouru par vous ; je veux qu'on sache que tandis que vous occupez votre loisir à faire revivre , par les soins les plus coûteux et les plus pénibles, un art utile perdu dans l'Asie qui l'inventa, vous faites renaître un secret

à Paris le parterre est assis. Ses justes réclamations ont été écoutées sur des objets plus importants. On lui doit en grande partie la suppression des sépultures dans les églises , l'établissement des cimetières hors des villes , la diminution du nombre des fêtes , même celle qu'ont ordonnée des évêques qui n'avaient jamais lu ses ouvrages ; enfin l'abolition de la servitude de la glèbe et celle de la torture. Tous ces changemens se sont faits , à la vérité , lentement , à demi , et comme si l'on eût voulu prouver en les faisant qu'on suivait non sa propre raison , mais qu'on cédait à l'impulsion irrésistible que M. de *Voltaire* avait donnée aux esprits.

La tolérance qu'il avait tant prêchée s'est établie peu de temps après sa mort en Suède et dans les Etats héréditaires de la maison d'Autriche ; et , quoi qu'on en dise , nous la verrons bientôt s'établir en France.

plus ignoré , celui de foulager par vos bienfaits cachés la vertu indigente. (2)

Je n'ignore pas qu'à Paris il y a dans ce qu'on appelle le monde , des gens qui croient pouvoir donner des ridicules aux belles actions , qu'ils sont incapables de faire ; et c'est ce qui redouble mon respect pour vous.

P. S. Je ne mets point mon inutile nom au bas de cette épître , parce que je ne l'ai jamais mis à aucun de mes ouvrages ; et quand on le voit à la tête d'un livre ou dans une affiche , qu'on s'en prenne uniquement à l'afficheur ou au libraire.

(2) M. le comte de *Lauraguais* avait fait une pension au célèbre *du Marfais* , qui sans lui eût traîné sa vieillesse dans la misère. Le gouvernement ne lui donnait aucun secours , parce qu'il était soupçonné d'être janséniste , et même d'avoir écrit en faveur du gouvernement contre les prétentions de la cour de Rome.

A MESSIEURS

LES PARISIENS. (a)

M E S S I E U R S ,

JE suis forcé par l'illustre M. F..... de m'exposer *vis-à-vis* de vous. Je parlerai sur le *ton* du sentiment et du respect; ma plainte sera marquée au *coin* de la bienfiance, et éclairée du *flambeau* de la vérité. J'espère que M. F..... fera confondu *vis-à-vis* des honnêtes gens qui ne sont pas accoutumés à se prêter aux méchancetés de ceux qui, n'étant pas *sentimentés*, font *métier et marchandise* d'insulter le tiers et le quart, sans aucune *provocation*, comme dit Cicéron dans l'oraison *pro Murena*, page 4.

Messieurs, je m'appelle Jérôme Carré, natif de Montauban; je suis un pauvre jeune homme sans fortune; et comme la volonté me change d'entrer dans Montauban, à cause que M. L. F..... de P..... m'y persécute, je suis venu implorer la protection des Parisiens. J'ai traduit la comédie de l'Ecoffaïse de M. Hume. Les comédiens français et les italiens voulaient la représenter: elle aurait peut-être été jouée cinq ou six fois, et voilà que M. F.... emploie

(a) Cette plaisanterie fut publiée la veille de la représentation.

son autorité et son crédit pour empêcher ma traduction de paraître ; lui qui encourageait tant les jeunes gens quand il était jésuite , les opprime aujourd'hui : il a fait une feuille entière contre moi ; il commence par dire méchamment que ma traduction vient de Genève , pour me faire *suspecter* d'être hérétique.

Ensuite il appelle M. *Hume*, M. *Home* ; et puis il dit que M. *Hume* le prêtre , auteur de cette pièce , n'est pas parent de M. *Hume* le philosophe. Qu'il consulte seulement le journal encyclopédique du mois d'avril 1758 , journal que je regarde comme le premier des cent soixante-treize journaux qui paraissent tous les mois en Europe , il y verra cette annonce , page 137.

L'auteur de Douglas est le ministre Hume , parent du fameux David Hume , si célèbre par son impiété.

Je ne fais pas si M. *David Hume* est impie : s'il l'est , j'en suis bien fâché , et je prie Dieu pour lui comme je le dois ; mais il résulte que l'auteur de l'Ecoffaïse est M. *Hume* le prêtre , parent de M. *David Hume* ; ce qu'il fallait prouver , et ce qui est très-indifférent.

J'avoue à ma honte que je l'ai cru son frère ; mais qu'il soit frère ou cousin , il est toujours certain qu'il est l'auteur de l'Ecoffaïse. Il est

vrai que dans le journal que je cite, l'Ecoffaife n'est pas expreffément nommée; on n'y parle que d'Agis et de Douglas; mais c'est une bagatelle.

Il est si vrai qu'il est l'auteur de l'Ecoffaife que j'ai en main plusieurs de ses lettres, par lesquelles il me remercie de l'avoir traduite; en voici une que je soumets aux lumières du charitable lecteur.

My dear translator, mon cher traducteur, *you have comitted many a blunder in your performance*, vous avez fait plusieurs balourdifes dans votre traduction: *you have quitte impoverish'd the character of Wasp*, and *you have blotted his chastisement at the end of the drama.....* vous avez affaibli le caractère de *Frélon*, et vous avez supprimé son châtiment à la fin de la pièce.

Il est vrai, et je l'ai déjà dit, que j'ai fort adouci les traits dont l'auteur peint son *Wasp*, (ce mot *wasp* veut dire *frélon*); mais je ne l'ai fait que par le conseil des personnes les plus judicieufes de Paris. La politesse française ne permet pas certains termes que la liberté anglaise emploie volontiers. Si je suis coupable, c'est par excès de retenue; et j'espère que messieurs les Parisiens, dont je demande la protection, pardonneront les défauts de la pièce en faveur de ma circonspection.

Il semble que M. *Hume* ait fait sa comédie uniquement dans la vue de mettre son *Wasp* sur la scène, et moi j'ai retranché tout ce que j'ai pu de ce personnage ; j'ai aussi retranché quelque chose de miladi Alton, pour m'éloigner moins de vos mœurs, et pour faire voir quel est mon respect pour les dames.

M. F....., dans la vue de me nuire, dit dans sa feuille, page 114, qu'on l'appelle aussi *Frélon*, que plusieurs personnes de mérite l'ont souvent nommé ainsi. Mais, Messieurs, qu'est-ce que cela peut avoir de commun avec un personnage anglais dans la pièce de M. *Hume*? Vous voyez bien qu'il ne cherche que de vains prétextes pour me ravir la protection dont je vous supplie de m'honorer.

Voyez, je vous prie, jusqu'où va sa malice : il dit, page 115, que le bruit courut longtemps qu'il avait été condamné aux galères ; et il affirme qu'en effet, pour la condamnation, elle n'a jamais eu lieu : mais, je vous en supplie, que ce monsieur ait été aux galères quelque temps, ou qu'il y aille, quel rapport cette anecdote peut-elle avoir avec la traduction d'un drame anglais? Il parle des raisons qui pouvaient, dit-il, lui avoir attiré ce malheur. Je vous jure, Messieurs, que je n'entre dans aucune de ces raisons ; il peut y en avoir de

bonnes, sans que M. *Hume* doive s'en inquiéter : qu'il aille aux galères ou non, je n'en suis pas moins le traducteur de l'Ecoffaise. Je vous demande, Messieurs, votre protection contre lui. Recevez ce petit drame avec cette affabilité que vous témoignez aux étrangers.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

M E S S I E U R S ,

Votre très-humble et très-obéissant

serviteur, JEROME CARRÉ,

natif de Montauban, demeurant dans l'impasse de Saint-Thomas du Louvre; car j'appelle *impasse*, Messieurs, ce que vous appelez *cul-de-fac*: je trouve qu'une rue ne ressemble ni à un cul ni à un fac: je vous prie de vous servir du mot d'*impasse*, qui est noble, sonore, intelligible, nécessaire, au lieu de celui de cul, en dépit du sieur F..... ci-devant j.....

AVERTISSEMENT.

CETTE lettre de M. *Jérôme Carré* eut tout l'effet qu'elle méritait. La pièce fut représentée au commencement d'auguste 1760. On commença tard, et quelqu'un demandant pourquoi on attendait si long-temps? *C'est apparemment*, répondit tout haut un homme d'esprit, *que F..... est monté à l'hôtel de ville.* Comme ce *F.....* avait eu l'inadvertance de se reconnaître dans la comédie de l'Ecoffaise, quoique M. *Hume* ne l'eût jamais eu en vue, le public le reconnut aussi. La comédie était vue de tout le monde par cœur avant qu'on la jouât, et cependant elle fut reçue avec un succès prodigieux. *F.....* fit encore la faute d'imprimer dans je ne fais quelles feuilles, intitulées *l'Année littéraire*, que l'Ecoffaise n'avait réussi qu'à l'aide d'une cabale composée de douze à quinze cents personnes, qui toutes, disait-il, le haïssaient et le méprisaient souverainement. Mais M. *Jérôme Carré* était bien loin de faire des cabales: tout Paris fait assez qu'il n'est pas à portée d'en faire; d'ailleurs il n'avait jamais vu ce *F.....* et il ne pouvait comprendre pourquoi tous les spectateurs s'obstinaient à voir *F.....* dans *Frélon*. Un avocat à la seconde représentation s'écria:

Courage, M. Carré, vengez le public; le parterre et les loges applaudirent à ces paroles par des battemens de mains qui ne finissaient point. Carré, au sortir du spectacle fut embrassé par plus de cent personnes. Que vous êtes aimable, M. Carré, lui disait-on, d'avoir fait justice de cet homme, dont les mœurs sont encore plus odieuses que la plume! Eh, Messieurs, répondit Carré, vous me faites plus d'honneur que je ne mérite; je ne suis qu'un pauvre traducteur d'une comédie pleine de morale et d'intérêt.

Comme il parlait ainsi sur l'escalier, il fut barbouillé de deux baisers par la femme de F..... Que je vous suis obligée, dit-elle, d'avoir puni mon mari! mais vous ne le corrigerez point. L'innocent Carré était tout confondu; il ne comprenait pas comment un personnage anglais pouvait être pris pour un français nommé F..... et toute la France lui faisait compliment de l'avoir peint trait pour trait. Ce jeune homme apprit par cette aventure combien il faut avoir de circonspection: il comprit en général que toutes les fois qu'on fait le portrait d'un homme ridicule, il se trouve toujours quelqu'un qui lui ressemble.

Ce rôle de *Frélon* était très-peu important
dans

dans la pièce ; il ne contribua en rien au vrai succès , car elle reçut dans plusieurs provinces les mêmes applaudissemens qu'à Paris. On peut dire à cela que ce *Frélon* était autant estimé dans les provinces que dans la capitale : mais il est bien plus vraisemblable que le vif intérêt qui règne dans la pièce de M. *Hume* en a fait tout le succès. Peignez un faquin , vous ne réussirez qu'auprès de quelques personnes ; intéressez , vous plairez à tout le monde.

Quoi qu'il en soit , voici la traduction d'une lettre de milord *Boldthinker* au prétendu *Hume* , au sujet de sa pièce de l'Ecoffaïse.

„ Je crois , mon cher *Hume* , que vous
 „ avez encore quelque talent ; vous en êtes
 „ comptable à la nation : c'est peu d'avoir
 „ immolé ce vilain *Frélon* à la risée publique,
 „ sur tous les théâtres de l'Europe , où l'on
 „ joue votre aimable et vertueuse Ecoffaïse ;
 „ faites plus , mettez sur la scène tous ces
 „ vils persécuteurs de la littérature , tous
 „ ces hypocrites noircis de vices , et calom-
 „ niateurs de la vertu ; traînez sur le théâtre,
 „ devant le tribunal du public , ces fanati-
 „ ques enragés , qui jettent leur écume sur
 „ l'innocence , et ces hommes faux , qui vous
 „ flattent d'un œil , et qui vous menacent

„ de l'autre, qui n'osent parler devant
 „ un philosophe, et qui tâchent de le
 „ détruire en secret; exposez au grand jour
 „ ces détestables cabales qui voudraient
 „ replonger les hommes dans les ténèbres.
 „ Vous avez gardé trop long-temps le
 „ silence; on ne gagne rien à vouloir adou-
 „ cir les pervers, il n'y a plus d'autre moyen
 „ de rendre les lettres respectables que de
 „ faire trembler ceux qui les outragent: c'est
 „ le dernier parti que prit *Pope* avant que
 „ de mourir: il rendit ridicules à jamais,
 „ dans sa *Dunciade*, tous ceux qui devaient
 „ l'être: ils n'osèrent plus se montrer, ils
 „ disparurent; toute la nation lui applaudit;
 „ car si dans les commencemens la mali-
 „ gnité donna un peu de vogue à ces lâches
 „ ennemis de *Pope*, de *Swift* et de leurs
 „ amis, la raison reprit bientôt le dessus.
 „ Les *Zoïles* ne sont soutenus qu'un temps.
 „ Le vrai talent des vers est une arme qu'il
 „ faut employer à venger le genre-humain.
 „ Ce n'est pas les *Pantolabes* et les *Nomen-*
 „ *tanus* seulement qu'il faut effleurer; ce
 „ sont les *Anitus* et les *Mélitus* qu'il faut
 „ écraser. Un vers bien fait transmet à la
 „ dernière postérité la gloire d'un homme
 „ de bien, et la honte d'un méchant.
 „ Travaillez, vous ne manquerez pas de
 „ matière, &c.

P R E F A C E.

LA comédie dont nous présentons la traduction aux amateurs de la littérature est (a) de M. *Hume*, pasteur de l'église d'Edimbourg, déjà connu par deux belles tragédies, jouées à Londres : il est parent et ami de ce célèbre philosophe M. *Hume*, qui a creusé avec tant de hardiesse et de sagacité les fondemens de la métaphysique et de la morale : ces deux philosophes font également honneur à l'Ecosse leur patrie.

La comédie intitulée *l'Ecoffaise* nous parut un de ces ouvrages qui peuvent réussir dans toutes les langues, parce que l'auteur peint la nature, qui est par-tout la même : il a la naïveté et la vérité de l'estimable *Goldoni*, avec peut-être plus d'intrigue, de force et d'intérêt. Le dénouement, le caractère de l'héroïne et celui de *Freeport*, ne ressemblent à rien de ce que nous connaissons sur les théâtres de France ; et cependant, c'est la nature pure. Cette pièce paraît un peu dans le goût de ces romans anglais qui ont fait tant de fortune : ce sont des touches semblables, la même peinture des mœurs, rien de recherché, nulle envie

(a) On sent bien que c'était une plaisanterie d'attribuer cette pièce à M. *Hume*.

d'avoir de l'esprit, et de montrer misérablement l'auteur, quand on ne doit montrer que les personnages; rien d'étranger au sujet; point de tirade d'écolier, de ces maximes triviales qui remplissent le vide de l'action. C'est une justice que nous sommes obligés de rendre à notre célèbre auteur.

Nous avouons en même temps que nous avons cru, par le conseil des hommes les plus éclairés, devoir retrancher quelque chose du rôle de *Frélon*, qui paraissait encore dans les derniers actes: il était puni, comme de raison, à la fin de la pièce; mais cette justice qu'on lui rendait semblait mêler un peu de froideur au vif intérêt qui entraîne l'esprit au dénouement.

De plus, le caractère de *Frélon* est si lâche et si odieux que nous avons voulu épargner aux lecteurs la vue trop fréquente de ce personnage, plus dégoûtant que comique. Nous convenons qu'il est dans la nature; car dans les grandes villes, où la presse jouit de quelque liberté, on trouve toujours quelques-uns de ces misérables qui se font un revenu de leur impudence, de ces *Arétins* subalternes qui gagnent leur pain à dire et à faire du mal, sous le prétexte d'être utiles aux belles-lettres, comme si les vers

qui rongent les fruits et les fleurs pouvaient leur être utiles.

L'un des deux illustres savans , & pour nous exprimer encore plus correctement , l'un de ces deux hommes de génie qui ont présidé au dictionnaire encyclopédique , à cet ouvrage nécessaire au genre-humain , dont la suspension fait gémir l'Europe ; l'un de ces deux grands hommes , dis-je , dans des essais qu'il s'est amusé à faire sur l'art de la comédie , remarque très-judicieusement que l'on doit songer à mettre sur le théâtre les conditions et les états des hommes. L'emploi du *Frélon* de M. *Hume* est une espèce d'état en Angleterre : il y a même une taxe établie sur les feuilles de ces gens-là. Ni cet état ni ce caractère ne paraissent dignes du théâtre en France ; mais le pinceau anglais ne dédaigne rien ; il se plaît quelquefois à tracer des objets dont la bassesse peut révolter quelques autres nations. Il n'importe aux Anglais que le sujet soit bas , pourvu qu'il soit vrai. Ils disent que la comédie étend ses droits sur tous les caractères et sur toutes les conditions ; que tout ce qui est dans la nature doit être peint ; que nous avons une fausse délicatesse , et que l'homme le plus méprisable peut servir de contraste au plus galant homme.

J'ajouterai, pour la justification de M. *Hume*, qu'il a l'art de ne présenter son *Frélon* que dans des momens où l'intérêt n'est pas encore vif et touchant. Il a imité ces peintres qui peignent un crapaud, un lézard, une couleuvre, dans un coin du tableau, en conservant aux personnages la noblesse de leur caractère.

Ce qui nous a frappé vivement dans cette pièce, c'est que l'unité de temps, de lieu, et d'action y est observée scrupuleusement. Elle a encore ce mérite rare chez les Anglais, comme chez les Italiens, que le théâtre n'est jamais vide. Rien n'est plus commun et plus choquant que de voir deux acteurs sortir de la scène, et deux autres venir à leur place sans être appelés, sans être attendus; ce défaut insupportable ne se trouve point dans l'Ecoffaïse.

Quant au genre de la pièce, il est dans le haut comique, mêlé au genre de la simple comédie. L'honnête homme y fourit de ce fourire de l'ame, préférable au rire de la bouche. Il y a des endroits attendrissans jusques aux larmes, mais sans pourtant qu'aucun personnage s'étudie à être pathétique: car de même que la bonne plaisanterie consiste à ne vouloir point être plaisant, ainsi celui qui vous émeut ne songe point à

vous émouvoir ; il n'est point rhétoricien ; tout part du cœur. Malheur à celui qui tâche , dans quelque genre que ce puisse être !

Nous ne savons pas si cette pièce pourrait être représentée à Paris ; notre état et notre vie, qui ne nous ont pas permis de fréquenter souvent les spectacles , nous laissent dans l'impuissance de juger quel effet une pièce anglaise ferait en France.

Tout ce que nous pouvons dire , c'est que, malgré tous les efforts que nous avons faits pour rendre exactement l'original , nous sommes très-loin d'avoir atteint au mérite de ses expressions , toujours fortes et toujours naturelles.

Ce qui est beaucoup plus important , c'est que cette comédie est d'une excellente morale , et digne de la gravité du sacerdoce dont l'auteur est revêtu , sans rien perdre de ce qui peut plaire aux honnêtes gens du monde.

La comédie ainsi traitée est un des plus utiles efforts de l'esprit humain. Il faut convenir que c'est un art , et un art très-difficile. Tout le monde peut compiler des faits et des raisonnemens. Il est aisé d'apprendre la trigonométrie : mais tout art demande un talent , et le talent est rare.

Nous ne pouvons mieux finir cette préface que par ce passage de notre compatriote *Montagne* sur les spectacles.

„ J'ai soutenu les premiers personnages
 „ ès tragédies latines de *Bucanam* et de
 „ *Guerante*, et de *Muret*, qui se représen-
 „ tèrent à notre collège de Guienne avec
 „ dignité. En cela, *Andreas Goveanus* notre
 „ principal, comme en toutes autres par-
 „ ties de sa charge, fut sans comparaison
 „ le plus grand principal de France, et
 „ m'en tenait-on maître ouvrier. C'est un
 „ exercice que je ne mesloue point aux
 „ jeunes enfans de maison, et ai vu nos
 „ princes depuis s'y adonner en personne,
 „ à l'exemple d'aucuns des anciens, hon-
 „ nestement et louablement: il est loisible
 „ même d'en faire mestier aux gens d'hon-
 „ neur, et en Grèce. *Aristoni tragico actori*
 „ *rem aperit: huic et genus et fortuna honesta*
 „ *erant: nec ars, quia nihil tale apud Græcos*
 „ *pudori est, ea deformabat.* Car j'ai toujours
 „ accusé d'impertinence ceux qui condam-
 „ nent ces esbatemens, et d'injustice ceux
 „ qui empêchent l'entrée de nos bonnes
 „ villes aux comédiens qui le valent, et
 „ envient au peuple ces plaisirs publics.
 „ Les bonnes polices prennent soin d'assem-
 „ bler les citoyens, et les rallier comme aux
 „ offices

„ offices sérieux de la dévotion, aussi aux
„ exercices et jeux. La société et amitiés s'en
„ augmente, et puis on ne leur concède
„ des passe-temps plus réglés que ceux qui
„ se font en présence de chacun, et à la
„ vue même du magistrat; et trouverais
„ raisonnable que le prince à ses dépens
„ en gratifiast quelquefois la commune; et
„ qu'aux villes populeuses il y eût des lieux
„ destinés et desposés pour ces spectacles,
„ quelque divertissement de pires actions
„ et occultes. Pour revenir à mon propos,
„ il n'y a tel que d'allécher l'appétit et
„ l'affection, autrement on ne fait que des
„ asnes chargés de livres, on leur donne
„ à coup de fouet, en garde, leur pochette
„ pleine de science; laquelle, pour bien
„ faire, il ne faut pas seulement loger chez
„ soi, il la faut épouser.„

P E R S O N N A G E S.

Maître FABRICE , tenant un café avec des
appartemens.

LINDANE , Ecoffaife.

Le lord MONROSE , Ecoffais.

Le lord MURRAI.

POLLY , fuivante.

FREEPORT , *qu'on prononce* FRIPORT ,
gros négociant de Londres.

FRELON , écrivain de feuilles.

Ladi AÛTON , *on prononcẽ* Lédi.

Plusieurs anglais qui viennent au café.

Domestiques.

Un Messager d'Etat.

La scène est à Londres.

L'ÉCOSSAISE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

La scène représente un café et des chambres sur les ailes, de façon qu'on peut entrer de plain pied des appartemens dans le café. ()*

FABRICE, FRELON.

FRELON, dans un coin, auprès d'une table sur laquelle il y a une écritoire et du café, lisant la gazette,

QUE de nouvelles affligeantes ! des grâces répandues sur plus de vingt personnes ! aucunes sur moi ! Cent guinées de gratification à un bas-officier, parce qu'il a fait son devoir ; le beau mérite ! Une pension à l'inventeur d'une machine qui ne sert qu'à soulager des ouvriers ! une à un pilote ! des places à des gens de lettres ! et à moi rien ! Encore, encore, et à moi rien ! (*il jette la gazette et se promène.*) Cependant je rends service à l'État, j'écris plus de feuilles que personne, je fais enchérir le papier.... et à moi rien !

(*) On a fait hauffer et baisser une toile au théâtre de Paris, pour marquer le passage d'une chambre à une autre ; la vraisemblance et la décence ont été bien mieux observées à Lyon, à Marseille et ailleurs. Il y avait sur le théâtre un cabinet à côté du café. C'est ainsi qu'on aurait dû en user à Paris.

Je voudrais me venger de tous ceux à qui on croit du mérite. Je gagne déjà quelque chose à dire du mal, si je puis parvenir à en faire, ma fortune est faite. J'ai loué des fots, j'ai dénigré les talens; à peine y a-t-il de quoi vivre. Ce n'est pas à médire, c'est à nuire qu'on fait fortune.

(*au maître du café.*)

Bonjour, M. Fabrice, bonjour. Toutes les affaires vont bien, hors les miennes : j'enrage.

F A B R I C E.

M. Frélon, M. Frélon, vous vous faites bien des ennemis.

F R E L O N.

Oui, je crois que j'excite un peu d'envie.

F A B R I C E.

Non, sur mon ame, ce n'est point du tout ce sentiment-là que vous faites naître : écoutez ; j'ai quelque amitié pour vous ; je suis fâché d'entendre parler de vous comme on en parle. Comment faites-vous donc pour avoir tant d'ennemis, M. Frélon ?

F R E L O N.

C'est que j'ai du mérite, M. Fabrice,

F A B R I C E.

Cela peut être, mais il n'y a encore que vous qui me l'avez dit ; on prétend que vous êtes un ignorant ; cela ne me fait rien ; mais on ajoute que vous êtes malicieux, et cela me fâche, car je suis bon homme.

FRELON.

J'ai le cœur bon, j'ai le cœur tendre ; je dis un peu de mal des hommes ; mais j'aime toutes les femmes, M. Fabrice, pourvu qu'elles soient jolies ; et pour vous le prouver, je veux absolument que vous m'introduisiez chez cette aimable personne qui loge chez vous, et que je n'ai pu encore voir dans son appartement.

FABRICE.

Oh pardi, M. Frélon, cette jeune personne-là n'est guère faite pour vous ; car elle ne se vante jamais, et ne dit de mal de personne.

FRELON.

Elle ne dit de mal de personne, parce qu'elle ne connaît personne. N'en seriez-vous point amoureux, mon cher M. Fabrice ?

FABRICE.

Oh non : elle a quelque chose de si noble dans son air, que je n'ose jamais être amoureux d'elle : d'ailleurs sa vertu.....

FRELON.

Ha ha ha ha, sa vertu ! ...

FABRICE.

Oui, qu'avez-vous à rire ? est-ce que vous ne croyez pas à la vertu, vous ? Voilà un équipage de campagne qui s'arrête à ma porte : un domestique en livrée qui

porte une malle : c'est quelque seigneur qui vient loger chez moi.

FRELON.

Recommandez-moi vite à lui, mon cher ami.

SCÈNE II.

Le lord MONROSE, FABRICE, FRELON.

MONROSE.

Vous êtes M. Fabrice, à ce que je crois ?

FABRICE.

A vous servir, Monsieur.

MONROSE.

Je n'ai que peu de jours à rester dans cette ville. O Ciel ! daigne m'y protéger.... Infortuné que je suis !... On m'a dit que je ferais mieux chez vous qu'ailleurs, que vous êtes un bon et honnête homme.

FABRICE.

Chacun doit l'être. Vous trouverez ici, Monsieur, toutes les commodités de la vie, un appartement assez propre, table d'hôte si vous daignez me faire cet honneur, liberté de manger chez vous, l'amusement de la conversation dans le café.

MONROSE.

Avez-vous ici beaucoup de locataires ?

FABRICE.

Nous n'avons à présent qu'une jeune personne, très-belle et très-vertueuse.

FRELON.

Eh, oui, très-vertueuse, hé, hé.

FABRICE.

Qui vit dans la plus grande retraite.

MONROSE.

La jeunesse et la beauté ne sont pas faites pour moi. Qu'on me prépare, je vous prie, un appartement où je puisse être en solitude. . . . Que de peines! . . . Y a-t-il quelque nouvelle intéressante dans Londres?

FABRICE.

M. Frélon peut vous en instruire, car il en fait; c'est l'homme du monde qui parle et qui écrit le plus; il est très-utile aux étrangers.

MONROSE, *en se promenant.*

Je n'en ai que faire.

FABRICE.

Je vais donner ordre que vous soyez bien servi.

(il sort.)

FRELON.

Voici un nouveau débarqué: c'est un grand seigneur sans doute, car il a l'air de ne se soucier de personne. Milord, permettez que je vous présente mes hommages et ma plume.

MONROSE.

Je ne suis point milord; c'est être un sot de se glorifier de son titre, et c'est être un faussaire de s'arroger un titre qu'on n'a pas. Je suis ce que je suis; quel est votre emploi dans la maison?

C 4

FRELON.

Je ne suis point de la maison, Monsieur; je passe ma vie au café; j'y compose des brochures, des feuilles; je fers les honnêtes gens. Si vous avez quelque ami à qui vous vouliez donner des éloges, ou quelque ennemi dont on doive dire du mal, quelque auteur à protéger ou à décrier, il n'en coûte qu'une pistole par paragraphe. Si vous voulez faire quelque connaissance agréable ou utile, je suis encore votre homme.

MONROSE.

Et vous ne faites point d'autre métier dans la ville?

FRELON.

Monsieur, c'est un très-bon métier.

MONROSE.

Et on ne vous a pas encore montré en public, le cou décoré d'un collier de fer de quatre pouces de hauteur?

FRELON.

Voilà un homme qui n'aime pas la littérature.

SCENE III.

FRELON , *se remettant à sa table. Plusieurs personnes paraissent dans l'intérieur du café. MONROSE avance sur le bord du théâtre.*

M O N R O S E .

MES infortunes sont-elles assez longues , assez affreuses ? Errant , proscrit , condamné à perdre la tête dans l'Ecosse ma patrie , j'ai perdu mes honneurs , ma femme , mon fils , ma famille entière ; une fille me reste , errante comme moi , misérable et peut-être déshonorée ; et je mourrai donc sans être vengé de cette barbare famille de Murrai qui m'a persécuté , qui m'a tout ôté , qui m'a rayé du nombre des vivans ! car enfin , je n'existe plus ; j'ai perdu jusqu'à mon nom , par l'arrêt qui me condamne en Ecosse ; je ne suis qu'une ombre qui vient errer autour de son tombeau.

(un de ceux qui sont entrés dans le café frappant sur l'épaule de Frélon qui écrit.)

Eh bien , tu étais hier à la pièce nouvelle ; l'auteur fut bien applaudi ; c'est un jeune homme de mérite , et sans fortune , que la nation doit encourager.

U N A U T R E .

Je me foucie bien d'une pièce nouvelle. Les affaires publiques me désespèrent ; toutes les denrées sont à

bon marché ; on nage dans une abondance pernicieuse ; je suis perdu , je suis ruiné.

F R E L O N , *écrivain.*

Cela n'est pas vrai , la pièce ne vaut rien , l'auteur est un sot , et ses protecteurs aussi ; les affaires publiques n'ont jamais été plus mauvaises ; tout renchérit ; l'Etat est anéanti , et je le prouve par mes feuilles.

U N S E C O N D.

Tes feuilles sont des feuilles de chêne ; la vérité est que la philosophie est bien dangereuse , et que c'est elle qui nous a fait perdre l'île de Minorque (a).

M O N R O S E , *toujours sur le devant du théâtre.*

Le fils de milord Murrain me payera tous mes malheurs. Que ne puis-je au moins , avant de périr , punir par le sang du fils toutes les barbaries du père !

U N T R O I S I E M E I N T E R L O C U T E U R , *dans le fond.*

La pièce d'hier m'a paru très-bonne.

F R E L O N.

Le mauvais goût gagne ; elle est détestable.

LE T R O I S I E M E I N T E R L O C U T E U R.

Il n'y a de détestable que tes critiques.

L E S E C O N D.

(b) Et moi je vous dis que les philosophes font baisser les fonds publics , et qu'il faut envoyer un autre ambassadeur à la Porte.

FRELON.

Il faut siffler la pièce qui réussit, et ne pas souffrir qu'il se fasse rien de bon.

(ils parlent tous quatre en même temps.)

UN INTERLOCUTEUR.

Va, s'il n'y avait rien de bon, tu perdrais le plus grand plaisir de la satire. Le cinquième acte surtout a de très-grandes beautés.

LE SECOND INTERLOCUTEUR.

Je n'ai pu me défaire d'aucune de mes marchandises.

LE TROISIEME.

Il y a beaucoup à craindre cette année pour la Jamaïque; ces philosophes la feront prendre.

FRELON.

Le quatrième et le cinquième actes sont pitoyables.

MONROSE, *se tournant.*

Quel fabbat!

LE PREMIER INTERLOCUTEUR.

Le gouvernement ne peut pas subsister tel qu'il est.

LE TROISIEME INTERLOCUTEUR.

Si le prix de l'eau des Barbades ne baisse pas, la patrie est perdue.

MONROSE.

Se peut-il que toujours, et en tout pays, dès que les hommes sont rassemblés, ils parlent tous à la fois! quelle rage de parler avec la certitude de n'être point entendu!

FABRICE, *arrivant avec une serviette.*

Messieurs, on a servi ; surtout ne vous querellez point à table, ou je ne vous reçois plus chez moi. (*à Monrose.*) Monsieur veut-il nous faire l'honneur de venir dîner avec nous ?

M O N R O S E.

Avec cette cohue ? non, mon ami ; faites-moi apporter à manger dans ma chambre. (*il se retire à part et dit à Fabrice :*) Ecoutez, un mot : milord Falbrige est-il à Londres ?

F A B R I C E.

Non, mais il revient bientôt.

M O N R O S E.

Est-il vrai qu'il vient ici quelquefois ?

F A B R I C E.

Il m'a fait cet honneur.

M O N R O S E.

Cela suffit : bonjour. Que la vie m'est odieuse !
(*il sort.*)

F A B R I C E.

Cet homme-là me paraît accablé de chagrins et d'idées. Je ne ferais point surpris qu'il allât se tuer là-haut ; ce ferait dommage, il a l'air d'un honnête homme.

(*les survenans sortent pour dîner. Frélon est toujours à la table où il écrit. Ensuite Fabrice frappe à la porte de l'appartement de Lindane.*)

SCENE IV.

FABRICE , Mlle POLLY , FRELON.

F A B R I C E .

MADemoiselle Polly ! Mademoiselle Polly !

P O L L Y .

Eh bien , qu'y a-t-il , notre cher hôte ?

F A B R I C E .

Seriez-vous assez complaisante pour venir dîner en compagnie ?

P O L L Y .

Hélas ! je n'ose , car ma maîtresse ne mange point : comment voulez-vous que je mange ? Nous sommes si tristes !

F A B R I C E .

Cela vous égayera.

P O L L Y .

Je ne puis être gaie : quand ma maîtresse souffre , il faut que je souffre avec elle.

F A B R I C E .

Je vous enverrai donc secrètement ce qu'il vous faudra. (il sort.)F R E L O N , *se levant de sa table.*

Je vous suis , M. Fabrice. Ma chère Polly , vous ne voulez donc jamais m'introduire chez votre maîtresse ? vous rebutez toutes mes prières.

P O L L Y.

C'est bien à vous d'oser faire l'amoureux d'une personne de sa sorte.

F R E L O N.

Eh , de quelle sorte est-elle donc ?

P O L L Y.

D'une sorte qu'il faut respecter : vous êtes fait tout au plus pour les suivantes.

F R E L O N.

C'est-à-dire que si je vous en contais, vous m'aimeriez ?

P O L L Y.

Affurément non.

F R E L O N.

Et pourquoi donc ta maîtresse s'obstine-t-elle à ne me point recevoir , et que la suivante me dédaigne ?

P O L L Y.

Pour trois raisons ; c'est que vous êtes bel esprit , ennuyeux et méchant.

F R E L O N.

C'est bien à ta maîtresse qui languit ici dans la pauvreté , et qui est nourrie par charité , à me dédaigner.

P O L L Y.

Ma maîtresse pauvre ! qui vous a dit cela , langue de vipère ? ma maîtresse est très-riche : si elle ne fait point de dépense , c'est qu'elle hait le faste : elle est vêtue simplement par modestie ; elle mange peu , c'est par régime , et vous êtes un impertinent.

FRELON.

Qu'elle ne fasse pas tant la fière : nous connaissons sa conduite, nous savons sa naissance, nous n'ignorons pas ses aventures.

POLLY.

Quoi donc ? que connaissez-vous ? que voulez-vous dire ?

FRELON.

J'ai par-tout des correspondances.

POLLY.

O Ciel ! cet homme peut nous perdre. M. Frélon, mon cher M. Frélon, si vous savez quelque chose, ne nous trahissez pas.

FRELON.

Ah, ah, j'ai donc deviné, il y a donc quelque chose, et je suis le cher M. Frélon. Ah ça, je ne dirai rien ; mais il faut...

POLLY.

Quoi ?

FRELON.

Il faut m'aimer.

POLLY.

Fi donc ; cela n'est pas possible.

FRELON.

Ou aimez-moi, ou craignez-moi : vous savez qu'il y a quelque chose.

POLLY.

Non, il n'y a rien, sinon que ma maîtresse est aussi respectable que vous êtes haïssable : nous sommes

très à notre aise , nous ne craignons rien , et nous nous moquons de vous.

F R É L O N .

Elles font très à leur aise , de là je conclus qu'elles meurent de faim : elles ne craignent rien , c'est-à-dire qu'elles tremblent d'être découvertes. . . . Ah je viendrai à bout de ces aventurières , ou je ne pourrai. Je me vengerai de leur insolence. Mépriser M. Frélon !

(*il sort.*)

S C E N E V.

LINDANE , *sortant de sa chambre , dans un déshabillé des plus simples* , POLLY.

L I N D A N E .

AH ! ma pauvre Polly , tu étais avec ce vilain homme de Frélon : il me donne toujours de l'inquiétude : on dit que c'est un esprit de travers , et un cœur de boue , dont la langue , la plume et les démarches font également méchantes ; qu'il cherche à s'infinuer par-tout pour faire le mal s'il n'y en a point , et pour l'augmenter s'il en trouve. Je serais sortie de cette maison qu'il fréquente , sans la probité et le bon cœur de notre hôte.

P O L L Y .

Il voulait absolument vous voir , et je le rembarrais. . .

L I N D A N E .

L I N D A N E.

Il veut me voir ; et milord Murrai n'est point venu !
il n'est point venu depuis deux jours !

P O L L Y.

Non , Madame ; mais parce que Milord ne vient point , faut-il pour cela ne dîner jamais ?

L I N D A N E.

Ah ! souviens-toi surtout de lui cacher toujours ma misère , et à lui , et à tout le monde ; je veux bien vivre de pain et d'eau ; ce n'est point la pauvreté qui est intolérable , c'est le mépris : je fais manquer de tout , mais je veux qu'on l'ignore.

P O L L Y.

Hélas , ma chère maîtresse , on s'en aperçoit assez en me voyant : pour vous , ce n'est pas de même ; la grandeur d'ame vous soutient : il semble que vous vous plaisez à combattre la mauvaise fortune ; vous n'en êtes que plus belle ; mais moi , je maigris à vue d'œil : depuis un an que vous m'avez prise à votre service en Ecoſſe , je ne me reconnais plus.

L I N D A N E.

Il ne faut perdre ni le courage ni l'espérance : je supporte ma pauvreté , mais la tienne me déchire le cœur. Ma chère Polly , qu'au moins le travail de mes mains serve à rendre ta destinée moins affreuse : n'ayons d'obligation à personne ; va vendre ce que j'ai brodé ces jours-ci. (*elle lui donne un petit ouvrage de broderie.*) Je ne réussis pas mal à ces petits

ouvrages. Que mes mains te nourrissent et t'habillent : tu m'as aidée : il est beau de ne devoir notre subsistance qu'à notre vertu.

P O L L Y.

Laissez-moi baiser, laissez-moi arroser de mes larmes ces belles mains qui ont fait ce travail précieux. Oui, Madame, j'aimerais mieux mourir auprès de vous dans l'indigence que de servir des reines. Que ne puis-je vous consoler !

L I N D A N E.

Hélas ! milord Murrain n'est point venu ! lui que je devrais haïr, lui le fils de celui qui a fait tous nos malheurs ! Ah ! le nom de Murrain nous fera toujours funeste : s'il vient, comme il viendra sans doute, qu'il ignore absolument ma patrie, mon état, mon infortune.

P O L L Y.

Savez-vous bien que ce méchant Frélon se vante d'en avoir quelque connaissance ?

L I N D A N E.

Eh comment pourrait-il en être instruit, puisque tu l'es à peine ? Il ne fait rien, personne ne m'écrit ; je suis dans ma chambre comme dans mon tombeau : mais il feint de savoir quelque chose pour se rendre nécessaire. Garde-toi qu'il devine jamais seulement le lieu de ma naissance. Chère Polly, tu le fais ; je suis une infortunée, dont le père fut proscrit dans les derniers troubles, dont la famille est détruite :

il ne me reste que mon courage. Mon père est errant de désert en désert en Ecosse. Je ferais déjà partie de Londres pour m'unir à sa mauvaise fortune, si je n'avais pas quelque espérance en milord Falbrige. J'ai su qu'il avait été le meilleur ami de mon père. Personne n'abandonne son ami. Falbrige est revenu d'Espagne, il est à Windsor; j'attends son retour. Mais hélas! Murrain ne revient point. Je t'ai ouvert mon cœur; songe que tu le perces du coup de la mort, si tu laisses jamais entrevoir l'état où je suis.

P O L L Y.

Et à qui en parlerais-je? je ne sors jamais d'auprès de vous; et puis, le monde est si indifférent sur les malheurs d'autrui!

L I N D A N E.

Il est indifférent, Polly, mais il est curieux, mais il aime à déchirer les blessures des infortunés; et si les hommes sont compatissans avec les femmes, ils en abusent, ils veulent se faire un droit de notre misère; et je veux rendre cette misère respectable. Mais hélas! milord Murrain ne viendra point!

SCENE VI.

LINDANE, POLLY, FABRICE *avec une serviette.*

FABRICE.

PARDONNEZ... Madame... Mademoiselle... je ne fais comment vous nommer, ni comment vous parler : vous m'imposez du respect. Je fors de table pour vous demander vos volontés... je ne fais comment m'y prendre.

LINDANE.

Mon cher hôte, croyez que toutes vos attentions me pénètrent le cœur ; que voulez-vous de moi ?

FABRICE.

C'est moi qui voudrais bien que vous voulussiez avoir quelque volonté. Il me semble que vous n'avez point dîné hier.

LINDANE.

J'étais malade.

FABRICE.

Vous êtes plus que malade, vous êtes triste... entre nous, pardonnez... il paraît que votre fortune n'est pas comme votre personne.

LINDANE.

Comment ? quelle imagination ! je ne me fais jamais plainte de ma fortune.

F A B R I C E.

Non , vous dis-je , elle n'est pas si belle , si bonne , si désirable que vous l'êtes.

L I N D A N E.

Que voulez-vous dire ?

F A B R I C E.

Que vous touchez ici tout le monde , et que vous l'évitez trop. Ecoutez ; je ne fais qu'un homme simple , qu'un homme du peuple ; mais je vois tout votre mérite , comme si j'étais un homme de la cour : ma chère Dame , un peu de bonne chère : nous avons là-haut un vieux gentilhomme avec qui vous devriez manger ?

L I N D A N E.

Moi , me mettre à table avec un homme , avec un inconnu ?

F A B R I C E.

C'est un vieillard qui me paraît tout votre fait. Vous paraissez bien affligée , il paraît bien triste aussi : deux afflictions mises ensemble peuvent devenir une consolation.

L I N D A N E.

Je ne veux , je ne peux voir personne.

F A B R I C E.

Souffrez au moins que ma femme vous fasse sa cour ; daignez permettre qu'elle mange avec vous pour vous tenir compagnie. Souffrez quelques soins...

L I N D A N E.

Je vous rends grâce avec sensibilité ; mais je n'ai besoin de rien.

F A B R I C E.

Oh je n'y tiens pas ; vous n'avez besoin de rien , et vous n'avez pas le nécessaire.

L I N D A N E.

Qui vous en a pu imposer si témérairement ?

F A B R I C E.

Pardon !

L I N D A N E.

Ah ! Polly , il est deux heures , et milord Murray ne viendra point !

F A B R I C E.

Eh bien , Madame , ce Milord dont vous parlez , je fais que c'est l'homme le plus vertueux de la cour : vous ne l'avez jamais reçu ici que devant témoins ; pourquoi n'avoir pas fait avec lui honnêtement , devant témoins , quelques petits repas que j'aurais fournis ? C'est peut-être votre parent ?

L I N D A N E.

Vous extravaguez , mon cher hôte.

F A B R I C E , *en tirant Polly par la manche.*

Va , ma pauvre Polly , il y a un bon dîner tout prêt dans le cabinet qui donne dans la chambre de ta maîtresse , je t'en avertis. Cette femme-là est incompréhensible. Mais qui est donc cette autre dame qui entre dans mon café comme si c'était un homme ? elle a l'air bien furibond.

POLLY.

Ah ! ma chère maîtresse , c'est miladi Alton , celle qui voulait épouser Milord ; je l'ai vue une fois roder près d'ici : c'est elle.

LINDANE.

Milord ne viendra point , c'en est fait , je suis perdue : pourquoi me suis-je obstinée à vivre ?

(elle rentre.)

SCENE VII.

Ladi ALTON , ayant traversé avec colère le théâtre et prenant Fabrice par le bras.

SUIVEZ-MOI , il faut que je vous parle.

FABRICE.

A moi , Madame ?

Ladi ALTON.

A vous , malheureux.

FABRICE.

Quelle diableffe de femme !

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Ladi ALTON, FABRICE.

Ladi ALTON.

JE ne crois pas un mot de ce que vous me dites, M. le Cafetier. Vous me mettez toute hors de moi-même.

FABRICE.

Eh bien, Madame, rentrez donc toute dans vous-même.

Ladi ALTON.

Vous m'osez assurer que cette aventurière est une personne d'honneur, après qu'elle a reçu chez elle un homme de la cour : vous devriez mourir de honte.

FABRICE.

Pourquoi, Madame ? Quand Milord y est venu, il n'y est point venu en secret ; elle l'a reçu en public, les portes de son appartement ouvertes, ma femme présente. Vous pouvez mépriser mon état, mais vous devez estimer ma probité ; et quant à celle que vous appelez une aventurière, si vous connaissiez ses mœurs, vous les respecteriez.

Ladi ALTON.

Laissez-moi, vous m'importunez.

FABRICE.

F A B R I C E.

Oh , quelle femme ! quelle femme !

Ladi ALTON , *elle va à la porte de Lindane ,
et frappe rudement.*

Qu'on m'ouvre.

S C E N E I I.

L I N D A N E , Ladi ALTON.

L I N D A N E.

EH ! qui peut frapper ainsi ? et que vois-je ?

Ladi ALTON.

Connaissez-vous les grandes passions, Mademoiselle ?

L I N D A N E.

Hélas , Madame , voilà une étrange question.

Ladi ALTON.

Connaissez-vous l'amour véritable , non pas l'amour insipide , l'amour langoureux , mais cet amour , là , qui fait qu'on voudrait empoisonner sa rivale , tuer son amant , et se jeter ensuite par la fenêtre ?

L I N D A N E.

Mais c'est la rage dont vous me parlez là.

Ladi ALTON.

Sachez que je n'aime point autrement , que je suis jalouse , vindicative , furieuse , implacable.

L I N D A N E.

Tant pis pour vous , Madame.

Théâtre. Tome VIII.

† E

Ladi A L T O N.

Répondez-moi, milord Murrai n'est-il pas venu ici quelquefois ?

L I N D A N E.

Que vous importe, Madame ? et de quel droit venez-vous m'interroger ? suis-je une criminelle ? êtes-vous mon juge ?

Ladi A L T O N.

Je suis votre partie : si Milord vient encore vous voir, si vous flattez la passion de cet infidelle, tremblez : renoncez à lui, ou vous êtes perdue.

L I N D A N E.

Vos menaces m'affermiraient dans ma passion pour lui, si j'en avais une.

Ladi A L T O N.

Je vois que vous l'aimez, que vous vous laissez séduire par un perfide ; je vois qu'il vous trompe, et que vous me bravez : mais sachez qu'il n'est point de vengeance à laquelle je ne me porte.

L I N D A N E.

Eh bien, Madame, puisqu'il est ainsi, je l'aime.

Ladi A L T O N.

Avant de me venger, je veux vous confondre ; tenez, connaissez le traître ; voilà les lettres qu'il m'a écrites ; voilà son portrait qu'il m'a donné ; ne le gardez pas au moins, il faut le rendre, ou je...

L I N D A N E, *en rendant le portrait.*

Qu'ai-je vu, malheureuse ! ... Madame...

Ladi A L T O N.

Eh bien ? . . .

L I N D A N E.

Je ne l'aime plus.

Ladi A L T O N.

Gardez votre résolution et votre promesse ; sachez que c'est un homme inconstant, dur, orgueilleux, que c'est le plus mauvais caractère. . . .

L I N D A N E.

Arrêtez, Madame ; si vous continuiez à en dire du mal, je l'aimerais peut-être encore. Vous êtes venue ici pour achever de m'ôter la vie ; vous n'aurez pas de peine. Polly, c'en est fait ; viens m'aider à cacher la dernière de mes douleurs.

P O L L Y.

Qu'est-il donc arrivé, ma chère maîtresse, et qu'est devenu votre courage ?

L I N D A N E.

On en a contre l'infortune, l'injustice, l'indigence ; il y a cent traits qui s'éteignent sur un cœur noble ; il en vient un qui porte enfin le coup de la mort.

(elles sortent.)

SCÈNE III.

Ladi ALTON, FRELON.

Ladi ALTON.

QUOI ! être trahie, abandonnée pour cette petite créature ! (à *Frélon.*) Gazetier littéraire ; approchez ; m'avez-vous servie ? avez-vous employé vos correspondances ? m'avez-vous obéi ? avez-vous découvert quelle est cette insolente qui fait le malheur de ma vie ?

FRELON.

J'ai rempli les volontés de votre grandeur ; je fais qu'elle est écossaise , et qu'elle se cache.

Ladi ALTON.

Voilà de belles nouvelles !

FRELON.

Je n'ai rien découvert de plus jusqu'à présent.

Ladi ALTON.

Et en quoi m'as-tu donc servie ?

FRELON.

Quand on découvre peu de chose , on ajoute quelque chose , et quelque chose avec quelque chose fait beaucoup. J'ai fait une hypothèse.

Ladi ALTON.

Comment , pédant ! une hypothèse !

F R E L O N.

Oui, j'ai supposé qu'elle est mal intentionnée contre le gouvernement.

Ladi A L T O N.

Ce n'est point supposer, rien n'est posé plus vrai : elle est très-mal intentionnée, puisqu'elle veut m'enlever mon amant.

F R E L O N.

Vous voyez bien que dans un temps de trouble, une écossaise qui se cache est une ennemie de l'État.

Ladi A L T O N.

Je ne le vois pas ; mais je voudrais que la chose fût.

F R E L O N.

Je ne le parierais pas, mais j'en jurerais.

Ladi A L T O N.

Et tu serais capable de l'affirmer devant des gens de conséquence ?

F R E L O N.

Je suis en relation avec des personnes de conséquence. Je connais fort la maîtresse du valet de chambre d'un premier commis du ministre ; je pourrais même parler aux laquais de Milord votre amant, et dire que le père de cette fille, en qualité de mal intentionné, l'a envoyée à Londres comme mal intentionnée ; je supposerais même que le père est ici. Voyez-vous ; cela pourrait avoir des suites, et on mettrait votre rivale, pour ses mauvaises intentions, dans la prison où j'ai déjà été pour mes feuilles.

Ladi A L T O N.

Ah ! je respire ; les grandes passions veulent être servies par des gens sans scrupule (c) ; je veux que le vaisseau aille à pleines voiles , ou qu'il se brise. Tu as raison ; une écoffaïse qui se cache , dans un temps où tous les gens de son pays sont suspects , est sûrement une ennemie de l'État ; tu n'es pas un imbécille , comme on le dit. Je croyais que tu n'étais qu'un barbouilleur de papier , mais je vois que tu as en effet des talens. Je t'ai déjà récompensé ; je te récompenserai encore. Il faudra m'instruire de tout ce qui se passe ici.

F R E L O N.

Madame , je vous conseille de faire usage de tout ce que vous ferez , et même de ce que vous ne ferez pas. La vérité a besoin de quelques ornemens ; le mensonge peut être vilain , mais la fiction est belle ; qu'est-ce , après tout , que la vérité ? la conformité à nos idées : or ce qu'on dit est toujours conforme à l'idée qu'on a quand on parle ; ainsi il n'y a point proprement de mensonge.

Ladi A L T O N.

Tu me parais subtil : il semble que tu ayes étudié à Saint-Omer (*). Va , dis-moi seulement ce que tu découvriras , je ne t'en demande pas davantage.

(*) Il y avait à Saint-Omer un collège de jésuites anglais très-renommé dans toute la Grande-Bretagne.

S C E N E I V.

Ladi A L T O N , F A B R I C E .

Ladi A L T O N .

VOILA , je l'avoue , le plus impudent et le plus lâche coquin qui soit dans les trois royaumes. Nos dogues mordent par instinct de courage , et lui par instinct de bassesse. A présent que je suis un peu plus de sang froid , je pense qu'il me ferait haïr la vengeance ; je fens que je prendrais contre lui le parti de ma rivale. Elle a dans son état humble une fierté qui me plaît : elle est décente ; on la dit sage ; mais elle m'enlève mon amant , il n'y a pas moyen de pardonner. (*à Fabrice qu'elle aperçoit agissant dans le café.*) Adieu , mon maître , faisons la paix ; vous êtes un honnête homme , vous ; mais vous avez dans votre maison un vilain griffonneur.

F A B R I C E .

Bien des gens m'ont déjà dit , Madame , qu'il est aussi méchant que Lindane est vertueuse et aimable.

Ladi A L T O N .

Aimable ! tu me perces le cœur.

SCÈNE V.

FREEPORT *vêtu simplement, mais proprement, avec un large chapeau*, FABRICE.

FABRICE.

AH ! Dieu soit béni ; vous voilà de retour, M. Freeport ; comment vous trouvez-vous de votre voyage à la Jamaïque ?

FREEPORT.

Fort bien, M. Fabrice. J'ai gagné beaucoup, mais je m'ennuie. (*au garçon du café.*) Hé, du chocolat, les papiers publics ; on a plus de peine à s'amuser qu'à s'enrichir.

FABRICE.

Voulez-vous les feuilles de Frélon ?

FREEPORT.

Non, que m'importe ce fatras ? Je me soucie bien qu'une araignée dans le coin d'un mur marche sur sa toile pour fucer le fang des mouches. Donnez les gazettes ordinaires. Qu'y a-t-il de nouveau dans l'Etat ?

FABRICE.

Rien pour le présent.

FREEPORT.

Tant mieux ; moins de nouvelles, moins de sottises. Comment vont vos affaires, mon ami ? Avez-vous beaucoup de monde chez vous ? qui logez-vous à présent ?

F A B R I C E.

Il est venu ce matin un vieux gentilhomme qui ne veut voir personne.

F R E E P O R T.

Il a raison : les hommes ne font pas bons à grand' chose , fripons ou fots : voilà pour les trois quarts ; & pour l'autre quart , il se tient chez soi.

F A B R I C E.

Cet homme n'a pas même la curiosité de voir une femme charmante que nous avons dans la maison.

F R E E P O R T.

Il a tort. Et quelle est cette femme charmante ?

F A B R I C E.

Elle est encore plus singulière que lui ; il y a quatre mois qu'elle est chez moi , et qu'elle n'est pas sortie de son appartement ; elle s'appelle Lindane , mais je ne crois pas que ce soit son véritable nom.

F R E E P O R T.

C'est sans doute une honnête femme , puisqu'elle loge ici.

F A B R I C E.

Oh ! elle est bien plus qu'honnête ; elle est belle , pauvre et vertueuse : entre nous , elle est dans la dernière misère , et elle est fière à l'excès.

F R E E P O R T.

Si cela est , elle a bien plus tort que votre vieux gentilhomme.

F A B R I C E.

Oh point, sa fierté est encore une vertu de plus ; elle consiste à se priver du nécessaire, et à ne vouloir pas qu'on le sache : elle travaille de ses mains pour gagner de quoi me payer, ne se plaint jamais, dévore ses larmes ; j'ai mille peines à lui faire garder pour ses besoins l'argent de son loyer ; il faut des ruses incroyables pour faire passer jusqu'à elle les moindres secours ; je lui compte tout ce que je lui fournis à moitié de ce qu'il coûte : quand elle s'en aperçoit, ce sont des querelles qu'on ne peut apaiser, et c'est la seule qu'elle ait eue dans la maison : enfin, c'est un prodige de malheur, de noblesse et de vertu ; elle m'arrache quelquefois des larmes d'admiration et de tendresse.

F R E E P O R T.

Vous êtes bien tendre ; je ne m'attendris point, moi ; je n'admire personne, mais j'estime... Ecoutez ; comme je m'ennuie, je veux voir cette femme-là ; elle m'amusera.

F A B R I C E.

Oh, Monsieur, elle ne reçoit presque jamais de visites. Nous avions un milord qui venait quelquefois chez elle, mais elle ne voulait point lui parler sans que ma femme y fût présente : depuis quelque temps il n'y vient plus, et elle vit plus retirée que jamais.

F R E E P O R T.

J'aime qu'on se retire : je hais la cohue aussi-bien qu'elle : qu'on me la fasse venir ; où est son appartement ?

F A B R I C E.

Le voici de plain pied au café.

F R E E P O R T.

Allons , je veux entrer.

F A B R I C E.

Cela ne se peut pas.

F R E E P O R T.

Il faut bien que cela se puisse ; où est la difficulté d'entrer dans une chambre ? Qu'on m'apporte chez elle mon chocolat et les gazettes. (*il tire sa montre.*) Je n'ai pas beaucoup de temps à perdre ; mes affaires m'appellent à deux heures.

(*il pousse la porte et entre.*)

S C E N E V I.

LINDANE *paraissant toute effrayée*, POLLY *la suit.*

F R E E P O R T, F A B R I C E.

L I N D A N E.

EH mon Dieu ! qui entre ainsi chez moi avec tant de fracas ? Monsieur , vous me paraissez peu civil , et vous devriez respecter davantage ma solitude et mon sexe.

F R E E P O R T.

Pardon. (à *Fabrice.*) Qu'on m'apporte mon chocolat, vous dis-je.

F A B R I C E.

Oui, Monsieur, si Madame le permet.

(*Freeport s'assied près d'une table, lit la gazette, et jette un coup d'œil sur Lindane et sur Polly : il ôte son chapeau et le remet.*)

P O L L Y.

Cet homme me paraît familier.

F R E E P O R T.

Madame, pourquoi ne vous asseyez-vous pas quand je suis assis ?

L I N D A N E.

Monsieur, c'est que vous ne devriez pas l'être, c'est que je suis très-étonnée, c'est que je ne reçois point de visite d'un inconnu.

F R E E P O R T.

Je suis très-connu ; je m'appelle Freeport, loyal négociant, riche ; informez-vous de moi à la bourse.

L I N D A N E.

Monsieur, je ne connais personne en ce pays-là, et vous me feriez plaisir de ne point incommoder une femme à qui vous devez quelques égards.

F R E E P O R T.

Je ne prétends point vous incommoder ; je prends mes aises, prenez les vôtres ; je lis les gazettes, travaillez en tapisserie, et prenez du chocolat avec moi. . . . ou sans moi. . . . comme vous voudrez.

P O L L Y.

Voilà un étrange original !

L I N D A N E.

O Ciel ! quelle visite je reçois ! Et Milord ne vient point ! Cet homme bizarre m'affaîne ; je ne pourrai m'en défaire ; comment M. Fabrice a-t-il pu souffrir cela ? Il faut bien s'asseoir.

(elle s'assied, et travaille à son ouvrage.)

(un garçon apporte du chocolat ; Freeport en prend sans en offrir ; il parle et boit par reprises.)

F R E E P O R T.

Ecoutez. Je ne suis pas homme à complimens ; on m'a dit de vous . . . le plus grand bien qu'on puisse dire d'une femme : vous êtes pauvre et vertueuse ; mais on ajoute que vous êtes fière , et cela n'est pas bien.

P O L L Y.

Et qui vous a dit tout cela , Monsieur ?

F R E E P O R T.

Parbleu , c'est le maître de la maison , qui est un très-galant homme , et que j'en crois sur sa parole.

L I N D A N E.

C'est un tour qu'il vous joue ; il vous a trompé , Monsieur ; non pas sur la fierté , qui n'est que le partage de la vraie modestie ; non pas sur la vertu , qui est mon premier devoir ; mais sur la pauvreté , dont il me soupçonne. Qui n'a besoin de rien n'est jamais pauvre.

F R E E P O R T .

Vous ne dites pas la vérité , et cela est encore plus mal que d'être fière : je fais mieux que vous que vous manquez de tout , et quelquefois même vous vous dérobez un repas.

P O L L Y .

C'est par ordre du médecin.

F R E E P O R T .

Taisez-vous ; est-ce que vous êtes fière aussi, vous ?

P O L L Y .

Oh l'original ! l'original !

F R E E P O R T .

En un mot , ayez de l'orgueil ou non , peu m'importe. J'ai fait un voyage à la Jamaïque , qui m'a valu cinq mille guinées ; je me suis fait une loi (et ce doit être celle de tout bon chrétien) de donner toujours le dixième de ce que je gagne ; c'est une dette que ma fortune doit payer à l'état malheureux où vous êtes... oui , où vous êtes , et dont vous ne voulez pas convenir. Voilà ma dette de cinq cents guinées payée. Point de remerciement , point de reconnaissance ; gardez l'argent et le secret.

(*il jette une grosse bourse sur la table.*)

P O L L Y .

Ma foi , ceci est bien plus original encore.

L I N D A N E , *se levant et se détournant.*

Je n'ai jamais été si confondue. Hélas ! que tout ce

qui m'arrive m'humilie ! quelle générosité ! mais quel outrage !

F R E E P O R T , *continuant à lire les gazettes , et à prendre son chocolat.*

L'impertinent gazetier ! le plat animal ! peut-on dire de telles pauvretés avec un ton si emphatique ? *Le roi est venu en haute personne.* Eh , malotru ! qu'importe que sa personne soit haute ou petite ? dis le fait tout rondement.

L I N D A N E , *s'approchant de lui.*

Monfieur. . .

F R E E P O R T .

Eh bien ?

L I N D A N E .

Ce que vous faites pour moi me surprend plus encore que ce que vous dites ; mais je n'accepterai certainement point l'argent que vous m'offrez : il faut vous avouer que je ne me crois pas en état de vous le rendre.

F R E E P O R T .

Qui vous parle de le rendre ?

L I N D A N E .

Je ressens jusqu'au fond du cœur toute la vertu de votre procédé , mais la mienne ne peut en profiter : recevez mon admiration ; c'est tout ce que je puis.

P O L L Y .

Vous êtes cent fois plus singulière que lui. Eh ! Madame , dans l'état où vous êtes , abandonnée de tout le monde , avez-vous perdu l'esprit , de refuser

un secours que le ciel vous envoie par la main du plus bizarre et du plus galant homme du monde ?

F R E E P O R T .

Eh que veux-tu dire, toi ? en quoi suis-je bizarre ?

P O L L Y .

Si vous ne prenez pas pour vous, Madame, prenez pour moi ; je vous fers dans votre malheur, il faut que je profite au moins de cette bonne fortune. Monsieur, il ne faut plus dissimuler ; nous sommes dans la dernière misère, et sans la bonté attentive du maître du café, nous serions mortes de froid et de faim. Ma maîtresse a caché son état à ceux qui pouvaient lui rendre service ; vous l'avez su malgré elle : obligez-la malgré elle à ne pas se priver du nécessaire que le ciel lui envoie par vos mains généreuses.

L I N D A N E .

Tu me perds d'honneur, ma chère Polly.

P O L L Y .

Et vous vous perdez de folie, ma chère maîtresse.

L I N D A N E .

Si tu m'aimes, prends pitié de ma gloire ; ne me réduis pas à mourir de honte pour avoir de quoi vivre.

F R E E P O R T , *toujours lisant.*

Que disent ces bavardes-là ?

P O L L Y .

Si vous m'aimez, ne me réduisez pas à mourir de faim par vanité.

L I N D A N E .

L I N D A N E.

Polly , que dirait Milord , s'il m'aimait encore , s'il me croyait capable d'une telle bassesse ? J'ai toujours feint avec lui de n'avoir aucun besoin de secours , et j'en accepterais d'un autre , d'un inconnu !

P O L L Y.

Vous avez mal fait de feindre , et vous faites très-mal de refuser. Milord ne dira rien , car il vous abandonne.

L I N D A N E.

Ma chère Polly , au nom de nos malheurs , ne nous déshonorons point : congédie honnêtement cet homme estimable et grossier , qui fait donner , et qui ne fait pas vivre ; dis - lui que quand une fille accepte d'un homme de tels présens , elle est toujours soupçonnée d'en payer la valeur aux dépens de sa vertu.

F R E E P O R T , *toujours prenant son chocolat et lisant.*

Hem , que dit - elle là ?

P O L L Y , *s'approchant de lui.*

Hélas , Monsieur , elle dit des choses qui me paraissent absurdes ; elle parle de soupçons ; elle dit qu'une fille

F R E E P O R T.

Ah , ah ! est - ce qu'elle est fille ?

P O L L Y.

Oui , Monsieur , et moi aussi.

F R E E P O R T.

Tant mieux ; elle dit donc qu'une fille ? . . .

Théâtre. Tome VIII.

† F

P O L L Y.

Qu'une fille ne peut honnêtement accepter d'un homme.

F R E E P O R T.

Elle ne fait ce qu'elle dit ; pourquoi me soupçonner d'un dessein mal-honnête , quand je fais une action honnête ?

P O L L Y.

Entendez-vous , Mademoiselle ?

L I N D A N E.

Oui , j'entends , je l'admire , et je suis inébranlable dans mon refus. Polly , on dirait qu'il m'aime : oui, ce méchant homme de Frélon le dirait , je ferais perdue.

P O L L Y , *allant vers Freeport.*

Monfieur , elle craint que vous ne l'aimiez.

F R E E P O R T.

Quelle idée ! comment puis-je l'aimer ? je ne la connais pas. Raffurez-vous , Mademoiselle , je ne vous aime point du tout. Si je viens dans quelques années à vous aimer par hafard , et vous auffi à m'aimer , à la bonne heure . . . comme vous vous aviserez je m'aviserai. Si vous vous en passez , je m'en passerai. Si vous dites que je vous ennuie , vous m'ennuyerez. Si vous voulez ne me revoir jamais , je ne vous reverrai jamais. Si vous voulez que je revienne , je reviendrai. Adieu , adieu. (*il tire fa montre.*) Mon temps fe perd , j'ai des affaires , ferviteur.

L I N D A N E.

Allez, Monsieur, emportez mon estime et ma reconnaissance ; mais surtout emportez votre argent , et ne me faites pas rougir davantage.

F R E E P O R T.

Elle est folle.

L I N D A N E.

Fabrice ! M. Fabrice ! à mon secours , venez.

F A B R I C E , *arrivant en hâte.*

Quoi donc, Madame ?

L I N D A N E , *lui donnant la bourse.*

Tenez , prenez cette bourse que Monsieur a laissée par mégarde ; remettez-la lui , je vous en charge ; assurez-le de mon estime ; et sachez que je n'ai besoin du secours de personne.

F A B R I C E , *prenant la bourse.*

Ah ! M. Freeport , je vous reconnais bien à cette bonne action ; mais comptez que Mademoiselle vous trompe , et qu'elle en a très-grand besoin.

L I N D A N E.

Non , cela n'est pas vrai. Ah ! M. Fabrice ! est-ce vous qui me trahissez ?

F A B R I C E.

Je vais vous obéir , puisque vous le voulez. (*bas à M. Freeport.*) Je garderai cet argent , et il servira , sans qu'elle le sache , à lui procurer tout ce qu'elle se refuse. Le cœur me saigne ; son état et sa vertu me pénètrent l'ame.

F 2

Elles me font auffi quelque fenfation ; mais elle est trop fière. Dites-lui que cela n'est pas bien d'être fière, Adieu.

SCÈNE VII.

LINDANE, POLLY.

POLLY.

Vous avez là bien opéré, Madame ; le ciel daignait vous fecourir ; vous voulez mourir dans l'indigence ; vous voulez que je fois la victime d'une vertu dans laquelle il entre peut-être un peu de vanité ; et cette vanité nous perd l'une et l'autre.

LINDANE.

C'est à moi de mourir, ma chère enfant ; Milord ne m'aime plus ; il m'abandonne depuis trois jours ; il a aimé mon impitoyable et superbe rivale ; il l'aime encore fans doute : c'en est fait ; j'étais trop coupable en l'aimant ; c'est une erreur qui doit finir.

(elle écrit.)

POLLY.

Elle paraît défefpérée ; hélas ! elle a fujet de l'être ; fon état est bien plus cruel que le mien ; une fuivante a toujours des reffources , mais une perfonne qui fe respecte n'en a pas.

L I N D A N E, *ayant pliè sa lettre.*

Je ne fais pas un bien grand sacrifice. Tiens, quand je ne ferai plus, porte cette lettre à celui. . .

P O L L Y.

Que dites-vous ?

L I N D A N E.

A celui qui est la cause de ma mort : je te recommande à lui ; mes dernières volontés le toucheront. Va, (*elle l'embrasse.*) fois sûre que de tant d'amertumes, celle de n'avoir pu te récompenser moi-même n'est pas la moins sensible à ce cœur infortuné.

P O L L Y.

Ah, mon adorable maîtresse ! que vous me faites verser de larmes, et que vous me glacez d'effroi ! Que voulez-vous faire ? quel dessein horrible ! quelle lettre ! Dieu me préserve de la lui rendre jamais ! (*elle déchire la lettre.*) Hélas ! pourquoi ne vous êtes-vous pas expliquée avec Milord ? Peut-être que votre réserve cruelle lui aura déplu.

L I N D A N E.

Tu m'ouvres les yeux ; je lui aurai déplu, sans doute ; mais comment me découvrir au fils de celui qui a perdu mon père et ma famille ?

P O L L Y.

Quoi, Madame, ce fut donc le père de Milord qui. . .

L I N D A N E.

Oui, ce fut lui-même qui persécuta mon père, qui le fit condamner à la mort, qui nous a dégradés

de noblesse , qui nous a ravi notre existence. Sans père , sans mère , sans bien , je n'ai que ma gloire et mon fatal amour. Je devais détester le fils de Murrai ; la fortune qui me poursuit me l'a fait connaître ; je l'ai aimé , et je dois m'en punir.

P O L L Y.

Que vois - je ! vous pâlissez , vos yeux s'obscurcissent....

L I N D A N E.

Puisse ma douleur me tenir lieu du poison et du fer que j'implorais !

P O L L Y.

A l'aide ! M. Fabrice , à l'aide ! ma maîtresse s'évanouit.

F A B R I C E.

Au secours ! que tout le monde descende , ma femme , ma servante , M. le gentilhomme de là-haut , tout le monde....

(la femme et la servante de Fabrice et Polly emmènent Lindane dans sa chambre.)

L I N D A N E , en sortant.

Pourquoi me rendez-vous à la vie ?

S C E N E V I I I.

M O N R O S E , F A B R I C E .

M O N R O S E .

Q U'Y a-t-il donc , notre hôte ?

F A B R I C E .

C'était cette belle demoiselle dont je vous ai parlé qui s'évanouissait ; mais ce ne fera rien.

M O N R O S E .

Ces petites fantaisies de filles passent vite , et ne sont pas dangereuses : que voulez-vous que je fasse à une fille qui se trouve mal ? est-ce pour cela que vous m'avez fait descendre ? Je croyais que le feu était à la maison.

F A B R I C E .

J'aimerais mieux qu'il y fût que de voir cette jeune personne en danger. Si l'Ecosse a plusieurs filles comme elle , ce doit être un beau pays.

M O N R O S E .

Quoi ! elle est d'Ecosse ?

F A B R I C E .

Oui , Monsieur , je ne le fais que d'aujourd'hui ; c'est notre feseur de feuilles qui me l'a dit , car il fait tout , lui.

M O N R O S E.

Et son nom , son nom ?

F A B R I C E.

Elle s'appelle Lindane.

M O N R O S E.

Je ne connais point ce nom-là. (*il se promène.*) On ne prononce point le nom de ma patrie que mon cœur ne soit déchiré. Peut-on avoir été traité avec plus d'injustice et de barbarie ? Tu es mort , cruel Murrai , indigne ennemi ! ton fils reste ; j'aurai justice ou vengeance. O ma femme ! ô mes chers enfans ! ma fille ! j'ai donc tout perdu sans ressource ! Que de coups de poignard auraient fini mes jours , si la juste fureur de me venger ne me forçait pas à porter dans l'affreux chemin du monde ce fardeau détestable de la vie !

F A B R I C E , *revenant.*

Tout va mieux , Dieu merci.

M O N R O S E.

Comment ? quel changement y a-t-il dans les affaires ? quelle révolution ?

F A B R I C E.

Monsieur , elle a repris ses sens ; elle se porte très-bien ; encore un peu pâle , mais toujours belle.

M O N R O S E.

M O N R O S E.

Ah ! ce n'est que cela. Il faut que je sorte , que j'aïlle , que je hafarde . . . oui . . . je lé veux.

(il sort.)

F A B R I C E.

Cet homme ne se foucie pas des filles qui s'évanouissent. S'il avait vu Lindane , il ne ferait pas si indifférent.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Ladi ALTON, ANDRÉ.

Ladi ALTON.

OUI, puisque je ne peux voir le traître chez lui, je le verrai ici ; il y viendra sans doute. Ce barbouilleur de feuilles avait raison ; une écossaise cachée ici dans ce temps de trouble ! elle conspire contre l'État ; elle sera enlevée, l'ordre est donné : ah ! du moins, c'est contre moi qu'elle conspire ! c'est de quoi je ne suis que trop sûre. Voici André, le laquais de Milord ; je ferai instruite de tout mon malheur. André, vous apportez ici une lettre de Milord, n'est-il pas vrai ?

ANDRÉ.

Oui, Madame.

Ladi ALTON.

Elle est pour moi ?

ANDRÉ.

Non, Madame, je vous jure.

Ladi ALTON.

Comment ? ne m'en avez-vous pas apporté plusieurs de sa part ?

ANDRÉ.

Oui, mais celle-ci n'est pas pour vous ; c'est pour une personne qu'il aime à la folie.

Ladi A L T O N.

Eh bien , ne m'aimait-il pas à la folie quand il m'écrivait ?

A N D R É.

Oh que non , Madame ; il vous aimait si tranquillement ! mais ici ce n'est pas de même ; il ne dort ni ne mange ; il court jour et nuit ; il ne parle que de sa chère Lindane ; cela est tout différent , vous dis-je.

Ladi A L T O N.

Le perfide ! le méchant homme ! N'importe , je vous dis que cette lettre est pour moi ; n'est-elle pas sans dessus ?

A N D R É.

Oui , Madame.

Ladi A L T O N.

Toutes les lettres que vous m'avez apportées n'étaient-elles pas sans dessus aussi ?

A N D R É.

Oui , mais elle est pour Lindane.

Ladi A L T O N.

Je vous dis qu'elle est pour moi , et pour vous le prouver , voici dix guinées de port que je vous donne.

A N D R É.

Ah oui , Madame , vous m'y faites penser , vous avez raison , la lettre est pour vous , je l'avais oublié.... mais cependant , comme elle n'était pas pour vous , ne me décelez pas ; dites que vous l'avez trouvée chez Lindane.

Ladi A L T O N .

Laisse-moi faire.

A N D R É .

Quel mal , après tout , de donner à une femme une lettre écrite pour une autre ? il n'y a rien de perdu ; toutes ces lettres se ressemblent. Si mademoiselle Lindane ne reçoit pas sa lettre , elle en recevra d'autres. Ma commission est faite. Oh , je fais bien mes commissions , moi !

(il sort.)

Ladi A L T O N ouvre la lettre et lit.

Lisons : *Ma chère , ma respectable , ma vertueuse Lindane Il ne m'en a jamais tant écrit il y a deux jours , il y a un siècle que je m'arrache au bonheur d'être à vos pieds , mais c'est pour vos seuls intérêts : je fais qui vous êtes , et ce que je vous dois : je périrai , ou les choses changeront. Mes amis agissent ; comptez sur moi comme sur l'amant le plus-fidelle , et sur un homme digne peut-être de vous servir.*

(après avoir lu.)

C'est une conspiration , il n'en faut point douter ; elle est d'Ecosse , sa famille est mal intentionnée ; le père de Murrai a commandé en Ecosse ; ses amis agissent , il court jour et nuit ; c'est une conspiration. Dieu merci , j'ai agi aussi ; et si elle n'accepte pas mes offres , elle fera enlevée dans une heure , avant que son indigne amant la secoure.

S C E N E I I.

Ladi ALTON, POLLY, LINDANE.

Ladi ALTON à Polly, qui passe de la chambre de sa maîtresse dans une chambre du café.

MADEMOISELLE, allez dire tout à l'heure à votre maîtresse qu'il faut que je lui parle, qu'elle ne craigne rien, que je n'ai que des choses très-agréables à lui dire; qu'il s'agit de son bonheur, (*avec emportement*) et qu'il faut qu'elle vienne tout à l'heure, tout à l'heure: entendez-vous? qu'elle ne craigne point, vous dis-je.

P O L L Y.

Oh, Madame! nous ne craignons rien; mais votre physionomie me fait trembler.

Ladi A L T O N.

Nous verrons si je ne viens pas à bout de cette fille vertueuse, avec les propositions que je vais lui faire.

LINDANE, arrivant toute tremblante, soutenue par Polly.

Que voulez-vous, Madame? venez-vous insulter encore à ma douleur?

Ladi A L T O N.

Non, je viens vous rendre heureuse. Je fais que vous n'avez rien; je suis riche, je suis grande dame; je vous offre un de mes châteaux sur les frontières

d'Ecoffe , avec les terres qui en dépendent ; allez y vivre avec votre famille , si vous en avez ; mais il faut dans l'instant que vous abandonniez Milord pour jamais , et qu'il ignore toute sa vie votre retraite.

L I N D A N E .

Hélas , Madame , c'est lui qui m'abandonne ; ne foyez point jalouse d'une infortunée ; vous m'offrez en vain une retraite ; j'en trouverai sans vous une éternelle , dans laquelle je n'aurai pas au moins à rougir de vos bienfaits.

Ladi A L T O N .

Comme vous me répondez , téméraire !

L I N D A N E .

La témérité ne doit point être mon partage ; mais la fermeté doit l'être. Ma naissance vaut bien la vôtre ; mon cœur vaut peut-être mieux ; et quant à ma fortune , elle ne dépendra jamais de personne , encore moins de ma rivale. *(elle sort.)*

Ladi A L T O N *seule.*

Elle dépendra de moi. Je suis fâchée qu'elle me réduise à cette extrémité. J'ai honte de m'être servie de ce faquin de Frélon ; mais enfin , elle m'y a forcée. Infidelle amant ! passion funeste ! je suffoque.

SCENE III.

FREEPORT, MONROSE paraissent dans le café avec la femme de Fabrice, la fervante, les garçons du café, qui mettent tout en ordre; FABRICE, Ladi ALTON.

Ladi ALTON à Fabrice.

MONSIEUR Fabrice, vous me voyez ici souvent: c'est votre faute.

FABRICE.

Au contraire, Madame, nous fouhaiterions.....

Ladi ALTON.

J'en suis fâchée plus que vous; mais vous m'y reverrez encore, vous dis-je. (elle sort.)

FABRICE.

Tant pis. A qui en a-t-elle donc? Quelle différence d'elle à cette Lindane, si belle et si patiente!

FREEPORT.

Oui. A propos, vous m'y faites songer; elle est, comme vous dites, belle et honnête.

FABRICE.

Je suis fâché que ce brave gentilhomme ne l'ait pas vue; il en aurait été touché.

MONROSE. (à part.)

Ah! j'ai d'autres affaires en tête.... Malheureux que je suis!

FREEPORT.

Je passe mon temps à la bourse ou à la Jamaïque : cependant la vue d'une jeune personne ne laisse pas de réjouir les yeux d'un galant homme. Vous me faites fonger, vous dis-je, à cette petite créature : beau maintien, conduite sage, belle tête, démarche noble. Il faut que je la voie un de ces jours encore une fois. . . . C'est dommage qu'elle soit si fière.

MONROSE à Freeport.

Notre hôte m'a confié que vous en aviez agi avec elle d'une manière admirable.

FREEPORT.

Moi ? non . . . n'en auriez-vous pas fait autant à ma place ?

MONROSE.

Je le crois, si j'étais riche, et si elle le méritait.

FREEPORT.

Eh bien, que trouvez-vous donc là d'admirable ? (*il prend les gazettes.*) Ah, ah, voyons ce que disent les nouveaux papiers d'aujourd'hui. Hom, hom, le lord Falbrige mort !

MONROSE, s'avancant.

Falbrige mort ! le seul ami qui me restait sur la terre ! le seul dont j'attendais quelque appui ! Fortune, tu ne cesseras jamais de me persécuter !

FREEPORT.

Il était votre ami ? j'en suis fâché. . . D'Edimbourg

*le 14 avril. . . . On cherche par-tout le lord Monrose ,
condamné depuis onze ans à perdre la tête.*

M O N R O S E .

Juste Ciel ! qu'entends-je ! hem , que dites-vous ?
milord Monrose condamné à

F R E E P O R T .

Oui parbleu , le lord Monrose . . . lisez vous-même ,
je ne me trompe pas.

M O N R O S E *lit.*

(froidement .)

Oui cela est vrai . . . *(à part .)* Il faut fortir d'ici ,
la maison est trop publique . . . Je ne crois pas que
la terre et l'enfer conjurés ensemble aient jamais
assemblé tant d'infortunes contre un seul homme .
(à son valet Jacq , qui est dans un coin de la salle .) Hé ,
va faire seller mes chevaux , et que je puisse partir ,
s'il est nécessaire , à l'entrée de la nuit . . . Comme
les nouvelles courent ! comme le mal vole !

F R E E P O R T .

Il n'y a point de mal à cela ; qu'importe que le
lord Monrose soit décapité ou non ? Tout s'imprime ,
tout s'écrit , rien ne demeure : on coupe une tête
aujourd'hui , le gazetier le dit le lendemain , et le
furlendemain on n'en parle plus . Si cette demoiselle
Lindane n'était pas si fière , j'irais favoir comme elle
se porte : elle est fort jolie , et fort honnête .

SCÈNE IV.

Les acteurs précédens , un MESSAGER d'Etat.

LE MESSAGER.

Vous vous appelez Fabrice ?

FABRICE.

Oui , Monsieur ; en quoi puis-je vous servir ?

LE MESSAGER.

Vous tenez un café , et des appartemens ?

FABRICE.

Oui.

LE MESSAGER.

Vous avez chez vous une jeune écossaise nommée Lindane ?

FABRICE.

Oui , assurément , et c'est notre bonheur de l'avoir chez nous.

FREEPORT.

Oui , elle est jolie et honnête. Tout le monde m'y fait songer.

LE MESSAGER.

Je viens pour m'affurer d'elle de la part du gouvernement ; voilà mon ordre.

FABRICE.

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

MONROSE, à part.

Une jeune écossaise qu'on arrête ! et le jour même que j'arrive ! Toute ma fureur renaît. O patrie ! ô

famille ! Hélas ! que deviendra ma fille infortunée ? elle est peut-être ainsi la victime de mes malheurs ; elle languit dans la pauvreté ou dans la prison. Ah ! pourquoi est-elle née ?

F R E E P O R T .

On n'a jamais arrêté les filles par ordre du gouvernement : si , que cela est vilain ! vous êtes un grand brutal , M. le messager d'Etat.

F A B R I C E .

Ouais ! mais si c'était une aventurière , comme le disait notre ami Frélon ; cela va perdre ma maison.... me voilà ruiné. Cette dame de la cour avait ses raisons, je le vois bien.... Non , non , elle est très-honnête.

L E M E S S A G E R .

Point de raisonnement , en prison , ou caution ; c'est la règle.

F A B R I C E .

Je me fais caution , moi , ma maison , mon bien , ma personne.

L E M E S S A G E R .

Votre personne , et rien , c'est la même chose ; votre maison ne vous appartient peut-être pas ; votre bien , où est-il ? il faut de l'argent.

F A B R I C E .

Mon bon M. Freeport , donnerai-je les cinq cents guinées que je garde , et qu'elle a refusées aussi noblement que vous les avez offertes ?

FREEPORT.

Belle demande ! apparemment.... M. le messager, je dépose cinq cents guinées, mille, deux mille, s'il le faut ; voilà comme je suis fait. Je m'appelle Freeport. Je réponds de la vertu de la fille.... autant que je peux.... mais il ne faudrait pas qu'elle fût si fière.

LE MESSAGER.

Venez, Monsieur, faire votre soumission.

FREEPORT.

Très-volontiers, très-volontiers.

FABRICE.

Tout le monde ne place pas ainsi son argent.

FREEPORT.

En l'employant à faire du bien, c'est le placer au plus haut intérêt. (*Freeport et le messager vont compter de l'argent, et écrire au fond du café.*)

SCENE V.

MONROSE, FABRICE.

FABRICE.

MONSIEUR, vous êtes étonné peut-être du procédé de M. Freeport, mais c'est sa façon. Heureux ceux qu'il prend tout d'un coup en amitié ! Il n'est pas complimenteur, mais il rend service en moins de temps que les autres ne font des protestations de services.

M O N R O S E.

Il y a de belles ames.... Que deviendrai-je ?

F A B R I C E.

Gardons-nous au moins de dire à notre pauvre petite le danger qu'elle a couru.

M O N R O S E.

Allons , partons cette nuit même.

F A B R I C E.

Il ne faut jamais avertir les gens de leur danger que quand il est passé.

M O N R O S E.

Le seul ami que j'avais à Londres est mort ! ...
Que fais-je ici ?

F A B R I C E.

Nous la ferions évanouir encore une fois.

S C E N E V I.

M O N R O S E *seul.*

ON arrête une jeune écossaise , une personne qui vit retirée , qui se cache , qui est suspecte au gouvernement ! Je ne fais ... mais cette aventure me jette dans de profondes réflexions... Tout réveille l'idée de mes malheurs , mes afflictions , mon attendrissement , mes fureurs.

SCÈNE VII.

MONROSE, POLLY.

MONROSE, apercevant Polly qui passe.

MADEMOISELLE, un petit mot, de grâce....
Etes-vous cette jeune et aimable personne née en
Ecosse, qui....

POLLY.

Oui, Monsieur, je suis assez jeune; je suis
écossaïse, et pour aimable, bien des gens me disent
que je le suis.

MONROSE.

Ne savez-vous aucune nouvelle de votre pays?

POLLY.

Oh non, Monsieur, il y a si long-temps que je
l'ai quitté!

MONROSE.

Et qui sont vos parens, je vous prie?

POLLY.

Mon père était un excellent boulanger, à ce que
j'ai ouï dire, et ma mère avait servi une dame de
qualité.

MONROSE.

Ah, j'entends, c'est vous apparemment qui servez
cette jeune personne dont on m'a tant parlé; je me
méprenais.

P O L L Y.

Vous me faites bien de l'honneur.

M O N R O S E.

Vous savez sans doute qui est votre maîtresse ?

P O L L Y.

Oui, Monsieur, c'est la plus douce, la plus aimable fille, la plus courageuse dans le malheur.

M O N R O S E.

Elle est donc malheureuse ?

P O L L Y.

Oùi, Monsieur, et moi aussi; mais j'aime mieux la servir que d'être heureuse.

M O N R O S E.

Mais je vous demande si vous ne connaissez pas sa famille ?

P O L L Y.

Monsieur, ma maîtresse veut être inconnue : elle n'a point de famille ; que me demandez-vous là ? pourquoi ces questions ?

M O N R O S E.

Une inconnue ! O Ciel, si long-temps impitoyable ! s'il était possible qu'à la fin je pusse ! . . . mais quelles vaines chimères ! Dites-moi, je vous prie, quel est l'âge de votre maîtresse ?

P O L L Y.

Oh pour son âge, on peut le dire ; car elle est bien au-dessus de son âge ; elle a dix-huit ans.

M O N R O S E.

Dix-huit ans ! . . . hélas ! ce serait précisément l'âge qu'aurait ma malheureuse Monrose, ma chère fille, seul reste de ma maison, seul enfant que mes mains aient pu caresser dans son berceau : dix-huit ans ? . . .

P O L L Y.

Oui, Monsieur, et moi je n'en ai que vingt-deux : il n'y a pas une si grande différence. Je ne fais pas pourquoi vous faites tout seul tant de réflexions sur son âge ?

M O N R O S E.

Dix-huit ans, et née dans ma patrie ! et elle veut être inconnue ! je ne me possède plus : il faut avec votre permission que je la voie, que je lui parle tout à l'heure.

P O L L Y.

Ces dix-huit ans tournent la tête à ce bon vieux gentilhomme. Monsieur, il est impossible que vous voyiez à présent ma maîtresse ; elle est dans l'affliction la plus cruelle.

M O N R O S E.

Ah ! c'est pour cela même que je veux la voir.

P O L L Y.

De nouveaux chagrins qui l'ont accablée, qui ont déchiré son cœur, lui ont fait perdre l'usage de ses sens. Hélas ! elle n'est pas de ces filles qui s'évanouissent
pour

pour peu de chose. Elle est à peine revenue à elle, et le peu de repos qu'elle goûte dans ce moment est un repos mêlé de trouble et d'amertume : de grâce, Monsieur, ménagez sa faiblesse et ses douleurs.

M O N R O S E.

Tout ce que vous me dites redouble mon empressement. Je suis son compatriote ; je partage toutes ses afflictions ; je les diminuerais peut-être ; souffrez qu'avant de quitter cette ville, je puisse entretenir votre maîtresse.

P O L L Y.

Mon cher compatriote, vous m'attendrifiez ; attendez encore quelques momens. Les filles qui se sont évaporées font bien long-temps à se remettre avant de recevoir une visite. Je vais à elle : je reviendrai à vous.

S C E N E V I I I.

M O N R O S E, F A B R I C E.

F A B R I C E, *le tirant par la manche.*

M O N S I E U R, n'y a-t-il personne là ?

M O N R O S E.

Que j'attends son retour avec des mouvemens d'impatience et de trouble !

F A B R I C E.

Ne nous écoute-t-on point ?

Théâtre. Tome VIII.

† H

M O N R O S E.

Mon cœur ne peut suffire à tout ce qu'il éprouve.

F A B R I C E.

On vous cherche....

M O N R O S E, *se tournant.*

Qui? quoi? comment? pourquoi? que voulez-vous dire?

F A B R I C E.

On vous cherche, Monsieur. Je m'intéresse à ceux qui logent chez moi. Je ne fais qui vous êtes; mais on est venu me demander qui vous étiez: on rode autour de la maison, on s'informe, on entre, on passe, on repasse, on guette, et je ne ferai point surpris si dans peu on vous fait le même compliment qu'à cette jeune et chère demoiselle, qui est, dit-on, de votre pays.

M O N R O S E.

Ah! il faut absolument que je lui parle avant de partir.

F A B R I C E.

Partez vite, croyez-moi; notre ami Freeport ne ferait peut-être pas d'humeur à faire pour vous ce qu'il a fait pour une belle personne de dix-huit ans.

M O N R O S E.

Pardon... Je ne fais... où j'étais... je vous entendais à peine... Que faire? où aller, mon cher hôte? Je ne puis partir sans la voir... Venez, que

je vous parle un moment dans quelque endroit plus solitaire et surtout que je puisse ensuite entretenir cette jeune écossaise.

F A B R I C E.

Ah ! je vous avais bien dit que vous feriez enfin curieux de la voir. Soyez sûr que rien n'est plus beau et plus honnête.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

FABRICE, FRELON *dans le café à une table,*
FREEPORT, *une pipe à la main au milieu d'eux.*

FABRICE.

Je suis obligé de vous l'avouer, M. Frélon ; si tout ce qu'on dit est vrai, vous me feriez plaisir de ne plus fréquenter chez nous.

FRELON.

Tout ce qu'on dit est toujours faux ; quelle mouche vous pique, M. Fabrice ?

FABRICE.

Vous venez écrire ici vos feuilles : mon café passera pour une boutique de poisons.

FREEPORT, *se retournant vers Fabrice.*

Ceci mérite qu'on y pense, voyez-vous ?

FABRICE.

On prétend que vous dites du mal de tout le monde.

FREEPORT *à Frélon.*

De tout le monde, entendez-vous ? c'est trop.

FABRICE.

On commence même à dire que vous êtes un délateur, un fripon ; mais je ne veux pas le croire.

FREEPORT *à Frélon.*

Un fripon... entendez-vous ? cela passe la raillerie.

F R E L O N.

Je suis un compilateur illustre , un homme de goût.

F A B R I C E.

De goût ou de dégoût , vous me faites tort , vous dis-je.

F R E L O N.

Au contraire , c'est moi qui achalande votre café ; c'est moi qui l'ai mis à la mode ; c'est ma réputation qui vous attire du monde.

F A B R I C E.

Plaisante réputation ! celle d'un espion , d'un mal-honnête homme (pardonnez , si je répète ce qu'on dit) , et d'un mauvais auteur !

F R E L O N.

M. Fabrice , M. Fabrice , arrêtez , s'il vous plaît ; on peut attaquer mes mœurs , mais pour ma réputation d'auteur , je ne le souffrirai jamais.

F A B R I C E.

Laissez là vos écrits ; savez-vous bien , puisqu'il faut tout vous dire , que vous êtes soupçonné d'avoir voulu perdre mademoiselle Lindane ?

F R E E P O R T.

Si je le croyais , je le noierais de mes mains , quoique je ne sois pas méchant.

F A B R I C E.

On prétend que c'est vous qui l'avez accusée d'être écossaise , et qui avez aussi accusé ce brave gentilhomme de là-haut d'être écossais.

FRÉLON.

Eh bien, quel mal y a-t-il à être de son pays ?

FABRICÉ.

On prétend que vous avez eu plusieurs conférences avec les gens de cette dame si colère qui est venue ici, et avec ceux de ce milord qui n'y vient plus ; que vous redites tout, que vous envenimez tout.

FRÉPORT à Frélon.

Seriez-vous un fripon en effet ? je ne les aime pas, au moins.

FABRICÉ.

Ah ! Dieu merci, je crois que j'aperçois enfin notre milord.

FRÉPORT.

Un milord ! adieu. Je n'aime pas plus les grands seigneurs que les mauvais écrivains.

FABRICÉ.

Celui-ci n'est pas un grand seigneur comme un autre.

FRÉPORT.

Ou comme un autre, ou différent d'un autre, n'importe. Je ne me gêne jamais, et je fors. Mon ami, je ne fais, il me revient toujours dans la tête une idée de notre jeune écossaise : je reviendrai incessamment ; oui, je reviendrai, je veux lui parler sérieusement ; ferviteur. Cette écossaise est belle et honnête. Adieu. (*en revenant.*) Dites-lui de ma part que je pense beaucoup de bien d'elle.

SCÈNE II.

Lord MURRAI, *pensif et agité*; FRELON, *lui faisant la révérence, qu'il ne regarde pas*; FABRICE, *s'éloignant un peu.*

Lord MURRAI, *à Fabrice, d'un air distrait.*

JE suis très-aise de vous revoir, mon brave et honnête homme : comment se porte cette belle et respectable personne que vous avez le bonheur de posséder chez vous ?

F A B R I C E.

Milord, elle a été très-malade depuis qu'elle ne vous a vu : mais je suis sûr qu'elle se portera mieux aujourd'hui.

Lord MURRAI.

Grand Dieu, protecteur de l'innocence, je t'implore pour elle ; daigne te servir de moi pour rendre justice à la vertu, et pour tirer d'oppression les infortunés ! Grâce à tes bontés et à mes soins, tout m'annonce un succès favorable. Ami, (*à Fabrice.*) laissez-moi parler en particulier à cet homme (*en montrant Frélon*).

F R E L O N *à Fabrice.*

Eh bien, tu vois qu'on t'avait bien trompé sur mon compte, et que j'ai du crédit à la cour.

F A B R I C E, *en sortant.*

Je ne vois point cela.

Lord MURRAI à Frélon.

Mon ami.

F R E L O N .

Monseigneur, permettez-vous que je vous dédie un tome ? . . .

Lord MURRAI.

Non : il ne s'agit point de dédicace. C'est vous qui avez appris à mes gens l'arrivée de ce vieux gentilhomme venu d'Ecosse ; c'est vous qui l'avez dépeint , qui êtes allé faire le même rapport aux gens du ministre d'Etat ?

F R E L O N .

Monseigneur , je n'ai fait que mon devoir.

Lord MURRAI , *lui donnant quelques guinées.*

Vous m'avez rendu service sans le favoir ; je ne regarde pas à l'intention : on prétend que vous vouliez nuire , et que vous avez fait du bien ; tenez , voilà pour le bien que vous avez fait : mais si vous vous avisez jamais de prononcer le nom de cet homme , et de mademoiselle Lindane , je vous ferai jeter par les fenêtres de votre grenier. Allez.

F R E L O N .

Grand merci, Monseigneur : tout le monde me dit des injures , et me donne de l'argent ; je suis bien plus habile que je ne croyais.

SCENE

SCÈNE III.

Lord MURRAI, POLLY.

Lord MURRAI, *seul un moment.*

UN vieux gentilhomme arrivé d'Ecosse, Lindane née dans le même pays ! Hélas ! s'il était possible que je pusse réparer les torts de mon père ! si le ciel permettait ! . . . Entrons. (*à Polly qui sort de la chambre de Lindane.*) Chère Polly, n'es-tu pas bien étonnée que j'aye passé tant de temps sans venir ici ? deux jours entiers ! . . . je ne me le pardonnerais jamais, si je ne les avais employés pour la respectable fille de milord Monrose ; les ministres étaient à Vindfor, il a fallu y courir. Va, le ciel t'inspira bien quand tu te rendis à mes prières, et que tu m'appris le secret de sa naissance.

POLLY.

J'en tremble encore : ma maîtresse me l'avait tant défendu ! Si je lui donnais le moindre chagrin, je mourrais de douleur. Hélas ! votre absence lui a causé aujourd'hui un assez long évanouissement, et je me ferais évanouie aussi, si je n'avais pas eu besoin de mes forces pour la secourir.

Lord MURRAI.

Tiens, voilà pour l'évanouissement où tu as eu envie de tomber.

Théâtre. Tome VIII.

† I

P O L L Y.

Milord, j'accepte vos dons ; je ne suis pas si fière que la belle Lindane, qui n'accepte rien, et qui feint d'être à son aise, quand elle est dans la plus extrême indigence.

L O R D M U R R A I.

Juste Ciel ! la fille de Monrose dans la pauvreté ! malheureux que je suis ! que m'as-tu dit ? combien je suis coupable ! que je vais tout réparer ! que son sort changera ! Hélas ! pourquoi me l'a-t-elle caché ?

P O L L Y.

Je crois que c'est la seule fois de sa vie qu'elle vous trompera.

L O R D M U R R A I.

Entrons, entrons vite ; jetons-nous à ses pieds : c'est trop tarder.

P O L L Y.

Ah, Milord ! gardez-vous en bien : elle est actuellement avec un gentilhomme, si vieux, si vieux, qui est de son pays, et ils se disent des choses si intéressantes !

L O R D M U R R A I.

Quel est-il ce vieux gentilhomme, pour qui je m'intéresse déjà comme elle ?

P O L L Y.

Je l'ignore.

L O R D M U R R A I.

O destinée ! juste Ciel ! pourrais-tu faire que cet

homme fût ce que je désire qu'il soit ? Et que se disaient-ils , Polly ?

P O L L Y.

Milord , ils commençaient à s'attendrir ; et comme ils s'attendrissaient , ce bon homme n'a pas voulu que je fusse présente , et je suis partie.

S C E N E I V.

Ladi ALTON , Lord MURRAI , POLLY.

Ladi A L T O N.

AH ! je vous y prends enfin , perfide ! me voilà sûre de votre inconstance , de mon opprobre et de votre intrigue.

Lord M U R R A I.

Oui , Madame , vous êtes sûre de tout. (*à part.*)
Quel contre-temps effroyable !

Ladi A L T O N.

Monstre , perfide !

Lord M U R R A I.

Je puis être un monstre à vos yeux , et je n'en suis pas fâché ; mais pour perfide , je suis très-loin de l'être : ce n'est pas mon caractère. Avant d'en aimer une autre , je vous ai déclaré que je ne vous aimais plus.

Ladi A L T O N.

Après une promesse de mariage ! scélérat ! après m'avoir juré tant d'amour !

Lord MURRAI.

Quand je vous ai juré de l'amour, j'en avais : quand je vous ai promis de vous épouser, je voulais tenir ma parole.

Ladi ALTON.

Eh, qui t'a empêché de tenir ta parole, parjure ?

Lord MURRAI.

Votre caractère, vos emportemens ; je me mariais pour être heureux, et j'ai vu que nous ne l'aurions été ni l'un ni l'autre.

Ladi ALTON.

Tu me quittes pour une vagabonde, pour une aventurière.

Lord MURRAI.

Je vous quitte pour la vertu, pour la douceur et pour les grâces.

Ladi ALTON.

Traître, tu n'es pas où tu crois en être ; je me vengerai plutôt que tu ne penfes.

Lord MURRAI.

Je fais que vous êtes vindicative, envieuse plutôt que jalouse, emportée plutôt que tendre ; mais vous ferez forcée à respecter celle que j'aime.

Ladi ALTON.

Allez, lâche, je connais l'objet de vos amours mieux que vous ; je fais qui elle est ; je fais qui est l'étranger arrivé aujourd'hui pour elle ; je fais tout : des hommes plus puissans que vous sont instruits de tout ; et bientôt

on vous enlèvera l'indigne objet pour qui vous m'avez méprisée.

Lord M U R R A I.

Que veut-elle dire, Polly ? elle me fait mourir d'inquiétude.

P O L L Y.

Et moi de peur. Nous sommes perdus.

Lord M U R R A I.

Ah ! Madame , arrêtez-vous , un mot , expliquez-vous , écoutez....

Ladi A L T O N.

Je n'écoute point , je ne répons rien , je ne m'explique point. Vous êtes , comme je vous l'ai déjà dit , un inconstant , un volage , un cœur faux , un traître , un perfide , un homme abominable.

(elle sort.)

S C E N E V.

Lord M U R R A I , P O L L Y.

Lord M U R R A I.

QUE prétend cette furie ? que la jalousie est affreuse ! O Ciel ! fais que je sois toujours amoureux , et jamais jaloux. Que veut-elle ? elle parle de faire enlever ma chère Lindane , et cet étranger ; que veut-elle dire ? fait-elle quelque chose ?

P O L L Y.

Hélas ! il faut vous l'avouer ; ma maîtresse est arrêtée

par l'ordre du gouvernement ; je crois que je le fais aussi ; et sans un gros homme , qui est la bonté même , et qui a bien voulu être notre caution , nous serions en prison à l'heure que je vous parle : on m'avait fait jurer de n'en rien dire ; mais le moyen de se taire avec vous ?

Lord M U R R A I .

Qu'ai-je entendu ? quelle aventure ! et que de revers accumulés en foule ! je vois que le nom de ta maîtresse est toujours suspect. Hélas ! ma famille a fait tous les malheurs de la sienne ; le ciel , la fortune , mon amour , l'équité , la raison ; allaient tout réparer ; la vertu m'inspirait ; le crime s'oppose à tout ce que je tente : il ne triomphera pas. N'alarme point ta maîtresse ; je cours chez le ministre ; je vais tout presser , tout faire. Je m'arrache au bonheur de la voir pour celui de la servir. Je cours , et je revole. Dis-lui bien que je m'éloigne parce que je l'adore.

(il sort.)

F O L L Y seule.

Voilà d'étranges aventures ! Je vois que ce monde-ci n'est qu'un combat perpétuel des méchants contre les bons , et qu'on en veut toujours aux pauvres filles.

SCENE VI.

MONROSE, LINDANE, (POLLY *reste un moment, et sort à un signe que lui fait sa maîtresse.*)

MONROSE.

CHACQUE mot que vous m'avez dit me perce l'ame. Vous, née dans le Locaber ! et témoin de tant d'horreurs, persécutée, errante et si malheureuse avec des sentimens si nobles.

LINDANE.

Peut-être je dois ces sentimens mêmes à mes malheurs ; peut-être si j'avais été élevée dans le luxe et la mollesse, cette ame qui s'est fortifiée par l'infortune n'eût été que faible.

MONROSE.

O vous ! digne du plus beau fort du monde, cœur magnanime, ame élevée, vous m'avouez que vous êtes d'une de ces familles proscrites, dont le sang a coulé sur les échafauds dans nos guerres civiles, et vous vous obstinez à me cacher votre nom et votre naissance !

LINDANE.

Ce que je dois à mon père me force au silence ; il est proscrit lui-même ; on le cherche ; je l'exposerais peut-être si je me nommais ; vous m'inspirez du respect et de l'attendrissement, mais je ne vous connais pas ; je dois tout craindre. Vous voyez que je suis suspecte

moi-même, que je suis arrêtée et prisonnière; un mot peut me perdre.

M O N R O S E.

Hélas! un mot ferait peut-être la première consolation de ma vie. Dites-moi du moins quel âge vous aviez quand la destinée cruelle vous sépara de votre père, qui fut depuis si malheureux?

L I N D A N E.

Je n'avais que cinq ans.

M O N R O S E.

Grand Dieu! qui avez pitié de moi, toutes ces époques rassemblées, toutes les choses qu'elle m'a dites, sont autant de traits de lumière qui m'éclairent dans les ténèbres où je marche. O Providence! ne t'arrête point dans tes bontés.

L I N D A N E.

Quoi! vous versez des larmes! Hélas! tout ce que je vous ai dit m'en fait bien répandre.

M O N R O S E, *s'effuyant les yeux.*

Achievez, je vous en conjure. Quand votre père eut quitté sa famille pour ne plus la revoir, combien restâtes vous auprès de votre mère?

L I N D A N E.

J'avais dix ans quand elle mourut dans mes bras de douleur et de misère, et que mon frère fut tué dans une bataille.

M O N R O S E.

Ah! je succombe! Quel moment, et quel souvenir! Chère et malheureuse épouse! fils heureux d'être

mort, et de n'avoir pas vu tant de défaits ! Reconnaissez-vous ce portrait ? (*il tire un portrait de sa poche.*)

L I N D A N E.

Que vois-je ? est-ce un songe ? c'est le portrait même de ma mère ; mes larmes l'arrosent , et mon cœur qui se fend s'échappe vers vous.

M O N R O S E.

Oui , c'est-là votre mère , et je suis ce père infortuné dont la tête est proscrite , et dont les mains tremblantes vous embrassent.

L I N D A N E.

Je respire à peine ! Où suis-je ? Je tombe à vos genoux ! voici le premier instant heureux de ma vie... O mon père !... hélas ! comment osez-vous venir dans cette ville ? je tremble pour vous au moment que je goûte le bonheur de vous voir.

M O N R O S E.

Ma chère fille , vous connaissez toutes les infortunes de notre maison ; vous savez que la maison des Murrain, toujours jalouse de la nôtre , nous plongea dans ce précipice : toute ma famille a été condamnée ; j'ai tout perdu. Il me restait un ami , qui pouvait par son crédit me tirer de l'abyme où je suis , qui me l'avait promis ; j'apprends en arrivant que la mort me l'a enlevé , qu'on me cherche en Ecoffe , que ma tête y est à prix ; c'est sans doute le fils de mon ennemi qui me persécute encore ; il faut que je meure de sa main , ou que je lui arrache la vie.

L I N D A N E.

Vous venez, dites-vous, pour tuer milord Murrai?

M O N R O S E.

Oui, je vous vengerai, je vengerai ma famille, ou je périrai; je ne hafarde qu'un reste de jours déjà profcrits.

L I N D A N E.

O fortune! dans quelle nouvelle horreur tu me rejettes! que faire? quel parti prendre? Ah! mon père!

M O N R O S E.

Ma fille, je vous plains d'être née d'un père si malheureux.

L I N D A N E.

Je fuis plus à plaindre que vous ne pensez... Etes-vous bien réfolu à cette entreprise funefte?

M O N R O S E.

Réfolu comme à la mort.

L I N D A N E.

Mon père, je vous conjure par cette vie fatale que vous m'avez donnée, par vos malheurs, par les miens qui font peut-être plus grands que les vôtres, de ne me pas expofer à l'horreur de vous perdre lorfque je vous retrouve... ayez pitié de moi, épargnez votre vie et la mienne.

M O N R O S E.

Vous m'attendriffez, votre voix pénètre mon cœur, je crois entendre celle de votre mère. Hélas! que voulez-vous?

L I N D A N E.

Que vous cessiez de vous exposer, que vous quittiez cette ville si dangereuse pour vous.... et pour moi.... Oui, c'en est fait, mon parti est pris. Mon père, je renoncerai à tout pour vous.... oui, à tout.... je suis prête à vous fuivre : je vous accompagnerai, s'il le faut, dans quelque île affreuse des Orcades ; je vous y fervirai de mes mains ; c'est mon devoir, je le remplirai.... C'en est fait, partons.

M O N R O S E.

Vous voulez que je renonce à vous venger ?

L I N D A N E.

Cette vengeance me ferait mourir ; partons, vous dis-je.

M O N R O S E.

Eh bien, l'amour paternel l'emporte ; puisque vous avez le courage de vous attacher à ma funeste destinée, je vais tout préparer pour que nous quittions Londres avant qu'une heure se passe ; soyez prête, et recevez encore mes embrassemens et mes larmes.

SCÈNE VII.

LINDANE, POLLY.

LINDANE.

C'EN est fait, ma chère Polly ; je ne reverrai plus milord Murrai ; je suis morte pour lui.

POLLY.

Vous rêvez , Mademoiselle ; vous le reverrez dans quelques minutes. Il était ici tout à l'heure.

LINDANE.

Il était ici ! et il ne m'a point vue ! c'est-là le comble. O mon malheureux père ! que ne suis-je partie plus tôt !

POLLY.

S'il n'avait pas été interrompu par cette détestable miladi Alton....

LINDANE.

Quoi ! c'est ici même qu'il l'a vue pour me braver, après avoir été trois jours sans me voir, sans m'écrire ! Peut-on plus indignement se voir outrager ? Va, sois sûre que je m'arracherais la vie dans ce moment, si ma vie n'était pas nécessaire à mon père.

POLLY.

Mais , Mademoiselle , écoutez-moi donc ; je vous jure que Milord.

LINDANE.

Lui perfide ! c'est ainsi que font faits les hommes ! Père infortuné , je ne penserai désormais qu'à vous.

P O L L Y.

Je vous jure que vous avez tort, que Milord n'est point perfide, que c'est le plus aimable homme du monde, qu'il vous aime de tout son cœur, qu'il m'en a donné des marques.

L I N D A N E.

La nature doit l'emporter sur l'amour; je ne fais où je vais; je ne fais ce que je deviendrai: mais sans doute je ne ferai jamais si malheureuse que je le suis.

P O L L Y.

Vous n'écoutez rien: reprenez vos esprits, ma chère maîtresse: on vous aime.

L I N D A N E.

Ah; Polly! es-tu capable de me suivre?

P O L L Y.

Je vous suivrai jusqu'au bout du monde; mais on vous aime, vous dis-je.

L I N D A N E.

Laisse-moi: ne me parle point de Milord: hélas! quand il m'aimerait, il faudrait partir encore. Ce gentilhomme que tu as vu avec moi. . . .

P O L L Y.

Eh bien?

L I N D A N E.

Viens, tu apprendras tout: les larmes, les soupirs me suffoquent. Suis-moi, et fais prête à partir.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LINDANE, FREEPORT, FABRICE.

FABRICE.

CELA perce le cœur, Mademoiselle; Polly fait votre paquet; vous nous quittez.

LINDANE.

Mon cher hôte, et vous, Monsieur, à qui je dois tant; vous qui avez déployé un caractère si généreux; vous qui ne me laissez que la douleur de ne pouvoir reconnaître vos bienfaits; je ne vous oublierai de ma vie.

FREEPORT.

Qu'est-ce donc que tout cela? qu'est-ce que c'est que ça? qu'est-ce que ça? Si vous êtes contente de nous, il ne faut point vous en aller; est-ce que vous craignez quelque chose? vous avez tort; une fille n'a rien à craindre.

FABRICE.

M. Freeport, ce vieux gentilhomme, qui est de son pays, fait aussi son paquet. Mademoiselle pleurait, et ce Monsieur pleurait aussi, et ils partent ensemble: je pleure aussi en vous parlant.

FREEPORT.

Je n'ai pleuré de ma vie; si! que cela est sot de pleurer! les yeux n'ont point été donnés à l'homme

pour cette besogne. Je suis affligé, je ne le cache pas ; et quoiqu'elle soit fière, comme je le lui ai dit, elle est si honnête qu'on est fâché de la perdre. Je veux que vous m'écriviez, si vous vous en allez, Mademoiselle. Je vous ferai toujours du bien. . . . Nous nous retrouverons peut-être un jour, que fait-on ? ne manquez pas de m'écrire . . . n'y manquez pas.

L I N D A N E.

Je vous le jure avec la plus vive reconnaissance ; et si jamais la fortune. . . .

F R E E P O R T.

Ah ! mon ami Fabrice, cette personne-là est très-bien née. Je serais très-aise de recevoir de vos lettres. N'allez pas y mettre de l'esprit, au moins.

F A B R I C E.

Mademoiselle, pardonnez ; mais je songe que vous ne pouvez partir, que vous êtes ici sous la caution de M. Freeport, et qu'il perd cinq cents guinées si vous nous quittez.

L I N D A N E.

O Ciel ! autre infortune ! autre humiliation ! quoi ! il faudrait que je fusse enchaînée ici, et que Milord. . . et mon père. . . .

F R E E P O R T à *Fabrice*.

Oh, qu'à cela ne tienne ; quoiqu'elle ait je ne fais quoi qui me touche, qu'elle parte si elle en a envie ; il ne faut point gêner les filles ; je me soucie de cinq

cents guinées comme de rien. (*bas à Fabrice.*) Fourre-lui encore les cinq cents autres guinées dans sa valise. Allez, Mademoiselle, partez quand il vous plaira; écrivez-moi; revoyez-moi quand vous reviendrez.... car j'ai conçu pour vous beaucoup d'estime et d'affection.

S C E N E I I.

Lord MURRAI et ses gens, *dans l'enfoncement;*
LINDANE et les acteurs précédens, *sur le devant.*

Lord MURRAI à ses gens.

RESTEZ ici, vous : vous, courez à la chancellerie, et rapportez-moi le parchemin qu'on expédie dès qu'il fera scellé. Vous, qu'on aille préparer tout dans la nouvelle maison que je viens de louer. (*il tire un papier de sa poche et le lit.*) Quel bonheur d'affurer le bonheur de Lindane !

LINDANE à Polly.

Hélas ! en le voyant je me sens déchirer le cœur.

F R E E P O R T.

Ce milord-là vient toujours mal à propos; il est si beau et si bien mis qu'il me déplaît souverainement; mais, après tout, que cela me fait-il; j'ai quelque affection.... mais je n'aime point, moi. Adieu, Mademoiselle.

LINDANE.

L I N D A N E.

Je ne partirai point sans vous témoigner encore ma reconnaissance et mes regrets.

F R E E P O R T.

Non , non , point de ces cérémonies-là , vous m'attendriez peut-être. Je vous dis que je n'aime point je vous verrai pourtant encore une fois : je resterai dans la maison , je veux vous voir partir. Allons , Fabrice , aider ce bon gentilhomme de là-haut. Je me sens , vous dis-je , de la bonne volonté pour cette demoiselle.

S C E N E I I I.

Lord MURRAI, LINDANE, POLLY.

Lord M U R R A I.

ENFIN donc , je goûte en liberté le charme de votre vue. Dans quelle maison vous êtes ! elle ne vous convient pas ; une plus digne de vous vous attend. Quoi ! belle Lindane , vous baissez les yeux , et vous pleurez ! quel est ce gros homme qui vous parlait ? vous aurait-il causé quelque chagrin ? il en porterait la peine sur l'heure.

L I N D A N E , *en essuyant ses larmes.*

Hélas ! c'est un bon homme , un homme grossièrement vertueux , qui a eu pitié de moi dans mon cruel malheur , qui ne m'a point abandonnée , qui n'a pas

Théâtre. Tome VIII.

† K

insulté à mes disgrâces , qui n'a point parlé ici long-temps à ma rivale en dédaignant de me voir , qui , s'il m'avait aimé , n'aurait point passé trois jours sans m'écrire.

Lord M U R R A I.

Ah ! croyez que j'aimerais mieux mourir que de mériter le moindre de vos reproches. Je n'ai été absent que pour vous , je n'ai songé qu'à vous , je vous ai servie malgré vous. Si en revenant ici j'ai trouvé cette femme vindicative et cruelle qui voulait vous perdre , je ne me fais échappé un moment que pour prévenir ses desseins funestes. Grand Dieu ! moi , ne vous avoir pas écrit !

L I N D A N E.

Non.

Lord M U R R A I.

Elle a , je le vois bien , intercepté mes lettres ; sa méchanceté augmente encore , s'il se peut , ma tendresse : qu'elle rappelle la vôtre. Ah ! cruelle , pourquoi m'avez-vous caché votre nom illustre , et l'état malheureux où vous êtes , si peu fait pour ce grand nom ?

L I N D A N E.

Qui vous l'a dit ?

Lord M U R R A I , montrant Polly.

Elle-même , votre confidente.

L I N D A N E.

Quoi ! tu m'as trahie ?

P O L L Y.

Vous vous trahissiez vous-même ; je vous ai servie.

L I N D A N E.

Eh bien , vous me connaissez ; vous savez quelle haine a toujours divisé nos deux maisons ; votre père a fait condamner le mien à la mort ; il m'a réduite à cet état que j'ai voulu vous cacher ; et vous , son fils ! vous ! vous osez m'aimer.

L o r d M U R R A I.

Je vous adore , et je le dois ; c'est à mon amour à réparer les cruautés de mon père : c'est une justice de la Providence ; mon cœur , ma fortune , mon sang est à vous. Confondons ensemble deux noms ennemis. J'apporte à vos pieds le contrat de notre mariage ; daignez l'honorer de ce nom qui m'est si cher. Puissent les remords et l'amour du fils réparer les fautes du père !

L I N D A N E.

Hélas ! et il faut que je parte , et que je vous quitte pour jamais.

L o r d M U R R A I.

Que vous partiez ! que vous me quittiez ! vous me verrez plutôt expirer à vos pieds. Hélas ! daignez-vous m'aimer ?

P O L L Y.

Vous ne partirez point , Mademoiselle ; j'y mettrai bon ordre ; vous prenez toujours des résolutions défectées. Milord , secondez-moi bien.

K 2

Lord M U R R A I.

Eh, qui a pu vous inspirer le dessein de me fuir, de rendre tous mes soins inutiles ?

L I N D A N E.

Mon père.

Lord M U R R A I.

Votre père ? eh, où est-il ? que veut-il ? que ne me parlez-vous ?

L I N D A N E.

Il est ici ; il m'emmène, c'en est fait.

Lord M U R R A I.

Non, je jure par vous qu'il ne vous enlèvera pas. Il est ici ? conduisez-moi à ses pieds.

L I N D A N E.

Ah ! cher amant, gardez qu'il ne vous voie ; il n'est venu ici que pour finir ses malheurs en vous arrachant la vie, et je ne fuyais avec lui que pour détourner cette horrible résolution.

Lord M U R R A I.

La vôtre est plus cruelle ; croyez que je ne le crains pas, et que je le ferai rentrer en lui-même. (*en se retournant.*) Quoi ! on n'est pas encore revenu ? Ciel, que le mal se fait rapidement, et le bien avec lenteur !

L I N D A N E.

Le voici qui vient me chercher ; si vous m'aimez, ne vous montrez pas à lui, privez-vous de ma vue, épargnez-lui l'horreur de la vôtre, écartez-vous du moins pour quelque temps.

Lord MURRAI.

Ah ! que c'est avec regret ! mais vous m'y forcez ; je vais rentrer ; je vais prendre des armes qui pourront faire tomber les fiennes de ses mains.

SCÈNE IV.

MONROSE, LINDANE.

MONROSE.

ALLONS, ma chère fille, seul soutien, unique consolation de ma déplorable vie ! partons.

LINDANE.

Malheureux père d'une infortunée ! je ne vous abandonnerai jamais. Cependant daignez souffrir que je reste encore.

MONROSE.

Quoi ! après m'avoir si fort pressé vous-même de partir, après m'avoir offert de me fuivre dans les déserts où nous allons cacher nos disgrâces, avez-vous changé de dessein ? avez-vous retrouvé et perdu en si peu de temps le sentiment de la nature ?

LINDANE.

Je n'ai point changé, j'en suis incapable.... je vous fuivrai.... mais, encore une fois, attendez quelque temps ; accordez cette grâce à celle qui vous doit des jours si remplis d'orages ; ne me refusez pas des instans précieux.

M O N R O S E.

Ils font précieux en effet, et vous les perdez ; songez-vous que nous sommes à chaque moment en danger d'être découverts, que vous avez été arrêtée, qu'on me cherche, que vous pouvez voir demain votre père périr par le dernier supplice ?

L I N D A N E.

Ces mots font un coup de foudre pour moi ; je n'y résiste plus. J'ai honte d'avoir tardé cependant j'avais quelque espoir n'importe, vous êtes mon père, je vous suis. Ah, malheureuse !

S C E N E V.

FREEPORT et FABRICE paraissant d'un côté, tandis que MONROSE et sa fille parlent de l'autre.

F R E E P O R T à *Fabrice.*

SA suivante a pourtant remis son paquet dans sa chambre ; elles ne partiront point ; j'en suis bien aise : je m'accoutumais à elle : je ne l'aime point ; mais elle est si bien née que je la voyais partir avec une espèce d'inquiétude que je n'ai jamais sentie, une espèce de trouble je ne fais quoi de fort extraordinaire.

M O N R O S E à *Freeport.*

Adieu, Monsieur, nous partons le cœur plein de vos bontés ; je n'ai jamais connu de ma vie un plus digne homme que vous. Vous me faites pardonner au genre-humain.

F R E E P O R T.

Vous partez donc avec cette dame : je n'approuve point cela : vous devriez rester : il me vient des idées qui vous conviendront peut-être : demeurez.

S C E N E V I *et dernière.*

Les acteurs précédens, le lord MURRAI *dans le fond, recevant un rouleau de parchemin de la main de ses gens.*

L O R D M U R R A I.

A H ! je le tiens enfin ce gage de mon bonheur. Soyez béni , ô Ciel ! qui m'avez secondé.

F R E E P O R T.

Quoi ! verrai-je toujours ce maudit milord ? Que cet homme me choque avec ses grâces !

M O N R O S E *à sa fille, tandis que milord Murray parle à son domestique.*

Quel est cet homme, ma fille ?

L I N D A N E.

Mon père, c'est ô Ciel ! ayez pitié de nous.

F A B R I C E.

Monsieur, c'est milord Murray, le plus galant homme de la cour, le plus généreux.

M O N R O S E.

Murray ! grand Dieu ! mon fatal ennemi, qui vient

encore insulter à tant de malheurs ! (*il tire son épée.*)
Il aura le reste de ma vie , ou moi la sienne.

L I N D A N E.

Que faites-vous , mon père ? arrêtez.

M O N R O S E.

Cruelle fille , c'est ainsi que vous me trahissez ?

F A B R I C E , *se jetant au-devant de Monrose.*

Monsieur , point de violence dans ma maison , je vous en conjure , vous me perdriez.

F R E E P O R T.

Pourquoi empêcher les gens de se battre quand ils en ont envie ? les volontés sont libres , laissez-les faire.

Lord M U R R A I , *toujours au fond du théâtre , à Monrose.*

Vous êtes le père de cette respectable personne , n'est-il pas vrai ?

L I N D A N E.

Je me meurs !

M O N R O S E.

Oui , puisque tu le fais , je ne le défavoue pas. Viens , fils cruel d'un père cruel , achève de te baigner dans mon sang.

F A B R I C E.

Monsieur , encore une fois.

Lord

Lord M U R R A I.

Ne l'arrêtez pas, j'ai de quoi le défarmer. (*il tire son épée.*)

L I N D A N E , *entre les bras de Polly.*

Cruel ! . . . vous oferiez ! . . .

Lord M U R R A I.

Oui, j'ose. . . . Père de la vertueuse Lindane, je suis le fils de votre ennemi : (*il jette son épée.*) c'est ainsi que je me bats contre vous.

F R E E P O R T.

En voici bien d'une autre !

Lord M U R R A I.

Percez mon cœur d'une main, mais de l'autre, prenez cet écrit, lisez, et connaissez-moi. (*il lui donne le rouleau.*)

M O N R O S E.

Que vois-je ? ma grâce ! le rétablissement de ma maison ! O Ciel ! et c'est à vous, c'est à vous, Murrain, que je dois tout ? Ah mon bienfaiteur ! . . . (*il veut se jeter à ses pieds.*) Vous triomphez de moi plus que si j'étais tombé sous vos coups. (*d*)

L I N D A N E.

Ah que je suis heureuse ! mon amant est digne de moi.

Lord M U R R A I.

Embrassez-moi, mon père.

Théâtre. Tome VIII.

† L

M O N R O S E.

Hélas ! et comment reconnaître tant de générosité ?

Lord MURRAI, *en montrant Lindane.*

Voilà ma récompense.

M O N R O S E.

Le père et la fille font à vos genoux pour jamais.

F R E E P O R T à *Fabrice.*

Mon ami, je me doutais bien que cette demoiselle n'était pas faite pour moi ; mais, après tout, elle est tombée en bonnes mains, et cela me fait plaisir.

Fin du cinquième et dernier acte.

V A R I A N T E S

D E L' E C O S S A I S E .

(a) **E**DITION de 1768.

U N S E C O N D .

Tes feuilles font des feuilles de chêne : la vérité est que le grand turc arme puissamment pour faire une descente à la Virginie, et que c'est ce qui fait tomber les fonds publics.

(b) L E S E C O N D .

Et moi je vous dis que les fonds baissent, et qu'il faut envoyer un autre ambassadeur à la Porte.

(c) ACTE II, SCENE III, édition de 1760.

Ladi A L T O N .

Ah ! je respire : les grandes passions veulent être servies par des gens sans scrupule. *Je n'aime ni les demi-vengeances, ni les demi-fripons.* Je veux que le vaisseau aille à pleines voiles, &c.

(d) *Ibid.* ACTE V, SCENE VI.

M O N R O S E .

... Ah, mon bienfaiteur !... ôtez-moi plutôt cette vie pour me punir d'avoir attenté à la vôtre.

Fin des Variantes.

V A R I A N T E S

D E L C O S T A R I A

(1)

Les feuilles tombées de l'arbre de la vie...
que le grand sage avait rassemblées pour nous
descend à la Virginie, et que c'est ce qui fait tomber
les foudres du ciel.

(2)

Et moi je vous dis que les feuilles tombées
ont fait envoyer un grand vaisseau à la Virginie.

(3)

ACTE II, SCÈNE III, Vers 1700.

ACTE II

Ab! je respire; les grandes ballons...
servent par ces gros sacs d'air...
deux-vingt-neuf et les deux-vingt...
vont en aile à pleines voiles, etc.

(4)

Ibid. ACTE V, SCÈNE VI.

M O N R O E

Ab, mon lieutenant!...
cette est pour me servir de la Virginie.

Fin des Variétés.

LE DROIT
DU
SEIGNEUR,
COMEDIE.

Représentée à Paris, en 1762, en cinq actes, sous le nom de L'ECUEIL DU SAGE, qui n'était pas son véritable titre; remise au théâtre en 1778, en trois actes, après la mort de l'auteur.

P E R S O N N A G E S.

Le marquis du CARRAGE.

Le chevalier de GERNANCE.

METAPROSE, bailli.

MATHURIN, fermier.

DIGNANT, ancien domestique.

ACANTE, élevée chez *Dignant*.

BERTHE, seconde femme de *Dignant*.

COLETTE.

CHAMPAGNE.

Domestiques.

*La scène est en Picardie, et l'action du temps
de Henri II.*

LE DROIT

DU

SEIGNEUR,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MATHURIN, LE BAILLI.

MATHURIN.

ECOUTEZ-MOI, Monsieur le magister ;
Vous savez tout , du moins vous avez l'air
De tout favoir ; car vous lisez fans cesse
Dans l'almanach. D'où vient que ma maîtresse
S'appelle Acante , et n'a point d'autre nom ?
D'où vient cela ?

LE BAILLI.

Plaisante question !

Eh , que t'importe ?

MATHURIN.

Oh ! cela me tourmente :
J'ai mes raisons.

LE BAILLI.

Elle s'appelle Acante.

L 4

C'est un beau nom ; il vient du grec *Antos* ,
Que les latins ont depuis nommé *Flos*.

Flos se traduit par *Fleur* ; et ta future
Est une fleur que la belle nature
Pour la cueillir façonna de sa main ;
Elle fera l'honneur de ton jardin.

Qu'importe un nom ? chaque père à sa guise
Donne des noms aux enfans qu'on baptise.

Acante a pris son nom de son parrain ,
Comme le tien te nomma Mathurin.

M A T H U R I N.

Acante vient du grec ?

L E B A I L L I.

Chose certaine.

M A T H U R I N.

Et Mathurin, d'où vient-il ?

L E B A I L L I.

Ah ! qu'il vienne

De Picardie ou d'Artois, un savant

A ces noms-là s'arrête rarement.

Tu n'as point de nom, toi ; ce n'est qu'aux belles
D'en avoir un, car il faut parler d'elles.

M A T H U R I N.

Je ne fais, mais ce nom grec me déplaît.

Maître, je veux qu'on soit ce que l'on est :

Ma maîtresse est villageoise, et je gage

Que ce nom-là n'est pas de mon village.

Acante , foit. Son vieux père Dignant
 Semble accorder fa fille en rechignant ;
 Et cette fille , avant d'être ma femme ,
 Paraît auffi rechigner dans fon ame.

Oui , cette Acante , en un mot , cette fleur ,
 Si je l'en crois , me fait beaucoup d'honneur
 De fupporter que Mathurin la cueille.

Elle eft hautaine et dans foi fe recueille ,

Me parle peu , fait de moi peu de cas ;

Et quand je parle , elle n'écoute pas :

Et n'eût été Berthe fa belle-mère ,

Qui haut la main régente fon vieux père ,

Ce mariage en mon chef réfolu

N'aurait été , je crois , jamais conclu.

LE B A I L L I .

Il l'eft enfin , et de manière exacte ;

Chez fes parens je t'en dresserai l'acte ;

Car fi je fuis le magifter d'ici ,

Je fuis bailli , je fuis notaire auffi ;

Et je fuis prêt dans mes trois caractères

A te fervir dans toutes tes affaires.

Que veux-tu ? dis.

M A T H U R I N .

Je veux qu'inceffamment

On me marie.

LE B A I L L I .

Ah ! vous êtes preffant.

MATHURIN.

Et très-pressé... Voyez-vous ? l'âge avance.
 J'ai dans ma ferme acquis beaucoup d'aifance ;
 J'ai travaillé vingt ans pour vivre heureux ;
 Mais l'être seul !... il vaut mieux l'être deux.
 Il faut se marier avant qu'on meure.

LE BAILLI.

C'est très-bien dit : et quand donc ?

MATHURIN.

Tout à l'heure.

LE BAILLI.

Oui ; mais Colette à votre sacrement,
 Mons Mathurin , peut mettre empêchement.
 Elle vous aime avec quelque tendresse,
 Vous et vos biens ; elle eut de vous promesse
 De l'épouser.

MATHURIN.

Oh bien , je dépromets.

Je veux , pour moi , m'arranger désormais ,
 Car je suis riche et coq de mon village.
 Colette veut m'avoir par mariage ,
 Et moi je veux du conjugal lien
 Pour mon plaisir , et non pas pour le sien.
 Je n'aime plus Colette : c'est Acante ,
 Entendez-vous ? qui seule ici me tente.
 Entendez-vous , Magister trop rétif ?

LE BAILLI.

Oui , j'entends bien : vous êtes trop hâtif ;

Et pour figner vous devriez attendre
Que Monseigneur daignât ici se rendre ;
Il vient demain , ne faites rien sans lui.

MATHURIN.

C'est pour cela que j'épouse aujourd'hui.

LE BAILLI.

Comment ?

MATHURIN.

Eh oui : ma tête est peu savante ;
Mais on connaît la coutume impudente
De nos seigneurs de ce canton Picard.
C'est bien assez qu'à nos biens on ait part ,
Sans en avoir encore à nos épouses.
Des Mathurins les têtes sont jalouses :
J'aimerais mieux demeurer vieux garçon
Que d'être époux avec cette façon.
Le vilain droit !

LE BAILLI.

Mais il est fort honnête.

Il est permis de parler tête à tête
A sa sujette , afin de la tourner
A son devoir , et de l'endoctriner.

MATHURIN.

Je n'aime point qu'un jeune homme endoctrine
Cette disciple à qui je me destine ;
Cela me fâche.

L E B A I L L I .

Acante a trop d'honneur
 Pour te fâcher : c'est le droit du seigneur ;
 Et c'est à nous , en personnes discrètes ,
 A nous soumettre aux lois qu'on nous a faites.

M A T H U R I N .

D'où vient ce droit ?

L E B A I L L I .

Ah ! depuis bien long-temps
 C'est établi . . . ça vient du droit des gens.

M A T H U R I N .

Mais sur ce pied , dans toutes les familles
 Chacun pourrait endoctriner les filles.

L E B A I L L I .

Oh ! point du tout . . . c'est une invention
 Qu'on inventa pour les gens d'un grand nom.
 Car vois-tu bien , autrefois les ancêtres
 De Monseigneur s'étaient rendus les maîtres
 De nos aïeux , régnaient sur nos hameaux.

M A T H U R I N .

Ouais ! nos aïeux étaient donc de grands fots !

L E B A I L L I .

Pas plus que toi. Les seigneurs du village
 Devaient avoir un droit de vasselage.

M A T H U R I N .

Pourquoi cela ? sommes-nous pas pétris
 D'un seul limon , de lait comme eux nourris ?

N'avons-nous pas comme eux des bras , des jambes ?
 Et mieux tournés , et plus forts , plus ingambes ?
 Une cervelle avec quoi nous pensons
 Beaucoup mieux qu'eux ? car nous les attrapons.
 Sommes-nous pas cent contre un ? ça m'étonne
 De voir toujours qu'une seule personne
 Commande en maître à tous ses compagnons ,
 Comme un berger fait tondre ses moutons.
 Quand je suis seul , à tout cela je pense
 Profondément. Je vois notre naissance
 Et notre mort , à la ville , au hameau ,
 Se ressembler comme deux gouttes d'eau.
 Pourquoi la vie est-elle différente ?
 Je n'en vois pas la raison : ça tourmente.
 Les Mathurins et les godelureaux ,
 Et les baillis , ma foi , sont tous égaux.

LE BAILLI.

C'est très-bien dit , Mathurin ; mais je gage ,
 Si tes valets te tenaient ce langage ,
 Qu'un nerf de bœuf appliqué sur le dos
 Réfuterait puissamment leurs propos :
 Tu les ferais rentrer vite à leur place.

MATHURIN.

Oui , vous avez raison ; ça m'embarrasse ;
 Oui , ça pourrait me donner du fouci.
 Mais pafsembleu , vous m'avoûrez auffi
 Que quand chez moi mon valet se marie ,
 C'est pour lui seul , non pour ma seigneurie ;

Qu'à sa moitié je ne prétends en rien ;
Et que chacun doit jouir de son bien.

LE B A I L L I.

Si les petits à leurs femmes se tiennent,
Compère, aux grands les nôtres appartiennent.
Que ton esprit est bas, lourd et brutal !
Tu n'as pas lu le code féodal.

M A T H U R I N.

Féodal ! qu'est-ce ?

LE B A I L L I.

Il tient son origine
Du mot *fides* de la langue latine :
C'est comme qui dirait...

M A T H U R I N.

Sais-tu qu'avec
Ton vieux latin et ton ennuyeux grec,
Si tu me dis des sottises pareilles,
Je pourrais bien frotter tes deux oreilles.

(il menace le bailli, qui parle toujours en reculant ; et)
Mathurin court après lui.)

LE B A I L L I.

Je suis bailli, ne t'en avise pas.
Fides veut dire *foi*. Conviens-tu pas
Que tu dois foi, que tu dois plein hommage
A monseigneur le marquis du Carrage ?
Que tu lui dois dixmes, champart, argent ?
Que tu lui dois...

MATHURIN.

Baillif outrecuidant ,

Oui , je dois tout ; j'en enrage dans l'ame ;
 Mais palfandié je ne dois point ma femme ,
 Maudit bailli !

LE BAILLI, *en s'en allant.*

Va , nous favons la loi ;

Nous aurons bien ta femme ici fans toi.

SCENE II.

MATHURIN *seul.*

CH I E N de bailli ! que ton latin m'irrite !

Ah ! fans latin marions-nous bien vite ;

Parlons au père , à la fille furtout ,

Car ce que je veux , moi , j'en viens à bout.

Voilà comme je suis. . . . J'ai dans ma tête

Prétendu faire une fortune honnête ,

La voilà faite. Une fille d'ici

Me tracassait , me donnait du fouci ,

C'était Colette , et j'ai vu la friponne

Pour mes écus muguetter ma personne ;

J'ai voulu rompre , et je romps : j'ai l'espoir

D'avoir Acante , et je m'en vais l'avoir ,

Car je m'en vais lui parler. Sa manière

Est dédaigneuse , et son allure est fière :

Moi , je le suis ; et dès que je l'aurai ,

Tout aussitôt je vous la réduirai :

Car je le veux. Allons. . . .

SCÈNE III.

MATHURIN, COLETTE, *courant après.*

COLETTE.

JE t'y prends, traître.

MATHURIN, *sans la regarder.*

Allons.

COLETTE.

Tu feins de ne me pas connaître ?

MATHURIN.

Si fait bonjour.

COLETTE.

Mathurin, Mathurin !

Tu causeras ici plus d'un chagrin.

De tes bonjours je suis fort étonnée,

Et tes bonjours valaient mieux l'autre année.

C'était tantôt un bouquet de jasmin,

Que tu venais me placer de ta main ;

Puis des rubans pour orner ta bergère ;

Tantôt des vers que tu me faisais faire

Par le bailli, qui n'y comprenait rien,

Ni toi ni moi ; mais tout allait fort bien :

Tout est passé, lâche ! tu me délaisse ?

MATHURIN.

Oui, mon enfant.

COLETTE.

Après tant de promesses,

Tant

Tant de bouquets acceptés et rendus ,
C'en est donc fait ? je ne te plais donc plus ?

MATHURIN.

Non , mon enfant.

COLETTE.

Et pourquoi , misérable ?

MATHURIN.

Mais , je t'aimais ; je n'aime plus. Le diable
A t'épouser me pouffa vivement ;
En sens contraire il me pousse à présent ;
Il est le maître.

COLETTE.

Eh va , va , ta Colette

N'est plus si fotte , et sa raison s'est faite.
Le diable est juste , et tu diras pourquoi
Tu prends les airs de te moquer de moi.
Pour avoir fait à Paris un voyage ,
Te voilà donc petit-maître au village ?
Tu penses donc que le droit t'est acquis
D'être en amour fripon comme un marquis ?
C'est bien à toi d'avoir l'ame inconstante !
Toi , Mathurin , me quitter pour Acante !

MATHURIN.

Oui , mon enfant.

COLETTE.

Et quelle est la raison ?

MATHURIN.

C'est que je suis le maître en ma maison :

Théâtre. Tome VIII. † M

Et pour quelqu'un de notre Picardie
 Tu m'as parue un peu trop dégourdie.
 Tu m'aurais fait trop d'amis , entre nous ;
 Je n'en veux point , car je suis né jaloux.
 Acante , enfin , aura la préférence :
 La chose est faite ; adieu , prends patience.

C O L E T T E.

Adieu ! non pas , traître , je te suivrai ,
 Et contre ton contrat je m'inscrirai.
 Mon père était procureur : ma famille
 A du crédit , et j'en ai , je suis fille ;
 Et Monseigneur donne protection ,
 Quand il le faut , aux filles du canton ;
 Et devant lui nous ferons comparaître
 Un gros fermier qui fait le petit-maître ,
 Fait l'inconstant , se mêle d'être un fat.
 Je te ferai rentrer dans ton état :
 Nous apprendrons à ta mine insolente
 A te moquer d'une pauvre innocente.

M A T H U R I N.

Cette innocente est dangereuse ; il faut
 Voir le beau-père , et conclure au plutôt.

SCENE IV.

MATHURIN , DIGNANT , ACANTE ,
COLETTE.

MATHURIN.

ALLONS , beau-père , allons bacler la chose.

COLETTE.

Vous ne baclerez rien , non , je m'oppose
A ses contrats , à ses noces , à tout.

MATHURIN.

Quelle innocente !

COLETTE.

Oh ! tu n'es pas au bout.

(à Acante.)

Gardez-vous bien , s'il vous plaît , ma voisine ,
De vous laisser enjôler sur sa mine :
Il me trompa quatorze mois entiers.
Chassez cet homme.

ACANTE.

Hélas ! très-volontiers.

MATHURIN.

Très-volontiers ! . . . tout ce train-là me lasse ;
Je suis têtue ; je veux que tout se passe
A mon plaisir , suivant mes volontés ;
Car je suis riche . . . Or , beau-père , écoutez :
Pour honorer en moi mon mariage ,
Je me dégrasse , et j'achète au bailliage

M 2

L'emploi brillant de receveur royal
 Dans le grenier à sel ; ça n'est pas mal.
 Mon fils fera conseiller , et ma fille
 Relèvera quelque noble famille :
 Mes petits-fils deviendront présidens.
 De Monseigneur un jour les descendans
 Feront leur cour aux miens , et quand j'y pense ,
 Je me rengorge , et me carre d'avance.

D I G N A N T.

Carre-toi bien ; mais songe qu'à présent
 On ne peut rien sans le consentement
 De Monseigneur ; il est encor ton maître.

M A T H U R I N.

Et pourquoi ça ?

D I G N A N T.

Mais , c'est que ça doit être.
 A tous seigneurs tous honneurs.

C O L E T T E à *Mathurin*.

Oui , vilain.
 Il t'en cuira , je t'en réponds.

M A T H U R I N.

Voisin ,
 Notre bailli t'a donné fa folie.
 Eh , dis-moi donc , s'il prend en fantaisie
 A Monseigneur d'avoir femme au logis ,
 A-t-il besoin de prendre ton avis ?

DIGNANT.

C'est différent : je fus son domestique
De père en fils dans cette terre antique.
Je suis né pauvre , et je deviens cassé.
Le peu d'argent que j'avais amassé
Fut employé pour élever Acante.
Notre bailli dit qu'elle est fort savante ,
Et qu'entre nous , son éducation
Est au-dessus de sa condition.
C'est ce qui fait que ma seconde épouse ,
Sa belle-mère , est fâchée et jalouse ,
Et la maltraite , et me maltraite aussi :
De tout cela je suis fort en souci.
Je voudrais bien te donner cette fille ,
Mais je ne puis établir ma famille
Sans Monseigneur ; je vis de ses bontés ;
Je lui dois tout ; j'attends ses volontés :
Sans son aveu , nous ne pouvons rien faire.

ACANTE.

Ah ! croyez-vous qu'il le donne , mon père ?

COLETTE.

Eh bien , fripon , tu crois que tu l'auras ?
Moi , je te dis que tu ne l'auras pas.

MATHURIN.

Tout le monde est contre moi , ça m'irrite.

S C E N E V.

Les acteurs précédens , M^{me} BERTHE.

MATHURIN , à Berthe qui arrive.

MA belle-mère , arrivez , venez vite.
 Vous n'êtes plus la maîtresse au logis.
 Chacun rebèque , et je vous avertis
 Que si la chose en cet état demeure ,
 Si je ne suis marié tout à l'heure ,
 Je ne le ferai point , tout est fini ,
 Tout est rompu.

BERTHE.

Qui m'a défobéi ?
 Qui contredit , s'il vous plaît , quand j'ordonne ?
 Serait-ce vous , mon mari ? vous ?

DIGNANT.

Personne ;
 Nous n'avons garde ; et Mathurin veut bien
 Prendre ma fille à peu-près avec rien ;
 J'en suis content , et je dois me promettre
 Que Monseigneur daignera le permettre.

BERTHE.

Allez , allez , épargnez-vous ce foin ;
 C'est de moi seule ici qu'on a besoin ;
 Et quand la chose une fois sera faite ,
 Il faudra bien , ma foi , qu'il la permette.

DIGNANT.

Mais...

BERTHE.

Mais il faut suivre ce que je dis.
Je ne veux plus souffrir dans mon logis,
A mes dépens, une fille indolente,
Qui ne fait rien, de rien ne se tourmente,
Qui s'imagine avoir de la beauté
Pour être en droit d'avoir de la fierté.
Mademoiselle, avec sa froide mine,
Ne daigne pas aider à la cuisine;
Elle se mire, ajuste son chignon,
Fredonne un air en brodant un jupon,
Ne parle point, et le soir en cachette
Lit des romans que le bailli lui prête.
Eh bien, voyez, elle ne répond rien.
Je me repens de lui faire du bien.
Elle est muette ainsi qu'une pécure.

MATHURIN.

Ah, c'est tout jeune, et ça n'a pas encore
L'esprit formé; ça vient avec le temps.

DIGNANT.

Ma bonne, il faut quelques ménagemens
Pour une fille, elles ont d'ordinaire
De l'embarras dans cette grande affaire;
C'est modestie et pudeur que cela.
Comme elle, enfin, vous passâtes par là;
Je m'en souviens, vous étiez fort revêche.

B E R T H E.

Eh ! finissons. Allons , qu'on se dépêche :
Quels fots propos ! Suivez-moi promptement
Chez le bailli.

C O L E T T E à *Acante*.

N'en fais rien , mon enfant.

B E R T H E.

Allons , *Acante*.

A C A N T E.

O Ciel ! que dois-je faire ?

C O L E T T E.

Refuse tout , laisse ta belle-mère ,
Viens avec moi.

B E R T H E à *Acante*.

Quoi donc ! sans fourciller ?

Mais parlez donc.

A C A N T E.

A qui puis-je parler ?

D I G N A N T.

Chez le bailli , ma bonne , allons l'attendre ,
Sans la gêner ; et laissons-lui reprendre
Un peu d'haleine.

A C A N T E.

Ah ! croyez que mes sens
Sont pénétrés de vos soins indulgens ;
Croyez qu'en tout je distingue mon père.

M A T H U R I N.

Madame Berthe , on ne distingue guère

Ni

Ni vous ni moi : la belle a le maintien
 Un peu bien sec , mais cela n'y fait rien ;
 Et je répons , dès qu'elle sera nôtre ,
 Qu'en peu de temps je la rendrai toute autre.

(ils sortent.)

A C A N T E.

Ah ! que je fens de trouble et de chagrin !
 Me faudra-t-il épouser Mathurin ?

S C E N E VI.

A C A N T E , C O L E T T E.

C O L E T T E.

AH ! n'en fais rien , crois-moi , ma chère amie.
 Du mariage aurais-tu tant d'envie ?
 Tu peux trouver beaucoup mieux que fait-on ?
 Aimerais-tu ce méchant ?

A C A N T E.

Mon Dieu non.

Mais , vois-tu bien , je ne suis plus soufferte
 Dans le logis de la marâtre Berthe ;
 Je suis chassée , il me faut un abri ,
 Et par besoin je dois prendre un mari.
 C'est en pleurant que je cause ta peine.
 D'un grand projet j'ai la cervelle pleine ;
 Mais je ne fais comment m'y prendre , hélas !
 Que devenir ! . . . Dis-moi , ne fais-tu pas
 Si Monseigneur doit venir dans ses terres ?

Théâtre. Tome VIII.

† N

COLETTTE.

Nous l'attendons.

ACANTTE.

Bientôt ?

COLETTTE.

Je ne fais guères

Dans mon taudis les nouvelles de cour :
Mais s'il revient ce doit être un grand jour.
Il met, dit-on, la paix dans les familles ;
Il rend justice, il a grand soin des filles.

ACANTTE.

Ah ! s'il pouvait me protéger ici !

COLETTTE.

Je prétends bien qu'il me protège aussi.

ACANTTE.

On dit qu'à Metz il a fait des merveilles
Qui dans l'armée ont très-peu de pareilles ;
Que Charles-Quint a loué sa valeur.

COLETTTE.

Qu'est-ce que Charles-Quint ?

ACANTTE.

Un empereur

Qui nous a fait bien du mal.

COLETTTE.

Et qu'importe ?

Ne m'en faites pas, vous, et que je forte
A mon honneur du cas triste où je suis.

A C A N T E.

Comme le tien , mon cœur est plein d'ennuis.
Non loin d'ici quelquefois on me mène
Dans un château de la jeune Dormène. . . .

C O L E T T E.

Près de nos bois ? . . . ah ! le plaisant château !
De Mathurin le logis est plus beau ;
Et Mathurin est bien plus riche qu'elle.

A C A N T E.

Oui , je le fais ; mais cette demoiselle
Est autre chose ; elle est de qualité ;
On la respecte avec sa pauvreté.
Elle a chez elle une vieille personne
Qu'on nomme Laure , et dont l'ame est si bonne !
Laure est aussi d'une grande maison.

C O L E T T E.

Qu'importe encor ?

A C A N T E.

Les gens d'un certain nom ,
J'ai remarqué cela , chère Colette ,
En savent plus , ont l'ame autrement faite ,
Ont de l'esprit , des sentimens plus grands ,
Meilleurs que nous.

C O L E T T E.

Oui , dès leurs premiers ans ,
Avec grand soin leur ame est façonnée ;
La nôtre , hélas ! languit abandonnée.

N 2

Comme on apprend à chanter , à danfer ,
Les gens du monde apprennent à penfer.

A C A N T E.

Cette Dormène et cette vieille dame
Semblent donner quelque chose à mon ame ;
Je crois en valoir mieux quand je les vois ;
J'ai de l'orgueil ; et je ne fais pourquoi. . . .
Et les bontés de Dormène et de Laure
Me font haïr , mille fois plus encore ,
Madame Berthe et monsieur Mathurin.

C O L E T T E.

Quitte-les tous.

A C A N T E.

Je n'ose ; mais enfin
J'ai quelque espoir : que ton conseil m'affiste.
Dis-moi d'abord , Colette , en quoi consiste
Ce fameux droit du seigneur ?

C O L E T T E.

Oh ! ma foi ,
Va consulter de plus doctes que moi.
Je ne suis point mariée ; et l'affaire ,
A ce qu'on dit , est un très-grand mystère.
Seconde-moi , fais que je vienne à bout
D'être épousée , et je te dirai tout.

A C A N T E.

Ah ! j'y ferai mon possible.

COLETTE.

Ma mère

Est très-alerte, et conduit mon affaire :
Elle me fait, par un acte plaintif,
Pouffer mon droit par-devant le Baillif :
J'aurai, dit-elle, un mari par justice.

ACANTE.

Que de bon cœur j'en fais le sacrifice !
Chère Colette, agissons bien à point,
Toi pour l'avoir, moi pour ne l'avoir point,
Tu gagneras assez à ce partage,
Mais en perdant, je gagne davantage.

Fin du premier acte.

A C T E II.

S C E N E P R E M I E R E.

LE BAILLI, PHILIPPE son valet,
ensuite COLETTE.

LE BAILLI.

MA robe, allons. . . . du respect. . . . vite, Phlippe.
C'est en bailli qu'il faut que je m'équipe :
J'ai des cliens qu'il faut expédier.
Je suis bailli, je te fais mon huissier.
Amène-moi Colette à l'audience.

(il s'assied devant une table , et feuillette un grand livre.)

L'affaire est grave , et de grande importance.

De matrimonio. chapitre deux.

Empêchemens. . . . Ces cas-là font verveux.

Il faut favoir de la jurisprudence.

(à Colette.)

Approchez-vous. . . . faites la révérence ,

Colette ; il faut d'abord dire son nom.

COLETTE.

Vous l'avez dit , je suis Colette.

LE BAILLI *écrit.*

Bon.

Colette. . . . Il faut dire ensuite son âge.

N'avez-vous pas trente ans , et davantage ?

C O L E T T E.

Fi donc , Monsieur ! j'ai vingt ans tout au plus.

L E B A I L L I , *écrivain.*

Çà , vingt ans , passe : ils sont bien révolus ?

C O L E T T E.

L'âge , Monsieur , ne fait rien à la chose ;

Et , jeune ou non , sachez que je m'oppose

A tout contrat qu'un Mathurin sans foi

Fera jamais avec d'autres que moi.

L E B A I L L I.

Vos oppositions seront notoires.

Çà , vous avez des raisons péremptoires ?

C O L E T T E.

J'ai cent raisons.

L E B A I L L I.

Dites-les. . . . Aurait-il ? . . .

C O L E T T E.

Oh ! oui , Monsieur.

L E B A I L L I.

Mais vous coupez le fil ,

A tout moment , de notre procédure.

C O L E T T E.

Pardon , Monsieur.

L E B A I L L I.

Vous a-t-il fait injure ?

C O L E T T E.

Oh tant ! j'aurais plus d'un mari sans lui ;

Et me voilà pauvre fille aujourd'hui.

N 4

LE BAILLI.

Il vous a fait fans doute des promesses ?

COLETTE.

Mille pour une , et pleines de tendresses.
 Il promettait , il jurait que dans peu
 Il me prendrait en légitime nœud.

LE BAILLI, *écrivant.*

En légitime nœud quelle malice !
 Ça , produisez ses lettres en justice.

COLETTE.

Je n'en ai point ; jamais il n'écrivait ,
 Et je croyais tout ce qu'il me disait.
 Quand tous les jours on parle tête à tête
 A son amant d'une manière honnête ,
 Pourquoi s'écrire ? à quoi bon ?

LE BAILLI.

Mais du moins ,
 Au lieu d'écrits , vous avez des témoins ?

COLETTE.

Moi ? point du tout : mon témoin c'est moi-même.
 Est-ce qu'on prend des témoins quand on s'aime ?
 Et puis , Monsieur , pouvais-je deviner
 Que Mathurin osât m'abandonner ?
 Il me parlait d'amitié , de constance ;
 Je l'écoutais , et c'était en présence
 De mes moutons , dans son pré , dans le mien ;
 Ils ont tout vu , mais ils ne disent rien.

L E B A I L L I.

Non plus qu'eux tous je n'ai donc rien à dire.
 Votre plainte en droit ne peut suffire.
 On ne produit ni témoins, ni billets,
 On ne vous a rien fait, rien écrit....

C O L E T T E.

Mais,

Un Mathurin aura donc l'insolence
 Impunément d'abuser l'innocence ?

L E B A I L L I.

En abuser ! mais vraiment, c'est un cas
 Epouvantable, et vous n'en parliez pas !
 Instrumentons.... Laquelle nous remontre
 Que Mathurin, en plus d'une rencontre,
 Se prévalant de sa simplicité,
 A méchamment contre icelle attenté ;
 Laquelle insiste, et répète dommages,
 Frais, intérêts, pour raison des outrages
 Contre les lois faits par le suborneur,
 Dit Mathurin, à son présent honneur.

C O L E T T E.

Rayez cela ; je ne veux pas qu'on dise
 Dans le pays une telle sottise.
 Mon honneur est très-intact ; et pour peu
 Qu'on l'eût blessé, l'on aurait vu beau jeu.

L E B A I L L I.

Que prétendez-vous donc ?

C O L E T T E.

Etre vengée.

L E B A I L L I.

Pour se venger il faut être outragée ,
 Et par écrit coucher en mots exprès
 Quels attentats encontre vous font faits ;
 Articuler les lieux , les circonstances ,
Quis , quid , ubi , les excès , insolences ,
 Enormités sur quoi l'on jugera.

C O L E T T E.

Ecrivez donc tout ce qu'il vous plaira.

L E B A I L L I.

Ce n'est pas tout : il faut favoir la suite
 Que ces excès pourraient avoir produite.

C O L E T T E.

Comment produite ? Eh , rien ne produit rien.
 Traître Bailli , qu'entendez-vous ?

L E B A I L L I.

Fort bien.

Laquelle fille a dans ses procédures
 Perdu le sens , et nous dit des injures ;
 Et n'apportant nulle preuve du fait ,
 L'empêchement est nul , de nul effet.

(il se lève.)

Depuis une heure en vain je vous écoute :
 Vous n'avez rien prouvé , je vous déboute.

C O L E T T E.

Me débouter , moi ?

L E B A I L L I.

Vous.

C O L E T T E.

Maudit Baillif !

Je suis déboutée ?

L E B A I L L I.

Oui , quand le plaignant

Ne peut donner des raisons qui convainquent ,

On le déboute , et les adverses vainquent.

Sur Mathurin n'ayant point action ,

Nous procédons à la conclusion.

C O L E T T E.

Non , non , Bailli , vous aurez beau conclure ,

Instrumenter et signer , je vous jure

Qu'il n'aura point son Acante.

L E B A I L L I.

Il l'aura ,

De Monseigneur le droit se maintiendra.

Je suis baillif , et j'ai les droits du maître :

C'est devant moi qu'il faudra comparaître.

Consolez-vous , sachez que vous aurez

Affaire à moi quand vous vous marîrez.

C O L E T T E.

J'aimerais mieux le reste de ma vie

Demeurer fille.

L E B A I L L I.

Oh , je vous en défie.

S C E N E I I.

C O L E T T E *seule.*

AH ! comment faire ? où reprendre mon bien ?
 J'ai protesté ; cela ne sert de rien.
 On va figner. Que je suis tourmentée !

S C E N E I I I.

C O L E T T E , A C A N T E.

C O L E T T E.

A mon secours ! me voilà déboutée.

A C A N T E.

Déboutée !

C O L E T T E.

Oui , l'ingrat vous est promis.

On me déboute.

A C A N T E.

Hélas ! je suis bien pis.

De mes chagrins mon ame est oppressée ;
 Ma chaîne est prête , et je suis fiancée ,
 Ou je vais l'être au moins dans un moment.

C O L E T T E.

Ne hais-tu pas mon lâche ?

A C A N T E.

Honnêtement.

Entre nous deux , juges-tu sur ma mine
 Qu'il soit bien doux d'être ici Mathurine ?

C O L E T T E.

Non pas pour toi ; tu portes dans ton air
Je ne fais quoi de brillant et de fier ;
A Mathurin cela ne convient guère ,
Et ce maraud était mieux mon affaire.

A C A N T E.

J'ai par malheur de trop hauts sentimens.
Dis-moi , Colette , as-tu lu des romans ?

C O L E T T E.

Moi ? non , jamais.

A C A N T E.

Le bailli Métaprose
M'en a prêté.... Mon Dieu , la belle chose !

C O L E T T E.

En quoi si belle ?

A C A N T E.

On y voit des amans ,
Si courageux , si tendres , si galans !

C O L E T T E.

Oh , Mathurin n'est pas comme eux.

A C A N T E.

Colette ,
Que les romans rendent l'ame inquiète !

C O L E T T E.

Et d'où vient donc ?

A C A N T E.

Ils forment trop l'esprit.
En les lisant le mien bientôt s'ouvrit.

A réfléchir que de nuits j'ai passées !
 Que les romans font naître de pensées !
 Que les héros de ces livres charmans
 Ressemblent peu , Colette , aux autres gens !
 Cette lumière était pour moi féconde ;
 Je me voyais dans un tout autre monde ;
 J'étais au ciel Ah ! qu'il m'était bien dur
 De retomber dans mon état obscur !
 Le cœur tout plein de ce grand étalage ,
 De me trouver au fond de mon village !
 Et de descendre , après ce vol divin ,
 Des Amadis à maître Mathurin !

C O L E T T E .

Votre propos me ravit ; et je jure
 Que j'ai déjà du goût pour la lecture.

A C A N T E .

T'en souvient-il , autant qu'il m'en souvient ,
 Que ce marquis , ce beau seigneur , qui tient
 Dans le pays le rang , l'état d'un prince ,
 De sa présence honora la province ?
 Il s'est passé juste un an et deux mois
 Depuis qu'il vint pour cette seule fois.
 T'en souvient-il ? nous le vîmes à table ;
 Il m'accueillit ; ah , qu'il était affable !
 Tous ses discours étaient des mots choisis ,
 Que l'on n'entend jamais dans ce pays.
 C'était , Colette , une langue nouvelle ,
 Supérieure , et pourtant naturelle ;

J'aurais voulu l'entendre tout le jour.

C O L E T T E.

Tu l'entendras sans doute à son retour.

A C A N T E.

Ce jour , Colette , occupe ta mémoire ,
Où Monseigneur tout rayonnant de gloire ,
Dans nos forêts suivi d'un peuple entier ,
Le fer en main courait le sanglier ?

C O L E T T E.

Oui , quelque idée et confuse et légère
Peut m'en rester.

A C A N T E.

Je l'ai distincte et claire.

Je crois le voir avec cet air si grand ,
Sur ce cheval superbe et bondissant ;
Près d'un gros chêne il perce de sa lance
Le sanglier qui contre lui s'élançe.
Dans ce moment j'entendis mille voix ,
Que répétaient les échos de nos bois ;
Et de bon cœur (il faut que j'en convienne)
J'aurais voulu qu'il démêlât la mienne.
De son départ je fus encor témoin ;
On l'entourait , je n'étais pas bien loin.
Il me parla . . . Depuis ce jour , ma chère ,
Tous les romans ont le don de me plaire.
Quand je les lis , je n'ai jamais d'ennui ;
Il me paraît qu'ils me parlent de lui.

C O L E T T E.

Ah qu'un roman est beau !

A C A N T E.

C'est la peinture
Du cœur humain , je crois , d'après nature.

C O L E T T E.

D'après nature ! . . . Entre nous deux , ton cœur
N'aime-t-il pas en secret Monseigneur ?

A C A N T E.

Oh non , je n'ose ; et je sens la distance
Qu'entre nous deux mit son rang , sa naissance.
Crois-tu qu'on ait des sentimens si doux
Pour ceux qui sont trop au-dessus de nous ?
A cette erreur trop de raison s'oppose.
Non , je ne l'aime point. . . mais il est cause
Que l'ayant vu je ne puis à présent
En aimer d'autre . . . et c'est un grand tourment.

C O L E T T E.

Mais de tous ceux qui le suivaient , ma bonne ,
Aucun n'a-t-il cajolé ta personne ?
J'avoûrai , moi , que l'on m'en a conté.

A C A N T E.

Un étourdi prit quelque liberté ;
Il s'appelait le chevalier Gernance ;
Son fier maintien , ses airs , son insolence ,
Me révoltaient , loin de m'en imposer.
Il fut surpris de se voir mépriser ;

Et

Et réprimant sa poursuite hardie,
 Je lui fis voir combien la modestie
 Était plus fière, et pouvait d'un coup d'œil
 Faire trembler l'impudence et l'orgueil.
 Ce chevalier ferait assez passable,
 Et d'autres mœurs l'auraient pu rendre aimable.
 Ah ! la douceur est l'appât qui nous prend.
 Que Monseigneur, ô Ciel, est différent !

C O L E T T E.

Ce chevalier n'était donc guère sage ?
 Ça, qui des deux te déplait davantage,
 De Mathurin ou de cet effronté ?

A C A N T E.

Oh Mathurin... c'est sans difficulté.

C O L E T T E.

Mais Monseigneur est bon : il est le maître ;
 Pourrait-il pas te dépêtrer du traître ?
 Tu me parais si belle !

A C A N T E.

Hélas !

C O L E T T E.

Je croi
 Que tu pourras mieux réussir que moi.

A C A N T E.

Est-il bien vrai qu'il arrive ?

C O L E T T E.

Sans doute,
 Car on le dit.

Théâtre. Tome VIII.

† O

A C A N T E.

Penses-tu qu'il m'écoute ?

C O L E T T E.

J'en suis certaine , et je retiens ma part
De ses bontés.

A C A N T E.

Nous le verrons trop tard ;
Il n'arrivera point ; on me fiance ,
Tout est conclu , je suis sans espérance.
Berthe est terrible en sa mauvaise humeur ;
Mathurin presse , et je meurs de douleur.

C O L E T T E.

Eh, moque-toi de Berthe.

A C A N T E.

Hélas ! Dormène ,
Si je lui parle , entrera dans ma peine.
Je veux prier Dormène de m'aider
De son appui , qu'elle daigne accorder
Aux malheureux : cette dame est si bonne !
Laure , surtout , cette vieille personne ,
Qui m'a toujours montré tant d'amitié ,
De moi , sans doute , aura quelque pitié ;
Car fais-tu bien que cette dame Laure
Très-tendrement de ses bontés m'honore ?
Entre ses bras elle me tient souvent ,
Elle m'instruit , et pleure en m'instruisant.

C O L E T T E.

Pourquoi pleurer ?

A C A N T E.

Mais de ma destinée.

Elle voit bien que je ne suis pas née
 Pour Mathurin . . . crois-moi , Colette , allons
 Lui demander des conseils , des leçons . . .
 Veux-tu me suivre ?

C O L E T T E.

Ah oui , ma chère Acante ,
 Enfuyons-nous , la chose est très-prudente.
 Viens , je connais des chemins détournés
 Tout près d'ici. (a)

S C E N E I V.

ACANTE , COLETTE , BERTHE ,
 DIGNANT , MATHURIN.

BERTHE, *arrêtant Acante.*

QUEL chemin vous prenez !
 Etes-vous folle ? et quand on doit se rendre
 A son devoir , faut-il se faire attendre ?
 Quelle indolence ! et quel air de froideur !
 Vous me glacez ; votre mauvaise humeur
 Jusqu'à la fin vous fera reprochée.
 On vous marie , et vous êtes fâchée !
 Hom , l'idiote ! Allons , ça , Mathurin ,
 Soyez le maître , et donnez-lui la main.

O 2

MATHURIN *approche sa main et veut l'embrasser.*

Ah ! paffandié. . . .

B E R T H E.

Voyez la malhonnête !

Elle rechigne et détourne la tête !

A C A N T E.

Pardon , mon père , hélas ! vous excusez

Mon embarras , vous le favorisez ,

Et vous sentez quelle douleur amère

Je dois souffrir en quittant un tel père.

B E R T H E.

Et rien pour moi ?

M A T H U R I N.

Ni rien pour moi non plus ?

C O L E T T E.

Non , rien , méchant , tu n'auras qu'un refus.

M A T H U R I N.

On me fiance.

C O L E T T E.

Et va , va , fiançailles

Affez souvent ne sont pas époufailles.

Laisse-moi faire.

D I G N A N T.

Eh ! qu'est-ce que j'entends ?

C'est un courrier : c'est je pense un des gens

De Monseigneur ; oui , c'est le vieux Champagne.

S C E N E V.

Les acteurs précédens , CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

OUI, nous avons terminé la campagne ;
 Nous avons sauvé Metz, mon maître et moi ;
 Et nous aurons la paix. Vive le roi !
 Vive mon maître ! . . . il a bien du courage ,
 Mais il est trop sérieux pour son âge :
 J'en suis fâché. Je suis bien aise aussi ,
 Mon vieux Dignant, de te trouver ici :
 Tu me parais en grande compagnie.

DIGNANT.

Oui . . . vous ferez de la cérémonie.
 Nous marions Acante.

CHAMPAGNE.

Bon ! tant mieux !

Nous danserons , nous ferons tous joyeux.
 Ta fille est belle . . . Ha , ha , c'est toi, Colette ;
 Ma chère enfant , ta fortune est donc faite ?
 Mathurin est ton mari ?

COLETTE.

Mon Dieu , non.

CHAMPAGNE.

Il fait fort mal.

COLETTE.

Le traître , le fripon ,

Croit dans l'instant prendre Acante pour femme.

C H A M P A G N E.

Il fait fort bien ; je réponds sur mon ame
Que cet hymen à mon maître agréera,
Et que la noce à ses frais se fera.

A C A N T E.

Comment ! il vient ?

C H A M P A G N E.

Peut-être ce soir même.

D I G N A N T.

Quoi ! ce seigneur, ce bon maître que j'aime,
Je puis le voir encore avant ma mort ?
S'il est ainsi, je bénirai mon sort.

A C A N T E.

Puisqu'il revient, permettez, mon cher père,
De vous prier (devant ma belle-mère)
De vouloir bien ne rien précipiter
Sans son aveu, sans l'oser consulter.
C'est un devoir dont il faut qu'on s'acquitte ;
C'est un respect, sans doute, qu'il mérite.

M A T H U R I N.

Foin du respect.

D I G N A N T.

Votre avis est sensé ;
Et comme vous en secret j'ai pensé.

M A T H U R I N.

Et moi, l'ami, je pense le contraire.

C O L E T T E à *Acante.*

Bon , tenez ferme.

M A T H U R I N.

Est un sot qui diffère.

Je ne veux point soumettre mon honneur ,
Si je le puis , à ce droit du seigneur.

B E R T H E.

Eh , pourquoi tant s'effaroucher ? la chose
Est bonne au fond , quoique le monde en cause ,
Et notre honneur ne peut s'en tourmenter.
J'en fis l'épreuve ; et je puis protester
Qu'à mon devoir quand je me fus rendue ,
On s'en alla dès l'instant qu'on m'eut vue.

C O L E T T E.

Je le crois bien.

B E R T H E.

Cependant , la raison

Doit conseiller de fuir l'occasion.

Hâtons la noce , et n'attendons personne.

Préparez tout , mon mari , je l'ordonne.

M A T H U R I N.

(à *Colette* , en s'en allant.)

C'est très-bien dit. Eh bien , l'aurai-je enfin ?

C O L E T T E.

Non , tu ne l'auras pas , non , Mathurin.

(ils sortent.)

C H A M P A G N E.

Oh , oh , nos gens viennent en diligence.

Eh quoi , déjà le chevalier Gernance ?

S C E N E V I.

LE CHEVALIER, CHAMPAGNE.

C H A M P A G N E.

Vous êtes fin, Monsieur le chevalier,
Très-à-propos vous venez le premier.
Dans tous vos faits votre beau talent brille.
Vous vous doutez qu'on marie une fille ;
Acante est belle, au moins.

L E C H E V A L I E R.

Eh oui vraiment,

Je la connais ; j'apprends en arrivant
Que Mathurin se donne l'insolence
De s'appliquer ce bijou d'importance ;
Mon bon destin nous a fait accourir
Pour y mettre ordre : il ne faut pas souffrir
Qu'un riche rustre ait les tendres prémices
D'une beauté qui ferait les délices
Des plus huppés et des plus délicats.
Pour le marquis, il ne se hâte pas ;
C'est, je l'avoue, un grave personnage,
Pressé de rien, bien compassé, bien sage,
Et voyageant comme un ambassadeur.
Parbleu, jouons un tour à sa lenteur :
Tiens, il me vient une bonne pensée ;
C'est d'enlever *presto* la fiancée,

De

De la conduire en quelque vieux château,
Quelque mafure.

C H A M P A G N E.

Oui : le projet est beau.

L E C H E V A L I E R.

Un vieux château, vers la forêt prochaine,
Tout délabré, que possède Dormène
Avec fa vieille....

C H A M P A G N E.

Oui, c'est Laure, je crois.

L E C H E V A L I E R.

Oui.

C H A M P A G N E.

Cette vieille était jeune autrefois ;
Je m'en fouviens, votre étourdi de père
Eut avec elle une certaine affaire
Où chacun d'eux fit un mauvais marché.
Ma foi, c'était un maître débauché,
Tout comme vous, buvant, aimant les belles,
Les enlevant, et puis se moquant d'elles.
Il mangea tout, et ne vous laissa rien.

L E C H E V A L I E R.

J'ai le marquis, et c'est avoir du bien.
Sans nul fouci je vis de ses largeffes.
Je n'aime point l'embarras des richesses :
Est riche assez qui fait toujours jouir.
Le premier bien, crois-moi, c'est le plaisir.

Théâtre. Tome VIII.

† P

C H A M P A G N E.

Et que ne prenez-vous cette Dormène ?
 Bien plus qu'Acante elle en vaudrait la peine ;
 Elle est très-fraîche , elle est de qualité ;
 Cela convient à votre dignité.
 Laissez pour nous les filles du village.

L E C H E V A L I E R.

Vraiment Dormène est un très-doux partage ;
 C'est très-bien dit. Je crois que j'eus un jour,
 S'il m'en souvient , pour elle un peu d'amour.
 Mais , entre nous , elle sent trop sa dame.
 On ne pourrait en faire que sa femme.
 Elle est bien pauvre , et je le suis aussi ;
 Et pour l'hymen j'ai fort peu de souci.
 Mon cher Champagne , il me faut une Acante ;
 Cette conquête est beaucoup plus plaisante :
 Oui , cette Acante aujourd'hui m'a piqué.
 Je me sentis l'an passé provoqué
 Par ses refus , par sa petite mine.
 J'aime à dompter cette pudeur mutine.
 J'ai deux coquins , qui font trois avec toi ,
 Déterminés , alertes comme moi ;
 Nous tiendrons prêt à cent pas un carrosse ,
 Et nous fondrons tous quatre sur la noce.
 Cela fera plaisant ; j'en ris déjà.

C H A M P A G N E.

Mais croyez-vous que Monseigneur rira ?

L E C H E V A L I E R.

Il faudra bien qu'il rie , et que Dormène
 En rie encor , quoique prude et hautaine ;
 Et je prétends que Laure en rie auffi.
 Je viens de voir à cinq cents pas d'ici
 Dormène et Laure en très-mince équipage ,
 Qui s'en allaient vers le prochain village ,
 Chez quelque vieille : il faut prendre ce temps.

C H A M P A G N E.

C'est bien pensé ; mais vos déportemens
 Sont dangereux , je crois , pour ma personne.

L E C H E V A L I E R.

Bon ! l'on se fâche , on s'apaise , on pardonne.
 Tous les gens gais ont le don merveilleux
 De mettre en train tous les gens sérieux.

C H A M P A G N E.

Fort bien.

L E C H E V A L I E R.

L'esprit le plus atrabilaire
 Est subjugué , quand on cherche à lui plaire.
 On s'épouvante , on crie , on fuit d'abord ,
 Et puis l'on soupe , et puis l'on est d'accord.

C H A M P A G N E.

On ne peut mieux : mais votre belle Acante
 Est bien revêche.

L E C H E V A L I E R.

Et c'est ce qui m'enchante.

P 2

La résistance est un charme de plus ;
 Et j'aime assez une heure de refus.
 Comment souffrir la stupide innocence
 D'un sot tendron faisant la révérence ,
 Baissant les yeux , muette à mon aspect ,
 Et recevant mes faveurs par respect ?
 Mon cher Champagne , à mon dernier voyage ,
 D'Acante ici j'éprouvai le courage.
 Va , sous mes lois je la ferai plier.
 Rentre pour moi dans ton premier métier ,
 Sois mon trompette , et sonne les alarmes.
 Point de quartier , marchons , alerte , aux armes ,
 Vîte.

C H A M P A G N E.

Je crois que nous sommes trahis ;
 C'est du secours qui vient aux ennemis ;
 J'entends grand bruit , c'est Monseigneur.

L E C H E V A L I E R.

N'importe :
 Sois prêt ce soir à me servir d'escorte.

Fin du second acte.

A C T E I I I.

S C E N E P R E M I E R E.

LE MARQUIS, le chevalier GERNANCE.

LE MARQUIS.

C H E R Chevalier, que mon cœur est en paix !
 Que mes regards sont ici satisfaits !
 Que ce château qu'ont habité nos pères,
 Que ces forêts, ces plaines me sont chères !
 Que je voudrais oublier pour toujours
 L'illusion, les manéges des cours !
 Tous ces grands riens, ces pompeuses chimères,
 Ces vanités, ces ombres passagères,
 Au fond du cœur laissent un vide affreux.
 C'est avec nous que nous sommes heureux.
 Dans ce grand monde où chacun veut paraître,
 On est esclave, et chez moi je suis maître.
 Que je voudrais que vous eussiez mon goût !

LE CHEVALIER.

Eh oui, l'on peut se réjouir par-tout,
 En garnison, à la cour, à la guerre,
 Long-temps en ville, et huit jours dans sa terre.

LE MARQUIS.

Que vous et moi nous sommes différens !

LE CHEVALIER.

Nous changerons peut-être avec le temps.

En attendant vous savez qu'on apprête
 Pour ce jour même un très-belle fête ?
 C'est une noce.

LE MARQUIS.

Oui, Mathurin vraiment
 Fait un beau choix, et mon contentement
 Est tout acquis à ce doux mariage.
 L'époux est riche, et sa maîtresse est sage ;
 C'est un bonheur bien digne de mes vœux
 En arrivant de faire deux heureux.

LE CHEVALIER.

Acante encore en peut faire un troisième.

LE MARQUIS.

Je vous reconnais là, toujours vous-même.
 Mon cher parent, vous m'avez fait cent fois
 Trembler pour vous par vos galans exploits.
 Tout peut passer dans des villes de guerre ;
 Mais nous devons l'exemple dans ma terre.

LE CHEVALIER.

L'exemple du plaisir apparemment ?

LE MARQUIS.

Au moins, mon cher, que ce soit prudemment ;
 Daignez en croire un parent qui vous aime.
 Si vous n'avez du respect pour vous-même,
 Quelque grand nom que vous puissiez porter,
 Vous ne pourrez vous faire respecter.
 Je ne suis pas difficile et sévère,
 Mais, entre nous, songez que votre père,

Pour avoir pris le train que vous prenez ,
 Se vit au rang des plus infortunés ,
 Perdit ses biens , languit dans la misère ,
 Fit de douleur expirer votre mère ,
 Et près d'ici mourut assassiné.
 J'étais enfant : son fort infortuné
 Fut à mon cœur une leçon terrible
 Qui se grava dans mon ame sensible.
 Utilement témoin de ses malheurs ,
 Je m'instruisais en répandant des pleurs.
 Si comme moi cette fin déplorable
 Vous eût frappé , vous seriez raisonnable.

LE CHEVALIER.

Oui , je veux l'être un jour , c'est mon dessein ;
 J'y pense quelquefois , mais c'est en vain ;
 Mon feu m'emporte.

LE MARQUIS.

Eh bien , je vous préface
 Que vous ferez las du libertinage.

LE CHEVALIER.

Je le voudrais , mais on fait comme on peut :
 Ma foi , n'est pas raisonnable qui veut.

LE MARQUIS.

Vous vous trompez. De son cœur on est maître ;
 J'en fis l'épreuve : est sage qui veut l'être ;
 Et croyez-moi , cette Acante , entre nous ,
 Eut des attraits pour moi comme pour vous :

P 4

Mais ma raison ne pouvait me permettre
 Un fol amour qui m'allait compromettre.
 Je rejetai ce désir passager,
 Dont la poursuite aurait pu m'affliger,
 Dont le succès eût perdu cette fille,
 Eût fait sa honte aux yeux de sa famille,
 Et l'eût privée à jamais d'un époux.

LE CHEVALIER.

Je ne suis pas si timide que vous.
 La même pâte, il faut que j'en convienne,
 N'a point formé votre branche et la mienne.
 Quoi ! vous pensez être dans tous les temps
 Maître absolu de vos yeux, de vos sens ?

LE MARQUIS.

Et pourquoi non ?

LE CHEVALIER.

Très-fort je vous respecte ;
 Mais la sagesse est tant soit peu suspecte.
 Les plus prudens se laissent captiver,
 Et le vrai sage est encore à trouver.
 Craignez surtout le titre ridicule
 De philosophe.

LE MARQUIS.

O l'étrange scrupule !
 Ce noble nom, ce nom tant combattu,
 Que veut-il dire ? amour de la vertu.
 Le fat en raille avec étourderie,
 Le sot le craint, le fripon le décrie ;

L'homme de bien dédaigne les propos
 Des étourdis, des fripons et des fots ;
 Et ce n'est pas sur les discours du monde
 Que le bonheur et la vertu se fonde.
 Ecoutez-moi. Je suis las aujourd'hui
 Du train des cours où l'on vit pour autrui ;
 Et j'ai pensé, pour vivre à la campagne,
 Pour être heureux, qu'il faut une compagne.
 J'ai le projet de m'établir ici,
 Et je voudrais vous marier aussi.

LE CHEVALIER.

Très-humble serviteur.

LE MARQUIS.

Ma fantaisie

N'est pas de prendre une jeune étourdie.

LE CHEVALIER.

L'étourderie a du bon.

LE MARQUIS.

Je voudrais

Un esprit doux, plus que de doux traits.

LE CHEVALIER.

J'aimerais mieux le dernier.

LE MARQUIS.

La jeunesse,

Les agrémens n'ont rien qui m'intéresse.

LE CHEVALIER.

Tant pis.

LE MARQUIS.

Je veux affermir ma maison
Par un hymen qui soit tout de raison.

LE CHEVALIER.

Oui, tout d'ennui.

LE MARQUIS.

J'ai pensé que Dormène
Serait très-propre à former cette chaîne.

LE CHEVALIER.

Notre Dormène est bien pauvre.

LE MARQUIS.

Tant mieux.

C'est un bonheur si pur, si précieux,
De relever l'indigente noblesse,
De préférer l'honneur à la richesse !
C'est l'honneur seul qui chez nous doit former
Tout notre sang : lui seul doit animer
Ce sang reçu de nos braves ancêtres,
Qui dans les camps doit couler pour ses maîtres.

LE CHEVALIER.

Je pense ainsi : les Français libertins
Sont gens d'honneur. Mais, dans vos beaux desseins,
Vous avez donc, malgré votre réserve,
Un peu d'amour ?

LE MARQUIS.

Qui, moi ? Dieu m'en préserve !
Il faut savoir être maître chez soi ;
Et si j'aimais, je recevrais la loi.

Se marier par amour , c'est folie.

L E C H E V A L I E R .

Ma foi , Marquis , votre philosophie
 Me paraît toute à rebours du bon sens.
 Pour moi , je crois au pouvoir de nos sens ;
 Je les consulte en tout , et j'imagine
 Que tous ces gens si graves par la mine ,
 Pleins de morale et de réflexions ,
 Sont destinés aux grandes passions.
 Les étourdis esquivent l'esclavage ,
 Mais un coup d'œil peut subjuguier un sage.

L E M A R Q U I S .

Soit ; nous verrons.

L E C H E V A L I E R .

Voici d'autres époux ;
 Voici la noce ; allons , égayons-nous.
 C'est Mathurin , c'est la gentille Acante ,
 C'est le vieux père , et la mère , et la tante ,
 C'est le bailli , Colette , et tout le bourg.

S C E N E I I.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LE BAILLI
à la tête des habitans.

LE MARQUIS.

J'EN suis touché. Bonjour, enfans, bonjour.

LE BAILLI.

Nous venons tous avec conjouissance
Nous présenter devant votre excellence,
Comme les Grecs jadis devant Cyrus....
Comme les Grecs.

LE MARQUIS.

Les Grecs sont superflus.

Je suis picard ; je revois avec joie
Tous mes vassaux.

LE BAILLI.

Les Grecs de qui la proie....

LE CHEVALIER.

Ah, finissez ! Notre gros Mathurin,
La belle Acante est votre proie enfin ?

MATHURIN.

Oui-dà, Monsieur, la fiançaille est faite,
Et nous prions que Monseigneur permette
Qu'on nous finisse.

COLETTE.

Oh ! tu ne l'auras pas ;
Je te le dis, tu me demeureras.

Oui, Monseigneur, vous me rendrez justice ;
 Vous ne souffrirez pas qu'il me trahisse ;
 Il m'a promis....

M A T H U R I N.

Bon, j'ai promis en l'air.

L E M A R Q U I S.

Il faut, Bailli, tirer la chose au clair.
 A-t-il promis ?

L E B A I L L I.

La chose est constatée.
 Colette est folle, et je l'ai déboutée.

C O L E T T E.

Ça n'y fait rien, et Monseigneur fera
 Qu'on force Acante à ce beau marché-là,
 Qu'on la maltraite, et qu'on la violente
 Pour épouser.

L E M A R Q U I S.

Est-il vrai, belle Acante ?

A C A N T E.

Je dois d'un père avec raison chéri
 Suivre les lois ; il me donne un mari.

M A T H U R I N.

Vous voyez bien qu'en effet elle m'aime.

L E M A R Q U I S.

Sa réponse est d'une prudence extrême ;
 Eh bien, chez moi la noce se fera.

L E C H E V A L I E R.

Bon, bon, tant mieux.

LE MARQUIS à *Acanthe*.

Votre père verra

Que j'aime en lui la probité, le zèle
 Et les travaux d'un ferviteur fidelle.
 Votre sagesse à mes yeux satisfaits
 Augmente encor le prix de vos attraits.
 Comptez, amis, qu'en faveur de la fille
 Je prendrai soin de toute la famille.

COLETTE.

Et de moi donc ?

LE MARQUIS.

De vous, Colette, aussi.

Cher Chevalier, retirons-nous d'ici ;
 Ne troublons point leur naïve allégresse.

LE BAILLI.

Et votre droit, Monseigneur, le temps presse.

MATHURIN.

Quel chien de droit ! Ah ! me voilà perdu.

COLETTE.

Va, tu verras.

BERTHE.

Mathurin, que crains-tu ?

LE MARQUIS.

Vous aurez soin, Baillif, en homme sage,
 D'arranger tout suivant l'antique usage ;
 D'un si beau droit je veux m'autoriser
 Avec décence, et n'en point abuser.

LE CHEVALIER.

Ah , quel Caton ! mais mon Caton , je pense ,
La fuit des yeux , et non sans complaisance.
Mon cher cousin

LE MARQUIS.

Eh bien ?

LE CHEVALIER.

Gageons tous deux

Que vous allez devenir amoureux.

LE MARQUIS.

Moi ! mon cousin.

LE CHEVALIER.

Oui , vous.

LE MARQUIS.

L'extravagance !

LE CHEVALIER.

Vous le ferez , j'en ris déjà d'avance.

Gageons , vous dis-je , une discrétion.

LE MARQUIS.

Soit.

LE CHEVALIER.

Vous perdrez.

LE MARQUIS.

Soyez bien sûr que non.

SCÈNE III.

LE BAILLI, les autres acteurs.

MATHURIN.

QUE disent-ils ?

LE BAILLI.

Ils disent que sur l'heure
Chacun s'en aille et qu'Acante demeure.

MATHURIN.

Moi, que je forte !

LE BAILLI.

Oui fans doute.

COLETTE.

Oui, fripon.

Oh ! nous aimons la loi, nous.

MATHURIN *au bailli.*

Mais doit-on ?....

BERTHE.

Eh quoi, benêt, te voilà bien à plaindre !

DIGNANT.

Allez, d'Acante on n'aura rien à craindre.
Trop de vertu règne au fond de son cœur ;
Et notre maître est tout rempli d'honneur.

(à Acante.)

Quand près de vous il daignera se rendre,
Quand fans témoin il pourra vous entendre,

Remettez-lui

Remettez-lui ce paquet cacheté :

(*lui donnant des papiers cachetés.*)

C'est un devoir de votre piété ;

N'y manquez pas.... O fille toujours chère !....

Embrassez-moi.

A C A N T E.

Tous vos ordres , mon père ,
Seront suivis ; ils font pour moi sacrés :
Je vous dois tout.... D'où vient que vous pleurez ?

D I G N A N T.

Ah ! je le dois.... de vous je me sépare ,
C'est pour jamais : mais si le ciel avare ,
Qui m'a toujours refusé ses bienfaits ,
Pouvait sur vous les verser désormais ;
Si votre sort est digne de vos charmes ,
Ma chère enfant , je dois sécher mes larmes.

B E R T H E.

Marchons , marchons , tous ces beaux complimens
Sont pauvretés qui font perdre du temps.
Venez , Colette.

C O L E T T E à *Acante.*

Adieu , ma chère amie.

Je recommande à votre prud'hommie
Mon Mathurin ; vengez-moi des ingrats.

A C A N T E.

Le cœur me bat.... que deviendrai-je ? hélas !

SCENE IV.

LE BAILLI, MATHURIN, ACANTE.

MATHURIN.

JE n'aime point cette cérémonie,
Maître Bailli, c'est une tyrannie.

LE BAILLI.

C'est la condition, *sine qua non*.

MATHURIN.

Sine qua non ; quel diable de jargon !
Morbleu, ma femme est à moi.

LE BAILLI.

Pas encore :

Il faut premier que Monseigneur l'honore
D'un entretien, selon les nobles us
En ce châtel de tous les temps reçus.

MATHURIN.

Ces maudits us, quels font-ils ?

LE BAILLI.

L'époufée

Sur une chaise est sagement placée ;
Puis Monseigneur dans un fauteuil à bras
Vient vis-à-vis se camper à fix pas.

MATHURIN.

Quoi, pas plus loin ?

LE BAILLI.

C'est la règle.

MATHURIN.

Allons, passe.

Et puis après ?

LE BAILLI.

Monseigneur avec grâce
Fait un présent de bijoux, de rubans,
Comme il lui plaît.

MATHURIN.

Passe pour des présens.

LE BAILLI.

Puis il lui parle ; il vous la confidère ;
Il examine à fond son caractère ;
Puis il l'exhorte à la vertu.

MATHURIN.

Fort bien ;

Et quand finit, s'il vous plaît, l'entretien ?

LE BAILLI.

Expressément la loi veut qu'on demeure
Pour l'exhorter l'espace d'un quart d'heure.

MATHURIN.

Un quart d'heure est beaucoup. Et le mari
Peut-il au moins se tenir près d'ici
Pour écouter sa femme ?

LE BAILLI.

La loi porte
Que s'il o fait se tenir à la porte,
Se présenter avant le temps marqué,
Faire du bruit, se tenir pour choqué,

Q. 2

S'émanciper à sottises pareilles ,
On fait couper sur le champ ses oreilles.

MATHURIN.

La belle loi ! les beaux droits que voilà !
Et ma moitié ne dit mot à cela ?

ACANTE.

Moi j'obéis , et je n'ai rien à dire.

LE BAILLI.

Déniche ; il faut qu'un mari se retire :
Point de raisons.

MATHURIN, *sortant.*

Ma femme heureusement
N'a point d'esprit , et son air innocent ,
Sa conversation ne plaira guère.

LE BAILLI.

Veux-tu partir ?

MATHURIN.

Adieu donc , ma très-chère ;
Songe surtout au pauvre Mathurin ,
Ton fiancé.

(*il sort.*)

ACANTE.

J'y songe avec chagrin.
Quelle fera cette étrange entrevue ?
La peur me prend ; je suis toute éperdue.

LE BAILLI.

Allez-vous ; attendez en ce lieu
Un maître aimable et vertueux. Adieu.

SCENE V.

ACCANTE seule.

IL est aimable ah ! je le fais fans doute.
 Pourrai-je , hélas ! mériter qu'il m'écoute ?
 Entrera-t-il dans mes vrais intérêts ,
 Dans mes chagrins et dans mes torts secrets ?
 Il me croira du moins fort imprudente
 De refuser le fort qu'on me présente ,
 Un mari riche , un état assuré.
 Je le prévois , je ne remporterai
 Que des refus avec bien peu d'estime ;
 Je vais déplaire à ce cœur magnanime ;
 Et si mon ame avait osé former
 Quelque fouhait , c'est qu'il pût m'estimer.
 Mais pourra-t-il me blâmer de me rendre
 Chez cette dame et si noble et si tendre ,
 Qui fuit le monde , et qu'en ce triste jour
 J'implorerai pour le fuir à mon tour ? . . .
 Où fuis-je ? . . . on ouvre ! . . . à peine j'envifage
 Celui qui vient . . . je ne vois qu'un nuage.

SCENE VI.

LE MARQUIS, ACANTE.

LE MARQUIS.

ASSEYEZ-VOUS. Lorsque ici je vous vois,
C'est le plus beau, le plus cher de mes droits.
J'ai commandé qu'on porte à votre père
Les faibles dons qu'il convient de vous faire;
Ils paraîtront bien indignes de vous.

ACANTE, s'asseyant.

Trop de bontés se répandent sur nous;
J'en suis confuse; et ma reconnaissance
N'a pas besoin de tant de bienfaisance,
Mais avant tout il est de mon devoir
De vous prier de daigner recevoir
Ces vieux papiers que mon père présente
Très-humblement.

LE MARQUIS, les mettant dans sa poche.

Donnez-les, belle Acante;
Je les lirai; c'est sans doute un détail
De mes forêts: ses soins et son travail
M'ont toujours plu; j'aurai de sa vieilleffe
Les plus grands soins; comptez sur ma promesse.
Mais est-il vrai qu'il vous donne un époux
Qui, vous causant d'invincibles dégoûts,
De votre hymen rend la chaîne odieuse?
J'en suis fâché.... Vous deviez être heureuse.

A C A N T E.

Ah ! je le fais un moment , Monseigneur ,
En vous parlant , en vous ouvrant mon cœur ;
Mais tant d'audace est-elle ici permise ?

L E M A R Q U I S.

Ne craignez rien ; parlez avec franchise ;
Tous vos secrets seront en fureté.

A C A N T E.

Qui douterait de votre probité ?
Pardonnez donc à ma plainte importune.
Ce mariage aurait fait ma fortune ,
Je le fais bien ; et j'avoûrai surtout
Que c'est trop tard expliquer mon dégoût ;
Que dans les champs élevée et nourrie ,
Je ne dois point dédaigner une vie
Qui sous vos lois me retient pour jamais ,
Et qui m'est chère encor par vos bienfaits.
Mais , après tout , Mathurin , le village ,
Ces payfans , leurs mœurs et leur langage
Ne m'ont jamais inspiré tant d'horreur ;
De mon esprit c'est une injuste erreur ;
Je la combats ; mais elle a l'avantage.
En frémissant je fais ce mariage.

L E M A R Q U I S , *approchant son fauteuil.*

Mais vous n'avez pas tort.

A C A N T E à genoux.

J'ose à genoux

Vous demander , non pas un autre époux ,

Non d'autres nœuds ; tous me seraient horribles :
 Mais que je puisse avoir des jours paisibles ;
 Le premier bien serait votre bonté ,
 Et le second de tous , la liberté.

LE MARQUIS , *la relevant avec empressement.*

Eh , relevez-vous donc Que tout m'étonne
 Dans vos desseins , et dans votre personne ,

(*ils s'approchent.*)

Dans vos discours , si nobles , si touchans ,
 Qui ne font point le langage des champs :
 Je l'avoûrai , vous ne paraissez faite
 Pour Mathurin ni pour cette retraite.
 D'où tenez-vous , dans ce séjour obscur ,
 Un ton si noble , un langage si pur ?
 Par-tout on a de l'esprit ; c'est l'ouvrage
 De la nature , et c'est votre partage :
 Mais l'esprit seul sans éducation
 N'a jamais eu ni ce tour ni ce ton ,
 Qui me surprend je dis plus , qui m'enchanté.

A C A N T E.

Ah ! que pour moi votre ame est indulgente !
 Comme mon fort , mon esprit est borné.
 Moins on attend , plus on est étonné. (*b*)

LE MARQUIS.

Quoi , dans ces lieux la nature bizarre
 Aura voulu mettre une fleur si rare ,

Et

Et le destin veut ailleurs l'enterrer !

Non , belle Acante , il vous faut demeurer.

(*il s'approche.*)

A C A N T E .

Pour épouser Mathurin ?

L E M A R Q U I S .

Sa personne

Mérite peu la femme qu'on lui donne :

Je l'avoûrai,

A C A N T E .

Mon père quelquefois

Me conduifait tout auprès de vos bois ,

Chez une dame aimable et retirée ,

Pauvre , il est vrai , mais noble et révérec ,

Pleine d'esprit , de sentimens , d'honneur ;

Elle daigne m'aimer : votre faveur ,

Votre bonté peut me placer près d'elle.

Ma belle-mère est avare et cruelle :

Elle me hait ; et je hais malgré moi

Ce Mathurin qui compte sur ma foi :

Voilà mon fort , vous en êtes le maître.

Je ne ferai point heureuse peut-être ;

Je souffrirai , mais je souffrirai moins

En devant tout à vos généreux soins.

Protégez-moi , croyez qu'en ma retraite

Je resterai toujours votre sujette.

LE MARQUIS.

Tout me surprend. Dites-moi, s'il vous plaît,
 Celle qui prend à vous tant d'intérêt,
 Qui vous chérit, ayant su vous connaître;
 Serait-ce point Dormène ?

ACANTE.

Oui.

LE MARQUIS.

Mais peut-être...

Il est aisé d'ajuster tout cela.

Oui... votre idée est très-bonne... oui, voilà

Un vrai moyen de rompre avec décence

Ce sot hymen, cette indigne alliance.

J'ai des projets... en un mot, voulez-vous

Près de Dormène un destin noble et doux ?

ACANTE.

J'aimerais mieux la servir, servir Laure,

Laure si bonne, et qu'à jamais j'honore,

Manquer de tout, goûter dans leur séjour

Le seul bonheur de vous faire ma cour,

Que d'accepter la richesse importune

De tout mari qui ferait ma fortune.

LE MARQUIS.

Acante, allez... vous pénétrez mon cœur ;

Oui, vous pourrez, Acante, avec honneur

Vivre auprès d'elle... et dans mon château même.

ACANTE.

Auprès de vous ! ah Ciel !

LE MARQUIS *s'approche un peu.*

Elle vous aime ;

Elle a raison. . . . J'ai , vous dis-je , un projet ;

Mais je ne fais s'il aura son effet.

Et cependant vous voilà fiancée ,

Et votre chaîne est déjà commencée ,

La noce prête et le contrat signé.

Le ciel voulut que je fusse éloigné

Lorsqu'en ces lieux on parait la victime ;

J'arrive tard , et je m'en fais un crime.

A C A N T E.

Quoi ! vous daignez me plaindre ? ah, qu'à mes yeux

Mon mariage en est plus odieux !

Qu'il le devient chaque instant davantage !

LE MARQUIS. (*ils s'approchent.*)

Mais , après tout , puisque de l'esclavage

(*il s'approche.*)

Avec décence ou pourra vous tirer. . . .

A C A N T E, *s'approchant un peu.*

Ah ! le voudriez-vous ?

LE MARQUIS.

J'ose espérer. . .

Que vos parens , la raison , la loi même ,

Et plus encor votre mérite extrême. . .

(*il s'approche encore.*)

Oui , cet hymen est trop mal assorti.

(*elle s'approche.*)

Mais... le temps presse ; il faut prendre un parti.
 Ecoutez-moi....

(ils se trouvent tout près l'un de l'autre.)

A C A N T E.

Juste Ciel ! si j'écoute !

S C E N E V I I.

LE MARQUIS , ACANTE , LE BAILLI ,
 MATHURIN.

MATHURIN , *entrant brusquement.*

J E crains , ma foi , que l'on ne me déboute.
 Entrons , entrons ; le quart d'heure est fini.

A C A N T E.

Eh quoi ! si tôt ?

LE MARQUIS , *tirant sa montre.*

Il est vrai , mon ami.

M A T H U R I N.

Maître Bailli , ces sièges font bien proches ;
 Est-ce encore un des droits ?

L E B A I L L I.

Point de reproches ,
 Mais du respect.

M A T H U R I N.

Mon Dieu ! nous en aurons ;
 Mais aurons-nous ma femme ?

LE MARQUIS

Nous verrons.

MATHURIN.

Ce nous verrons est d'un mauvais présage.

Qu'en dites-vous, Bailli ?

LE BAILLI.

L'ami, fois sage.

MATHURIN.

Que je fis mal, ô Ciel ! quand je naquis,
De naître, hélas ! le vassal d'un marquis ! (c)*(ils sortent.)*

SCENE VIII.

LE MARQUIS *seul.*

NON, je ne perdrai point cette gageure. . . .
 Amoureux ! moi ! quel conte ! ah, je m'affure
 Que sur soi-même on garde un plein pouvoir ;
 Pour être sage, on n'a qu'à le vouloir.
 Il est bien vrai qu'Acante est assez belle. . .
 Et de la grâce ! ah ! nul n'en a plus qu'elle. . .
 Et de l'esprit ! . . . quoi, dans le fond des bois !
 Pour avoir vu Dormène quelquefois,
 Que de progrès ! qu'il faut peu de culture
 Pour seconder les dons de la nature !
 J'estime Acante : oui, je dois l'estimer ;
 Mais, grâce au ciel, je suis très-loin d'aimer :
 A fuir l'amour j'ai mis toute ma gloire.

R 3

S C E N E I X.

LE MARQUIS, DIGNANT, BERTHE,
MATHURIN.

B E R T H E.

AH, voici bien pardienne une autre histoire!

L E M A R Q U I S.

Quoi?

B E R T H E.

Pour le coup c'est le droit du seigneur.

On nous enlève Acante.

L E M A R Q U I S.

Ah!

B E R T H E.

Votre honneur

Sera honteux de cette vilénie;

Et je n'aurais pas cru cette infamie

D'un grand seigneur, si bon, si libéral.

L E M A R Q U I S.

Comment? qu'est-il arrivé?

B E R T H E.

Bien du mal....

Savez-vous pas qu'à peine chez son père

Elle arrivait pour finir notre affaire,

Quatre coquins, alertes, bien tournés,

Effrontément me l'ont prise à mon nez,

Tout en riant, et vite l'ont conduite

Je ne fais où.

LE MARQUIS.

Qu'on aille à leur poursuite. . .

Holà ! quelqu'un . . . ne perdez point de temps ;
 Allez , courez , que mes gardes , mes gens
 De tous côtés marchent en diligence.
 Volez , vous dis-je , et s'il faut ma présence ,
 J'irai moi-même.

BERTHE à son mari.

Il parle tout de bon ;
 Et l'on croirait , mon cher , à la façon
 Dont Monseigneur regarde cette injure ,
 Que c'est à lui qu'on a pris la future.

LE MARQUIS.

Et vous son père , et vous qui l'aimiez tant ,
 Vous qui perdez une si chère enfant ,
 Un tel trésor , un cœur noble , un cœur tendre ,
 Avez-vous pu souffrir , sans la défendre ,
 Que de vos bras on osât l'arracher ?
 Un tel malheur semble peu vous toucher.
 Que devient donc l'amitié paternelle ?
 Vous m'étonnez.

DIGNANT.

Mon cœur gémit sur elle :
 Mais je me trompe , où j'ai dû pressentir
 Que par votre ordre on la faisait partir.

LE MARQUIS.

Par mon ordre ?

R 4

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Quelle injure nouvelle !

Tous ces gens-ci perdent-ils la cervelle ?

Allez-vous en , laissez-moi , sortez tous.

Ah ! s'il se peut , modérons mon courroux. . . .

Non , vous , restez.

MATHURIN.

Qui ? moi ?

LE MARQUIS à Dignant.

Non , vous , vous dis-je.

SCENE X.

LE MARQUIS *sur le devant* , DIGNANT *au fond*.

LE MARQUIS.

JE vois d'où part l'attentat qui m'afflige.

Le chevalier m'avait presque promis

De se porter à des coups si hardis.

Il croit au fond que cette gentilleffe

Est pardonnable au feu de sa jeunesse.

Il ne fait pas combien j'en suis choqué ,

A quel excès ce fou-là m'a manqué ,

Jusqu'à quel point son procédé m'offense.

Il déshonore , il trahit l'innocence ;

Voilà le prix de mon affection

Pour un parent indigne de mon nom !

Il est pétri des vices de son père ;
 Il a ses traits, ses mœurs, son caractère ;
 Il périra malheureux comme lui.
 Je le renonce, et je veux qu'aujourd'hui
 Il soit puni de tant d'extravagance.

D I G N A N T.

Puis-je en tremblant prendre ici la licence
 De vous parler ?

L E M A R Q U I S.

Sans doute, tu le peux :
 Parle-moi d'elle.

D I G N A N T.

Au transport douloureux
 Où votre cœur devant moi s'abandonne,
 Je ne reconnais plus votre personne.
 Vous avez lu ce qu'on vous a porté,
 Ce gros paquet qu'on vous a présenté ?

L E M A R Q U I S.

Eh ! mon ami, suis-je en état de lire ?

D I G N A N T.

Vous me faites frémir.

L E M A R Q U I S.

Que veux-tu dire ?

D I G N A N T.

Quoi, ce paquet n'est pas encore ouvert ?

L E M A R Q U I S.

Non.

DIGNANT.

Juste Ciel ! ce dernier coup me perd !

LE MARQUIS.

Comment ! . . . j'ai cru que c'était un mémoire
De mes forêts.

DIGNANT.

Hélas ! vous deviez croire
Que cet écrit était intéressant.

LE MARQUIS.

Eh ! lisons vite . . . Une table à l'instant ;
Approchez donc cette table.

DIGNANT.

Ah , mon maître !

Qu'aura-t-on fait et qu'allez-vous connaître ?

LE MARQUIS *assis examine le paquet.*

Mais ce paquet , qui n'est pas à mon nom ,
Est cacheté des sceaux de ma maison ?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Lisons donc.

DIGNANT.

Cet étrange mystère

En d'autres temps aura de quoi vous plaire ;
Mais à présent il devient bien affreux.

LE MARQUIS, *lisant.*

Je ne vois rien jusqu'ici que d'heureux . . .

Je vois d'abord que le ciel la fit naître
 D'un sang illustre . . . et cela devait être.
 Oui, plus je lis , plus je bénis les cieux . . .
 Quoi ! Laure a mis ce dépôt précieux
 Entre vos mains ! quoi ! Laure est donc sa mère ?

D I G N A N T.

Oui.

L E M A R Q U I S.

Mais pourquoi lui serviez-vous de père ?
 Indignement pourquoi la marier ?

D I G N A N T.

J'en avais l'ordre ; et j'ai dû vous prier
 En sa faveur . . . Sa mère infortunée
 A l'indigence était abandonnée ,
 Ne subsistant que des nobles secours
 Que par mes mains vous versiez tous les jours.

L E M A R Q U I S.

Il est trop vrai : je fais bien que mon père
 Fut envers elle autrefois trop sévère . . .
 Quel souvenir ! . . . que souvent nous voyons
 D'affreux secrets dans d'illustres maisons ! . . .
 Je le savais : le père de Gernance
 De Laure, hélas ! séduisit l'innocence ;
 Et mes parens par un zèle inhumain
 Avaient puni cet hymen clandestin.
 Je lis , je tremble. Ah ! douleur trop amère !
 Mon cher ami , quoi ! Gernance est son frère !

D I G N A N T.

Tout est connu.

L E M A R Q U I S.

Quoi ! c'est lui que je vois ! . . .

Ah ! ce fera pour la dernière fois . . .

Sachons dompter le courroux qui m'anime.

Il semble , ô Ciel ! qu'il connaisse son crime !

Que dans ses yeux je lis d'égarement !

Ah ! l'on n'est pas coupable impunément.

Comme il rougit, comme il pâlit . . . le traître !

A mes regards il tremble de paraître.

C'est quelque chose.

S C E N E X I.

L E M A R Q U I S , L E C H E V A L I E R.

L E C H E V A L I E R , *de loin se cachant le visage.*

A H ! Monsieur.

L E M A R Q U I S.

Est-ce vous ?

Vous , malheureux !

L E C H E V A L I E R.

Je tombe à vos genoux . . .

L E M A R Q U I S.

Qu'avez-vous fait ?

L E C H E V A L I E R.

Une faute , une offense ,

Dont je ressens l'indigne extravagance ,

Qui pour jamais m'a servi de leçon ,
Et dont je viens vous demander pardon.

L E M A R Q U I S.

Vous , des remords ! vous ! est-il bien possible ?

L E C H E V A L I E R.

Rien n'est plus vrai.

L E M A R Q U I S.

Votre faute est horrible ,
Plus que vous ne pensez : mais votre cœur
Est-il sensible à mes soins , à l'honneur ,
A l'amitié ? Vous sentez-vous capable
D'oser me faire un aveu véritable ,
Sans rien cacher ?

L E C H E V A L I E R.

Comptez sur ma candeur ;
Je suis un libertin , mais point menteur ;
Et mon esprit que le trouble environne
Est trop ému pour abuser personne.

L E M A R Q U I S.

Je prétends tout savoir.

L E C H E V A L I E R.

Je vous dirai
Que , de débauche et d'ardeur enivré ,
Plus que d'amour , j'avais fait la folie
De dérober une fille jolie
Au possesseur de ses jeunes appas
(Qu'à mon avis il ne mérite pas).

Je l'ai conduite à la forêt prochaine,
 Dans ce château de Laure et de Dormène ;
 C'est une faute , il est vrai , j'en conviens ;
 Mais j'étais fou ; je ne pensais à rien.
 Cette Dormène , et Laure sa compagne ,
 Étaient encor bien loin dans la campagne.
 En étourdi je n'ai point perdu temps ;
 J'ai commencé par des propos galans.
 Je m'attendais aux communes alarmes ,
 Aux cris perçans , à la colère , aux larmes ;
 Mais qu'ai-je vu ! la fermeté , l'honneur ,
 L'air indigné , mais calme avec grandeur.
 Tout ce qui fait respecter l'innocence
 S'armait pour elle , et prenait sa défense.
 J'ai recouru dans ces premiers momens
 A l'art de plaire , aux égards séduifans ,
 Aux doux propos , à cette déférence
 Qui fait souvent pardonner la licence.
 Mais pour réponse , Acante à deux genoux
 M'a conjuré de la rendre chez vous ;
 Et c'est alors que ses yeux moins sévères
 Ont répandu des pleurs involontaires.

L E M A R Q U I S .

Que dites-vous ?

L E C H E V A L I E R .

Elle voulait en vain
 Me les cacher de sa charmante main ;

Dans cet état, sa grâce attendrissante
 Enhardissait mon ardeur imprudente ;
 Et, tout honteux de ma stupidité,
 J'ai voulu prendre un peu de liberté,
 Ciel, comme elle a tancé ma hardiesse !
 Oui, j'ai cru voir une chaste déesse,
 Qui rejetait de son auguste autel
 L'impur encens qu'offrait un criminel.

LE MARQUIS.

Ah ! poursuivez.

LE CHEVALIER.

Comment se peut-il faire
 Qu'ayant vécu presque dans la misère,
 Dans la bassesse et dans l'obscurité,
 Elle ait cet air et cette dignité,
 Ces sentimens, cet esprit, ce langage,
 Je ne dis pas au-dessus du village,
 De son état, de son nom, de son sang,
 Mais convenable au plus illustre rang ?
 Non, il n'est point de mère respectable
 Qui, condamnant l'erreur d'un fils coupable,
 Le rappelât avec plus de bonté
 A la vertu dont il s'est écarté ;
 N'employant point l'aigreur et la colère,
 Fièrre et décente, et plus sage qu'austère :
 De vous surtout elle a parlé long-temps.

LE MARQUIS.

De moi ?...

LE CHEVALIER.

Montrant à mes égaremens
 Votre vertu, qui devait, difait-elle,
 Etre à jamais ma honte ou mon modèle.
 Tout interdit, plein d'un secret respect,
 Que je n'avais senti qu'à son aspect,
 Je suis honteux ; mes fureurs se captivent.
 Dans ce moment les deux dames arrivent ;
 Et me voyant maître de leur logis,
 Avec Acante et deux ou trois bandits,
 D'un juste effroi leur ame s'est remplie ;
 La plus âgée en tombe évanouie.
 Acante en pleurs la presse dans ses bras ;
 Elle revient des portes du trépas :
 Alors sur moi fixant sa triste vue,
 Elle retombe, et s'écrie éperdue :
 Ah ! je crois voir Gernance c'est son fils,
 C'est lui . . . je meurs A ces mots je frémis ;
 Et la douleur, l'effroi de cette dame,
 Au même instant ont passé dans mon ame.
 Je tombe aux pieds de Dormène, et je fors,
 Confus, foudris, pénétré de remords.

LE MARQUIS.

Ce repentir dont votre ame est saisie
 Charme mon cœur, et nous réconcilie.
 Tenez, prenez ce paquet important,
 Lisez bien vite, et pesez mûrement. . . .

Pauvre

Pauvre jeune homme ! hélas ! comme il soupire !...
(il lui montre l'endroit où il est dit qu'il est frère d'Acante.)
 Tenez , c'est là , là surtout qu'il faut lire.

L E C H E V A L I E R.

Ma sœur , Acante !...

L E M A R Q U I S.

Oui , jeune libertin.

L E C H E V A L I E R.

Oh ! par ma foi je ne suis pas devin...
 Il faut tout réparer. Mais par l'usage
 Je ne saurais la prendre en mariage.
 Je suis son frère , et vous êtes cousin :
 Payez pour moi.

L E M A R Q U I S.

Comment finir enfin
 Honnêtement cette étrange aventure ?
 Ah ! la voici ... j'ai perdu la gageure.

S C E N E X I I et dernière

Les Acteurs précédens , ACANTE , COLETTE.

A C A N T E.

O u suis-je ? hélas ! et quel nouveau malheur !
 Je vois mon père avec mon ravisseur !

D I G N A N T.

Madame , hélas ! vous n'avez plus de père.

Théâtre. Tome VIII.

† S

A C A N T E.

Madame , à moi ! qu'entends-je ? quel mystère ?

L E M A R Q U I S.

Il est bien grand. Tout éprouve en ce jour

Les coups du fort , et surtout de l'amour.

Je me soumets à leur pouvoir suprême.

Eh , quel mortel fait son destin soi-même ? ...

Nous sommes tous, Madame , à vos genoux.

Au lieu d'un père , acceptez un époux.

A C A N T E.

Ciel ! est-ce un rêve ?

L E M A R Q U I S.

On va tout vous apprendre.

Mais à nos vœux commencez par vous rendre ,

Et par régner pour jamais sur mon cœur.

A C A N T E.

Moi ! comment croire un tel excès d'honneur.

L E M A R Q U I S.

Vous , libertin , je vais vous rendre sage ;

Et dès demain je vous mets en ménage

Avec Dormène ; elle s'y résoudra.

L E C H E V A L I E R.

J'épouserai tout ce qu'il vous plaira.

C O L E T T E.

Et moi donc ?

L E M A R Q U I S.

Toi ! ne crois pas , ma mignonne ,

Qu'en faisant tous les lots je t'abandonne.

Ton Mathurin te quittait aujourd'hui ;
Je te le donne ; il t'aura malgré lui.
Tu peux compter sur une dot honnête...
Allons danser , et que tout soit en fête.
J'avais cherché la sagesse ; et mon cœur
Sans rien chercher a trouvé le bonheur.

Fin du troisième et dernier acte.

V A R I A N T E S

D U D R O I T D U S E I G N E U R.

Nous avons cru devoir placer en entier dans les *variantes* les deux derniers actes de cette pièce, tels qu'on les trouve dans les premières éditions. Par ce moyen les lecteurs auront la pièce en trois actes et en cinq.

(a) Me donna des conseils.

C O L E T T E.

A notre âge

Il faut de bons amis ; rien n'est plus sage.

Tu trembles ?

A C A N T E.

Oui.

C O L E T T E.

Par ces lieux détournés

Viens avec moi.

(b) Moins on attend, plus on est étonné.

Un peu de soins, peut-être, et de lecture,
Ont pu dans moi corriger la nature.

C'est vous surtout, vous qui dans ce moment

Formez en moi l'esprit, le sentiment,

Qui m'élevez, qui dans moi faites naître

L'ambition d'imiter un tel maître.

(c)

L E M A R Q U I S.

Nous verrons.

Hé !

(il sonne.)

U N D O M E S T I Q U E.

Monseigneur ?

L E M A R Q U I S.

Que l'on remène Acante

Chez ses parens.

M A T H U R I N.

Ouais ! ceci me tourmente.

A C A N T E , *s'en allant.*

Ciel ! prends pitié de mes secrets ennuis.

L E M A R Q U I S , *sortant d'un autre côté.*

Sortons , cachons le désordre où je suis.

Ah , que j'ai peur de perdre la gageure !

S C E N E V I I I .

M A T H U R I N , L E B A I L L I .

M A T H U R I N .

D I S - M O I , Bailli , ce que cela figure ?

Notre seigneur est parti bien sournois.

Il me parlait poliment autrefois ;

J'aimais assez ses honnêtes manières ;

Et même à cœur il prenait mes affaires :

Je me marie il s'en va tout pensif.

L E B A I L L I .

C'est qu'il pense beaucoup.

M A T H U R I N .

Maitre Baillif ,

Je pense aussi. Ce nous verrons m'affomme :

Quand on est prêt , nous verrons ! ah , quel homme !

Que je fis mal , ô Ciel ! quand je naquis

Chez mes parens , de naître en ce pays !

J'aurais bien dû choisir quelque village

Où j'aurais pu contracter mariage

Tout uniment , comme cela se doit ,

A mon plaisir , sans qu'un autre eût le droit

De disposer de moi-même , à mon âge ,

Et de fourrer son nez dans mon ménage.

L E B A I L L I .

C'est pour ton bien.

M A T H U R I N .

Mon ami baillival ,

Pour notre bien , on nous fait bien du mal.

A C T E I V.

S C E N E P R E M I E R E.

L E M A R Q U I S *seul.*

NON, je ne perdrai point cette gageure.
 Amoureux ! moi ! quel conte ! ah, je m'affure
 Que sur foi-même on garde un plein pouvoir ;
 Pour être sage, on n'a qu'à le vouloir.
 Il est bien vrai qu'Acante est assez belle. . . .
 Et de la grâce ! ah ! nul n'en a plus qu'elle. . . .
 Et de l'esprit ! . . . quoi, dans le fond des bois !
 Pour avoir vu Dormène quelquefois,
 Que de progrès ! qu'il faut peu de culture
 Pour seconder les dons de la nature !
 J'estime Acante : oui, je dois l'estimer ;
 Mais, grâce au ciel, je suis très-loin d'aimer.

(il s'assied à une table.)

Ah ! respirons. Voyons, sur toute chose,
 Quel plan de vie enfin je me propose. . .
 De ne dépendre en ces lieux que de moi,
 De n'en fortir que pour servir mon roi,
 De m'attacher par un sage hymenée
 Une compagne agréable et bien née,
 Pauvre de bien, mais riche de vertu,
 Dont la noblesse et le fort abattu
 A mes bienfaits doivent des jours prospères :
 Dormène seule a tous ces caractères ;
 Le ciel pour moi la réserve aujourd'hui.
 Allons la voir d'abord écrivons-lui
 Un compliment mais que puis-je lui dire ?

(en se cognant le front avec la main.)

Acante est là qui m'empêche d'écrire ;
 Oui, je la vois : comment la fuir ? par où ?

(il se relève.)

Qui se croit sage , ô Ciel ! est un grand fou.
Achevons donc . . . Je me vaincrai sans doute.

(il finit sa lettre.)

Holà ! quelqu'un . . . Je fais bien qu'il en coûte.

S C E N E I I.

LE MARQUIS , UN DOMESTIQUE.

LE MARQUIS.
TENEZ , portez cette lettre à l'instant.

LE DOMESTIQUE.
Où ?

LE MARQUIS.
Chez Acante.

LE DOMESTIQUE.
Acante ? mais vraiment . . .

LE MARQUIS.
Je n'ai point dit Acante ; c'est Dormène
A qui j'écris on a bien de la peine
Avec ses gens tout le monde en ces lieux
Parle d'Acante ; et l'oreille et les yeux
Sont remplis d'elle , et brouillent ma mémoire.

S C E N E I I I.

LE MARQUIS , DIGNANT , BERTHE , MATHURIN.

MATHURIN.
AH , voici bien pardienne une autre histoire !

LE MARQUIS.
Quoi ?

MATHURIN.
Pour le coup , c'est le droit du seigneur :
On m'a volé ma femme.

BERTHE.
Oui , votre honneur

Sera honteux de cette vilenie ;
Et je n'aurais pas cru cette infamie
D'un grand seigneur, si bon, si libéral.

L E M A R Q U I S.

Comment ? qu'est-il arrivé ?

B E R T H E.

Bien du mal.

M A T H U R I N.

Vous le savez comme moi.

L E M A R Q U I S.

Parle, traître,

Parle.

M A T H U R I N.

Fort bien, vous vous fâchez, mon maître ;
Oh, c'est à moi d'être fâché.

L E M A R Q U I S.

Comment ?

Explique-toi.

M A T H U R I N.

C'est un enlèvement.

Savez-vous pas qu'à peine chez son père
Elle arrivait pour finir notre affaire,
Quatre coquins, alertes, bien tournés,
Effrontément me l'ont prise à mon nez,
Tout en riant, et vite l'ont conduite
Je ne fais où.

L E M A R Q U I S.

Qu'on aille à leur poursuite....

Holà ! quelqu'un.... ne perdez point de temps ;
Allez, courez, que mes gardes, mes gens
De tous côtés marchent en diligence.
Volez, vous dis-je, et s'il faut ma présence,
J'irai moi-même.

B E R T H E à son mari.

Il parle tout de bon ;
Et l'on croirait, mon cher, à la façon
Dont Monseigneur regarde cette injure,
Que c'est à lui qu'on a pris la future.

LE MARQUIS.

Et vous son père, et vous qui l'aimiez tant,
 Vous qui perdez une si chère enfant,
 Un tel trésor, un cœur noble, un cœur tendre,
 Avez-vous pu souffrir, sans la défendre,
 Que de vos bras on osât l'arracher ?
 Un tel malheur semble peu vous toucher.
 Que devient donc l'amitié paternelle ?
 Vous m'étonnez.

DIGNANT.

Tout mon cœur est pour elle,
 C'est mon devoir ; et j'ai dû pressentir
 Que par votre ordre on la faisait partir.

LE MARQUIS.

Par mon ordre ?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Quelle injure nouvelle !
 Tous ces gens-ci perdent-ils la cervelle ?
 Allez-vous en, laissez-moi, forcez tous.
 Ah ! s'il se peut, modérons mon courroux....
 Non, vous, restez.

MATHURIN.

Qui ? moi ?

LE MARQUIS à Dignant.

Non ; vous, vous dis-je.

SCENE IV.

LE MARQUIS *sur le devant*, DIGNANT *au fond*.

LE MARQUIS.

JE vois d'où part l'attentat qui m'afflige.
 Le chevalier m'avait presque promis
 De se porter à des coups si hardis.
 Il croit au fond que cette gentillesse
 Est pardonnable au feu de sa jeunesse.

Théâtre. Tome VIII.

† T

Il ne fait pas combien j'en suis choqué,
 A quel excès ce fou-là m'a manqué,
 Jusqu'à quel point son procédé m'offense.
 Il déshonore, il trahit l'innocence;
 Il perd Acante: et pour percer mon cœur,
 Je n'ai passé que pour son ravisseur!
 Un étourdi, que la débauche anime,
 Me fait porter la peine de son crime!
 Voilà le prix de mon affection
 Pour un parent indigne de mon nom!
 Il est pétri des vices de son père;
 Il a ses traits, ses mœurs, son caractère;
 Il périra malheureux comme lui.
 Je le renonce, et je veux qu'aujourd'hui
 Il soit puni de tant d'extravagance.

D I G N A N T.

Puis-je en tremblant prendre ici la licence
 De vous parler?

L E M A R Q U I S.

Sans doute, tu le peux:

Parle-moi d'elle.

D I G N A N T.

Au transport douloureux
 Où votre cœur devant moi s'abandonne,
 Je ne reconnais plus votre personne.
 Vous avez lu ce qu'on vous a porté,
 Ce gros paquet qu'on vous a présenté?...

L E M A R Q U I S.

Eh! mon ami, suis-je en état de lire?

D I G N A N T.

Vous me faites frémir.

L E M A R Q U I S.

Que veux-tu dire?

D I G N A N T.

Quoi, ce paquet n'est pas encore ouvert?

L E M A R Q U I S.

Non.

DIGNANT.

Juste Ciel ! ce dernier coup me perd !

LE MARQUIS.

Comment ? . . . j'ai cru que c'était un mémoire
De mes forêts.

DIGNANT.

Hélas ! vous deviez croire
Que cet écrit était intéressant.

LE MARQUIS.

Eh ! lisons vite . . . Une table à l'instant ;
Approchez donc cette table.

DIGNANT.

Ah , mon maître !

Qu'aura-t-on fait, et qu'allez-vous connaître ?

LE MARQUIS *assis examine le paquet.*

Mais ce paquet qui n'est pas à mon nom
Est cacheté des sceaux de ma maison ?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Lisons donc.

DIGNANT.

Cet étrange mystère

En d'autres temps aurait de quoi vous plaire ;
Mais à présent il devient bien affreux.

LE MARQUIS, *lisant.*

Je ne vois rien jusqu'ici que d'heureux.

Je vois d'abord que le ciel la fit naître

D'un sang illustre : et cela devait être.

Oui , plus je lis , plus je bénis les cieux.

Quoi ! Laure a mis ce dépôt précieux

Entre vos mains ! quoi ! Laure est donc sa mère ?

Mais pourquoi donc lui serviez-vous de père ?

Indignement pourquoi la marier ?

DIGNANT.

J'en avais l'ordre , et j'ai dû vous prier

En sa faveur.

T 2

U N D O M E S T I Q U E .

En ce moment Dormène
Arrive ici, tremblante, hors d'haleine,
Fondant en pleurs : elle veut vous parler.

L E M A R Q U I S .

Ah ! c'est à moi de l'aller consoler.

S C E N E V .

L E M A R Q U I S , D I G N A N T , D O R M E N E .

L E M A R Q U I S à Dormène qui entre.

PARDONNEZ-MOI, j'allais chez vous, Madame,
Mettre à vos pieds le courroux qui m'enflamme.
Acante... à peine encore entré chez moi,
J'attendais peu l'honneur que je reçois...
Une aventure assez désagréable...
Me trouble un peu... Que Gernance est coupable!

D O R M E N E .

De tous mes biens il me reste l'honneur ;
Et je ne doutais pas qu'un si grand cœur
Ne respectât le malheur qui m'opprime,
Et d'un parent ne détestât le crime.
Je ne viens point vous demander raison
De l'attentat commis dans ma maison...

L E M A R Q U I S .

Comment ? chez vous ?

D O R M E N E .

C'est dans ma maison même
Qu'il a conduit le triste objet qu'il aime.

L E M A R Q U I S .

Le traître !

D O R M E N E .

Il est plus criminel cent fois
Qu'il ne croit l'être... Hélas ! ma faible voix

En vous parlant expire dans ma bouche.

LE MARQUIS.

Votre douleur sensiblement me touche ;

Daignez parler, et ne redoutez rien.

DORMENE.

Apprenez donc. . . .

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, DORMENE, DIGNANT : *quelques*
Domestiques entrent précipitamment avec MATHURIN.

MATHURIN.

Tout va bien, tout va bien,
Tout est en paix, la femme est retrouvée ;
Votre parent nous l'avait enlevée :
Il nous la rend ; c'est peut-être un peu tard.
Chacun son bien ; tudieu, quel égrillard !

LE MARQUIS à Dignant.

Courez foudain recevoir votre fille ;
Qu'elle demeure au sein de sa famille.
Veillez sur elle ; ayez soin d'empêcher
Qu'aucun mortel ose s'en approcher.

MATHURIN.

Excepté moi ?

LE MARQUIS.

Non ; l'ordre que je donne
Est pour vous-même.

MATHURIN.

Ouais ! tout ceci m'étonne.

LE MARQUIS.

Obéissez. . . .

MATHURIN.

Par ma foi tous ces grands
Sont dans le fond de bien vilaines gens.
Droit du seigneur, femme que l'on enlève !
Défense à moi de lui parler. . . . Je crève.

T 3

Mais je l'aurai, car je suis fiancé :
 Consolons-nous, tout le mal est passé.
 (*il sort.*)

L E M A R Q U I S.

Elle revient ; mais l'injure cruelle
 Du chevalier retombera sur elle ;
 Voilà le monde : et de tels attentats
 Faits à l'honneur ne se réparent pas.
 (*à Dormène.*)

Eh bien, parlez, parlez ; daignez m'apprendre
 Ce que je brûle et que je crains d'entendre :
 Nous sommes seuls.

D O R M È N E.

Il le faut donc, Monsieur ?
 Apprenez donc le comble du malheur :
 C'est peu qu'Acante, en secret étant née
 De cette Laure illustre infortunée,
 Soit sous vos yeux prête à se marier
 Indignement à ce riche fermier ;
 C'est peu qu'au poids de sa triste misère
 On ajoutât ce fardeau nécessaire ;
 Votre parent qui voulait l'enlever,
 Votre parent qui vient de nous prouver
 Combien il tient de son coupable père,
 Gernance enfin. . . .

L E M A R Q U I S.

Gernance ?

D O R M È N E.

Il est son frère.

L E M A R Q U I S.

Quel coup horrible ! ô Ciel ! qu'avez-vous dit ?

D O R M È N E.

Entre vos mains vous avez cet écrit,
 Qui montre assez ce que nous devons craindre :
 Lisez, voyez combien Laure est à plaindre.

(*le Marquis lit.*)

C'est ma parente ; et mon cœur est lié
 A tous ses maux que sent mon amitié.
 Elle mourra de l'affreuse aventure
 Qui sous ses yeux outrage la nature.

L E M A R Q U I S.

Ah ! qu'ai-je lu ! que souvent nous voyons
 D'affreux secrets dans d'illustres maisons !
 De tant de coups mon ame est oppressée ;
 Je ne vois rien , je n'ai point de pensée.
 Ah ! pour jamais il faut quitter ces lieux :
 Ils m'étaient chers , ils me sont odieux.
 Quel jour pour nous ! quel parti dois-je prendre ?
 Le malheureux ose chez moi se rendre !
 Le voyez-vous ?

D O R M E N E.

Ah ! Monsieur , je le vois ,
 Et je frémis.

L E M A R Q U I S.

Il passe , il vient à moi.

Daignez rentrer , Madame , et que sa vue
 N'accroisse pas le chagrin qui vous tue ;
 C'est à moi seul de l'entendre ; et je crois
 Que ce fera pour la dernière fois.
 Sachons dompter le courroux qui m'anime.

(*en regardant de loin.*)

Il semble , ô Ciel ! qu'il connaisse son crime.

Que dans ses yeux je lis d'égarement !

Ah ! l'on n'est pas coupable impunément.

Comme il rougit ! comme il pâlit ! . . . le traître !

A mes regards il tremble de paraître :

C'est quelque chose.

(*tandis qu'il parle , Dormène se retire en regardant attentivement
 Gernanse.*)

S C E N E V I I.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *de loin, se cachant le visage.*

A H ! Monsieur.

LE MARQUIS.

Est-ce vous ?

Vous, malheureux !

LE CHEVALIER.

Je tombe à vos genoux....

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous fait ?

LE CHEVALIER.

Une faute, une offense,

Dont je ressens l'indigne extravagance,

Qui pour jamais m'a fervi de leçon,

Et dont je viens vous demander pardon.

LE MARQUIS.

Vous, des remords ! vous ! est-il bien possible ?

LE CHEVALIER.

Rien n'est plus vrai.

LE MARQUIS.

Votre faute est horrible

Plus que vous ne pensez : mais votre cœur

Est-il sensible à mes soins, à l'honneur,

A l'amitié ? vous sentez-vous capable

D'oser me faire un aveu véritable,

Sans rien cacher ?

LE CHEVALIER.

Comptez sur ma candeur ;

Je suis un libertin, mais point menteur ;

Et mon esprit que le trouble environne

Est trop ému pour abuser personne.

LE MARQUIS.

Je prétends tout favoir.

LE CHEVALIER.

Je vous dirai

Que de débauche et d'ardeur enivré,
 Plus que d'amour, j'avais fait la folie
 De dérober une fille jolie
 Au possesseur de ses jeunes appas
 (Qu'à mon avis il ne mérite pas).
 Je l'ai conduite à la forêt prochaine,
 Dans ce château de Laure et de Dormène;
 C'est une faute, il est vrai, j'en conviens;
 Mais j'étais fou, je ne pensais à rien.
 Cette Dormène et Laure sa compagne
 Étaient encor bien loin dans la campagne.
 En étourdi je n'ai point perdu temps;
 J'ai commencé par des propos galans.
 Je m'attendais aux communes alarmes,
 Aux cris perçans, à la colère, aux larmes;
 Mais qu'ai-je ouï! la fermeté, l'honneur,
 L'air indigné, mais calme avec grandeur,
 Tout ce qui fait respecter l'innocence
 S'armait pour elle, et prenait sa défense.
 J'ai recouru dans ces premiers momens
 A l'art de plaire, aux égards féduifans,
 Aux doux propos, à cette déférence
 Qui fait souvent pardonner la licence.
 Mais pour réponse, Acante à deux genoux
 M'a conjuré de la rendre chez vous;
 Et c'est alors que ses yeux moins sévères
 Ont répandu des pleurs involontaires.

LE MARQUIS.

Que dites-vous?

LE CHEVALIER.

Elle voulait en vain
 Me les cacher de sa charmante main;

Dans cet état, sa grâce attendrissante
 Enhardissait mon ardeur imprudente ;
 Et , tout honteux de ma stupidité,
 J'ai voulu prendre un peu de liberté.
 Ciel ! comme elle a tancé ma hardiesse !
 Oui, j'ai cru voir une chaste déesse,
 Qui rejetait de son auguste autel
 L'impur encens qu'offrait un criminel.

L E M A R Q U I S.

Ah ! poursuivez.

L E C H E V A L I E R.

Comment se peut-il faire
 Qu'ayant vécu presque dans la misère,
 Dans la bassesse et dans l'obscurité,
 Elle ait cet air et cette dignité,
 Ces sentimens, cet esprit, ce langage,
 Je ne dis pas au-dessus du village,
 De son état, de son nom, de son sang,
 Mais convenable au plus illustre rang ?
 Non, il n'est point de mère respectable,
 Qui, condamnant l'erreur d'un fils coupable,
 Le rappelât avec plus de bonté
 A la vertu dont il s'est écarté ;
 N'employant point l'aigreur et la colère,
 Fièrre et décente, et plus sage qu'austère.
 De vous surtout elle a parlé long-temps. . . .

L E M A R Q U I S.

De moi ? . . .

L E C H E V A L I E R.

Montrant à mes égaremens
 Votre vertu, qui devait, disait-elle,
 Etre à jamais ma honte ou mon modèle.
 Tout interdit, plein d'un secret respect,
 Que je n'avais senti qu'à son aspect,
 Je suis honteux, mes fureurs se captivent.
 Dans ce moment les deux dames arrivent ;

Et me voyant maître de leur logis ,
 Avec Acante et deux ou trois bandits ,
 D'un juste effroi leur ame s'est remplie ;
 La plus âgée en tombe évanouie.
 Acante en pleurs la presse dans ses bras ;
 Elle revient des portes du trépas.
 Alors sur moi fixant sa triste vue ,
 Elle retombe et s'écrie éperdue :
 Ah ! je crois voir Gernance c'est son fils ,
 C'est lui je meurs à ces mots je frémis ;
 Et la douleur , l'effroi de cette dame
 Au même instant ont passé dans mon ame.
 Je tombe aux pieds de Dormène , et je fors ,
 Confus , founis , pénétré de remords.

LE MARQUIS.

Ce repentir dont votre ame est faisie
 Charme mon cœur , et nous réconcilie.
 Tenez , prenez ce paquet important ,
 Lisez - le seul , pesez - le mûrement ;
 Et si pour moi vous conservez , Gernance ,
 Quelque amitié , quelque condescendance ,
 Promettez - moi , lorsque Acante en ces lieux
 Pourra paraître à vos coupables yeux ,
 D'avoir sur vous un assez grand empire
 Pour lui cacher ce que vous allez lire.

LE CHEVALIER.

Oui , je vous le promets , oui.

LE MARQUIS.

Vous verrez
 L'abyme affreux d'où vos pas sont tirés.

LE CHEVALIER.

Comment ?

LE MARQUIS.

Allez , vous tremblerez , vous dis - je.

S C E N E V I I I.

LE MARQUIS *seul.*

QU'EL jour pour moi ! tout m'étonne et m'afflige.
 La belle Acante est donc de ma maison !
 Mais sa naissance avait flétri son nom ;
 Son noble sang fut fouillé par son père ;
 Rien n'est plus beau que le nom de sa mère ;
 Mais ce beau nom a perdu tous ses droits
 Par un hymen que réprouvent nos lois.
 La triste Laure, ô pensée accablante !
 Fut criminelle en faisant naître Acante ;
 Je le fais trop, l'hymen fut condamné ;
 L'amant de Laure est mort assassiné.
 De maux cruels quel tissu lamentable !
 Acante, hélas ! n'en est pas moins aimable,
 Moins vertueuse ; et je fais que son cœur
 Est respectable au sein du déshonneur ;
 Il ennoblit la honte de ses pères ;
 Et cependant, ô préjugés sévères !
 O loi du monde ! injuste et dure loi !
 Vous l'emportez....

S C E N E I X.

LE MARQUIS, DORMENE.

LE MARQUIS.

MADAME, instruisez-moi :
 Parlez, Madame, avez-vous vu son frère ?

D O R M E N E.

Oui, je l'ai vu, sa douleur est sincère.
 Il est bien étourdi ; mais, entre nous,
 Son cœur est bon ; il est conduit par vous.

LE MARQUIS.

Eh, mais Acante!

DORMENE.

Elle ne peut connaître
Jusqu'à présent le sang qui la fit naître.

LE MARQUIS.

Quoi, sa naissance illégitime!

DORMENE.

Hélas!

Il est trop vrai.

LE MARQUIS.

Non, elle ne l'est pas.

DORMENE.

Que dites-vous?

LE MARQUIS, *relisant un papier qu'il a gardé.*

Sa mère était sans crime;

Sa mère au moins crut l'hymen légitime;

On la trompa; son destin fut affreux.

Ah! quelquefois le ciel moins rigoureux

Daigne approuver ce qu'un monde profane

Sans connaissance avec fureur condamne.

DORMENE.

Laure n'est point coupable, et ses parens

Se font conduits avec elle en tyrans.

LE MARQUIS.

Mais marier sa fille en un village!

A ce beau sang faire un pareil outrage!

DORMENE.

Elle est sans biens; l'âge, la pauvreté,

Un long malheur abaisse la fierté.

LE MARQUIS.

Elle est sans biens! votre noble courage

La recueillit.

DORMENE.

Sa misère partage

Le peu que j'ai.

L E M A R Q U I S.

Vous trouvez le moyen,
Ayant si peu, de faire encor du bien.
Riches et grands, que le monde contemple,
Imitez donc un si touchant exemple.
Nous contentons à grands frais nos désirs;
Sachons goûter de plus nobles plaisirs.
Quoi! pour aider l'amitié, la misère,
Dormène a pu s'ôter le nécessaire;
Et vous n'osez donner le superflu.
O juste Ciel! qu'avez-vous résolu?
Que faire enfin?

D O R M E N E.

Vous êtes juste et sage.
Votre famille a fait plus d'un outrage
Au sang de Laure, et ce sang généreux
Fut par vous seuls jusqu'ici malheureux.

L E M A R Q U I S.

Comment? comment?

D O R M E N E.

Le comte votre père,
Homme inflexible en son humeur sévère,
Opprima Laure, et fit par son crédit
Casser l'hymen; et c'est lui qui ravit
A cette Acante, à cette infortunée,
Les nobles droits du sang dont elle est née.

L E M A R Q U I S.

Ah! c'en est trop.... mon cœur est ulcéré.
Oui, c'est un crime.... il sera réparé,
Je vous le jure.

D O R M E N E.

Et que voulez-vous faire?

L E M A R Q U I S.

Je veux....

D O R M E N E.

Quoi donc?

LE MARQUIS.

Mais . . . lui servir de père.

DORMENE.

Elle en est digne.

LE MARQUIS.

Oui . . . mais je ne dois pas

Aller trop loin.

DORMENE.

Comment trop loin ?

LE MARQUIS.

Hélas ! . . .

Madame, un mot : conseillez-moi de grâce ;
Que feriez-vous, s'il vous plaît, à ma place ?

DORMENE.

En tous les temps je me ferais honneur
De consulter votre esprit, votre cœur.

LE MARQUIS.

Ah ! . . .

DORMENE.

Qu'avez-vous ?

LE MARQUIS.

Je n'ai rien . . . mais, Madame,
En quel état est Acante ?

DORMENE.

Son ame

Est dans le trouble, et ses yeux dans les pleurs.

LE MARQUIS.

Daignez m'aider à calmer ses douleurs.

Allons, j'ai pris mon parti : je vous laisse ;

Soyez ici souveraine maîtresse,

Et pardonnez à mon esprit confus,

Un peu chagrin, mais plein de vos vertus.

(il sort.)

S C E N E X.

D O R M E N E *seule.*

DANS cet état quel chagrin peut le mettre ?
 Qu'il est troublé ! j'en juge par sa lettre ;
 Un style assez confus , des mots rayés ,
 De l'embarras , d'autres mots oubliés.
 J'ai lu pourtant le mot de mariage.
 Dans le pays il passe pour très-fage.
 Il veut me voir , me parler , et ne dit
 Pas un seul mot sur tout ce qu'il m'écrit !
 Et pour Acante il paraît bien sensible !
 Quoi ! voudrait-il ? cela n'est pas possible.
 Aurait-il eu d'abord quelque dessein
 Sur son parent ? demandait-il ma main ?
 Le chevalier jadis m'a courtiée ,
 Mais qu'espérer de sa tête insensée ?
 L'amour encor n'est point connu de moi ;
 Je dus toujours en avoir de l'effroi ;
 Et le malheur de Laure est un exemple
 Qu'en frémissant tous les jours je contemple :
 Il m'avertit d'éviter tout lien :
 Mais qu'il est triste , ô Ciel ! de n'aimer rien !

A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

L E M A R Q U I S , L E C H E V A L I E R.

L E M A R Q U I S.

FESONS la paix , Chevalier , je confesse
 Que tout mortel est pétri de faiblesse ,
 Que le sage est peu de chose ; entre nous ,
 J'étais tout près de l'être moins que vous.

L E

LE CHEVALIER.

Vous avez donc perdu votre gageure ?
Vous aimez donc ?

LE MARQUIS.

Oh non, je vous le jure :
Mais par l'hymen tout près de me lier,
Je ne veux plus jamais me marier.

LE CHEVALIER.

Votre inconstance est étrange et soudaine.
Passe pour moi : mais que dira Dormène ?
N'a-t-elle pas certains mots par écrit,
Où par hasard le mot d'hymen se lit ?

LE MARQUIS.

Il est trop vrai ; c'est-là ce qui me gêne.
Je prétendais m'imposer cette chaîne ;
Mais à la fin m'étant bien consulté,
Je n'ai de goût que pour la liberté.

LE CHEVALIER.

La liberté d'aimer ?

LE MARQUIS.

Eh bien, si j'aime,
Je suis encor le maître de moi-même,
Et je pourrai réparer tout le mal.
Je n'ai parlé d'hymen qu'en général,
Sans m'engager, et sans me compromettre.
Car en effet, si j'avais pu promettre,
Je ne pourrais balancer un moment :
A gens d'honneur promesse vaut ferment.
Cher Chevalier, j'ai conçu dans ma tête
Un beau dessein, qui paraît fort honnête,
Pour me tirer d'un pas embarrassant ;
Et tout le monde ici fera content.

LE CHEVALIER.

Vous moquez-vous ? contenter tout le monde !
Quelle folie !

LE MARQUIS.

En un mot, si l'on fronde

Mon changement, j'ose espérer au moins
 Faire approuver ma conduite et mes soins.
 Colette vient, par mon ordre on l'appelle;
 Je vais l'entendre, et commencer par elle.

S C E N E I I.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, COLETTE.

LE MARQUIS.
 VENEZ, Colette.

C O L E T T E.

Oh, j'accours, Monseigneur,
 Prête en tout temps, et toujours de grand cœur.

LE MARQUIS.

Voulez-vous être heureuse?

C O L E T T E.

Oui, sur ma vie;
 N'en doutez pas, c'est ma plus forte envie.
 Que faut-il faire?

LE MARQUIS.

En voici le moyen.
 Vous voudriez un époux et du bien?

C O L E T T E.

Oui, l'un et l'autre.

LE MARQUIS.

Eh bien donc, je vous donne
 Trois mille francs pour la dot, et j'ordonne
 Que Mathurin vous épouse aujourd'hui.

C O L E T T E.

Ou Mathurin, ou tout autre que lui;
 Qui vous voudrez, j'obéis sans réplique.
 Trois mille francs! ah, l'homme magnifique!
 Le beau présent! que Monseigneur est bon!
 Que Mathurin va bien changer de ton!

Qu'il va m'aimer ! que je vais être fière !
De ce pays je ferai la première :
Je meurs de joie.

LE MARQUIS.

Et j'en ressens aussi
D'avoir déjà pleinement réussi ;
L'une des trois est déjà fort contente :
Tout ira bien.

COLETTE.

Et mon amie Acante,
Que devient-elle ? on va la marier,
A ce qu'on dit, à ce beau chevalier.
Tout le monde est heureux : j'en suis charmée.
Ma chère Acante !

LE CHEVALIER, *en regardant le Marquis.*

Elle doit être aimée,
Et le fera.

LE MARQUIS *au Chevalier.*

La voici ; je ne puis
La consoler en l'état où je suis.
Venez, je vais vous dire ma pensée.

(*ils sortent.*)

SCÈNE III.

ACANTE, COLETTE.

COLETTE.

MA chère Acante, on t'avait fiancée,
Moi déboutée ; on me marie.

ACANTE.

A qui ?

COLETTE.

★ Mathurin.

ACANTE.

Le ciel en soit béni !
Et depuis quand ?

C O L E T T E .

Eh depuis tout à l'heure.

A C A N T E .

Est-il bien vrai ?

C O L E T T E .

Du fond de ma demeure
 J'ai comparu par-devant Monseigneur.
 Ah, la belle ame ! ah, qu'il est plein d'honneur !

A C A N T E .

Il l'est, sans doute !

C O L E T T E .

Oui, mon aimable Acante;
 Il m'a promis une dot opulente,
 Fait ma fortune; et tout le monde dit
 Qu'il fait la tienne, et l'on s'en réjouit.
 Tu vas, dit-on, devenir chevalière:
 Cela te sied, car ton allure est fière.
 On te fera dame de qualité,
 Et tu me recevras avec bonté.

A C A N T E .

Ma chère enfant, je suis fort fatistaite
 Que ta fortune ait été sitôt faite.
 Mon cœur ressent tout ton bonheur. . . . Hélas !
 Elle est heureuse, et je ne le suis pas !

C O L E T T E .

Que dis-tu là ? qu'as-tu donc dans ton ame ?
 Peut-on souffrir quand on est grande dame ?

A C A N T E .

Va, ces seigneurs qui peuvent tout ofer
 N'enlèvent point, crois-moi, pour épouser.
 Pour nous, Colette, ils ont des fantaisies,
 Non de l'amour; leurs démarches hardies,
 Leurs procédés montrent avec éclat
 Tout le mépris qu'ils font de notre état :

C'est ce dédain qui me met en colère.

C O L E T T E.

Bon, des dédains ! c'est bien tout le contraire ;
Rien n'est plus beau que ton enlèvement ;
On t'aime, Acante, on t'aime assurément.
Le chevalier va t'épouser, te dis-je,
Tout grand seigneur qu'il est.... cela t'afflige ?

A C A N T E.

Mais monseigneur le Marquis, qu'a-t-il dit ?

C O L E T T E.

Lui ? rien du tout.

A C A N T E.

Hélas !

C O L E T T E.

C'est un esprit
Tout en dedans, secret, plein de mystère :
Mais il paraît fort approuver l'affaire.

A C A N T E.

Du chevalier je déteste l'amour.

C O L E T T E.

Oui, oui, plains-toi de te voir en un jour
De Mathurin pour jamais délivrée,
D'un beau seigneur pourfuivie, adorée ;
Un mariage en un moment cassé
Par Monseigneur, un autre commencé :
Si ce roman n'a pas de quoi te plaire,
Tu me parais difficile, ma chère.....
Tiens, le vois-tu, celui qui t'enleva ?
Il vient à toi ; n'est-ce rien que cela ?
T'ai-je trompée ? es-tu donc tant à plaindre ?

A C A N T E.

Allons, fuyons.

S C E N E I V.

ACANTE, COLETTE, LE CHEVALIER.

L E C H E V A L I E R.

DEMEUREZ sans me craindre :
Le marquis veut que je fois à vos pieds.

C O L E T T E *à Acante.*

Qu'avais-je dit ?

L E C H E V A L I E R *à Acante.*

Eh quoi ! vous me fuyez ?

A C A N T E.

Osez-vous bien paraître en ma présence ?

L E C H E V A L I E R.

Oui, vous devez oublier mon offense ;
Par moi, vous dis-je, il veut vous consoler.

A C A N T E.

J'aimerais mieux qu'il daignât me parler.

(à Colette qui veut s'en aller.)

Ah ! reste ici : ce ravisseur m'accable....

C O L E T T E.

Ce ravisseur est pourtant fort aimable.

L E C H E V A L I E R *à Acante.*

Conservez-vous au fond de votre cœur
Pour ma présence une invincible horreur ?

A C A N T E.

Vous devez être en horreur à vous-même.

L E C H E V A L I E R.

Oui, je le suis ; mais mon remords extrême
Répare tout, et doit vous apaiser.

Ma folle erreur avait pu m'abuser.

Je fus surpris par une indigne flamme ;

Et mon devoir m'amène ici, Madame.

A C A N T E.

Madame ! à moi ! quel nom vous me donnez !
Je fais l'état où mes parens font nés.

C O L E T T E.

Madame ! . . . oh, oh ! quel est donc ce langage ?

A C A N T E.

Cessez, Monsieur, ce titre est un outrage ;
C'est s'avilir que d'oser recevoir
Un faux honneur qu'on ne doit point avoir.
Je suis Acante, et mon nom doit suffire :
Il est sans tache.

L E C H E V A L I E R.

Ah ! que puis-je vous dire ?

Ce nom m'est cher : allez ; vous oublierez
Mon attentat, quand vous me connaîtrez :
Vous trouverez très-bon que je vous aime.

A C A N T E.

Qui ? moi, Monsieur !

C O L E T T E *à Acante.*

C'est son remords extrême.

L E C H E V A L I E R.

N'en riez point, Colette ; je prétends
Qu'elle ait pour moi les plus purs sentimens.

A C A N T E.

Je ne fais pas quel dessein vous anime ;
Mais commencez par avoir mon estime.

L E C H E V A L I E R.

C'est le seul but que j'aurai désormais ;
J'en ferai digne, et je vous le promets.

A C A N T E.

Je le désire, et me plais à vous croire.
Vous êtes né pour connaître la gloire ;
Mais ménagez la mienne, et me laissez.

L E C H E V A L I E R.

Non, c'est en vain que vous vous offendez.
Je ne suis point amoureux, je vous jure ;
Mais je prétends rester.

C O L E T T E .

Bon, double injure.

Cet homme est fou, je l'ai pensé toujours.
 Dormène vient, ma chère, à ton secours.
 Démêle-toi de cette grande affaire ;
 Ou donne grâce, ou garde ta colère.
 Ton rôle est beau, tu fais ici la loi ;
 Tu vois les grands à genoux devant toi.
 Pour moi je suis condamnée au village :
 On ne m'enlève point, et j'en enrage.
 On vient, adieu, fais ton brillant destin,
 Et je retourne à mon gros Mathurin.

(elle sort.)

S C E N E V .

ACANTE, LE CHEVALIER, DORMÈNE, DIGNANT.

A C A N T E .

HELAS ! Madame, une fille éperdue
 En rougissant paraît à votre vue.
 Pourquoi faut-il, pour combler ma douleur,
 Que l'on me laisse avec mon ravisseur ?
 Et vous aussi, vous m'accablez, mon père !
 A ce méchant au lieu de me soustraire,
 Vous m'amenez vous-même dans ces lieux ;
 Je l'y revois ; mon maître fuit mes yeux.
 Mon père, au moins, c'est en vous que j'espère !

D I G N A N T .

O cher objet ! vous n'avez plus de père !

A C A N T E .

Que dites-vous ?

D I G N A N T .

Non, je ne le suis pas.

D O R M È N E .

Non, mon enfant, de si charmans appas

Sont

Sont nés d'un fang dont vous êtes plus digne,
 Préparez - vous au changement infigne
 De votre sort , et surtout pardonnez
 Au chevalier.

A C A N T E.

Moi, Madame?

D O R M E N E.

Apprenez ,
 Ma chère enfant , que Laure est votre mère.

A C A N T E.

Elle ! . . . Est-il vrai ?

D O R M E N E.

Gernance est votre frère.

L E C H E V A L I E R.

Oui je le suis, oui vous êtes ma sœur.

A C A N T E.

Ah! je succombe. Hélas! est-ce un bonheur ?

L E C H E V A L I E R.

Il l'est pour moi.

A C A N T E.

De Laure je suis fille!

Et pourquoi donc faut-il que ma famille
 M'ait tant caché mon état et mon nom ?
 D'où peut venir ce fatal abandon ?
 D'où vient qu'enfin , daignant me reconnaître ,
 Ma mère ici n'a point osé paraître ?
 Ah! s'il est vrai que le fang nous unit,
 Sur ce mystère éclairez mon esprit.
 Parlez, Monsieur, et dissipez ma crainte.

L E C H E V A L I E R.

Ces mouvemens dont vous êtes atteinte
 Sont naturels, et tout vous fera dit.

D O R M E N E.

Dans ce moment, Acante, il vous suffit
 D'avoir connu quelle est votre naissance.
 Vous me devez un peu de confiance.

A C A N T E.

Laure est ma mère, et je ne la vois pas!

L E C H E V A L I E R.

Vous la verrez, vous ferez dans ses bras.

D O R M E N E.

Oui, cette nuit je vous mène auprès d'elle.

A C A N T E.

J'admire en tout ma fortune nouvelle.

Quoi! j'ai l'honneur d'être de la maison
De Monseigneur!

L E C H E V A L I E R.

Vous honorez son nom.

A C A N T E.

Abusez-vous de mon esprit crédule?

Et voulez-vous me rendre ridicule?

Moi de son sang? ah! s'il était ainsi,

Il me l'eût dit; je le verrais ici.

D I G N A N T.

Il m'a parlé.... je ne fais quoi l'accable:

Il est faisi d'un trouble inconcevable.

A C A N T E.

Ah! je le vois.

S C E N E V I et dernière.

ACANTE, DORMENE, DIGNANT, LE CHEVALIER,
LE MARQUIS *au fond.*

L E M A R Q U I S *au Chevalier.*

IL ne fera pas dit

Que cette enfant ait troublé mon esprit:

Bientôt l'absence affermira mon ame.

(*apercevant Dormène.*)

Ah pardonnez: vous étiez là, Madame!

L E C H E V A L I E R.

Vous paraissez étrangement ému!

LE MARQUIS.

Moi!... point du tout. Vous ferez convaincu
 Qu'avec sang froid je règle ma conduite.
 De son destin Acante est-elle instruite?

ACANTE.

Quel qu'il puisse être, il passe mes souhaits.
 Je dépendrai de vous plus que jamais.

LE MARQUIS.

Permetts, ô Ciel! qu'ici je puisse faire
 Plus d'un heureux!

LE CHEVALIER.

C'est une grande affaire.

Je ferai, moi, tout ce que vous voudrez;
 Je l'ai promis.

LE MARQUIS.

Que vous m'obligerez!

(à Dormène.)

Belle Dormène, oubliez-vous l'offense,
 L'égarement du coupable Gernance?

DORMÈNE.

Oui, tout est réparé.

LE MARQUIS.

Tout ne l'est pas:

Votre grand nom, vos vertueux appas
 Sont maltraités par l'aveugle fortune.
 Je le fais trop; votre ame non commune
 N'a pas de quoi suffire à vos bienfaits;
 Votre destin doit changer désormais.
 Si j'avais pu d'un heureux mariage
 Choisir pour moi l'agréable esclavage,
 C'eût été vous (et je vous l'ai mandé)
 Pour qui mon cœur se ferait décidé.
 Voudriez-vous, Madame, qu'à ma place
 Le chevalier, pour mieux obtenir grâce,
 Pour devenir à jamais vertueux,
 Prît avec vous d'indissolubles nœuds?

X 2

Le meilleur frein pour ses mœurs, pour son âge,
Est une épouse aimable, noble et sage.
Daignerez-vous accepter un château
Environné d'un domaine assez beau ?
Pardonnez-vous cette offre ?

D O R M E N E.

Ma surprise
Est si puissante, à tel point me maîtrise,
Que ne pouvant encor me déclarer,
Je n'ai de voix que pour vous admirer.

L E C H E V A L I E R.

J'admire aussi : mais je fais plus, Madame,
Je vous soumetts l'empire de mon ame.
A tous les deux je devrai mon bonheur :
Mais seconderez-vous mon bienfaiteur ?

D O R M E N E.

Consultez-vous, méritez mon estime,
Et les bienfaits de ce cœur magnanime.

L E M A R Q U I S.

Et... vous... Acante....

A C A N T E.

Eh bien, mon protecteur....

L E M A R Q U I S, *à part.*

Pourquoi tremblé-je en parlant ?

A C A N T E.

Quoi ? Monsieur....

L E M A R Q U I S.

Acante... vous... qui venez de renaître,
Vous qu'une mère ici va reconnaître,
Vivez près d'elle ; et de ses tristes jours
Adoucissez et prolongez le cours.
Vous commencez une nouvelle vie,
Avec un frère, une mère, une amie ;
Je veux... Souffrez qu'à votre mère, à vous,
Je fasse un fort indépendant et doux.
Votre fortune, Acante, est assurée ;
L'acte est passé, vous vivrez honorée,

Riche contente autant que je le peux.
 J'aurais voulu mais goûtez toutes deux ,
 Dormène et vous , les douceurs fortunées
 Que l'amitié donne aux ames bien nées
 Un autre bien que le cœur peut sentir
 Est dangereux Adieu je vais partir.

L E C H E V A L I E R .

Eh quoi ! ma sœur , vous n'êtes point contente ?
 Quoi ! vous pleurez ?

A C A N T E .

Je suis reconnaissante ,
 Je suis confuse Ah ! c'en est trop pour moi.
 Mais j'ai perdu plus que je ne reçois
 Et ce n'est pas la fortune que j'aime
 Mon état change , et mon ame est la même ;
 Elle doit être à vous Ah permettez
 Que , le cœur plein de vos rares bontés ,
 J'aie oublier ma première misère ,
 J'aie pleurer dans le sein de ma mère.

L E M A R Q U I S .

De quel chagrin vos sens sont agités !
 Qu'avez - vous donc ? qu'ai - je fait ?

A C A N T E .

Vous partez.

D O R M E N E .

Ah ! qu'as - tu dit ?

A C A N T E .

La vérité , Madame ;
 La vérité plaît à votre belle ame.

L E M A R Q U I S .

Non , c'en est trop pour mes sens éperdus
 Acante

A C A N T E .

Hélas !

L E M A R Q U I S .

Ne partirai - je plus ?

L E C H E V A L I E R .

Mon cher parent, de Laure elle est la fille ;
 Elle retrouve un frère, une famille ;
 Et moi je trouve un mariage heureux.
 Mais je vois bien que vous en ferez deux :
 Vous payerez , la gageure est perdue.

L E M A R Q U I S .

Je vous l'avoue oui, mon ame est vaincue.
 Dormène et Laure, Acante, et vous, et moi,
 (à Acante.)

Soyons heureux Oui, recevez ma foi,
 Aimable Acante ; allons que je vous mène
 Chez votre mère ; elle fera la mienne ,
 Elle oubliera pour jamais son malheur.

A C A N T E .

Ah ! je tombe à vos pieds

L E C H E V A L I E R .

Allons , ma sœur,
 Je fus bien fou : son cœur fut insensible ;
 Mais on n'est pas toujours incorrigible.

Fin des Variantes.

C H A R L O T

O U

LA COMTESSE DE GIVRY,

PIECE DRAMATIQUE.

Représentée sur le théâtre de Ferney, au
mois de septembre 1767.

P R E F A C E

imprimée dans l'édition de 1767.

CETTE pièce de société n'a été faite que pour exercer les talens de plusieurs personnes d'un rare mérite. Il y a un peu de chant et de danse; du comique, du tragique; de la morale et de la plaisanterie. Cette nouveauté n'a point du tout été destinée aux théâtres publics. C'est ainsi qu'aujourd'hui, en Italie, plusieurs académiciens s'amuse à réciter des pièces qui ne sont jamais jouées par des comédiens. Ce noble exercice s'est établi depuis long-temps en France, et même chez quelques-uns de nos princes. Rien n'anime plus la société; rien ne donne plus de grâce au corps et à l'esprit, ne forme plus le goût, ne rend les mœurs plus honnêtes, ne détourne plus de la fatale passion du jeu et ne resserre plus les nœuds de l'amitié.

Cette pièce a eu l'avantage d'être représentée par des gens de lettres, qui sachant en faire de meilleures, se sont prêtés à ce genre médiocre, avec toute la bonté et tout le zèle dont cette médiocrité même avait besoin.

Henri IV est véritablement le héros de la pièce ; mais il avait déjà paru dans la *Partie de Chasse*, représentée sur le même théâtre, et on n'a pas voulu imiter ce qu'on ne pouvait égaler. (1)

(1) M. de *Voltaire* avait changé le dénouement de cette pièce dans l'édition qu'il préparait ; et c'est d'après ces nouvelles corrections qu'elle est imprimée ici. (*Note des éditeurs.*)

P E R S O N N A G E S.

LA COMTESSE DE GIVRY, veuve
attachée au parti d'*Henri IV.*

HENRI IV. Suite.

LE MARQUIS, élevé dans le château.

JULIE, parente de la maison, élevée avec le
marquis.

LA NOURRICE.

CHARLOT, fils de la nourrice.

L'INTENDANT de la maison.

BABET, élevée pour être à la chambre
auprès de la comtesse.

GUILLOT, fils d'un fermier de la terre.

Domestiques, Courriers, Gardes.

*La scène est dans le château de la comtesse de Givry,
en Champagne.*

C H A R L O T

O U

LA COMTESSE DE GIVRY,

PIECE DRAMATIQUE.

A C T E P R E M I E R.

S C E N E P R E M I E R E.

(*Le théâtre représente une grande salle où des domestiques portent et ôtent des meubles. L'INTENDANT de la maison est à une table, UN COURRIER en bottes à côté. M^{me} AUBONNE nourrice coud, et BABET file à un rouet, UNE SERVANTE prend des mesures avec une aune, une autre balaye.*)

L'INTENDANT, écrivant.

QUATORZE mille écus!... ce compte perce l'ame...
Ma foi, je ne fais plus comment fera Madame
Pour recevoir le roi, qui vient dans ce château.

LE COURRIER.

Faut-il attendre ?

L'INTENDANT.

Eh oui.

B A B E T.

Que ce jour fera beau !

Madame Aubonne ! ici nous le verrons paraître ,
Ici , dans ce château , ce grand roi , ce bon maître !

M^{me} A U B O N N E , *cousant.*

Il est vrai.

B A B E T.

Mais cela devrait vous dérider.

Je ne vous vis jamais que pleurer ou bouder.

Quand tout le monde rit , court , faute , danse , chante,
Notre bonne est toujours dans sa mine dolente.

M^{me} A U B O N N E.

Quand on porte lunette , on rit peu , mes enfans.
Ris tant que tu pourras ; chaque chose a son temps.

L E C O U R R I E R , *à l'Intendant.*

Expédiez-moi donc.

L' I N T E N D A N T.

La fête fera chère. . . .

Mais pour ce prince auguste on ne saurait trop faire.

L E C O U R R I E R.

Faites donc vite.

M^{me} A U B O N N E.

Hélas ! j'espère d'aujourd'hui
Que Charlot mon enfant pourra servir sous lui.

L' I N T E N D A N T.

Le bon prince !

L E C O U R R I E R.

Allons donc.

L'INTENDANT.

La dernière campagne...

Il assiégeait, vous dis-je... une ville... en Champagne...

LE COURRIER.

Dépêchez.

L'INTENDANT.

Il était, comme chacun le dit,
Le premier à cheval, et le dernier au lit.

LE COURRIER.

Quel bavard !

L'INTENDANT.

On avait, sous peine de la vie,
Défendu qu'on portât à la ville investie
Provision de bouche.

LE COURRIER.

Aura-t-il bientôt fait ?

L'INTENDANT.

Trois jeunes payfans par un chemin secret
En ayant apporté s'étaient laissés surprendre :
Leur procès était fait, et l'on allait les pendre.

*(M^{me} Aubonne et Babet s'approchent pour entendre ce conte ;
deux domestiques qui portaient des meubles les mettent
par terre, et tendent le cou ; une servante qui balayait
s'approche et écoute en s'appuyant le menton sur le
manche du balai.)*

M^{me} AUBONNE, se levant.

Les pauvres gens !

B A B E T.

Eh bien ?

L E C O U R R I E R.

Achevez donc.

L' I N T E N D A N T, *écrivant.*

Le roi...

Quatorze mille écus en six mois...

L E C O U R R I E R.

Sur ma foi,

Je n'y puis plus tenir.

L' I N T E N D A N T, *écrivant.*

Je m'y perds quand j'y pense!...

Le roi les rencontra... son auguste clémence...

B A B E T.

Leur fit grâce sans doute ?

(ici tout le monde fait un cercle autour de l'Intendant.)

L' I N T E N D A N T.

Hélas ! il fit bien plus ;

Il leur distribua ce qu'il avait d'écus.

Le Béarnois, dit-il, est mal en équipage,

Et s'il en avait plus, vous auriez davantage.

Tous ensemble.

Le bon roi ! le grand roi !

L' I N T E N D A N T.

Ce n'est pas tout : le pain

Manquait dans cette ville, on y mourait de faim ;

Il la nourrit lui-même en l'assiégeant encore.

(il tire son mouchoir et s'essuie les yeux.)

L E C O U R R I E R.

Vous me faites pleurer.

M^{me} A U B O N N E.

Je l'aime.

B A B E T.

Je l'adore!

L' I N T E N D A N T.

Je me souviens aussi qu'en un jour solennel
Un grave ambassadeur, je ne fais plus lequel,
Vit la jeune noblesse admise à l'audience
L'entourer, le presser sans trop de bienfiance.
Pardonnez, dit le roi, ne vous étonnez pas ;
Ils me pressent de même au milieu des combats.

L E C O U R R I E R.

Ça donne du désir d'entrer à son service.

B A B E T.

Oui, ça m'en donne aussi.

L' I N T E N D A N T.

Qu'en dites-vous, nourrice ?

M^{me} A U B O N N E, *se remettant à l'ouvrage.*

Ah ! j'ai bien d'autres soins.

L' I N T E N D A N T.

Je prétends aujourd'hui

Vous faire en l'attendant trente contes de lui.

Un soir près d'un couvent....

L E C O U R R I E R.

Mais donnez donc la lettre.

L' I N T E N D A N T.

C'est bien dit la voilà tu pourras la remettre
 Au premier des fourriers que tu rencontreras :
 Tu partiras en hâte , en hâte reviendras.
 Madame de Givry veut favoir à quelle heure
 Il doit de sa présence honorer sa demeure
 Quatorze mille écus ! et cela clair et net ! . . .
 On en doit la moitié Va vite.

L E C O U R R I E R.

Adieu , Babet.

*(il sort.)*B A B E T , *reprenant son rouet.*

La nourrice toujours dans son chagrin persiste ;
 Faites-lui quelque conte.

L' I N T E N D A N T.

On voit ce qui l'attriste.

Notre jeune Marquis , que la bonne a nourri ,
 Est un grand garnement , et j'en suis bien marri.

M^{me} A U B O N N E.

Je le fais plus que vous.

L' I N T E N D A N T.

Votre fils au contraire ,
 Respectueux , poli , cherche toujours à plaire.

B A B E T.

Charlot est , je l'avoue , un fort joli garçon.

M^{me} A U B O N N E.

Notre Marquis pourra se corriger.

L' I N T E N D A N T.

L'INTENDANT.

Oh non ;

Il n'a point d'amitié ; le mal est sans remède.

M^{me} AUBONNE, *cousant.*

A l'éducation tout tempérament cède.

L'INTENDANT, *écrivant.*

Les vices de l'esprit peuvent se corriger ;

Quand le cœur est mauvais , rien ne peut le changer.

SCENE II.

Les femmes , GUILLOT, *accourant.*

GUILLOT.

AH ! le méchant Marquis ! comme il est malhonnête !

M^{me} AUBONNE.

Eh bien , de quoi viens-tu nous étourdir la tête ?

GUILLOT.

De deux larges soufflets dont il m'a fait présent.
C'est le seul qu'il m'ait fait , du moins jusqu'à présent.
Passe encor pour un seul ; mais deux !

BABET.

Bon, c'est de joie

Qu'il t'aura souffleté ; tout le monde est en proie
A des transports si grands , en attendant le roi ,
Qu'on ne fait où l'on frappe.M^{me} AUBONNE.

Allons , console-toi.

Théâtre. Tome VIII.

† Y

L'INTENDANT, *écrivant.*

La chose est mal pourtant. . . . Madame la Comtesse
N'entend pas que l'on fasse une telle careffe
A ses gens ; et Guillot est le fils d'un fermier,
Homme de bien.

G U I L L O T.

Sans doute.

L'INTENDANT.

Et fort lent à payer.

G U I L L O T.

Ça peut être.

L'INTENDANT.

Guillot est d'un bon caractère.

G U I L L O T.

Oui.

L'INTENDANT.

C'est un innocent.

G U I L L O T.

Pas tant.

B A B E T.

Qu'as-tu pu faire
Pour acquérir ainsi deux soufflets du Marquis ?

G U I L L O T.

Il est jaloux , il t'aime.

B A B E T.

Est-il bien vrai ? tu dis
Que je plais à Monsieur ?

G U I L L O T.

Oh , tu ne lui plais guère ;
 Mais il t'aime en passant , quand il n'a rien à faire.
 Je dois , comme tu fais , épouser tes attraits ;
 Et pour présent de noce il donne des soufflets.

B A B E T.

Monfieur m'aimerait donc !

M^{me} A U B O N N E.

Quelle fotte folie !
 Le Marquis est promis à la belle Julie ,
 Coufine de Madame , et qui dans la maison
 Est un modèle heureux de beauté , de raifon ,
 Que j'élevai long-temps , que je formai moi-même :
 C'est pour lui qu'on la garde , et c'est elle qu'il aime.

G U I L L O T.

Oh bien , il en veut donc avoir deux à la fois.
 Ces jeunes grands feigneurs ont de terribles droits ;
 Tout doit être pour eux , femmes de cour , de ville ,
 Et de village encore : ils en ont une file ;
 Ils vous écrément tout , et jamais n'aiment rien.
 Qu'ils me laiffent Babet ; parbleu , chacun le sien.

B A B E T.

Tu m'aimes donc vraiment ?

G U I L L O T.

Oui , de tout mon courage ;
 Je t'aime tant , vois-tu , que quand fur mon passage
 Je vois passer Charlot , ce garçon fi bien fait ,
 Quand je vois ce Charlot regardé par Babet ,

Y 2

Je rendrais , si j'osais , à son joli visage
Les deux pefans soufflets que j'ai reçus en gage.

M^{me} A U B O N N E.

Des soufflets à mon fils !

G U I L L O T.

Eh . . . j'entends si j'osais . . .

Mais Charlot m'en impose , et je n'ose jamais.

L' I N T E N D A N T, *se levant.*

Jamais je ne pourrai suffire à la dépense.

Ah ! tous les grands seigneurs se ruinent en France ;

Il faut couper des bois , emprunter chèrement ,

Et l'on s'en prend toujours à monsieur l'Intendant . . .

Çà , je vous disais donc qu'auprès d'une abbaye

Une vieille baronne et sa fille jolie ,

Apercevant le roi qui venait tout courant . . .

Le duc de Bellegarde était son confident :

C'est un brave seigneur , et que par-tout on vante ;

Madame la Comtesse est sa proche parente :

De notre belle fête il fera l'ornement.

SCENE III.

Les acteurs précédens, LE MARQUIS.
(tous se levent.)

LE MARQUIS.

MON vieux feseur de conte , il me faut de l'argent.
Bonjour , belle Babet , bonjour , ma vieille Bonne....
(à Guillot.)

Ah ! te voilà , maraud ; si jamais ta personne
S'approche de Babet , et surtout moi présent ,
Pour te mieux corriger je t'affomme à l'instant.

GUILLOT.

Quel diable de Marquis !

LE MARQUIS.

Va , détale.

BABET.

Eh , de grâce ,

Un peu moins de colère , un peu moins de menace.
Que vous a fait Guillot ?

M^{me} AUBONNE.

Tant de brutalité

Sied horriblement mal aux gens de qualité.

Je vous l'ai dit cent fois ; mais vous n'en tenez compte.
Vous me faites mourir de douleur et de honte.

LE MARQUIS.

Allez , vous radotez. ... Monsieur Rente , à l'instant ,
Qu'on me fasse donner six cents écus comptant.

L' I N T E N D A N T.

Je n'en ai point, Monsieur.

L E M A R Q U I S.

Ayez-en, je vous prie.

Il m'en faut pour mes chiens et pour mon écurie,
 Pour mes chevaux de chasse et pour d'autres plaisirs.
 J'ai très-peu d'écus d'or, et beaucoup de désirs.
 Monsieur mon trésorier, déboursez, le temps presse.

L' I N T E N D A N T.

A peine émancipé, vous épuisez ma caisse.
 Quel temps prenez-vous là ? quoi, dans le même jour
 Où le roi vient chez vous avec toute sa cour !
 Songez-vous bien aux frais où tout nous précipite ?

L E M A R Q U I S.

Je me passerais fort d'une telle visite.
 Mon petit précepteur, que l'on vient d'éloigner,
 M'avait dit que ma mère allait me ruiner :
 Je vois qu'il a raison.

M^{me} A U B O N N E.

Fi ! quel discours infame !

Soyez plus généreux, respectez plus Madame.
 Je ne m'attendais pas, quand je vous allatai,
 Que vous auriez un cœur si plein de dureté.

L E M A R Q U I S.

Vous m'ennuyez.

M^{me} A U B O N N E, *pleurant.*

L'ingrat !

GUILLOT, *dans un coin.*

Il a l'ame bien dure,

Les mains auffi.

B A B E T.

Toujours il nous fait quelque injure.

Vous n'aimez pas le roi ! vous, méchant !

L E M A R Q U I S.

Eh si fait.

B A B E T.

Non, vous ne l'aimez pas.

L E M A R Q U I S.

Si, te dis-je, Babet.

Je l'aime... comme il m'aime... assez peu, c'est l'usage.

Mais je t'aime bien plus.

L' I N T E N D A N T, *écrivant.*

Et l'argent davantage.

L E M A R Q U I S.

(*à Guillot qui est dans un coin.*)

Donnez-m'en donc bien vite... Ah, ah, je t'aperçois ;

Attends-moi, malheureux !

S C E N E I V.

Les acteurs précédens , LA COMTESSE.

L A C O M T E S S E.

EH ! qu'est-ce que je vois !
Je le cherche par-tout : que ses mœurs sont rustiques !
Je le trouve toujours parmi des domestiques.
Il se plaît avec eux ; il m'abandonne.

M^{me} A U B O N N E.

Hélas !

Nous l'envoyons à vous , mais il n'écoute pas.
Il me traite bien mal.

L A C O M T E S S E.

Consolez-vous, nourrice,
Mon cœur en tous les temps vous a rendu justice,
Et mon fils vous la doit : on pourra l'attendrir.

M^{me} A U B O N N E.

Ah ! vous ne savez pas ce qu'il me fait souffrir.

L A C O M T E S S E.

Je fais qu'en son berceau, dans une maladie,
Etant cru mort long-temps , vous sauvâtes sa vie :
Il en doit à jamais garder le souvenir.
S'il ne vous aimait pas , qui pourrait-il chérir ?
Laissez-moi lui parler.

M^{me} A U B O N N E.

Dieu veuille que Madame
Par ses soins maternels amollisse son ame !

LE

LE MARQUIS.

Que de contrainte !

LA COMTESSE, à l'Intendant.

Et vous, tout est-il préparé ?
Vous savez de vos soins combien je vous fais gré.

L'INTENDANT.

Madame, tout est prêt, mais la dépense est forte ;
Cela pourra monter tout au moins... à...

LA COMTESSE.

Qu'importe ?

Le cœur ne compte point, et rien ne doit coûter
Lorsque le grand Henri daigne nous visiter,

(à ses gens.)

Laissez-moi, je vous prie.

(ils sortent.)

S C E N E V.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

IL est temps qu'une mère,
Que vous écoutez peu, mais qui ne doit rien taire,
Dans l'âge où vous entrez, sans plainte et sans rigueur,
Parle à votre raison et fonde votre cœur,
Je veux bien oublier que depuis votre enfance
Vous avez repoussé ma tendre complaisance ;

Théâtre. Tome VIII.

† Z

Que vos maîtres divers et votre précepteur,
 Par leurs soins vigilans révoltant votre humeur,
 Vous présentant à tout, n'ont pu rien vous apprendre:
 Tandis qu'à leurs leçons empressé de se rendre,
 Le fils de la nourrice à qui vous insultiez,
 Apprenait aisément ce que vous négligiez;
 Et que Charlot, toujours prompt à me satisfaire,
 Fefait assidument ce que vous deviez faire.

L E M A R Q U I S.

Vous l'oubliez, Madame, et m'en parlez souvent.
 Charlot est, je l'avoue, un héros fort savant.
 Je consens pleinement que Charlot étudie,
 Que Guillot aille aussi dans quelque académie;
 La doctrine est pour eux, et non pour ma maison.
 Je hais fort le latin; il déroge à mon nom;
 Et l'on a vu souvent, quoi qu'on en puisse dire,
 De très-bons officiers qui ne savaient pas lire.

L A C O M T E S S E.

S'ils l'avaient fu, mon fils, ils en feraient meilleurs.
 J'en ai connu beaucoup qui, polissant leurs mœurs,
 Des beaux arts avec fruit ont fait un noble usage.
 Un esprit cultivé ne nuit point au courage.
 Je suis loin d'exiger qu'aux lois de son devoir
 Un officier ajoute un triste et vain savoir;
 Mais sachez que ce roi, qu'on admire et qu'on aime,
 A l'esprit très-orné.

L E M A R Q U I S.

Je ne suis pas de même.

LA COMTESSE.

Songez à le fervir à la guerre, à la cour.

LE MARQUIS.

Oui, j'y songe.

LA COMTESSE.

Il faudra que dans cet heureux jour
De sa royale main sa bonté ratifie
Le contrat qui vous doit engager à Julie.
Elle est votre parente, et doit plaire à vos yeux,
Aimable, jeune, riche.

LE MARQUIS.

Elle est riche ? tant mieux ;
Marions-nous bientôt.

LA COMTESSE.

Se peut-il à votre âge
Que du seul intérêt vous parliez le langage !

LE MARQUIS.

Oh, j'aime aussi Julie ; elle a bien des appas ;
Elle me plaît beaucoup : mais je ne lui plais pas.

LA COMTESSE.

Ah ! mon fils, apprenez du moins à vous connaître.
Vos discours, votre ton la révoltent peut-être.
On ne réussit point sans un peu d'art flatteur ;
Et la grossièreté ne gagne point un cœur.

LE MARQUIS.

Je suis fort naturel.

L A C O M T E S S E.

Oui , mais foyez aimable.

Cette pure nature est fort insupportable.

Vos pareils font polis ; pourquoi ? c'est qu'ils ont eu

Cette éducation qui tient lieu de vertu :

Leur ame en est empreinte ; et si cet avantage

N'est pas la vertu même , il est sa noble image.

Il faut plaire à sa femme , il faut plaire à son roi ,

S'oublier prudemment , n'être point tout à foi ,

Dompter cette humeur brusque où le penchant vous livre.

Pour vivre heureux , mon fils , que faut-il ? savoir vivre.

L E M A R Q U I S.

Pour le roi , nous verrons comme je m'y prendrai :

Julie est autre chose , elle est fort à mon gré ;

Mais je ne puis souffrir , s'il faut que je le dise ,

Que le savant Charlot la suive et la courtise ;

Il lui fait des chansons.

L A C O M T E S S E.

Vous vous moquez de nous :

Votre frère de lait vous rendrait-il jaloux ?

L E M A R Q U I S.

Oui ; je ne cache point que je suis en colère

Contre tous ces gens-là qui cherchent tant à plaire.

Je n'aime point Charlot ; on l'aime trop ici.

L A C O M T E S S E.

Auriez-vous bien le cœur à ce point endurci ?

Cela ne se peut pas. Ce jeune homme estimable

Peut-il par son mérite être envers vous coupable ?

Je dois tout à sa mère ; oui , je lui dois mon fils :
 Aimez un peu le sien. Du même lait nourris ,
 L'un doit protéger l'autre ; ayez de l'indulgence ,
 Ayez de l'amitié , de la reconnaissance ;
 Si vous étiez ingrat , que pourrais-je espérer ?
 Pour ne vous point haïr il faudrait expirer.

LE MARQUIS.

Ah ! vous m'attendrifiez ; Madame , je vous jure
 De respecter toujours mon devoir , la nature ,
 Vos sentimens.

LA COMTESSE.

Mon fils , j'aurais voulu de vous ,
 Avec tant de respect , un mot encor plus doux.

LE MARQUIS.

Oui , le respect s'unit à l'amour qui me touche.

LA COMTESSE.

Dites-le donc du cœur ainsi que de la bouche.

SCENE VI.

LA COMTESSE , LE MARQUIS , CHARLOT.

LA COMTESSE.

VENEZ , mon bon Charlot. Le Marquis m'a promis
 Qu'il ferait désormais de vos meilleurs amis.

LE MARQUIS , *se détournant.*

Je n'ai point promis ça.

L A C O M T E S S E.

Ce grand jour d'allégresse
 Ne pourra plus laisser de place à la tristesse.
 Où donc est votre mère ?

C H A R L O T.

Elle pleure toujours ;
 Et j'implore pour moi votre puissant secours ,
 Votre protection , vos bontés toujours chères ,
 Et ce cœur digne en tout de ses augustes pères.
 Madame , vous savez qu'à monsieur votre fils ,
 Sans me plaindre un moment , je fus toujours soumis.
 Vivre à vos pieds , Madame , est ma plus forte envie.
 Le héros des Français , l'appui de sa patrie ,
 Le roi des cœurs bien nés , le roi qui des ligueurs
 A par tant de vertus confondu les fureurs ;
 Il vient chez vous , il vient dans vos belles retraites ;
 Et ce n'est que pour lui que des lieux où vous êtes
 Mon ame en gémissant se pourrait arracher.
 La fortune n'est pas ce que je veux chercher.
 Pardonnez mon audace , excusez mon jeune âge.
 On m'a si fort vanté sa bonté , son courage ,
 Que mon cœur tout de feu porte envie aujourd'hui
 A ces heureux français qui combattent sous lui.
 Je ne veux point agir en soldat mercenaire ;
 Je veux auprès du roi servir en volontaire ,
 Hasarder tout mon sang ; sûr que je trouverai
 Auprès de vous , Madame , un asile assuré.
 Daignez-vous approuver le parti que j'embrasse ?

LA COMTESSE.

Va , j'en ferais autant si j'étais à ta place.
 Mon fils sans doute aura pour servir sous sa loi
 Autant d'empressement et de zèle que toi.

LE MARQUIS.

Eh mon Dieu ! oui. Faut-il toujours qu'on me compare
 A notre ami Charlot ? l'accolade est bizarre.

LA COMTESSE.

Aimez-le , mon cher fils ; que tout soit oublié.
 Ça , donnez-lui la main pour marque d'amitié.

LE MARQUIS.

Eh bien , la voilà mais

LA COMTESSE.

Point de mais.

CHARLOT *prend la main du Marquis et la baise.*

Je révère ,
 J'ose chérir en vous madame votre mère.
 Jamais de mon devoir je n'ai trahi la voix ;
 Je vous rendrai toujours tout ce que je vous dois.

LE MARQUIS.

Va je suis très-content.

LA COMTESSE.

Son bon cœur se déclare ;
 Le mien s'épanouit . . . Quel bruit , quel tintamarre !

S C E N E V I I.

Les acteurs précédens. *Plusieurs domestiques en livrée et d'autres gens entrent en foule.* GUILLOT, BABET, *sont des premiers.* JULIE, LA NOURRICE *dans le fond ; elles arrivent plus lentement.* LA COMTESSE DE GIVRY *est sur le devant du théâtre avec* LE MARQUIS *et* CHARLOT.

GUILLOT, *accourant.*

LE roi vient.

PLUSIEURS DOMESTIQUES.

C'est le roi.

GUILLOT.

C'est le roi , c'est le roi.

BABET.

C'est le roi ; je l'ai vu tout comme je vous voi.
Il était encor loin , mais qu'il a bonne mine !

GUILLOT.

Donne-t-il des soufflets ?

LA COMTESSE.

A peine j'imagine
Qu'il arrive si tôt ; c'est ce soir qu'on l'attend ;
Mais sa bonté prévient ce bienheureux instant.
Allons tous.

JULIE.

Je vous fuis . . . je rougis ; ma toilette
M'a trop long-temps tenue , et n'est pas encor faite.
Est-ce bien déjà lui ?

GUILLOT.

Ne le voyez-vous pas
Qui vers la basse-cour avance avec fracas ?

BABET.

Il est très-beau . . . C'est lui. Les filles du village
Trottent toutes en foule , et font sur son passage.
J'y vais aussi , j'y vole.

LA COMTESSE.

Oh , je n'entends plus rien.

JULIE.

Ce n'est pas lui.

BABET , *allant et venant.*

C'est lui.

GUILLOT.

Je m'y connais fort bien.
Tout le monde m'a dit *c'est lui* , la chose est claire.

L'INTENDANT , *arrivant à pas comptés.*

Ils se sont tous trompés selon leur ordinaire.
Madame , un postillon que j'avais fait partir
Pour s'informer au juste , et pour vous avertir ,
Vous ramenait en hâte une troupe altérée ,
Moitié déguenillée , et moitié surdorée ,
D'excellens pâtissiers , d'acteurs italiens ,
Et des danseurs de corde , et des musiciens ,

Des flûtes , des hautbois , des cors et des trompettes ,
 Des feseurs d'acroftiche , et des marionnettes.
 Tout le monde a crié *le roi* fur les chemins.
 On le crie au village et chez tous les voifins ;
 Dans votre basse-cour on s'obftine à le croire ;
 Et voilà juftement comme on écrit l'hiftoire.

G U I L L O T.

Nous voilà tous bien fots !

L A C O M T E S S E.

Mais quand vient-il ?

L' I N T E N D A N T.

Ce foir.

L A C O M T E S S E.

Nous aurons tout le temps de le bien recevoir.
 Mon fils , donnez la main à la belle Julie.
 Bonfoir , Charlot.

L E M A R Q U I S.

Mon Dieu ! que ce Charlot m'ennuie !

(*ils sortent : la Comteffe reste avec la nourrice.*)

L A C O M T E S S E.

Viens , ma chère nourrice , et ne foupire plus.
 A bien placer ton fils mes vœux font réfolus :
 Il fervira le roi ; je ferai fa fortune ;
 Je veux que cette joie à nous deux foit commune.
 Je voudrais contenter tout ce qui m'appartient ,
 Vous rendre tous heureux ; c'est-là ce qui foutient ,
 C'est-là ce qui console et qui charme la vie.

M^{me} AUBONNE.

Vous me rendez confuse , et mon ame attendrie
Devrait mériter mieux vos extrêmes bontés.

LA COMTESSE.

Qui donc en est plus digne ?

M^{me} AUBONNE, *tristement.*

Ah !

LA COMTESSE.

Nos félicités

S'altèrent du chagrin que tu montres sans cesse.

M^{me} AUBONNE.

Ce beau jour , il est vrai , doit bannir la tristesse.

LA COMTESSE.

Va , fais danser nos gens avec les violons.

Ton fils nous aidera.

M^{me} AUBONNE.

Mon fils ! ... Madame ... allons.

Fin du premier acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIE, M^{me} AUBONNE, CHARLOT.

JULIE.

ENFIN, je le verrai ce charmant Henri quatre,
Ce roi brave et clément qui fait plaie et combattre,
Qui conquiert à la fois son royaume et nos cœurs,
Pour qui Mars et l'Amour n'ont point eu de rigueurs,
Et qui fait triompher, si j'en crois les nouvelles,
Des ligueurs, des Romains, des héros et des belles.

CHARLOT, *dans un coin.*

Elle aime ce grand homme; elle est tout comme moi.

JULIE.

Lifette à me parer a réussi, je croi.
Comment me trouvez-vous?

M^{me} AUBONNE.

Très-belle et très-bien mise.

Vous seriez peu fâchée, excusez ma franchise,
D'essayer tant d'appas, et d'arrêter les yeux
D'un héros couronné, par-tout victorieux.

JULIE.

Oui, ses yeux seulement. . . . il a le cœur fort tendre:
On me l'a dit du moins. . . . je n'y veux point prétendre;

Je ne veux avoir l'air ni prude ni coquet. . . .
Eh mon Dieu ! j'aperçois qu'il me manque un bouquet.

C H A R L O T.

Un bouquet ! allons vite.

(*il sort.*)

M^{me} A U B O N N E.

Eh bien , belle Julie ,

Ce grand prince ici même aujourd'hui vous marie ;
Il signera du moins le contrat projeté ,
Qui fera par Madame avec vous présenté.
Vous semblez n'y penser qu'avec indifférence ,
Et je crois entrevoir un peu de répugnance.

J U L I E.

Hélas ! comment veut-on que mon cœur soit touché,
Qu'il se donne à celui qui ne l'a point cherché ?
Par la digne Comtesse en ces murs élevée ,
Conduite par vos soins , à son fils réservée ,
Je n'ai jamais dans lui trouvé jusqu'à ce jour
Le moindre sentiment qui ressemble à l'amour ;
Il n'a jamais montré ces douces complaisances ,
Qui d'un peu de tendresse auraient les apparences.
Il est sombre , il est dur , il me doit alarmer ;
Il ose être jaloux , et ne fait point aimer.
J'aime avec passion sa vertueuse mère :
Le fils me fait trembler ; quel triste caractère !
Ses airs , et son ton brusque , et sa grossièreté ,
Affligent vivement ma sensibilité.

D'un noir pressentiment je ne puis me défendre.
 La nature me fit une ame honnête et tendre.
 J'aurais voulu chérir mon mari.

M^{me} A U B O N N E.

Parlez net :

Developpez un cœur qui se cache à regret.
 Le Marquis est hai ?

J U L I E.

Tout autant qu'haïssable ;
 C'est une aversion qui n'est pas surmontable.
 A sa mère après tout je ne puis l'avouer.
 De quinze ans de bontés je dois trop me louer ;
 Je percerais son cœur d'une atteinte cruelle ;
 Je ne puis la tromper , ni m'ouvrir avec elle.
 Voilà mes sentimens , mes chagrins et mes vœux.

M^{me} A U B O N N E.

Ce mariage-là fera des malheureux.
 Ah ! comment nous tirer du fond du précipice ?

J U L I E.

Et moi que devenir ? comment faire , nourrice ?
 Tu ne me réponds point , tu rêves tristement ,
 Ma chère Aubonne !

M^{me} A U B O N N E.

Hélas !

J U L I E.

Pourrais-tu prudemment
 Engager la Comtesse à différer la chose ?
 Tu fais la gouverner , ton avis en impose ;

Par tes discours flatteurs tu pourrais l'amener
A me laisser le temps de me déterminer. . . .
Mais réponds donc.

M^{me} A U B O N N E.

Hélas! . . . oui, ma belle Julie. . . .

(*en pleurant.*)

Votre demande est juste. . . . elle fera remplie.

S C E N E I I.

JULIE, M^{me} AUBONNE, CHARLOT.

C H A R L O T.

MADAME, j'ai trouvé chez vous votre bouquet.

J U L I E.

Ce n'est point là le mien; le vôtre est bien mieux fait,
Mieux choisi, plus brillant. . . . Que votre fils, ma bonne,
Est galant et poli! Tous les jours il m'étonne.
Est-il vrai qu'il nous quitte?

M^{me} A U B O N N E.

Il veut fervir le roi.

J U L I E.

Nous le regretterons.

C H A R L O T.

Je fais ce que je doi. (a)

Oui, mon père est soldat du plus grand des monarques:
Il fut blessé, Madame, à la bataille d'Arques.
Je voudrais sur ses pas bientôt l'être à mon tour.
Pour ce généreux roi mon cœur est plein d'amour;

Oui , je voudrais fervir Henri quatre et Madame.

J U L I E à madame Aubonne.

La bonne , vous pleurez !

M^{me} A U B O N N E.

J'en ai fujet : mon ame
Se rappelle fans cefle un fatal fouvenir.

J U L I E.

Quoi ! pouvez-vous fans joie et fans vous attendrir
Voir un fils fi bien né , fi rempli de courage ,
Au-deffus de fon rang , au-deffus de fon âge ?

M^{me} A U B O N N E.

Il paraît en effet digne de vos bontés ;
Il mérite furtout les pleurs qu'il m'a coûtés.

J U L I E.

Votre amour eft bien jufté ; il eft touchant , ma bonne.
Mais , il faut l'avouer , votre douleur m'étonne.
Quel eft votre chagrin ? ... çà , dites-moi , Charlot ...
Non ... Monsieur ... mon ami ... ma mère ... que ce mot ...
De Charlot convient mal à toute fa perfonne !

M^{me} A U B O N N E.

Oh les mots n'y font rien mais vous êtes trop bonne.

J U L I E.

Charlot ... ma bonne ! ...

M^{me} A U B O N N E.

Eh quoi ?

J U L I E.

D'où vient que votre fils
Eft différent en tout de monsieur le Marquis ?

L'art

L'art n'a rien pu sur l'un ; dans l'autre la nature
Semble avoir répandu tous ses dons fans mesure.

M^{me} A U B O N N E.

Vous le flattez beaucoup.

J U L I E.

Le roi vient aujourd'hui ;
Je dois avoir l'honneur de danser avec lui. . . .
Je voudrais répéter. . . . Vous dansez comme un ange.

C H A R L O T.

Je ne mérite pas. . . .

J U L I E.

Cela n'est point étrange :
Vous avez réussi dans les jeux , dans les arts
Qui de nos courtifans attirent les regards ;
Les armes , le dessin , la danse , la musique ,
Enfin dans toute étude où votre esprit s'applique ;
Et c'est pour votre mère un plaisir bien parfait. . . .
Je cherche à m'affermir dans le pas du menuet. . . .
Et je danserai mieux vous ayant pour modèle.

C H A R L O T.

Ah ! vous seule en fervez mais le respect, le zèle
Me forcent d'obéir. Il faut un violon,
Je cours en chercher un , s'il vous plaît.

J U L I E.

Mon Dieu non. . . .

Vous chantez à merveille ; et votre voix , je pense ,
Bien mieux qu'un violon marquera la cadence ;
Affeyez-vous , ma mère , et voyez votre fils.

Théâtre. Tome VIII.

† A a

M^{me} A U B O N N E.

De tout ce que je vois mon cœur n'est point surpris.

(elle s'assied , ils dansent , et Charlot chante.)

Elle donne des lois

Aux bergers , aux rois ,

A son choix.

Elle donne des lois

Aux bergers , aux rois.

Qui pourrait l'approcher,

Sans chercher

Le danger ?

On meurt à ses yeux fans espoir ,

On meurt de ne les plus voir.

Elle donne des lois

Aux bergers , aux rois.

J U L I E , après avoir dansé un seul couplet.

Vous êtes donc l'auteur de la chançon !

C H A R L O T.

Madame,

C'est un faible portrait d'une timide flamme.

Les vers étaient à l'air assez mal ajustés.

Par votre goût fans doute ils feront rejetés.

J U L I E.

Ils n'offensent personne ils ne peuvent déplaire ;

Ils ne peuvent surtout exciter ma colère :

Ils ne sont pas pour moi.

C H A R L O T.

Pour vous ! . . . je n'oserais
Perdre ainsi le respect , profaner vos attraits.

J U L I E.

Une seconde fois je puis donc les entendre . . .
Achevons la leçon que de vous je veux prendre.

M^{me} A U B O N N E.

Ils me font tous les deux un extrême plaisir.
Je voudrais que Madame en pût aussi jouir.

JULIE recommence à danser avec Charlot qui répète l'air.

Elle donne des lois

Aux bergers , aux rois , &c.

Majeur.

Vous seule ornez ces lieux.

Des rois et des dieux

Le maître est dans vos yeux.

Ah ! si de votre cœur

Il était vainqueur ,

Quel bonheur !

Tout parle en ce beau jour

D'amour.

Un roi brave et galant ,

Charmant ,

Partage avec vous

L'heureux pouvoir de régner sur nous.

Elle donne des lois , &c.

On meurt à ses yeux sans espoir ,

On meurt de ne les plus voir.

A a 2

S C E N E I I I.

LE MARQUIS *entre*, et les voit danser, pendant que
M^{me} AUBONNE *est assise et s'occupe à coudre.*

L E M A R Q U I S.

MEURT de ne les plus voir ! ... Notre belle héritière,
Avec monsieur Charlot vous êtes familière.
Vous dansez aux chansons dans un coin du logis.

C H A R L O T.

Pourquoi non ?

J U L I E.

Mais je crois qu'il m'est assez permis
De prendre quand je veux, devant madame Aubonne,
Pour danser un menuet, la leçon qu'il me donne.

L E M A R Q U I S.

Il donne des leçons ! vraiment il en a l'air.
Profitez-vous beaucoup ? et les payez-vous cher ?

J U L I E.

J'en dois avoir, Monsieur, de la reconnaissance.
Si vous êtes fâché de cette préférence,
Si mon petit menuet vous donne quelque ennui,
Que n'avez-vous appris à danser comme lui ?

L E M A R Q U I S.

Ouais !

C H A R L O T.

Modérez, Monsieur, votre injuste colère.
Vous aviez assuré votre adorable mère

Que d'un peu d'amitié vous vouliez m'honorer :
Mon cœur le méritait ; il l'ofait espérer.

(*en montrant Julie.*)

Ce noble et digne objet , respectable à vous-même ,
M'a chargé dans ces lieux de son ordre suprême :
Ses ordres font sacrés ; chacun doit les remplir.
En la servant , Monsieur , j'ai cru vous obéir.

M^{me} A U B O N N E.

C'est très-bien riposté ; Charlot doit le confondre.

L E M A R Q U I S.

Quand ce drôle a parlé , je ne fais que répondre.
Ecoute , mon garçon ; je te défends à toi ,

(*Charlot le regarde fixement.*)

De montrer quand j'y fais de l'esprit plus que moi.

M^{me} A U B O N N E.

Quelle idée !

J U L I E.

Eh , comment faudra-t-il donc qu'il fasse ?

L E M A R Q U I S.

Il m'offusque toujours. Tant d'insolence lasse.
Je ne le puis souffrir près de vous en un mot ,
Je n'aime point du tout qu'on danse avec Charlot.

J U L I E.

Ma bonne , à quel mari je me verrais livrée !
Allez , votre colère est trop prématurée.
Je n'ai point de reproche à recevoir de vous ;
Et je n'aurai jamais un tyran pour époux.

M^{me} A U B O N N E.

Eh bien, vous méritez une telle algarade.
 Vous vous faites haïr..... Monsieur, prenez-y garde,
 Vous n'êtes ni poli, ni bon, ni circonfpect :
 Vous deviez à Julie un peu plus de respect,
 Plus d'égards à Charlot, à moi plus de tendresse ;
 Mais....

L E M A R Q U I S.

Quoi ! toujours Charlot ! que tout cela me blesse !
 Sortez, et devant moi ne paraissez jamais.

J U L I E.

Mais, Monsieur...

L E M A R Q U I S, *menaçant Charlot.*

Si...

C H A R L O T.

Quoi, si ?

M^{me} A U B O N N E, *se mettant entre deux.*

Mes enfans, paix, paix, paix ;
 Eh mon Dieu ! je crains tout.

L E M A R Q U I S.

Sors d'ici tout à l'heure.
 Je te l'ordonne.

J U L I E.

Et moi j'ordonne qu'il demeure.

C H A R L O T.

A tous les deux, Monsieur, je fais ce que je doi ;

(*en regardant Julie.*)

Mais enfin j'ai fait vœu de suivre en tout sa loi.

L E M A R Q U I S.

Ah! c'en est trop, faquin.

C H A R L O T.

C'en est trop, je l'avoue;

Et sur votre alphabet je doute qu'on vous loue.

Il paraît que le lait dont vous fûtes nourri

Dans votre noble sang s'est un peu trop aigri.

De vos expressions j'ai l'ame assez frappée.

A mon côté, Monsieur, si j'avais une épée,

Je crois que vous feriez assez sage, assez grand,

Pour m'épargner peut-être un si doux compliment.

L E M A R Q U I S.

Quoi! misérable....

J U L I E.

Encore!

M^{me} A U B O N N E.

Allez, mon fils, de grâce,

Ne l'effarouchez point, et quittez-lui la place;

Tout ira bien, cédez, quoique très-offensé.

C H A R L O T.

Ma mère.... j'obéis.... mais j'ai le cœur percé.

(il sort.)

M^{me} A U B O N N E.

Ah! c'en est fait, mon sang se glace dans mes veines.

J U L I E.

Mon sang, ma chère amie, est bouillant dans les miennes.

L E M A R Q U I S.

Dans ce nouveau combat du froid avec le chaud,
 Me retirer en hâte est, je crois, ce qu'il faut.
 Je n'aurais pas beau jeu. C'est une étrange affaire
 De combattre à la fois deux femmes en colère.

S C E N E I V.

J U L I E , M^{me} A U B O N N E.

M^{me} A U B O N N E.

N O N , vous n'aurez jamais ce brutal de Marquis ;
 Qu'ai-je fait ! non , ces nœuds font trop mal assortis.

J U L I E.

Quoi ! tu me feras ?

M^{me} A U B O N N E.

Je réponds que sa mère
 Brisera ce lien qui doit trop vous déplaire....
 M'y voilà résolue.

J U L I E.

Ah ! que je te devrai !

M^{me} A U B O N N E.

O fortune ! ô destin ! que tout change à ton gré !
 Du public cependant respectons l'allégresse.
 Trop de monde à présent entoure la Comtesse.
 Comment parler ? comment , par un trouble cruel ,
 Contrister les plaisirs d'un jour si solennel ?

J U L I E.

J U L I E.

Je le fais , et je crains que mon refus la blesse :
Pour ce fils que je hais je connais sa tendresse.

M^{me} A U B O N N E.

D'un coup trop imprévu n'allons point l'accabler....
Je n'ai jamais rien fait que pour la consoler.

J U L I E.

La nature , il est vrai , parle beaucoup en elle.

M^{me} A U B O N N E.

Elle peut s'aveugler.

J U L I E.

Je compte sur ton zèle ,
Sur tes conseils prudens , sur ta tendre amitié.
De ce joug odieux tire-moi par pitié.

M^{me} A U B O N N E.

Hélas ! tout dès long-temps trompa mes espérances.

J U L I E.

Tu gémis.

M^{me} A U B O N N E.

Oui , je suis dans de terribles tranfes....
N'importe.... je le veux.... je ferai mon devoir :
Je ferai juste.

J U L I E.

Hélas ! tu fais tout mon espoir.

S C E N E V.

JULIE, M^{me} AUBONNE, BABET.

BABET, *accourant avec empressement.*

ALLEZ, votre Marquis est un vrai trouble-fête.

M^{me} AUBONNE.

Je ne le fais que trop.

BABET.

Vous savez qu'on apprête
 Cette longue feuillée, où Charlot de ses mains
 De guirlandes de fleurs décorait les chemins.
 Il a dans cent endroits disposé cent lumières,
 Où du nom de Henri les brillans caractères
 Sont lus, à ce qu'on dit, par tous les gens savans.
 Ce spectacle admirable attirait les passans :
 Les filles l'entouraient ; toute notre séquelle
 Voyait le beau Charlot monté sur une échelle,
 Dans un lesté pourpoint faisant tous ces apprêts ;
 Mais monsieur le Marquis a trouvé tout mauvais,
 A voulu tout changer ; et Charlot au contraire
 A dit que tout est bien. Le Marquis en colère
 A menacé Charlot, et Charlot n'a rien dit.
 Ce silence au Marquis a causé du dépit ;
 Il a tiré l'échelle, il a su si bien faire
 Qu'en descendant vers nous Charlot est chu par terre.

JULIE.

Ah ! Charlot est blessé.

B A B E T.

Non, il s'est lestement
Relevé d'un seul faut... Il s'est fâché vraiment :
Il a dit de gros mots.

M^{me} A U B O N N E.

De cette bagatelle
Il peut naître aisément une grande querelle.
Je crains beaucoup.

J U L I E.

Je tremble.

S C E N E V I.

JULIE, M^{me} AUBONNE, BABET, GUILLOT.

G U I L L O T, *en criant.*

AH mon Dieu ! quel malheur !

J U L I E.

Quoi ?

M^{me} A U B O N N E.

Qu'est-il arrivé ?

G U I L L O T.

Notre jeune seigneur....

J U L I E.

A-t-il fait à Charlot quelque nouvelle injure ?

G U I L L O T.

Il ne donnera plus des soufflets, je vous jure,

A moins qu'il n'en revienne.

Bb 2

M^{me} A U B O N N E.

Ah mon Dieu ! que dis-tu ?

— G U I L L O T.

Babet l'aura pu voir.

B A B E T.

J'ai dit ce que j'ai vu ;

Pas grand'chose.

M^{me} A U B O N N E.Eh , butor , dis donc vite de grâce
Ce qui s'est pu passer , et tout ce qui se passe.

G U I L L O T.

Hélas ! tout est passé. Le Marquis là dehors
Est troué d'un grand coup tout au travers du corps,M^{me} A U B O N N E.

Ah , malheureuse !

J U L I E.

Hélas , vous répandez des larmes !
Mais ce n'est pas Charlot ; Charlot n'avait point d'armes.

G U I L L O T.

On en trouve bientôt. Ce Marquis turbulent
Poursuivait notre ami ma foi très-vertement.
L'autre , qui fagement se battait en retraite ,
Déjà d'un écuyer avait faisi la brette.
Je lui criais de loin : Charlot , garde-toi bien
D'attendre Monseigneur , il ne ménage rien.
J'ai trop à mes dépens appris à le connaître :
Va-t-en , il ne faut pas s'attaquer à son maître.

Mais Charlot lui difait , Monsieur , n'approchez pas ;
Il s'est trop approché , voilà le mal.

M^{me} A U B O N N E.

Héla !

Allons le fecourir , s'il en est temps encore.

S C E N E V I I.

Les Acteurs précédens , L'INTENDANT.

L'INTENDANT.

N O N , il n'en est plus temps.

M^{me} A U B O N N E.

Juste Ciel que j'implore !

L'INTENDANT.

Il n'a pas à ce coup survécu d'un moment.

Cachons bien à sa mère un si triste accident.

M^{me} A U B O N N E , *en pleurant.*

Les pierres parleront , si nous ofons nous taire.

L'INTENDANT.

C'est fort loin du château que cette horrible affaire
Sous mes yeux s'est passée , et presque au même instant,
Pour préparer Madame à cet événement ,
J'empêche si je puis qu'on n'entre et qu'on ne sorte :
Je fais lever les ponts , je fais fermer la porte.
Madame heureusement se retire en secret ,
Dans ce moment fatal , au fond d'un cabinet

Où tout ce bruit affreux ne peut se faire entendre,
Ne bleffons point un cœur si sensible et si tendre ;
Epargnons une mère.

J U L I E.

Hélas ! à quel état
Sera-t-elle réduite après cet attentat ?
Je plains son fils.... le temps l'aurait changé peut-être.

L' I N T E N D A N T.

Il était bien méchant ; mais il était mon maître.

M^{me} A U B O N N E.

Quelle mort ! et par qui !

L' I N T E N D A N T.

Dans quel temps, juste Ciel !
Dans le plus beau des jours , dans le plus solennel ,
Quand le roi vient chez nous !

J U L I E.

Hélas ! ma pauvre Aubonne,
Que deviendra Charlot ?

L' I N T E N D A N T.

Peut-être sa personne
Aux mains de la justice est livrée à présent.

J U L I E.

Ce garçon n'a rien fait qu'à son corps défendant :
La justice est injuste.

L' I N T E N D A N T.

Ah ! les lois sont bien dures.

B A B E T à Guillot.

Charlot serait perdu !

G U I L L O T.

Ce font des aventures
Qui font bien de la peine , et qu'on ne peut prévoir.
On est gai le matin , on est pendu le soir.

B A B E T.

Mais le Marquis est-il tout-à-fait mort ?

L' I N T E N D A N T.

Sans doute ;

Le médecin l'a dit.

J U L I E.

Plus de ressource ?

G U I L L O T à Babet.

Ecoute ,

Il en difait de moi l'an passé tout autant ;
Il croyait m'enterrer ; et me voilà pourtant.

L' I N T E N D A N T.

Non, vous dis-je, il est mort, il n'est plus d'espérance.
Mes enfans , au logis gardez bien le silence.

G U I L L O T.

Je gage que sa mère a déjà tout appris.

M^{me} A U B O N N E.

J'en mourrai.... mais allons, le dessein en est pris.

(elle sort.)

Bb 4

B A B E T.

Ah ! j'entends bien du bruit et des cris chez Madame !

C U I L L O T.

On n'a jamais gardé le silence.

J U L I E.

Mon ame

D'une si bonne mère éprouve les douleurs.

Courons , allons mêler mes larmes à ses pleurs.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

L'INTENDANT, BABET, GUILLOT, troupe
de gardes, CHARLOT *au milieu d'eux.*

CHARLOT.

J'AURAIS pu fuir sans doute, et ne l'ai pas voulu.
Je désire la mort, et j'y suis résolu.

L'INTENDANT.

La justice est ici. Madame la Comtesse
Sait la mort de son fils; la douleur qui la presse
Ne lui permettra pas de recevoir le roi.
Quel malheur!

GUILLOT.

Il devait en user comme moi,
Ne se point revancher, imiter ma sagesse;
Je l'avais averti.

CHARLOT.

J'ai tort, je le confesse.

BABET.

Quel crime a-t-il donc fait? Ne vaut-il pas bien mieux
Tuer quatre marquis qu'être tué par eux.

GUILLOT.

Elle a toujours raison, c'est très-bien dit.

C H A R L O T.

J'espère

Qu'on souffrira du moins que je parle à ma mère.
Voudrait-on me priver de ses derniers adieux ?

L' I N T E N D A N T.

Elle s'est évadée , elle est loin de ces lieux.

G U I L L O T.

Quoi ! ta mère est complice ?

B A B E T.

Il me met en colère.

Quand tu voudras parler , ne dis mot pour bien faire.

C H A R L O T.

Elle ne veut plus voir un fils infortuné ,
Indigne de sa mère , et bientôt condamné.
Mais que je plains , hélas ! mon auguste maîtresse !
Et que je plains Julie ! elle avait la tendresse
De monsieur le Marquis ; et mes funestes coups
Privent l'une d'un fils , et l'autre d'un époux.
Non , je ne veux plus voir ce château respectable ,
Où l'on daigna m'aimer , où je fus si coupable.

(à l'Intendant.)

Vous , Monsieur , si jamais dans leur triste maison
Après cet attentat vous prononcez mon nom ,
J'ose vous conjurer de bien dire à Madame
Qu'elle a toujours régné jusqu'au fond de mon ame ,
Que j'aurais prodigué mon sang pour la servir ,
Que j'ai , pour la venger , demandé de mourir :

Daignez en dire autant à la noble Julie.

Hélas ! dans la maison mon enfance nourrie

Me laissait peu prévoir tant d'horribles malheurs.

Vous tous qui m'écoutez, pardonnez-moi mes pleurs,

Ils ne font pas pour moi... la source en est plus belle...

Adieu.... conduisez-moi.

L' I N T E N D A N T.

Que cette fin cruelle ,

Que ce jour malheureux doit bien se déplorer !

G U I L L O T.

Tout pleure , je ne fais s'il faut aussi pleurer.

Qu'on aime ce Charlot ! Charlot plaît, quoi qu'il fasse.

On n'en ferait pas tant pour moi.

B A B E T à ceux qui emmènent Charlot.

Messieurs , de grâce ,

Ne l'enlevez donc pas... suivons-le au moins des yeux.

G U I L L O T.

Allons , suivons aussi , car on est curieux.

S C E N E I I.

J U L I E , L' I N T E N D A N T.

J U L I E.

AH ! je respire enfin... Madame évanouie
 Reprend un peu ses sens et sa force affaiblie ;
 Ses femmes à l'envi , les miennes tour à tour
 Rendent ses yeux éteints à la clarté du jour.

Faut-il qu'en cet état la nourrice fidelle,
 Devant la secourir, ne soit pas auprès d'elle !
 Vainement je la cherche, on ne la trouve pas.

L' I N T E N D A N T.

Elle éprouve elle-même un funeste embarras :
 Par une fausse porte elle s'est éclipsée.
 Je prends part aux chagrins dont elle est oppressée.
 Elle est pour son malheur mère du meurtrier.

J U L I E.

Pourquoi nous fuir ? pourquoi de nous se défier ?
 Le roi viendra bientôt : son seul aspect fait grâce,
 Son grand cœur doit la faire.

L' I N T E N D A N T.

On peut punir l'audace
 D'un bourgeois champenois qui tue un grand seigneur :
 L'exemple est dangereux après ces temps d'horreur,
 Où l'Etat déchiré par nos guerres civiles
 Vit tous les droits sans force, et les lois inutiles.
 A peine nous fortons de ces temps orageux.
 Henri, qui fait sur nous briller des jours heureux,
 Veut que la loi gouverne, et non pas qu'on la brave.

J U L I E.

Non, le brave Henri ne peut punir un brave.
 Je suis la cause, hélas ! de cet affreux malheur ;
 Ne me reprochant rien dans ma simple candeur,
 J'ai cru qu'on n'avait point de reproche à me faire.
 Ce malheureux Marquis, dans sa fotte colère,

Se croyant tout permis , a forcé cet enfant
 A tuer son seigneur , et fort innocemment.
 Je saurai recourir à la clémence auguste ,
 Aux bontés de ce roi galant autant que juste.
 Je n'avais répété ce menuet que pour lui ;
 Il y fera sensible , il fera notre appui.

L' I N T E N D A N T.

Dieu le veuille !

S C E N E I I I.

JULIE , L'INTENDANT , BABET.

B A B E T.

AU secours ! ah mon Dieu , la misère !
 Protégez-nous , Madame , en cette horrible affaire.
 Les filles ont recours à vous dans la maison.

J U L I E.

Quoi , Babet ?

B A B E T.

C'est Charlot que l'on fourre en prison.

J U L I E.

O Ciel !

B A B E T.

Des gens tout noirs des pieds jusqu'à la tête
 L'ont fait conduire , hélas ! d'un air bien malhonnête.
 Pour comble de malheur , le roi dans le logis
 Ne viendra point , dit-on , comme il l'avait promis.

On ne dansera point, plus de fête... Ah, Madame!
Que de maux à la fois! Tout cela perce l'ame.

J U L I E.

Charlot est en prison!

L' I N T E N D A N T.

Cela doit aller loin.

B A B E T.

Hélas! de le sauver prenez sur vous le soin.
Chacun vous aidera; tout le château vous prie.
Les morts ont toujours tort, et Charlot est en vie.

L' I N T E N D A N T.

Hélas! je doute fort qu'il y soit bien long-temps.

J U L I E.

Madame fort déjà de ses appartemens.
Dans quel accablement elle est ensevelie!

S C E N E I V.

Les acteurs précédens, LA COMTESSE, *soutenue*
par deux suivantes.

L A C O M T E S S E.

MES filles, laissez-moi; que je parle à Julie.
Dans ma chambre avec moi je ne ferais rester.

L' I N T E N D A N T à Babet.

Elle veut être seule, il faut nous écarter.

(ils sortent.)

LA COMTESSE , *se jetant dans un fauteuil.*

O ma chère Julie ! en ma douleur profonde ,
Ne m'abandonnez pas.... je n'ai que vous au monde.

J U L I E.

Vous m'avez tenu lieu d'une mère ; et mon cœur
Répond toujours au vôtre et sent votre malheur.

L A C O M T E S S E.

Ma fille, voilà donc quel est votre hymenée ;
Ah ! j'avais espéré vous rendre fortunée.

J U L I E.

Je pleure votre sort.... et je fais m'oublier.

L A C O M T E S S E.

Le roi même en ces lieux devait vous marier.
Au lieu de cette fête et si fainte et si chère ,
J'ordonne de mon fils la pompe funéraire !
Ah Julie !

J U L I E.

En ce temps , en ce séjour de pleurs ,
Comment de la maison faire au roi les honneurs ?

L A C O M T E S S E.

J'envoie auprès de lui , je l'instruis de ma perte ;
Il plaindra les horreurs où mon ame est ouverte ;
Il aura des égards ; il ne mêlera pas
L'appareil des festins à celui du trépas.
Le roi ne viendra point.... tout a changé de face.

J U L I E.

Ainsi... le meurtrier,.. n'aura donc point sa grâce ?

L A C O M T E S S E.

Il est bien criminel.

J U L I E.

Il s'est vu bien pressé.

A ce coup malheureux le Marquis l'a forcé.

L A C O M T E S S E, *en pleurant.*

Il devait fuir plutôt.

J U L I E.

Votre fils en colère....

L A C O M T E S S E, *se levant.*

Il devait dans mon fils respecter une mère.

Le fils de sa nourrice, ô Ciel ! tuer mon fils !

Cette femme, après tout, dont les soins infinis

Ont conduit leur enfance, et qui tous deux les aime,

En ne paraissant point le condamne elle-même.

J U L I E.

Vous aviez protégé ce jeune malheureux.

L A C O M T E S S E.

Je l'aimais tendrement ; mon fort est plus affreux,

Son attentat plus grand.

J U L I E.

Faudra-t-il qu'il périsse ?

L A C O M T E S S E.

Quoi ? deux morts au lieu d'une !

J U L I E.

Hélas ! notre nourrice

Ferait donc la troisième.

LA

LA COMTESSE.

Ah ! je n'en puis douter.
Elle est mère.... et je fais ce qu'il en doit coûter.
Hélas ! ne parlons point de vengeance et de peine ;
Ma douleur me suffit.

(on entend du bruit.)

JULIE.

Quelle rumeur soudaine ?

*(le peuple derrière le théâtre.)*Vive le roi ! le roi ! le roi ! le roi ! le roi ! *(b)*

SCENE V.

Les Personnages précédens , M^{me} AUBONNE.M^{me} AUBONNE.

Ce n'est pas lui , Madame , hélas ! ce n'est que moi.
J'ai laissé ce bon prince à moins d'un quart de lieue ,
J'ai précédé sa cour avec sa garde bleue ;
J'avais pris des chevaux ; et je viens à genoux
Révéler votre sort et mon crime envers vous.
Le roi m'a pardonné ma fraude et mon audace.
Je ne mérite pas que vous me fassiez grâce.

LA COMTESSE.

Quoi ! malheureuse ! as-tu paru devant le roi !

M^{me} AUBONNE.

Madame , je l'ai vu tout comme je vous voi :

Théâtre. Tome VIII.

† Cc

Ce monarque adoré ne rebute personne ;
 Il écoute le pauvre , il est juste , il pardonne ,
 J'ai tout dit.

L A C O M T E S S E.

Qu'as-tu dit ? quels étranges discours
 Redoublent ma douleur et l'horreur de mes jours !
 Laisse-moi.

M^{me} A U B O N N E.

Non , fachez cet important mystère :
 Charlot est plein de vie , et vous êtes sa mère.

L A C O M T E S S E.

Où suis-je ? juste Dieu ! pourrais-je m'en flatter ?
 Ah ! Julie , entends-tu ?

J U L I E.

J'aime à n'en point douter.

M^{me} A U B O N N E.

Hélas ! vous auriez pu sur son noble visage
 Du comte de Givry voir la parfaite image.
 Il vous souvient assez qu'en ces temps pleins d'effroi
 Où la ligue accablait les partisans du roi ,
 Votre époux opprimé cacha dans ma chaumière
 Cet enfant dont les yeux s'ouvraient à la lumière ;
 Vous voulûtes bientôt le tenir dans vos bras ,
 Ce malheureux enfant touchait à son trépas :
 Je vous donnai le mien. Vous fûtes trop flattée
 De la fatale erreur où vous fûtes jetée.
 Votre fils réchappa , mais l'échange était fait.
 Un enfant supposé dans vos bras s'élevait ,

Vos soins vous attachaient à cette créature,
 Et l'habitude en vous tint lieu de la nature.
 Mon mari, que le roi vient de faire appeler,
 Interrogé par lui, vient de tout révéler.
 C'est un brave soldat que ce grand prince estime.
 Tout est prouvé.

L A C O M T E S S E.

Julie, heureux jour, heureux crime!

J U L I E.

Madame, cette fois, voici le grand Henri.

S C E N E V I et dernière.

Les personnages précédens, LE ROI et toute sa cour,
 CHARLOT.

L E R O I.

JE viens mettre en vos bras le comte de Givry,
 Le fils de mon ami, qui le fera lui-même.
 Je rends grâces au ciel dont la bonté suprême
 Par le coup inoui d'un étrange moyen
 A fait votre bonheur, et préparé le mien.
 Je vous rends votre fils, et j'honore sa mère;
 Il me suivra demain dans la noble carrière
 Où de tout temps, Madame, ont couru vos aïeux.
 Déjà nos ennemis approchent de ces lieux;

Cc 2

Je cours de ce château dans le champ de la gloire ;
 Mon fort est de chercher la mort ou la victoire.
 Votre fils combattra , Madame , à mes côtés.
 Mais , délivrés tous deux de nos adverstés ,
 Ne songeons qu'à goûter un moment si prospère.

L A C O M T E S S E .

Adorons des Français le vainqueur et le père.

Fin du troisième et dernier acte.

V A R I A N T E S

D E C H A R L O T

O U L A C O M T E S S E D E G I V R Y ,

(a) J E fais ce que je dois.
Il m'eût été bien doux de consacrer ma vie
A servir dignement la divine Julie.
Heureux qui , recherchant la gloire et le danger ,
Entre un héros et vous pourrait se partager !
Heureux à qui l'éclat d'une illustre naissance
A permis de nourrir cette noble espérance !
Pour moi qu'aux derniers rangs le fort veut captiver ,
Vers la gloire de loin si je puis m'élever ,
Si quelque occasion , quelque heureux avantage ,
Peut jamais pour mon prince exercer mon courage ,
De vous , de vos bontés , je voudrais obtenir
Pour prix de tout mon sang un léger souvenir.

J U L I E .

Ah ! je me souviendrai de vous toute ma vie.
Elevée avec vous , moi ! que je vous oublie !
Mais vous ne quittez point la maison pour jamais.
Madame la Comtesse et ses dignes bienfaits ,
Une très-bonne mère , et s'il le faut , moi-même ,
Tout vous doit rappeler , tout le château vous aime.
Ma bonne , ordonnez - lui de revenir souvent.

M^{me} A U B O N N E , *en soupirant.*

Je ne souffrirai pas un long éloignement.

C H A R L O T .

Ah ! ma mère , à mon cœur il manque l'éloquence.
Peignez - lui les transports de ma reconnaissance ;
Faites - moi mieux parler que je ne puis.

J U L I E.

Charlot....

.....

L A C O M T E S S E.

Dans l'état où je suis, ô Ciel ! il vient chez moi !

S C E N E V.

LE COURRIER *en bottes, qui était parti au premier acte, arrive.*

J U L I E.

C H A R L O T fera sauvé.

L E C O U R R I E R.

Le duc de Bellegarde

Dans la cour à l'instant vient avec une garde.
Pour la seconde fois le peuple s'est mépris.

J U L I E.

Le roi ne viendra point ?

L E C O U R R I E R.

Je n'en ai rien appris.

Il est à la distance à peu-près d'une lieue,
Dans un petit village avec sa garde bleue.

J U L I E.

Il viendra, j'en suis sûre.

S C E N E VI.

LE DUC DE BELLEGARDE arrive, suivi de plusieurs domestiques de la maison. On prépare trois fauteuils.

LA COMTESSE, allant au-devant de lui.

AH! Monsieur, vous venez
Consoler, s'il se peut, mes jours infortunés.

LE DUC.

Je l'espère, Madame; ici le roi m'envoie :
Je viens à vos douleurs mêler un peu de joie.

(à Julie qui veut sortir.)

Mademoiselle, il faut que je vous parle aussi ;
Votre aimable présence est nécessaire ici.
Sur le destin d'un fils, Madame, et sur le vôtre
Daignez avec bonté m'écouter l'une et l'autre.

(il s'assied entre elles.)

Une madame Aubonne, accourant vers le roi,
S'est jetée à ses pieds, a parlé devant moi :
Le roi, vous le savez, ne rebute personne.

LA COMTESSE.

Ce prince daigne être homme.

JULIE.

Ah, l'ame grande et bonne !

LE DUC.

Cette femme à mon maître a dit de point en point
Ce que je vais conter... ne vous affligez point,
Madame, et jusqu'au bout souffrez que je m'explique.
Vous aviez dans ses mains mis votre fils unique :
On le crut mort long-temps ; vous n'aviez jamais vu
Ce fils infortuné, de sa mère inconnu ?

LA COMTESSE.

Il est trop vrai.

L E D U C.

C'était au temps même où la guerre,
Ainsi que tout l'Etat, défolait votre terre.
Cette femme craignit vos reproches, vos pleurs :
Elle crut vous servir en trompant vos douleurs ;
Et sans doute en secret elle fut trop flattée
De la fatale erreur où vous fûtes jetée.
Vous demandiez ce fils, elle donna le sien.

L A C O M T E S S E.

Ah ! tout mon cœur s'échappe : ah grand Dieu !

J U L I E.

Tout le mien

Est faisi, transporté.

L A C O M T E S S E.

Quel bonheur !

J U L I E.

Quelle joie !

L A C O M T E S S E.

Qu'on amène mon fils, courons, que je le voie.
Mais ferait-il bien vrai ? . . .

L E D U C.

Rien n'est plus avéré.

L A C O M T E S S E.

Ah ! si j'avais rempli ce devoir si sacré
De ne pas confier au lait d'une étrangère
Le pur sang de mon sang, et d'être vraiment mère,
On n'aurait jamais fait cet affreux changement.

L E D U C.

Il est bien plus commun qu'on ne croit.

L A C O M T E S S E.

Quelle preuve avez-vous ? quel témoin ? quel indice ?
Cependant

L E D U C.

Le ciel, avec le roi, vous a rendu justice.
Votre fils réchappa ; mais l'échange était fait.
Cet enfant supposé dans vos bras s'élevait.

Vos

Vos soins vous attachaient à cette créature ,
 Et l'habitude en vous passait pour la nature.
 La nourrice voulut dissiper votre erreur ;
 Elle n'osa jamais alarmer votre cœur ,
 Craignant en disant vrai de passer pour menteuse ;
 Et la vérité même était trop dangereuse.
 Dans un billet secret avec soin cacheté ,
 Son mari vieux soldat mit cette vérité.
 Le billet déposé dans les mains d'un notaire ,
 Produit aux yeux du roi , découvre le mystère.
 Le soldat même , à part interrogé long-temps ,
 Menacé de la mort , menacé des tourmens ,
 D'un air simple et naïf a conté l'aventure.
 Son grand âge n'est pas le temps de l'imposture :
 Il touche au jour fatal où l'homme ne ment plus.
 Il a tout confirmé : des témoins entendus
 Sur le lieu , sur le temps , sur chaque circonstance ,
 Ont sous les yeux du roi mis l'entière évidence.
 On ne le trompe point ; il fait fonder les cœurs :
 Art difficile et grand qu'il doit à ses malheurs.
 Ajouterai-je encor que j'ai vu ce jeune homme
 Que pour aimable et brave ici chacun renomme.
 De votre père , hélas ! c'est le portrait vivant ;
 Votre père mourut quand vous étiez enfant ,
 Massacré près de moi dans l'horrible journée
 Qui sera de l'Europe à jamais condamnée.
 C'est lui-même , vous dis-je : oui , c'est lui ; je l'ai vu :
 Frappé de son aspect , j'en suis encore ému ;
 J'en pleure en vous parlant.

L A C O M T E S S E .

Vous ravissez mon ame.

J U L I E .

Que je fens vos bienfaits !

L E D U C .

Agréez donc , Madame ,

Que la triste nourrice , appuyant mes récits ,
 Puisse ici retrouver son véritable fils.

Théâtre. Tome VIII.

† Dd

Il était expirant ; mais on espère encore
 Qu'il pourra réchapper : sa mère vous implore ;
 Elle vient : la voici qui tombe à vos genoux.

(b) S C E N E VI et dernière.

Les Acteurs précédens : M^{me} AUBONNE , CHARLOT.

M^{me} AUBONNE, *se jetant aux pieds de la Comtesse.*

J'AI mérité la mort.

L A C O M T E S S E.

C'est assez , levez - vous :

Je dois vous pardonner puisque je suis heureuse.
 Tu m'as rendu mon sang.

(*la porte s'ouvre : Charlot paraît avec tous les domestiques.*)

C H A R L O T dans l'enfoncement , *avançant quelques pas.*

O destinée affreuse !

Où me conduisez - vous ?

L A C O M T E S S E, *courant à lui.*

Dans mes bras , mon cher fils !

C H A R L O T.

Vous ! ma mère !

L E D U C.

Oui , sans doute.

J U L I E.

O Ciel ! je te bénis.

L A C O M T E S S E, *le tenant embrassé.*

Oui , reconnais ta mère ; oui , c'est toi que j'embrasse ;
 Tu fauras tout.

J U L I E.

Il est bien digne de sa race.

(*le peuple derrière le théâtre.*)

Vive le roi ! le roi ! le roi ! vive le roi !

L E D U C .

Pour le coup c'est lui-même. Allons tous : c'est à moi
De présenter le fils, et la mère, et Julie.

L A C O M T E S S E .

Je succombe au bonheur dont ma peine est fuivie.

C H A R L O T , marquis.

Je ne fais où je suis.

L A C O M T E S S E .

Rendons grâce à jamais
Au duc de Bellegarde, au grand roi des Français. . . .
Mon fils !

C H A R L O T , marquis.

J'en ferai digne.

J U L I E .

Il nous fait tous renaître.

L A C O M T E S S E .

Allons tous nous jeter aux pieds d'un si bon maître.

C H A R L O T , marquis.

Henri n'est pas le seul dont j'adore la loi.

(*tout le monde crie.*)

Vive le roi ! le roi ! le roi ! vive le roi !

Fin des Variantes.

LE
DEPOSITAIRE,
COMEDIE DE SOCIÉTÉ.

Jouée à la campagne en 1767.

D d 3

DEPOSITARIA

COMUNIDAD DE BARRIO

de la comunidad de

P R E F A C E.

L'ABBÉ de *Châteauneuf*, auteur du Dialogue sur la musique des anciens, ouvrage savant et agréable, rapporte à la page 116 l'anecdote suivante :

„ *Molière* nous cita mademoiselle *Ninon*
„ de *l'Enclos*, comme la personne qu'il
„ connaissait sur qui le ridicule faisait une
„ plus prompte impression, et nous apprit
„ qu'ayant été la veille lui lire son *Tar-*
„ *tuffe* (selon sa coutume de la consulter
„ sur tout ce qu'il faisait), elle l'avait payé
„ en même monnaie par le récit d'une
„ aventure qui lui était arrivée avec un
„ scélérat à peu-près de cette espèce, dont
„ elle lui fit le portrait avec des couleurs
„ si vives et si naturelles, que si sa pièce
„ n'eût pas été faite, nous disait-il, il ne
„ l'aurait jamais entreprise, tant il se serait
„ cru incapable de rien mettre sur le théâtre
„ d'aussi parfait que le *Tartuffe* de made-
„ moiselle *l'Enclos*. „

Supposé que *Molière* ait parlé ainsi, je ne fais à quoi il pensait. Cette peinture d'un faux dévot, si vive et si brillante dans la bouche de *Ninon*, aurait dû au contraire exciter *Molière* à composer sa comédie du *Tartuffe* s'il ne l'avait pas déjà faite. Un génie tel que le sien eût vu tout d'un coup dans le simple récit de *Ninon* de quoi construire son inimitable pièce, le chef-d'œuvre du bon comique, de la saine morale, et le tableau le plus vrai de la fourberie la plus dangereuse. D'ailleurs, il y a, comme on fait, une prodigieuse différence entre raconter plaisamment, et intriguer une comédie supérieurement.

L'aventure dont parlait *Ninon* pouvait fournir un bon conte, sans être la matière d'une bonne comédie.

Je me souviens qu'étant un jour dans la nécessité d'emprunter de l'argent d'un usurier, je trouvai deux crucifix sur sa table. Je lui demandai si c'étaient des gages de ses débiteurs; il me répondit que non,

mais qu'il ne fe fait jamais de marché qu'en présence du crucifix. Je lui repartis qu'en ce cas un seul fuffifait, et que je lui confeillais de le placer entre les deux larrons. Il me traita d'impie, et me déclara qu'il ne me prêterait point d'argent. Je pris congé de lui; il courut après moi fur l'efcalier, et me dit, en fe faisant le figne de la croix, que fi je pouvais l'affurer que je n'avais point eu de mauvaises intentions en lui parlant, il pourrait conclure mon affaire en confcience. Je lui répondis que je n'avais eu que de très-bonnes intentions. Il fe réfolut donc à me prêter fur gages à dix pour cent pour fix mois, retint les intérêts par devers lui, et au bout des fix mois il difparut avec mes gages qui valaient quatre ou cinq fois l'argent qu'il m'avait prêté. La figure de ce galant homme, fon ton de voix, toutes fes allures étaient fi comiques, qu'en les imitant j'ai fait rire quelquefois des convives à qui je racontais cette petite hiftoriette. Mais certainement fi j'en avais

voulu faire une comédie , elle aurait été des plus infipides.

Il en est peut-être ainsi de la comédie du *Dépositaire*. Le fonds de cette pièce est ce même conte que mademoiselle l'*Enclos* fit à *Molière*. Tout le monde fait que *Gourville* ayant confié une partie de son bien à cette fille si galante et si philosophe, et une autre à un homme qui passait pour très-dévot , le dévot garda le dépôt pour lui, et celle qu'on regardait comme peu scrupuleuse le rendit fidèlement sans y avoir touché.

Il y a aussi quelque chose de vrai dans l'aventure des deux frères. Mademoiselle l'*Enclos* racontait souvent qu'elle avait fait un honnête homme d'un jeune fanatique, à qui un fripon avait tourné la tête, et qui ayant été volé par des hypocrites , avait renoncé à eux pour jamais.

De tout cela on s'est avisé de faire une comédie qu'on n'a jamais osé montrer qu'à quelques intimes amis. Nous ne la donnons

pas comme un ouvrage bien théâtral ; nous pensons même qu'elle n'est pas faite pour être jouée. Les usages , le goût font trop changés depuis ce temps-là. Les mœurs bourgeoises semblent bannies du théâtre. Il n'y a plus d'ivrognes : c'est une mode qui était trop commune du temps de *Ninon*. On fait que *Chapelle* s'enivrait presque tous les jours. *Boileau* même dans ses premières satires, le sobre *Boileau* parle toujours de bouteilles de vin, et de trois ou quatre cabaretiers ; ce qui ferait aujourd'hui insupportable.

Nous donnons seulement cette pièce comme un monument très-singulier, dans lequel on retrouve mot pour mot ce que pensait *Ninon* sur la probité et sur l'amour, Voici ce qu'en dit l'abbé de *Châteauneuf*, page 121 :

„ Comme le premier usage qu'elle a fait
„ de sa raison a été de s'affranchir des
„ erreurs vulgaires, elle a compris de bonne
„ heure qu'il ne peut y avoir qu'une même

„ morale pour les hommes et pour les fem-
„ mes. Suivant cette maxime qui a toujours
„ fait la règle de sa conduite, il n'y a ni
„ exemple ni coutume qui pût lui faire
„ excuser en elle la fausseté, l'indiscrétion,
„ la malignité, l'envie, et tous les autres
„ défauts, qui, pour être ordinaires aux
„ femmes, ne blessent pas moins les pre-
„ miers devoirs de la société.

„ Mais ce principe, qui lui fait ainsi
„ juger des passions selon ce qu'elles font
„ en elles-mêmes, l'engage aussi, par une
„ suite nécessaire, à ne les pas condamner
„ plus sévèrement dans l'un que dans l'autre
„ sexe. C'est pour cela, par exemple,
„ qu'elle n'a jamais pu respecter l'autorité
„ de l'opinion dans l'injustice qu'ont les
„ hommes de tirer vanité de la même pas-
„ sion à laquelle ils attachent la honte des
„ femmes, jusqu'à en faire leur plus grand,
„ ou plutôt leur unique crime, de la
„ même manière qu'on réduit aussi leurs
„ vertus à une seule, et que la probité,

„ qui comprend toutes les autres , est une
„ qualification aussi inusitée à leur égard
„ que si elles n'avaient aucun droit d'y
„ prétendre. „

Ce caractère est précisément le même qu'on retrouve dans la pièce , et ces traits nous ont paru suffire pour rendre l'ouvrage précieux à tous les amateurs des singularités de notre littérature , et surtout à ceux qui cherchent avec avidité tout ce qui concerne une personne aussi singulière que mademoiselle *Ninon l'Enclos*. Le lecteur est seulement prié de faire attention que ce n'est pas la *Ninon* de vingt ans , mais la *Ninon* de quarante.

P E R S O N N A G E S.

NINON, femme de trente-cinq à quarante ans, très-bien mise; grand caractère du haut comique.

GOURVILLE l'aîné, grand nigaud, habillé de noir, mal boutonné, une mauvaise perruque de travers, l'air très-gauche.

GOURVILLE le jeune, petit-maître du bon ton.

M. GARANT, marguillier, en manteau noir, large rabat, large perruque, pesant ses paroles, et l'air recueilli.

L'avocat PLACEY, en rabat et en robe, l'air empesté, et déclamant tout.

M. AGNANT, bon bourgeois, buveur, et non pas ivrogne de comédie.

M^{me} AGNANT, habillée et coiffée à l'antique, bourgeoise acariâtre.

LISSETTE, } valets de comédie dans
PICARD, } l'ancien goût.

*La scène est chez mademoiselle Ninon l'Enclos,
au Marais.*

L E

DEPOSITAIRE,

C O M E D I E.

A C T E P R E M I E R.

S C E N E P R E M I E R E.

N I N O N , G O U R V I L L E le jeune.

Le jeune G O U R V I L L E.

A I N S I , belle Ninon , votre philosophie
Pardonne à mes défauts , et souffre ma folie.
De ce jeune étourdi vous daignez prendre soin.
Vous êtes tolérante , et j'en ai grand besoin.

N I N O N .

Jaime assez , cher Gourville , à former la jeunesse.
Le fils de mon ami vivement m'intéresse ;
Je touche à mon hiver , et c'est mon passe-temps
De cultiver en vous les fleurs d'un beau printemps.
N'étant plus bonne à rien désormais pour moi-même,
Je suis pour le conseil ; voilà tout ce que j'aime ;
Mais la sévérité ne me va point du tout.
Hélas ! on fait assez que ce n'est point mon goût.
L'indulgence à jamais doit être mon partage ;
J'en eus un peu besoin quand j'étais à votre âge.

Eh bien, vous aimez donc cette petite Agnant?

Le jeune GOURVILLE.

Oui, ma belle Ninon.

NINON.

C'est une aimable enfant.

Sa mère quelquefois dans la maison l'amène.

J'ai l'œil bon; j'ai prévu de loin votre fredaine;

Mais est-ce un simple goût, une inclination?

Le jeune GOURVILLE.

Du moins pour le présent c'est une passion.

Un certain avocat pour mari se propose;

Mais auprès de la fille il a perdu sa cause.

NINON.

Je crois que mieux que lui vous avez su plaider.

Le jeune GOURVILLE.

Je suis assez heureux pour la persuader.

NINON.

Sans doute vous flattez et le père et la mère,

Et jusqu'à l'avocat: c'est le grand art de plaire.

Le jeune GOURVILLE.

J'y mets, comme je puis, tous mes petits talens.

Le père aime le vin.

NINON.

C'est un vice du temps,
La mode en passera. Ces buveurs me déplaisent,

Leur gaieté m'affourdit, leurs vains discours me pèsent;

J'aime peu leurs chansons, et je hais leur fracas;

La bonne compagnie en fait très-peu de cas.

Le

Le jeune GOURVILLE.

La mère Agnant est brusque , emportée et revêche ,
Sotte , un oison bridé devenu pie-grièche ;
Bonne diableffe au fond.

N I N O N .

Oui , voilà trait pour trait
De nos très-fots voisins le fidelle portrait.
Mais on doit se plier à souffrir tout le monde ;
Les plats et lourds bourgeois dont cette ville abonde ,
Les grands airs de la cour , les faux airs de Paris ,
Nos étourdis seigneurs , nos pincés beaux esprits :
C'est un mal nécessaire , et que souvent j'effuie.
Pour ne pas trop déplaire il faut bien qu'on s'ennuie.

Le jeune GOURVILLE.

Mais Sophie est charmante et ne m'ennuîra pas.

N I N O N .

Ah ! je vous avoûrai qu'elle est pleine d'appas.
Aimez-la , quittez-la , mon amitié tranquille
A vos goûts , quels qu'ils soient , fera toujours facile.
A la droite raison dans le reste soumis ,
Changez de voluptés , ne changez point d'amis ;
Soyez homme d'honneur , d'esprit et de courage ,
Et livrez-vous sans crainte aux erreurs du bel âge.
Quoi qu'en disent l'Astrée et Clélie et Cyrus ,
L'amour ne fut jamais dans le rang des vertus ;
L'amour n'exige point de raison , de mérite. (a)

(a) Ce sont les propres paroles de Ninon , dans le petit livre de l'abbé de Châteauneuf.

J'ai vu des fots qu'on prend, des gens de bien qu'on quitte,
Je fus, et tout Paris l'a souvent publié,
Infidelle en amour, fidelle en amitié.

Je vous chéris, Gourville, et pour toute ma vie,
Votre père n'eut pas de plus constante amie :
Dans des temps malheureux il arrangea mon bien ;
Je dois tout à ses soins ; sans lui je n'aurais rien.
Vous savez à quel point j'avais sa confiance :
C'est un plaisir pour moi que la reconnaissance ;
Elle occupe le cœur ; je n'ai point de parens,
Et votre frère et vous me tenez lieu d'enfans.

Le jeune G O U R V I L L E.

Votre exemple m'instruit, votre bonté m'accable.
Ninon dans tous les temps fut un homme estimable.

N I N O N.

Parlons donc, je vous prie, un peu solidement.
Vous n'êtes pas, je crois, fort en argent comptant ?

Le jeune G O U R V I L L E.

Pas trop.

N I N O N.

Voici le temps où de votre fortune
Le nœud très-délicat, l'intrigue peu commune,
Grâce à monsieur Garant, pourra se débrouiller.

Le jeune G O U R V I L L E.

Ce bon monsieur Garant me fait toujours bâiller.
Il est si compassé, si grave, si sévère !
Je rougis devant lui d'être fils de mon père.

Il me fait trop sentir que par un fort fâcheux
Il manque à mon baptême un paragraphe ou deux.

N I N O N.

On omit, il est vrai, le mot de légitime.
Gourville votre père eut la publique estime ;
Il eut mille vertus ; mais il eut, entre nous,
Pour les beaux nœuds d'hymen de merveilleux dégoûts.
La rigueur de la loi (peut-être un peu trop sage)
A votre frère, à vous, ravit tout héritage.
Vous ne possédez rien ; mais ce monsieur Garant,
Son banquier autrefois, et son correspondant,
Pour deux cents mille francs étant son légataire,
N'en est, vous le savez, que le dépositaire.
Il fera son devoir ; il l'a dit devant moi ;
L'honneur est plus puissant, plus sacré que la loi.

Le jeune G O U R V I L L E.

Je voudrais que l'honneur fût un peu plus honnête.
Cet homme de sermons me rompt toujours la tête :
Directeur d'hôpitaux, syndic et marguillier,
Il n'a daigné jamais avec moi s'égayer.
Il prétend que je suis une tête légère,
Un jeune dissolu, sans mœurs, sans caractère,
Jouant, courant le bal, les filles, les buveurs :
Oui, je suis débauché ; mais parbleu j'ai des mœurs ;
Je ne dois rien, je suis fidelle à mes promesses ;
Je n'ai jamais trompé, pas même mes maîtresses ;
Je bois sans m'enivrer ; j'ai tout payé comptant ;
Je ne vais point jouer quand je n'ai point d'argent.

E c 2

Tout marguillier qu'il est , ma foi , je le défie
De mener dans Paris une meilleure vie.

N I N O N.

Il est un temps pour tout.

Le jeune G O U R V I L L E.

Monfieur mon frère aîné ,

Je l'avoue , a l'esprit tout autrement tourné.

Il est fage et profond , fa conduite est aultère ;

Il lit les vieux auteurs et ne les entend guère ;

Il méprife le monde : eh bien , qu'il foit un jour

Pour prix de fes vertus marguillier à fon tour ;

Et que monfieur Garant , qui dans tout le gouverne ,

Lui donne plus qu'à moi. Ce qui feul me concerne ,

C'est le plaifir ; l'argent , voyez-vous , ne m'est rien ;

Je fuis affez content d'un honnête entretien.

L'avarice est un monfire ; et pourvu que je puiſſe

Supplanter l'avocat , mon fort est trop propice.

N I N O N.

Tout réuffit aux gens qui font doux et joyeux.

Pour monfieur votre aîné , c'est un fou sérieux :

Un précepteur maudit , maîtrifant fa jeunefſe ,

Chargea d'un joug peſant fa docile faiblesſe ,

De ſombres viſions tourmenta fon eſprit ,

Et l'âge a conſervé ce que l'enfance y mit.

Il s'est fait à lui-même un bien triſte eſclavage.

Malheur à tout eſprit qui veut être trop fage.

J'ai bonne opinion , je vous l'ai déjà dit ,

D'un jeune écervelé , quand il a de l'eſprit.

Mais un jeune pédant , fût-il très-estimable ,
Deviendra , s'il persifle , un être insupportable.
Je ris lorsque je vois que votre frère a fait
L'extravagant dessein d'être un homme parfait.

Le jeune G O U R V I L L E .

Un pédant chez Ninon est un plaisant prodige !

N I N O N .

Le parti qu'il a pris n'est pas ce qui m'afflige :
J'aime les gens de bien , mais je hais les cagots ,
Et je crains les fripons qui gouvernent les fots.

Le jeune G O U R V I L L E .

Voilà le marguillier.

S C E N E II.

NINON , le jeune GOURVILLE , M. GARANT
*en manteau noir , grand rabat , gants blancs , large
perruque.*

M. G A R A N T .

JE me suis fait attendre.
Le temps , vous le savez , est difficile à prendre.
Mes emplois font bien lourds.

N I N O N .

Je le fais.

M. G A R A N T .

Bien pesans.

N I N O N .

C'est ajouter beaucoup.

M. GARANT.

Sans mes soins vigilans,
Sans mon activité. . . .

N I N O N.

Fort bien.

M. GARANT.

Sans ma prudence,
Sans mon crédit. . . .

N I N O N.

Encor !

M. GARANT.

L'œuvre aurait pu, je pense,
Souffrir un grand déchet ; mais j'ai tout réparé.

Le jeune GOURVILLE.

Ah ! tout Paris en parle , et vous en fait bon gré.

M. GARANT.

Les pauvres font d'ailleurs si pauvres ! leurs souffrances
Me percent tant le cœur , que de leurs doléances
Je m'afflige toujours.

N I N O N.

Il faut les secourir ;

C'est un devoir sacré.

M. GARANT.

Leurs maux me font souffrir !

Le jeune GOURVILLE.

Vous régissez si bien leur petite finance
Que les pauvres bientôt feront dans l'opulence.

N I N O N.

Çà, Monsieur l'aumônier, vous savez que céans
 Il est, ainsi qu'ailleurs, de jeunes indigens ;
 Ils sont recommandés à vos nobles largeesses.
 Vous n'avez pas, sans doute, oublié vos promesses.

M. G A R A N T.

Vous savez que mon cœur est toujours pénétré
 Des extrêmes bontés dont je fus honoré
 Par ce parfait ami, ce cher monsieur Gourville,
 Si bon pour ses amis qui fut toujours utile
 A tous ceux qu'il aima qui fut si bon pour moi,
 Si généreux ! . . . je fais tout ce que je lui doi.
 L'honneur, la probité, l'équité, la justice,
 Ordonnent qu'un ami sans réserve accomplisse
 Ce qu'un ami voulait.

N I N O N.

Ah ! que c'est parler bien !

Le jeune G O U R V I L L E.

Il est fort éloquent.

M. G A R A N T.

Que dites-vous là ?

Le jeune G O U R V I L L E.

Rien.

N I N O N , *le contrefaisant.*

Je me flatte, je crois, je suis persuadée,
 Je me sens convaincue, et surtout j'ai l'idée
 Que vous rendrez bientôt les deux cents mille francs
 A votre ami si cher, ès mains de ses enfans.

M. GARANT.

Madame , il faut payer ses dettes légitimes ;
 Et les moindres délais en ce cas font des crimes ;
 L'honneur , la probité , le sens et la raison
 Demandent qu'on s'applique avec attention
 A remplir ses devoirs , à ne nuire à personne ,
 A voir quand et comment , à qui , pourquoi l'on donne,
 A bien considérer si le droit est lésé ,
 Si tout est bien en ordre.

N I N O N .

Eh ! rien n'est plus aisé....

Des deux cents mille francs n'êtes-vous pas le maître?

M. GARANT.

Oh oui : son testament le fait assez connaître.
 Je les dois recevoir en louis trébuchans.

N I N O N .

Eh bien , à chacun d'eux donnez cent mille francs.

Le jeune G O U R V I L L E .

Le compte est clair et net.

M. GARANT.

Oui , cette arithmétique
 Est parfaite en son genre , et n'a point de réplique ;
 Egales portions.

N I N O N .

Par cette égalité
 Vous assurez la paix de leur société.

M.

M. G A R A N T .

Soyez sûre que l'un n'aura pas plus que l'autre ,
Quand j'aurai tout réglé.

N I N O N .

Quelle idée est la vôtre !
Tout est réglé , Monsieur

M. G A R A N T .

Il faudra mûrement
Consulter sur ce cas quelque avocat savant ,
Quelque bon procureur , quelque habile notaire
Qui puisse prévenir toute fâcheuse affaire.
Il faut fermer la bouche aux malins héritiers ,
Qui pourraient méchamment répéter les deniers.

Le jeune G O U R V I L L E .

Mon père n'en a point.

M. G A R A N T .

Hélas ! dès qu'on enterre
Un vieillard un peu riche , il sort de dessous terre
Mille collatéraux qu'on ne connaissait pas.
Voyez que de chagrins , de peines , d'embarras ,
Si jamais il fallait que par quelque artifice
J'éludasse les lois de la sainte justice !
L'honneur , vous le savez , qui doit conduire tout

N I N O N .

Le véritable honneur est très-fort de mon goût ,
Mais il fait écarter ces craintes ridicules.
Il est de certains cas où j'ai peu de scrupules.

Théâtre. Tome VIII.

† Ff

M. GARANT.

J'en suis persuadé , Madame , je le crois ;
 C'est mon opinion . . . mais la rigueur des lois ,
 De ces collatéraux les plaintes , les murmures ,
 Et les prétentions avec les procédures . . .

N I N O N .

Ayez des procédés ; je réponds du succès.

Le jeune G O U R V I L L E .

Ce n'est point là du tout une affaire à procès.

M. GARANT.

Vous ne connaissez pas , Madame , les affaires ,
 Leurs détours , leurs dangers , les lois et leurs mystères.

N I N O N .

Toujours cent mots pour un. Moi , je vais à l'instant
 Répondre à vos discours en un mot comme en cent.
 Mon cher petit Gourville , allez dire à Lifette
 Qu'elle m'apporte ici cette grande cassette.
 Elle fait ce que c'est.

Le jeune G O U R V I L L E .

J'y cours.

S C E N E I I I.

N I N O N , M. G A R A N T.

M. G A R A N T.

A V E C chagrin
 Je vois que ce jeune homme a pris un mauvais train,
 De mauvais sentimens une allure mauvaise.
 Je crains que s'il était un jour trop à son aise . . .
 Il ne se confirmât dans le mal

N I N O N.

Mais vraiment,
 Vous me touchez le cœur par un soin si prudent.

M. G A R A N T.

Il est fort libertin : une trop grande aisance . . .
 Trop d'argent dans les mains, trop d'or, trop d'opulence . . .
 Donne aux vices du cœur trop de facilité.

N I N O N.

On ne peut parler mieux ; mais trop de pauvreté
 Dans des dangers plus grands peut plonger la jeunesse :
 Je ne voudrais pour lui pauvreté ni richesse ;
 Point d'excès , mais son bien lui doit appartenir.

M. G A R A N T.

D'accord , c'est à cela que je veux parvenir.

N I N O N.

Et son frère ?

M. GARANT.

Ah ! pour lui ce sont d'autres affaires,
Vous avez des bontés qu'il ne mérite guères.

NINON.

Comment donc ?...

M. GARANT.

Vous avez acheté sous son nom,
Quand son père vivait, votre propre maison.

NINON.

Oui...

M. GARANT.

Vous avez mal fait.

NINON.

C'était un avantage
Que son père lui fit.

M. GARANT.

Mais cela n'est pas sage :
Nous y remédions ; je vous en parlerai :
J'ai d'honnêtes desseins que je vous confierai...
Vous êtes belle encore.

NINON.

Ah !

M. GARANT.

Vous savez, le monde...

NINON.

Ah, Monsieur !

M. GARANT.

Vous avez la science profonde

Des secrètes façons dont on peut se pouffer ,
Etre considéré , s'intriguer , s'avancer ;
Vous êtes éclairée , avifée et discrète.

N I N O N .

Et surtout patiente.

S C E N E I V .

NINON, M. GARANT, le jeune GOURVILLE,
LISETTE , un laquais.

L I S E T T E .

AH ! la lourde cassette !
Comment voulez-vous donc que j'apporte cela ?
Picard la traîne à peine.

N I N O N .

Allons , vite , ouvrons-la.

L I S E T T E .

C'est un vrai coffre-fort.

N I N O N .

C'est le très-faible reste
De l'argent qu'autrefois dans un péril funeste ,
Etant contraint de fuir , Gourville me laissa ;
Long-temps à son retour dans ce coffre il puifa ,
Le compte est de sa main. Allez tous deux sur l'heure
Donner à ses enfans le peu qu'il en demeure :
Ce fera pour chacun , je crois , deux mille écus.
Par un partage égal il faut qu'ils soient reçus.

Ff 3

Pour leurs menus plaisirs ils en feront usage ;
 Attendant que Monsieur fasse un plus grand partage.
(on remporte le coffre.)

L I S E T T E.

J'y cours , je fais compter.

Le jeune G O U R V I L L E.

L'adorable Ninon !

N I N O N à M. Garant.

Pour remplir son devoir il faut peu de façon ;
 Vous le voyez , Monsieur.

M. G A R A N T.

Cela n'est pas dans l'ordre ,
 Dans l'exacte équité ; la justice y peut mordre.
 Cette caisse au défunt appartient autrefois ;
 Et les collatéraux réclameront leurs droits :
 Il faut pour préalable en faire un inventaire.
 Je suis exécuteur qu'on dit testamentaire.

Le jeune G O U R V I L L E.

Eh bien , exécutez les généreux desseins
 D'un ami qui remet sa fortune en vos mains.

M. G A R A N T.

Allez , j'en suis chargé ; n'en foyez point en peine.

N I N O N.

Quand apporterez-vous cette petite aubaine
 Des deux cents mille francs en contrats bien dressés ?
 Et quand remplirez-vous ces devoirs si pressés ?

M. GARANT.

Bientôt. L'œuvre m'attend et les pauvres gémissent :
Lorsque je suis absent , tous les secours languissent.
Adieu...

(il fait deux pas et revient.)

Vous devriez employer prudemment
Ces quatre mille écus donnés légèrement.

N I N O N.

Eh , si donc !

M. GARANT , *revenant encore , la tirant à l'écart.*

La débauche , hélas ! de toute espèce ,
A la perdition conduira sa jeunesse.
Il dissipera tout ; je vous en avertis.

Le jeune G O U R V I L L E.

Hem , que dit-il de moi ?

M. GARANT.

Pour votre bien , mon fils ,
Avec discrétion je m'explique à Madame....

(bas à Ninon.)

Il est très-inconstant.

N I N O N.

Ah ! cela perce l'ame.

M. GARANT.

Il a déjà séduit notre voisine Agnant :
Cela fera du bruit.

N I N O N.

Ah , mon Dieu ! le méchant !
Courtiser une fille ! ô Ciel ! est-il possible ?

F f 4

M. GARANT.

C'est comme je le dis.

NINON.

Quel crime irrémissible !

M. GARANT à Ninon.

Un mot dans votre oreille.

Le jeune GOURVILLE.

Il lui parle tout bas ;

C'est mauvais signe...

NINON à M. Garant qui sort.

Allez, je ne l'oublierai pas.

SCÈNE V.

NINON, le jeune GOURVILLE.

Le jeune GOURVILLE.

QUE vous difait-il donc ?

NINON.

Il voulait, ce me semble,

Par pure probité nous mettre mal ensemble.

Le jeune GOURVILLE.

Entre nous, je commence à penser à la fin

Que cet original est un maître Gonin.

NINON.

Vous pouvez, croyez-moi, le penser sans scrupule :

On peut être à la fois fripon et ridicule.

Avec son verbiage et ses fades propos,

Ce fat dans le quartier séduit les idiots.

Sous un amas confus de paroles oiseuses

Il pense déguiser ses trames ténébreuses.

J'aime fort la vertu , mais pour les gens sensés :

Quiconque en parle trop n'en eut jamais assez.

Plus il veut se cacher , plus on lit dans son ame :

Et que ceci soit dit et pour homme et pour femme.

Enfin je ne veux point par un zèle imprudent

Garantir la vertu de ce monsieur Garant.

Le jeune GOURVILLE.

Ma foi , ni moi non plus.

SCENE VI.

NINON , le jeune GOURVILLE , LISETTE.

NINON.

EH bien , chère Lisette ,

Ma petite ambassade a-t-elle été bien faite ?

Son frère a-t-il de vous reçu son contingent ?

LISETTE.

Oui , Madame , à la fin il a reçu l'argent.

NINON.

Est-il bien satisfait ?

LISETTE.

Point du tout , je vous jure.

NINON.

Comment ?

Oh ! les favans font d'étrange nature.

Quel étonnant jeune homme , et qu'il est triste et sec !
 Vous l'euffiez vu courbé fur un vieux livre grec ;
 Un bonnet fale et gras qui cachait fa figure ,
 De l'encre au bout des doigts compofoient fa parure ;
 Dans un tas de papiers il était enterré ;
 Il fe parlait tout bas comme un homme égaré ;
 De lui dire deux mots je me fuis hafardée ;
 Madame , il ne m'a pas feulement regardée.

(en élevant la voix.)

*J'apporte de l'argent , Monsieur , qui vous est dû ;
 Monsieur , c'est de l'argent. Il n'a rien répondu ,
 Il a continué de feuilleter , d'écrire.
 J'ai fait avec Picard un grand éclat de rire :
 Ce bruit l'a réveillé. Voilà deux mille écus ,
 Monsieur , que ma maîtresse avait pour vous reçus.
 Hem ! qui ? quoi ? m'a-t-il dit ; allez chez les notaires ;
 Je n'ai jamais , ma bonne , entendu les affaires :
 Je ne me mêle point de ces pauvretés-là.
 Monsieur , ils font à vous , prenez-les , les voilà.
 Il a repris foudain papier , plume , écritoire.
 Picard l'interrompant a demandé pour boire.
 Pourquoi boire ? a-t-il dit ; fi ! rien n'est fi vilain
 Que de s'accoutumer à boire fi matin ?
 Enfin , il a compris ce qu'il devait entendre ;
 Voilà les sacs , dit-il , et vous pouvez y prendre*

Tout ce qu'il vous plaira pour la commission :
Nous avons pris , Madame , avec discrétion.
Il n'a pas un moment daigné tourner la tête ,
Pour voir de nos cinq doigts la modestie honnête ;
Et nous sommes partis avec étonnement ,
Sans recevoir pour vous le moindre compliment.
Avez-vous vu jamais un mortel plus bizarre ?

N I N O N.

Il en faut convenir , son caractère est rare.
La nature a conçu des desseins différens ,
Alors que son caprice a formé ces enfans.
Un contraste parfait est dans leurs caractères ;
Et le jour et la nuit ne sont pas plus contraires.

Le jeune G O U R V I L L E.

Je l'aime cependant du meilleur de mon cœur.

L I S E T T E.

Moi de tout mon pouvoir , je l'aime aussi , Monsieur :
J'ai toujours remarqué , sans trop oser le dire ,
Que vous aimez assez les gens qui vous font rire.

N I N O N.

Je ne ris point de lui , Lisette , je le plains ;
Il a le cœur très-bon , je le fais ; mais je crains
Que cette aversion des plaisirs et du monde ,
Des usages , des mœurs l'ignorance profonde ,
Ce goût pour la retraite et cette austérité
Ne produisent bientôt quelque calamité.
Pour ce monsieur Garant sa pleine confiance
Alarme ma tendresse , accroit ma défiance :

Souvent un esprit gauche en sa simplicité ,
Croyant faire le bien , fait le mal par bonté.

Le jeune GOURVILLE.

Oh ! je vais de ce pas laver sa tête aînée ;
De sa sottise raison la mienne est étonnée ;
Je lui parlerai net , et je veux à la fin ,
Pour le débarbouiller , en faire un libertin.

N I N O N .

Puissiez-vous tous les deux être plus raisonnables !
Mais le monde aime mieux des erreurs agréables ,
Et d'un esprit trop vif la piquante gaîté ,
Qu'un précoce Caton , de sagesse hébété ,
Occupé tristement de mystiques systèmes ,
Inutile aux humains et dupe des fots mêmes.

Le jeune GOURVILLE.

Il faut vous avouer qu'avec discrétion
Dans mes amours nouveaux je me fers de son nom ,
Afin que si la mère a jamais connaissance
Des mystères secrets de notre intelligence ,
Aux mots de sinderèse et de componction ,
La lettre lui paraisse une exhortation ,
Un essai de morale envoyé par mon frère.
Nous écrivons tous deux d'un même caractère ;
En un mot , sous son nom j'écris tous mes billets ,
En son nom prudemment les messages sont faits ?
C'est un fort grand plaisir que ce petit mystère.

N I N O N.

Il est un peu scabreux, et je crains cette mère.
Prenez bien garde, au moins; vous vous y méprendrez:
Vos discours de vertu feront peu mesurés;
Tout sera reconnu.

Le jeune G O U R V I L L E.

Le tour est assez drôle.

N I N O N.

Mais c'est du loup berger que vous jouez le rôle.

Le jeune G O U R V I L L E.

D'ailleurs, je suis très-bien déjà dans la maison;

A la mère toujours je dis qu'elle a raison;

Jé bois avec le père, et chante avec la fille;

Je deviens nécessaire à toute la famille.

Vous ne me blâmez pas?

N I N O N.

Pour ce dernier point, non.

L I S E T T E.

Ma foi, les jeunes gens ont souvent bien du bon.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

GOURVILLE l'aîné, tenant un livre ; le jeune **GOURVILLE**. *Tous deux arrivent et continuent la conversation : l'aîné est vêtu de noir, la perruque de travers, l'habit mal boutonné.*

Le jeune **GOURVILLE**.

N'ES-TU donc pas honteux en effet à ton âge
De vouloir devenir un grave personnage ?
Tu forces ton instinct par pure vanité,
Pour parvenir un jour à la stupidité.
Qui peut donc contre toi t'inspirer tant de haine ?
Pour être malheureux tu prends bien de la peine.
Que dirais-tu d'un fou, qui des pieds et des mains
Se plairait d'écraser les fleurs de ses jardins,
De peur d'en favoriser le parfum délectable ?
Le ciel a formé l'homme animal sociable.
Pourquoi nous fuir, pourquoi se refuser à tout ?
Être sans amitié, sans plaisirs et sans goût,
C'est être un homme mort. Oh, la plaisante gloire
Que de gâter son vin de crainte de trop boire !
Comme te voilà fait ! le teint jaune et l'œil creux,
Penses-tu plaire au ciel en te rendant hideux ?

Au monde en attendant fois très-sûr de déplaire.
 La charmante Ninon , qui nous tient lieu de mère ,
 Voit avec grand chagrin qu'en ta propre maison ,
 Loin d'elle , et loin de moi , tu languis en prison :
 Est-ce monsieur Garant qui par son éloquence
 Nourrit de tes travers la lourde extravagance ?
 Allons , imite-moi , songe à te réjouir ;
 Je prétends malgré toi te donner du plaisir.

G O U R V I L L E l'aîné.

De si vilains propos , une telle conduite
 Me font pitié , Monsieur ; j'en prévois trop la suite.
 Vous ferez à coup sûr une mauvaise fin.
 Je ne puis plus souffrir un si grand libertin.
 De cette maison-ci je connais les scandales ,
 Il en peut arriver des choses bien fatales :
 Déjà monsieur Garant m'en a trop averti.
 Je n'y veux plus rester , et j'ai pris mon parti.

Le jeune G O U R V I L L E.

Son accès le reprend.

G O U R V I L L E l'aîné.

Monsieur Garant , mon frère ,
 Que vous calomniez , est d'un tel caractère
 De probité , d'honneur ... de vertu ... de ...

Le jeune G O U R V I L L E.

Je voi
 Que déjà son beau style a passé jusqu'à toi.

G O U R V I L L E l'aîné.

Il met discrètement la paix dans les familles ;
 Il garde la vertu des garçons et des filles ;
 Je voudrais jusqu'à lui, s'il se peut, m'exalter :
 Allez dans le beau monde ; allez vous y jeter ;
 Plongez-vous jusqu'au cou dans l'ordure brillante
 De ce monde effréné dont l'éclat vous enchante ;
 Moquez-vous plaifamment des hommes vertueux ;
 Nagez dans les plaisirs , dans ces plaisirs honteux ,
 Ces plaisirs dans lesquels tout le jour se consume,
 Et la douceur desquels produit tant d'amertume.

Le jeune G O U R V I L L E.

Pas tant.

G O U R V I L L E l'aîné.

Allez , je fais tout ce qu'il faut savoir.

J'ai bien lu.

Le jeune G O U R V I L L E.

Va , lis moins , mais apprends à mieux voir.

Tu pourras tout au plus quelque jour faire un livre.

Mais dis-moi, mon pauvre homme, avec qui peux-tu vivre ?

G O U R V I L L E l'aîné.

Avec personne.

Le jeune G O U R V I L L E.

Quoi , tout seul , dans un désert ?

G O U R V I L L E l'aîné.

Oh ! je fréquenterai souvent madame Aubert.

Le jeune G O U R V I L L E , *en riant.*

Madame Aubert !

G O U R V I L L E

G O U R V I L L E l'ainé.

Eh oui, madame Aubert.

Le jeune G O U R V I L L E.

Parente

Du marguillier Garant ?

G O U R V I L L E l'ainé.

Oui, pieuse et savante,
D'un esprit transcendant, d'un mérite accompli.

Le jeune G O U R V I L L E.

La connais-tu ?

G O U R V I L L E l'ainé.

Non ; mais son logis est rempli
Des gens les plus versés dans les vertus pratiques.
Elle connaît à fond tous les auteurs mystiques ;
Elle reçoit souvent les plus graves docteurs,
Et force gens de bien qu'on ne voit point ailleurs.

Le jeune G O U R V I L L E.

Madame Aubert t'attend ?

G O U R V I L L E l'ainé.

Oui ; mon tuteur fidelle,
Monsieur Garant me mène enfin dîner chez elle.

Le jeune G O U R V I L L E.

Chez sa cousine ?

G O U R V I L L E l'ainé.

Eh oui.

Le jeune G O U R V I L L E.

Cette femme de bien ?

GOURVILLE l'aîné.

Elle-même ; et je veux , après cet entretien ,
 Ne hanter désormais que de tels caractères ,
 Des dévots éprouvés , fecs , durs , atrabilaires.
 Je ne veux plus vous voir , et je préfère un trou ,
 Un hermitage , un antre....

Le jeune GOURVILLE , *en l'embrassant.*

Adieu , mon pauvre fou.

SCENE II.

GOURVILLE l'aîné *seul.*

JE pleure sur son fort ; le voilà qui s'abyme ;
 Il va de femme en fille , il court de crime en crime.
 (*il s'assied et ouvre un livre.*)

Que Garaffe a raison ! qu'il peint bien à mon sens
 Les travers odieux de tous nos jeunes gens !
 Qu'il enflamme mon cœur , et qu'il le fortifie
 Contre les passions qui tourmentent la vie !

(*il lit encore.*)

C'est bien dit ; oui , voilà le plan que je suivrai.
 Du sentier des méchans je me retirerai.
 J'éviterai le jeu , la table , les querelles ,
 Les vains amusemens , les spectacles , les belles.

(*il se lève.*)

Quel plaisir noble et doux de haïr les plaisirs !
 De se dire en secret , me voilà sans desirs ,

Je suis maître de moi , juste , insensible , sage ,
 Et mon ame est un roc au milieu de l'orage !
 Je rougis quand je vois dans ce maudit logis
 Ces conversations , ces soupers , ces amis.
 Je souris de pitié de voir qu'on me préfère
 Sans nul ménagement mon étourdi de frère.
 Il plaît à tout le monde , il est tout fait pour lui.
 C'en est trop : pour jamais j'y renonce aujourd'hui.
 Je conserve à Ninon de la reconnaissance ;
 Elle eut soin de nous deux au sortir de l'enfance ;
 Et malgré ses écarts , elle a des sentimens
 Qu'on eût pris pour vertu , peut-être en d'autres temps.
 Mais....

(il se mord le doigt et fait une grimace effroyable.)

S C E N E I I I.

GOURVILLE l'aîné , M. GARANT.

M. GARANT.

EH bien, mon très-cher, mon vertueux Gourville,
 De tant d'iniquités allez-vous fuir l'asile ?

GOURVILLE l'aîné.

J'y suis très-résolu.

M. GARANT.

Ce logis infecté
 N'était point convenable à votre piété.
 Sortez-en promptement... Mais que voulez-vous faire
 De ces deux mille écus de monsieur votre père ?

Gg 2

G O U R V I L L E l'aîné.

Tout ce qu'il vous plaira ; vous en disposerez.

M. G A R A N T.

L'argent est inutile aux cœurs bien pénétrés
 D'un vrai détachement des vanités du monde ;
 Et votre indifférence en ce point est profonde :
 Je veux bien m'en charger ; je les ferai valoir ,
 Pour les pauvres s'entend.... vous aurez le pouvoir
 D'en répéter chez moi le tout ou bien partie ,
 Dès que vous en aurez la plus légère envie.

G O U R V I L L E l'aîné.

Ah , que vous m'obligez ! je ne pourrai jamais
 Vous payer dignement le prix de vos bienfaits.

M. G A R A N T.

Je puis avoir à vous d'autres sommes en caisse.
 Eh ! Eh !...

G O U R V I L L E l'aîné.

L'on me l'a dit... Mon Dieu, je vous les laisse ;
 Vous voulez bien encore en être embarrassé ?

M. G A R A N T.

Je mettrai tout ensemble.

G O U R V I L L E l'aîné.

Oui , c'est fort bien pensé.

M. G A R A N T.

Or çà , votre dessein de chercher domicile
 Est très-juste et très-bon ; mais il est inutile ;
 La maison est à vous ; gardez-vous d'en fortir ,
 Et priez seulement Ninon d'en déguerpir.

Par mille éclats fâcheux la maison polluée,
Quand vous y vivrez seul, fera purifiée,
Et je pourrais bien même y loger avec vous.

G O U R V I L L E l'aîné.

Cet honneur me ferait bien utile et bien doux ;
Mais je ne me sens pas l'ame encore assez forte
Pour chasser une femme et la mettre à la porte.
C'est un acte pieux ; mais l'honneur a ses droits ;
Et vous savez, Monsieur, tout ce que je lui dois,
Pourrais-je sans rougir dire à ma bienfaitrice,
Sortez de la maison, et rendez-vous justice ?
Cela n'est-il pas dur ?

M. G A R A N T.

Un tel ménagement

Est bien louable en vous, et m'émeut puissamment.
Ce scrupule d'abord a barré mes idées ;
Mais j'ai considéré qu'elles sont bien fondées.
Le désordre est trop grand. Votre propre danger
A la faire fortir devrait vous engager.
Sachez que votre frère entretient avec elle
Une intrigue odieuse, indigne, criminelle,
Un scandaleux commerce... un... je n'ose parler
De tout ce qui s'est fait... tant je m'en sens troubler.

G O U R V I L L E l'aîné.

Voilà donc la raison de cette préférence
Qu'on lui donnait sur moi !

M. G A R A N T.

Sentez la conséquence.

G O U R V I L L E l'aîné.

Je n'aurais pu jamais la deviner sans vous.
 Les vilains!... Grâce au ciel, je n'en suis point jaloux.
 Je n'imaginai pas qu'un si grand fou dût plaire.

M. G A R A N T.

Les fous plaisent parfois.

G O U R V I L L E l'aîné.

Ah ! j'en suis en colère
 Pour l'honneur du Marais.

M. G A R A N T.

Il faut premièrement
 Détourner loin de nous ce scandale impudent ;
 Mais avec l'air honnête , avec toute décence ,
 Avec tous les dehors que veut la bienfiance.
 Nous avons concerté que de cette maison
 Vous feriez pour un tiers une donation ,
 Un acte bien secret que je pourrais vous rendre.
 Armé de cet écrit , je puis tout entreprendre.
 Je ne m'emparerai que de votre logis ;
 Et vous aurez vos droits sans être compromis.

G O U R V I L L E l'aîné.

Oui , l'idée est profonde ; oui , les dévots , les sages
 Sur le reste du monde ont de grands avantages.
 Je signerai demain.

M. G A R A N T.

Ce soir , votre cadet
 Reviendra vous braver comme il a toujours fait.

Tout se moque de vous , laquais , cocher , fervante ;
Ils traitent la vertu de chose impertinente.

G O U R V I L L E l'aîné.
La vertu !

M. G A R A N T.

Vraiment oui. Toujours un marguillier
A soin d'avoir en poche encre , plume , papier.
Venez , l'acte est dressé. Cet honnête artifice
Est , comme vous voyez , dans l'exacte justice.
Signez sur mon genou.

(il lève son genou.)

G O U R V I L L E l'aîné , en signant.

Je signe aveuglément ,
Et crois n'avoir jamais rien fait de si prudent.

M. G A R A N T.

Je rédigerai tout dès ce soir par notaire.

G O U R V I L L E l'aîné.
Vous êtes , je le vois , très-actif en affaire.

M. G A R A N T.

Vous pouvez du logis fortir dès à présent.

G O U R V I L L E l'aîné.
Oui !

M. G A R A N T.

Donnez-moi la clef de votre appartement.

G O U R V I L L E l'aîné.
La voilà.

M. G A R A N T.

Tout est bien ; et puis chez ma cousine ,
Chez la savante Aubert notre illustre voisine. . .

Nous irons faire ensemble un dîner familial.

G O U R V I L L E l'aîné.

Vous m'enchantez.

M. G A R A N T.

Elle est la perle du quartier :

Il est dans sa maison de doctes assemblées ,

Des conversations utiles et réglées ;

Il y doit aujourd'hui venir quelques docteurs ,

Des favans pleins de grec , de brillans orateurs ,

Avec quelques abbés , gens de l'académie ,

Tous pétris du vrai suc de la philosophie.

G O U R V I L L E l'aîné.

Et c'est-là justement tout ce qu'il me fallait ;

Vous m'avez découvert ce que mon cœur voulait.

Vous me faites penser : vous êtes mon Socrate ,

Je suis Alcibiade. Ah ! que cela me flatte !

Me voilà dans mon centre.

M. G A R A N T.

On n'est jamais heureux

Qu'avec des gens de bien , favans et vertueux.

Chez ma cousine Aubert , mon fils , allez vous rendre.

Je ne me ferai pas , je crois , long-temps attendre.

G O U R V I L L E l'aîné.

J'y vais.

SCENE

S C E N E I V.

NINON, M. GARANT, GOURVILLE l'aîné.

N I N O N à *Gourville l'aîné.*

AH ! ah ! Monsieur, vous forcez donc enfin !
 Vous vous humanisez, et votre noir chagrin
 Cède au besoin qu'on a de vivre en compagnie.
 Le plaisir sied très-bien à la philosophie :
 La solitude accable, et cause trop d'ennui.
 Eh bien, où comptez-vous de dîner aujourd'hui ?

G O U R V I L L E l'aîné.

Avec des gens de bien, Madame.

N I N O N.

Et mais !... j'espère...

Que ce n'est pas avec des fripons.

G O U R V I L L E l'aîné.

Au contraire.

N I N O N.

Et vos convives font ?

G O U R V I L L E l'aîné.

Des docteurs très-favans.

N I N O N.

On en trouve, en effet, de très-honnêtes gens,
 Et chez qui la vertu n'offre rien que d'aimable.

G O U R V I L L E l'aîné.

L'heure presse, avec eux je vais me mettre à table.

N I N O N.

Allez : c'est fort bien fait.

Théâtre. Tome VIII.

† H h

SCÈNE V.

NINON, M. GARANT.

NINON.

QUELLE mauvaise humeur!
Il semble, en me parlant, qu'il soit rempli d'aigreur;
En savez-vous la cause ?

M. GARANT.

Eh oui, je suis sincère,
La cause est en effet son méchant caractère.

NINON.

Je savais qu'il était et bizarre et pédant,
Mais je ne croyais pas qu'il eût le cœur méchant.

M. GARANT.

Allez, je m'y connais : vous pouvez être sûre
Qu'il n'est point d'ame au fond plus ingrate et plus dure.

NINON.

Il est vrai qu'en effet de mon petit présent
Il n'a pas daigné faire un seul remerciement.
Mais c'est distraction, manque de savoir-vivre;
Et pour l'instruire mieux, le monde est un grand livre.

M. GARANT.

Je vous dis que son cœur est pour jamais gâté,
Endurci, gangrené, méchant... au mal porté;
Faux... avec fausseté, Ses allures secrètes,
Sombres...

N I N O N , *riant.*

Vous prodiguez assez les épithètes.

M. G A R A N T.

Il ne peut vous souffrir. Il vient de s'engager
A vendre sa maison pour vous en déloger....
Vous en riez.

N I N O N.

La chose est-elle bien certaine ?

M. G A R A N T.

J'en suis témoin ; j'ai vu cet effet de sa haine ;
J'en ai vu l'acte en forme au notaire porté :
C'est l'usage qu'il fait de sa majorité.
Quel homme !

N I N O N.

Ce n'est rien , n'en foyez point en peine ;
Cela s'ajustera.

M. G A R A N T.

Craignez tout de sa haine.

N I N O N.

Ce mauvais procédé ne lui peut réussir.

M. G A R A N T.

De cette ingratitude il faut le bien punir :
Qu'il sorte de chez vous.

N I N O N.

Peut-être il le mérite.

M. G A R A N T.

Pour moi je l'abandonne , et je le déshérite :
De ses cent mille francs il n'aura ma foi rien.

H h 2

N I N O N.

S'ils dépendent de vous, Monsieur, je le crois bien.

M. G A R A N T.

Que nous sommes à plaindre ! un bon ami nous laisse
De ses deux chers enfans à guider la jeunesse :
L'un est un garnement, turbulent, effronté,
A la perdition par le vice emporté ;
L'autre est fourbe, perfide, ingrat, atrabilaire,
Dur, méchant. . . De tous deux il nous faudra défaire.

N I N O N.

Me le conseillez-vous ?

M. G A R A N T.

Ce doit être l'avis

De tous les gens d'honneur et de vos vrais amis.
Prenez un parti sage. . . Ecoutez. . . Cette caisse
Dont vous avez tantôt fait si prompte largesse
Etait-elle bien pleine autrefois ?

N I N O N.

Jusqu'au bord.

De notre ami défunt c'était le coffre-fort :
Vous le savez assez.

M. G A R A N T,

Selon que je calcule,

Vous avez amassé loyaument, sans scrupule,
Un bien considérable, une fortune ?

N I N O N.

Non,

Mais mon bien me suffit pour tenir ma maison.

M. G A R A N T.

Vous avez du crédit : la dame qui régente ,
 Madame Esther , vous garde une amitié constante ;
 Et si vous le vouliez , vous pourriez quelque jour
 Faire beaucoup de bien , vous produisant en cour.

N I N O N.

A la cour ! moi ! Monsieur , que le ciel m'en préserve !
 Si j'ai quelques amis , il faut avec réserve
 Ménager leurs bontés , craindre d'importuner ,
 Ne les inviter point à nous abandonner.
 Pour garder son crédit , Monsieur , n'en ufons guères.

M. G A R A N T.

Il le faut réserver pour les grandes affaires ,
 Pour les grands coups , Madame , oui , vous avez raison ;
 Et votre sentiment est ici ma leçon.

(il s'approche un peu d'elle , et après un moment de silence.)

Je dois avec candeur vous faire une ouverture ,
 Pleine de confiance , et d'une amitié pure.
 Je suis riche , il est vrai ; mais avec plus d'argent
 Je ferais plus de bien.

N I N O N.

Je le crois bonnement.

M. G A R A N T.

Il vous faut un état ; vous êtes de mon âge ,
 Je suis aussi du vôtre.

N I N O N.

Oh oui.

H h 3

M. GARANT.

Quel bon ménage

Se formerait bientôt de nos biens rassemblés,
 Loin de ces deux marmots du logis exilés !
 Les deux cents mille francs, croissant notre fortune,
 Entreraient de plein faut dans la masse commune.
 Vous pourriez employer votre art persuasif
 A nous faire obtenir un poste lucratif.
 Vous seriez dans le monde avec plus d'importance.
 Il faut que le crédit augmente votre aisance ;
 Que des prudes surtout la noble faction,
 Célébrant de vos mœurs la réputation,
 Et s'énorgueillissant d'une telle conquête,
 A vous bien épauler se tienne toujours prête.
 Avec un pot de vin, j'aurais par ce canal
 Un fortuné brevet de fermier général.
 Nous pourrions sourdement, sans bruit, sans peine aucune,
 Placer à cent pour cent ma petite fortune :
 Et votre rare esprit tout bas se moquerait
 De tout le genre-humain qui vous respecterait.
 Vous ne répondez rien ?

N I N O N.

C'est que je considère

Avec maturité cette sublime affaire....

Vous voulez m'épouser ?

M. GARANT.

Sans doute, je voudrais

Payer de tout mon bien tant d'esprit, tant d'attraits :

C'est à quoi j'ai pensé , dès que mon fort prospère
De deux cents mille francs me nomma légataire.

N I N O N.

Vous m'aimez donc un peu ?

M. G A R A N T.

J'ai combattu long-temps
Les inspirations de ces désirs puissans ;
Mais en les combinant avec justesse extrême ,
En m'examinant bien , comptant avec moi-même ,
Calculant , rabattant , j'ai vu pour résultat
Qu'il est temps en effet que vous changiez d'état ;
Que nous nous convenons , et qu'un amour sincère ,
Soutenu par le bien , ne doit pas vous déplaire.

N I N O N.

Je ne m'attendais pas à cet excès d'honneur.
Peut-être on vous a dit quelle était mon humeur.
J'eus long-temps pour l'hymen un peu de répugnance :
Son joug effarouchait ma libre indépendance :
C'est un frein respectable : et si je l'avais pris ,
Croyez que ses devoirs auraient été remplis.
Je fus dans ma jeunesse un tant soit peu légère :
Je n'avais pas alors le bonheur de vous plaire.

M. G A R A N T.

Madame , croyez-moi , tout ce qui s'est passé
Fait peu d'impression sur un esprit sensé.
Ces bagatelles-là n'ont rien qui m'intimide :
Je vais droit à mon but , et je pense au solide.

H h 4

N I N O N.

Eh bien , j'y pense aussi : vos offres à mes yeux
Présentent des objets qui sont bien précieux.
Il est vrai qu'on pourrait m'imputer par envie
Je ne fais quoi d'injuste , et quelque hypocrisie.

M. G A R A N T.

Eh , mon Dieu , c'est par là qu'on réussit toujours.

N I N O N.

Oui , la monnaie est fausse ; elle a pourtant du cours.
Que me font , après tout , les enfans de Gourville ?
Rien que des étrangers à qui je fus utile.

M. G A R A N T.

Il faut l'être à nous seuls , et songer en effet
Que pour ces étrangers nous en avons trop fait.

N I N O N.

J'admire vos raisons , et j'en suis pénétrée.

M. G A R A N T.

Ah ! je me doutais bien que votre ame éclairée
En sentirait la force et le vrai fondement,
Le poids. . . .

N I N O N.

Oui , tout cela me pèse infiniment.

M. G A R A N T.

Vous vous rendez.

N I N O N.

Ce soir vous aurez ma réponse ;
Et devant tout le monde il faut que je l'annonce.

M. G A R A N T.

Ah ! vous me ravissez : je n'ai parlé d'abord
 Que de vos intérêts qui me touchent si fort ;
 Mais si vous connaissiez quel effet font vos charmes ,
 Vos beaux yeux, votre esprit !.. quelles puissantes armes
 M'ont ôté pour jamais ma chère liberté ,
 De quel excès d'amour je me sens tourmenté !

N I N O N.

Mon Dieu , finissez donc ; vous me tournez la tête :
 Sortez... n'abusez point de ma faible conquête...
 Mais revenez bientôt.

M. G A R A N T.

Vous n'en pouvez douter.

N I N O N.

J'y compte.

M. G A R A N T.

Sur mon cœur daignez toujours compter.
 Ne trouvez-vous pas bon que j'amène un notaire ,
 Pour coucher par contrat cette divine affaire ?

N I N O N.

Par contrat ! et mais oui... vos desseins concertés
 Ne sauraient , à mon sens , être trop constatés.

M. G A R A N T.

Nos faits sont convenus ?

N I N O N.

Oui-dà.

M. GARANT.

Notre fortune
Sera par la coutume entre nous deux commune.

NINON.

Plus vous parlez , et plus mon cœur se sent lier.

M. GARANT.

A ce soir , ma Ninon.

NINON , *le contrefaisant.*

Ce soir , mon marguillier.

S C E N E VI.

NINON *seule.*

QUEL indigne animal , et quelle ame de boue !
Il ne s'aperçoit pas seulement qu'on le joue ;
Tout absorbé qu'il est dans ses desseins honteux ,
Il n'en peut discerner le ridicule affreux :
J'ai vu de ces gens-là qui se croyaient habiles
Pour avoir quelque temps trompé des imbécilles ,
Dans leurs propres filets bientôt enveloppés :
Le monde avec plaisir voit les dupeurs dupés.
On peint l'amour aveugle , il peut l'être sans doute ;
Mais l'intérêt l'est plus , et souvent ne voit goutte.
Vouloir toujours tromper c'est un malheureux lot :
Bien souvent, quoi qu'on dise, un fripon n'est qu'un fot.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, PICARD.

LISETTE.

EH bien , Picard , fais-tu la plaisante nouvelle ?

PICARD.

Je n'ai jamais rien su le premier : quelle est-elle ?

LISETTE.

Notre maîtresse enfin s'en va prendre un mari.

PICARD.

Ma foi , j'en ai le cœur tout-à-fait réjoui.

Ah , c'est donc pour cela que Madame est partie !

C'est pour se marier ? . . . J'ai souvent même envie ,

Tu le fais , et je crois que nous devons tous deux

Suivre un si digne exemple.

LISETTE.

Ah ! Picard , ces beaux nœuds
Sont faits pour les messieurs qui font dans l'opulence ;
Peu de chose avec rien ne fait pas de l'aifance ;
Et nous sommes trop gueux , Picard , pour être unis.
Le mari de Madame aujourd'hui m'a promis
De faire ma fortune.

PICARD.

Est-il bien vrai , Lifette ?

L I S E T T E.

Et je t'épouserai dès qu'elle sera faite.

P I C A R D.

Bon ! attendons-nous y ! quand le bien te viendra,
D'autres amans viendront ; tu me planteras là.
Des filles de Paris je connais trop l'allure :
Elles n'époufent point Picard.

L I S E T T E.

Va , je te jure

Que les honneurs chez moi ne changent point les mœurs.
Je t'aime , et je ne puis être contente ailleurs.

P I C A R D.

Allons , il faudra donc se résoudre d'attendre.
Et quel est ce monsieur que Madame va prendre ?

L I S E T T E.

La peste ! c'est un homme extrêmement puissant ;
Marguillier de paroisse , ayant beaucoup d'argent :
Sur son large visage on voit tout son mérite ,
Homme de bon conseil , et qui souvent hérite
De gens qui ne sont pas seulement ses parens.
Il a toujours , dit-on , vécu de ses talens ;
Il est le directeur de plus de vingt familles :
Il peut faire aisément beaucoup de bien aux filles.
C'est ce monsieur Garant qui vient dans la maison.

P I C A R D.

Bon ! l'on m'a dit à moi qu'il est gueux et fripon.

L I S E T T E.

Eh bien , que fait cela ? cette friponnerie

N'empêche pas , je crois , qu'un homme se marie.
Il m'a promis beaucoup.

P I C A R D.

Plus qu'il ne te tiendra....
Quoi ! c'est lui qu'aujourd'hui Madame époufera ?

L I S E T T E.

Rien n'est plus vrai, Picard,

P I C A R D.

C'est lui que Madame aime ?

L I S E T T E.

Je n'en saurais douter.

P I C A R D.

Qui te l'a dit ?

L I S E T T E.

Lui-même.

J'ai de plus entendu des mots de leurs discours ;
Picard , ils se juraient d'éternelles amours.
Pour revenir bientôt ce monsieur l'a quittée ;
Et Madame aussitôt en carrosse est montée.

P I C A R D.

Mon Dieu , comme en amour on va vite à présent !
Je ne l'aurais pas cru : car , vois-tu , j'ai souvent
Entendu ma maîtresse , avec un beau langage ,
Se moquer en riant des lois du mariage.

L I S E T T E.

Tout change avec le temps ; on ne rit pas toujours ;

On devient férieux au déclin des beaux jours.
La femme est un roseau que le moindre vent plie ;
Et bientôt il lui faut un soutien qui l'appuie.

P I C A R D.

Quand t'appuierai-je donc ?

L I S E T T E.

Va , nous attendrons bien
Que Madame ait choisi Monsieur pour son soutien.

P I C A R D.

Mais que va devenir Gourville avec son frère ?

L I S E T T E.

Je pense que l'aîné va dans un monastère ;
L'autre fera , je crois , cornette ou lieutenant.
Chacun fuit son instinct : tout s'arrange aisément.

P I C A R D.

Je ne fais , mon instinct me dit que ces affaires
Ne s'arrangeront pas ainsi que tu l'espères.

L I S E T T E.

Pourquoi ? pour en douter quelles raisons as-tu ?

P I C A R D.

Je n'ai point de raisons , moi : j'ai des yeux , j'ai vu
Que lorsqu'on veut aux gens affurer quelque chose ,
On se trompe toujours ; je n'en fais point la cause.
J'ai vu tant de messieurs qui pour tes doux appas
Disaient qu'ils reviendraient , et ne revenaient pas.

L I S E T T E.

Quoi , maroufle , insolent.

P I C A R D.

A ton tour, ma mignonne :
Jamais en promettant n'as-tu trompé personne ?

L I S E T T E.

Hem !

P I C A R D.

Ne te fâche point ; allons , rendons bien net
De notre cher savant le sale cabinet.

Tenons la chambre propre ; allons , la nuit approche.

L I S E T T E.

Bon , ce M. Garant a la clef dans sa poche.

P I C A R D.

Diab!e ! il est donc déjà maître de la maison ;
Et ce grand mariage est donc fait tout de bon ?

L I S E T T E.

Ne te l'ai-je pas dit ? Madame , avec mystère ,
A dit à son cocher . . . Cocher , chez le notaire.
Ils sont allés figner.

P I C A R D.

Oui , je comprends très-bien
Que l'affaire est conclue , et je n'en savais rien.

L I S E T T E.

Un excellent souper qu'un grand traiteur apprête ,
Ce soir , de ces beaux nœuds doit célébrer la fête ;
Les amis du logis y sont tous invités.

P I C A R D.

Tant mieux ; nous danserons : plaisirs de tous côtés.

Mais que va devenir notre aîné de Gourville ?
 Il était si posé, si sage, si tranquille,
 Lui-même se servant, n'exigeant rien de nous,
 Fort dévot, cependant d'un naturel très-doux.
 Où donc est-il allé ?

L I S E T T E.

C'est chez notre voisine,
 Comme lui très-pieuse, et de Garant cousine ;
 On m'a dit qu'il y dîne avec quelques docteurs.

P I C A R D.

Oh ! c'est un grand savant ; il lit tous les auteurs.

S C E N E I I.

L I S E T T E , P I C A R D , G O U R V I L L E l'aîné.

L I S E T T E.

LE voici qui revient.

P I C A R D.

Pour la noce, peut-être.

L I S E T T E.

Ah, comme il a l'air triste !

P I C A R D.

Qu'il est bien affligé. Oui, je crois reconnaître

L I S E T T E.

Quelles contorsions !

G O U R V I L L E l'aîné, *dans le fond.*

O Ciel ! ô juste Ciel !

P I C A R D.

P I C A R D.

C'est des convulsions.

G O U R V I L L E l'ainé.

Je voudrais être mort.

L I S E T T E.

Il a des yeux funestes.

P I C A R D.

C'est d'un vrai possédé les regards et les gestes.

(*Gourville s'avance.*)

L I S E T T E.

Qu'avez-vous donc , Monsieur ?

P I C A R D.

Vous avez l'œil poché,
Bosse au front , né sanglant , et l'habit tout taché.

L I S E T T E.

Etes-vous ici près , Monsieur , tombé par terre ?

G O U R V I L L E l'ainé.

Que son sein m'engloutisse!

P I C A R D.

Eh quoidonc ?

G O U R V I L L E l'ainé.

Qu'on m'enterre;
Je ne mérite pas de voir le jour.

P I C A R D.

Monsieur !

L I S E T T E.

Qu'est-il donc arrivé ?

Théâtre. Tome VIII.

† Ii

GOURVILLE l'aîné.

Je me meurs de douleur,
De honte, de dépit.

P I C A R D.

Et de vos meurtrissures.

L I S E T T E.

Hélas ! n'auriez-vous point reçu quelques blessures ?

GOURVILLE l'aîné *s'assied*.

Je ne puis me tenir : ah ! Lifette, écoutez
Mes fautes, mes malheurs et mes indignités.

P I C A R D.

Écoutons bien.

(ils se mettent à ses côtés et alongent le cou.)

L I S E T T E.

Mon Dieu, que ce début m'étonne !

GOURVILLE l'aîné.

Voulant rester chez moi, monsieur Garant me donne
Rendez-vous à dîner chez sa cousine Aubert.

P I C A R D.

C'est une brave dame.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! diableffe d'enfer !

Il y devait venir de savans personnages,
Parfaits chez les parfaits, sages entre les sages ;
J'y vais : madame Aubert était encore au lit.
Monsieur Aubert tout seul près de moi s'établit,
Me propose un trictrac en attendant la table :
J'avais pour tous les jeux une haine effroyable ;
Et cependant je joue.

L I S E T T E.

Eh bien , jusqu'à présent
La chose est très-commune , et le mal n'est pas grand.

G O U R V I L L E l'ainé.

J'y gagne , j'y prends goût : de partie en partie
Je ne vois point venir la docte compagnie.
Le jeu se continue ; enfin le fort fait tant ,
Qu'ayant bientôt perdu tout mon argent comptant ,
Je redois mille écus encor sur ma parole.

L I S E T T E.

De ces petits chagrins un sage se console.

G O U R V I L L E l'ainé.

Ah ! ce n'est rien encor. Garant à son cousin
Ecrit que les docteurs ne viendront que demain ,
Et qu'il l'attend chez lui pour affaire pressante.
Aubert me fait excuse , Aubert me complimente ;
Il fort , je reste seul ; je n'osais demeurer ;
Et dans notre maison j'étais prêt à rentrer.
Madame Aubert paraît avec un air modeste ,
Bien coiffée en cheveux , un déshabillé leste ,
Un négligé brillant , mais qui paraît sans art.
On a dîné par-tout , me dit-elle , il est tard :
Je vous proposerais de dîner tête à tête ;
Mais je vous ennuierais . . . j'accepte cette fête.
Le repas était propre , et très-bien ordonné.
Elle avait d'un vin grec dont je me suis donné.

L I S E T T E.

Vous avez oublié votre théologie !

GOURVILLE l'aîné.

Hélas ! oui ; ce vin grec la rendait plus jolie.
 Madame Aubert tenait des propos enchanteurs ,
 Que j'ai rarement vus chez nos plus vieux auteurs,
 Je l'entendais parler , je la voyais sourire ,
 Avec cet agrément que Sapho fut décrire.
 Vous connaissez Sapho ?

P I C A R D.

Non.

GOURVILLE l'aîné.

Le plus doux poison
 Par l'oreille et les yeux surprenait ma raison.
 Nous nous attendrissions : monsieur Aubert arrive,
 Madame Aubert s'enfuit , éplorée et craintive ,
 En criant que je suis un homme dangereux.

L I S E T T E.

Vous , dangereux , Monsieur ?

GOURVILLE l'aîné.

L'époux est très-fâcheux.
 Il m'applique un soufflet : je suis assez colère ;
 J'en rends deux sur le champ : nous nous roulons par terre ;
 L'un sur l'autre acharnés , je frappais , il frappait ,
 Et j'entendais de loin Madame qui riait . . .
 Vous avez lu tous deux de ces combats d'athlète ?

P I C A R D.

Je n'ai jamais rien lu.

GOURVILLE l'aîné.

Ni toi non plus , Lisette ?

L I S E T T E.

Très-peu.

G O U R V I L L E l'ainé.

Quoi qu'il en soit, meurtriffans et meurtris,
 Nous heurtions de nos fronts les carreaux, les lambris;
 Des oisifs du quartier une foule accourue
 Remplissait la maison, l'escalier et la rue.
 On crie, on nous sépare : un procureur du coin
 D'accommoder l'affaire a pris sur lui le soin.
 Pour empêcher les gens d'aller chercher main-forte,
 Pour prévenir, dit-il, une amende plus forte,
 Pour payer le scandale avec les coups reçus,
 Je lui signe un billet encor de mille écus.
 Ah, Lisette ! ah, Picard ! le sage est peu de chose !

P I C A R D.

Oui, je le croirais bien.

L I S E T T E.

Quelle métamorphose !

G O U R V I L L E l'ainé.

Après ce que je viens de faire et d'effuyer,
 Comment revoir jamais monsieur le marguillier ?
 Comment revoir Madame ?

P I C A R D.

Oh, Madame est très-bonne.

L I S E T T E.

Toujours aux jeunes gens, Monsieur, elle pardonne.

G O U R V I L L E l'ainé.

Comment revoir mon frère, après l'avoir traité
 Avec tant de hauteur et de sévérité ?

SCÈNE III.

GOURVILLE l'aîné , GOURVILLE le jeune ,
LISETTE , PICARD.

Le jeune GOURVILLE , *tout essoufflé.*
AH , mon frère ! ah , Lisette !

LISETTE.

Eh bien ?

Le jeune GOURVILLE à *Lisette* , à *part.*

Ma chère amie,
Dans ce danger terrible aide-moi , je te prie.

GOURVILLE l'aîné.

Mon frère , je rougis et je pleure à vos yeux.

Le jeune GOURVILLE.

Mon frère , pardonnez ce petit tour joyeux.

(*prenant Lisette à part.*)

Lisette , prends bien garde au moins qu'on ne la voie,
Pour la faire fortir nous aurons une voie.

GOURVILLE l'aîné.

O Ciel ! madame Aubert ferait dans la maison ?

Elle a donc pris pour moi bien de la passion !

Ah ! de grâce , oubliez ma sottise effroyable.

Le jeune GOURVILLE.

Ah ! passez-moi ma faute , elle est très-excusable.

(*allant à Lisette.*)

Lisette , à mon secours.

P I C A R D.

Eh, mon Dieu ! ces gens-ci
Sont tous devenus fous ; qu'a-t-on donc fait ici ?

(*Lisette s'entretient avec le jeune Gourville.*)

G O U R V I L L E l'aîné, *sur le devant.*

Est-ce une illusion ? est-ce un tour qu'on me joue ?
Quels docteurs j'ai trouvés ! je me tâte et j'avoue
Que je suis confondu , que je n'y comprends rien.

Le jeune G O U R V I L L E.

(*à Lisette , il lui parle à l'oreille.*)

Picard, garde la porte . . . Et toi . . . tu m'entends bien.

L I S E T T E.

J'y vais. Comptez sur moi.

Le jeune G O U R V I L L E à *Lisette.*

Par ton seul faveur-faire
Tu fauras amuser et le père et la mère.

G O U R V I L L E l'aîné.

Quoi ? son père et sa mère ont l'obstination
De me poursuivre ici pour réparation ?

Le jeune G O U R V I L L E.

Hélas ! j'en suis honteux.

G O U R V I L L E l'aîné.

C'est moi qui meurs de honte.

Le jeune G O U R V I L L E.

Sophie échappera par une fuite prompte ;
Et Lisette fera la mettre en fureté.

(revenant à Gourville l'aîné.)

De grâce, mon cher frère, ayez tant de bonté
Que de lui pardonner ce petit artifice.

G O U R V I L L E l'aîné.

Quel galimatias !

Le jeune G O U R V I L L E.

Ce n'était pas malice ;

C'est un trait de jeunesse, et peut-être il la perd.

G O U R V I L L E l'aîné.

Vous voulez excuser ici madame Aubert ?

Le jeune G O U R V I L L E.

Laiçons madame Aubert; mon frère, je vous jure
Que nul dans ce quartier n'a fu cette aventure.

G O U R V I L L E l'aîné.

Que dites-vous ? après un bruit si violent ?

Le jeune G O U R V I L L E.

Il ne s'est rien passé qui ne fût très-décent.

G O U R V I L L E l'aîné.

Ah ! vous êtes trop bon.

Le jeune G O U R V I L L E.

Toujours tendre et fidelle,
Je cours la consoler, et je vous réponds d'elle.

(il sort.)

G O U R V I L L E l'aîné.

Mon frère est un bon cœur; il oublie aisément :
Mais de ce qu'il me dit pas un mot ne s'entend.
Quel est cet homme en robe ?

SCENE

SCENE IV.

GOURVILLE l'aîné, M. l'avocat PLACET,
en robe.

L'avocat PLACET, *toujours d'un ton empesé, et
se rengorgeant.*

ON m'a dit par la ville
Que je dois m'adresser à monsieur de Gourville,
Des Gourvilles l'aîné.

GOURVILLE l'aîné.

Très-humble serviteur.

L'avocat PLACET.

Tout prêt à vous servir.

GOURVILLE l'aîné.

C'est sans doute un docteur
Que pour me consoler monsieur Garant m'envoie.

L'avocat PLACET.

Je suis docteur en droit.

GOURVILLE l'aîné.

J'en ai bien de la joie ;

Je les révère tous.

L'avocat PLACET.

Au barreau du palais

Depuis deux ans je plaide avec quelque succès.

Théâtre. Tome VIII.

† Kk

G O U R V I L L E l'aîné.

Contre madame Aubert plaidez donc , je vous prie ,
Et vengez-moi , Monsieur , de sa friponnerie.

L'avocat P L A C E T.

Je ferai tout pour vous. Vous pouvez au parquet
Vous informer du nom de l'avocat Placet.

G O U R V I L L E l'aîné.

Si vous voulez , Monsieur , vous charger de ma cause...

L'avocat P L A C E T.

Vous devez être instruit...

G O U R V I L L E l'aîné.

En deux mots je l'expose.

L'avocat P L A C E T.

J'ai dès long-temps en vue un établissement ;
Et j'avais pourchassé Claire-Sophie Agnant.
Pour elle vous savez , Monsieur , quelle est ma flamme.

G O U R V I L L E l'aîné.

Non ; mais un avocat fait bien de prendre femme
Pour se défennuyer quand il a travaillé.

L'avocat P L A C E T.

Vous me privez d'icelle ; et vous m'avez baillé
Par vos productions bien de la tablature.

G O U R V I L L E l'aîné.

Qui, moi, Monsieur ?

L'avocat P L A C E T.

Vous-même : et votre procédure
Par madame sa mère est remise en mes mains.
On a surpris , Monsieur , vos papiers clandestins ,

Vos missives d'amour et tous vos beaux mystères,
Colorés d'un vernis de maximes austères.

A nos yeux clair-voyans le poison s'est montré.

G O U R V I L L E l'aîné.

Je veux être pendu, je veux être enterré,

Si j'ai jamais écrit à cette demoiselle,

Et si j'ai pu sentir le moindre goût pour elle.

L'avocat P L A C E T.

On renia toujours, Monsieur, les vilains cas :

Mademoiselle Agnant ne vous ressemble pas ;

Elle a tout avoué.

G O U R V I L L E l'aîné.

Quoi ?

L'avocat P L A C E T.

Que votre éloquence

Avait voulu tromper sa timide innocence.

G O U R V I L L E l'aîné.

Ah ! c'est une coquine ; et je ferai ferment

Que rien n'est plus menteur que cette fille Agnant.

L'avocat P L A C E T.

Les fermens coûtent peu, Monsieur, aux hypocrites ;

Et chez madame Aubert vos infames visites,

Le viol dont par-tout vous êtes accusé,

Un mari trop benin par vous de coups brisé,

Ont fait connaître assez votre affreux caractère.

G O U R V I L L E l'aîné.

Juste Ciel !

L'avocat P L A C E T.

Pourfuivons . . . vous connaissez la mère ?

G O U R V I L L E l'aîné.

Qui donc ?

L'avocat P L A C E T.

Madame Agnant.

G O U R V I L L E l'aîné.

Je fais qu'en ce logis

On la souffre parfois ; mais je vous avertis
Que je n'ai jamais eu la plus légère envie
D'elle ni de sa fille ; et très-peu me soucie
De la famille Agnant.

L'avocat P L A C E T.

Vous savez sur l'honneur

Combien elle est terrible ; et quelle est son humeur.

G O U R V I L L E l'aîné.

Je n'en fais rien du tout.

L'avocat P L A C E T.

Pour venger son injure ,

Sa main de deux soufflets a doué ma future
Devant monsieur Agnant et devant les valets.

G O U R V I L L E l'aîné.

Ma foi , cette journée est féconde en soufflets.

L'avocat P L A C E T.

D'une telle leçon ma future excédée

Du logis maternel soudain s'est évadée.

On fait qu'elle est chez vous , et je m'en doutais bien.
Monsieur , il faut la rendre , et ma femme est mon bien.

Je vous rapporte ici vos lettres ridicules ,
 Où vous parlez toujours de péchés , de scrupules.
 Rendez-moi sur le champ ses petits billets doux ;
 Que tout ceci se passe en secret entre nous ;
 Et ne me forcez point d'aller à l'audience
 Faire rougir Messieurs de votre extravagance.

G O U R V I L L E l'aîné.

Le diable vous emporte et vous et vos billets :
 Vous me feriez jurer. Non , je ne vis jamais
 Une si détestable et si lourde imposture.

L'avocat P L A C E T.

Vous êtes donc , Monsieur , ravisseur et parjure ?

G O U R V I L L E l'aîné.

Allez , vous êtes fou.

L'avocat P L A C E T.

J'avais l'attention

De ménager céans la réputation
 De l'objet que mon cœur destinait à ma couche :
 Mais , puisque vous niez , puisque rien ne vous touche,
 Que dans le crime enfin vous êtes endurci ,
 Adieu , Monsieur. Bientôt vous me verrez ici ;
 Je viendrai vous y prendre en bonne compagnie ;
 Les lois sauront punir ces excès d'infamie ;
 Et vous verrez s'il est un plus énorme cas
 Que d'oser se jouer aux femmes d'avocats.

(*il sort.*)

SCÈNE V.

GOURVILLE l'aîné, *seul*.

QUE voilà pour m'instruire une bonne journée !
 J'étais charmé de moi ; ma sagesse obstinée
 Se complaisait en elle , et j'admirais mon vœu
 De fuir l'amour , le vin , les querelles , le jeu.
 Je joue et je perds tout. Certaine Aubert maudite
 M'enlace en ses filets par sa mine hypocrite.
 Je bois , on m'affaffine : en tout point confondu ,
 Je paye encor l'amende ayant été battu.
 Un bavard d'avocat , dans cette conjoncture ,
 Veut me persuader que j'ai pris sa future ,
 Et me vient menacer d'un procès criminel.
 Garant peut me tirer de cet état cruel ;
 Garant ne paraît point , il me laisse ; il emporte
 Jusqu'aux clefs de ma chambre , et je reste à la porte,
 N'osant dans mes terreurs ni fuir ni demeurer.
 O sagesse ! à quel sort as-tu pu me livrer !
 Voilà donc le beau fruit d'une étude profonde.
 Ah ! si j'avais appris à connaître le monde ,
 Je ne me verrais pas au point où je me voi :
 Mon libertin de frère est plus sage que moi.

SCENE VI.

GOURVILLE l'aîné, PICARD.

GOURVILLE l'aîné.

Qui frappe à coups pressés? quel bruit, quel tintamarre!
Que fait-on donc là-bas? est-ce une autre bagarre?
Est-ce madame Aubert qui me vient harceler
Pour mille écus comptant qu'on m'a fait stipuler?

PICARD, *accourant.*

Ah! cachez-vous.

GOURVILLE l'aîné.

Quoi donc?

PICARD.

Une mère affligée

Qui vient redemander une fille outragée.

GOURVILLE l'aîné.

Madame Aubert la mère?

PICARD.

Un mari pris de vin

Qui prétend boire ici du soir jusqu'au matin.

GOURVILLE l'aîné.

Monfieur Aubert lui-même?

PICARD.

Et qui veut qu'on lui rende

Sa belle et chère enfant que sa femme demande.

Tout retentit des cris de la dame en fureur ;

Ses regards feulement m'ont fait trembler de peur :

Et pour son premier mot elle m'a fait entendre
Qu'elle venait céans pour nous faire tous pendre.

G O U R V I L L E l'ainé.

Ah ! cela me manquait.

P I C A R D.

Quelques bonnets carrés,
Pour y mieux parvenir, sont avec elle entrés.
Déjà l'on verbalise.

G O U R V I L L E l'ainé.

Eh bien, que faut-il faire ?
Où fuir ? où me fourrer ?

P I C A R D.

Venez, j'ai votre affaire ;
Je m'en vais vous tapir au fond du galetas.

G O U R V I L L E l'ainé.

Ah ! j'y cours me jeter de la fenêtre en bas.

P I C A R D.

Oui, oui, dépêchez-vous.

G O U R V I L L E l'ainé.

Allons, si j'en réchappe,
Sera bien fin, je crois, qui jamais m'y rattrape.
Monfieur, madame Aubert, et tous leurs grands docteurs,
Ces dévots du quartier et ces prédicateurs,
Ne tourmenteront plus ma simple bonhommie.
Je renonce à jamais à la théologie :
Je vois que j'en étais sottement entiché,
Et j'aurais moins mal fait d'être un franc débauché.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le jeune GOURVILLE, LISETTE.

Le jeune GOURVILLE.

J'y songe, j'y refonge, et tout cela, Lisette,
Me paraît impossible.

LISETTE.

Oui, mais la chose est faite.

Le jeune GOURVILLE.

N'importe, mon enfant, qu'elle soit faite ou non,
Ta maîtresse à ce point ne perd pas la raison.

LISETTE.

Bon! je la perds bien moi, Monsieur, moi qui raisonne,
Pour ce petit Picard.

Le jeune GOURVILLE.

Picard passe, ma bonne;

Mais pour Garant, l'objet de son aversion,
Un fat, un plat bourgeois, un ennuyeux fripon.

LISETTE.

Ah, la femme est si faible!

Le jeune GOURVILLE.

Il est très-vrai, ma reine;

Vous passez volontiers de l'amour à la haine:
Des exemples frappans le montrent chaque jour;
Mais vous ne passez point du mépris à l'amour.

L I S E T T E.

Tout ce qu'il vous plaira ; mais j'ai quelques lumières :
 J'en fais autant que vous sur ces grandes matières.
 Un abbé , grand ami de madame Ninon ,
 Qui dans mon jeune temps fréquentait la maison ,
 Et qui même , entre nous , eut du goût pour Lisette ,
 Me disait que la femme est comme la girouette :
 Quand elle est neuve encore , à toute heure on l'entend ,
 Elle brille aux regards , elle tourne à tout vent ;
 Elle se fixe enfin quand le temps l'a rouillée.

Le jeune G O U R V I L L E.

De ta comparaison j'ai l'ame émerveillée ;
 Fixe-toi pour Picard , rouille-toi , mon enfant :
 Ninon n'en fera rien pour notre ami Garant.

L I S E T T E.

La chose est pourtant sûre.

Le jeune G O U R V I L L E.

Ouais ! Ninon marguillière !

L I S E T T E.

Croyez-le.

Le jeune G O U R V I L L E.

Je le crois , et je ne le crois guère :
 Mais on voit des marchés non moins extravagans ,
 Et Paris est rempli de ces événemens.
 Aujourd'hui l'on en rit , demain on les oublie ;
 Tout passe et tout renaît : chaque jour sa folie.
 Mais quel train , quel fracas , quel trouble elle verra
 Dans sa propre maison , lorsqu'elle y reviendra !

Comment sauver Agnant, cette fille si chère !
 Que ferons-nous ici de mon benêt de frère,
 De l'avocat Placet et de madame Agnant ?

L I S E T T E.

Ils ont déjà cherché dans chaque appartement,
 Ils n'ont pu déterrer la petite Sophie.

Le jeune G O U R V I L L E.

Au fond je suis fâché que mon espièglerie
 Ait à mon frère aîné causé tant de tourment ;
 Mais il faut bien un peu décaffer un pédant.
 Ce sont-là des leçons pour un grand philosophe.

L I S E T T E.

Oui, mais madame Agnant paraît d'une autre étoffe :
 Elle est à craindre ici.

Le jeune G O U R V I L L E.

Bon ; tout s'apaisera ;
 Car enfin tout s'apaise : un quartaut suffira
 Pour faire oublier tout au bon homme de père ;
 Et plus en ce moment sa femme est en colère,
 Plus nous verrons bientôt s'adoucir son humeur.

S C E N E I I.

GOURVILLE l'aîné, *poursuivi par M^{me} AGNANT,*
 M. AGNANT, l'avocat PLACET, le jeune
 GOURVILLE, LISETTE, PICARD.

GOURVILLE l'aîné, *courant.*
Au secours !

M^{me} AGNANT, *courant après lui.*

Au méchant !

M. AGNANT, *courant après madame Agnant.*

Qu'on l'arrête.

L'avocat PLACET, *courant après M. Agnant.*

Au voleur.

(ils font le tour du théâtre en poursuivant Gourville l'aîné.)

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! j'ai le nez cassé !

M^{me} AGNANT.

Je suis morte !

M. AGNANT.

Ah ! ma femme !

Es-tu morte en effet ?

M^{me} AGNANT à Gourville l'aîné.

Non Séducteur infame,
 Tu m'enlèves ma fille, impudent loup-garou,
 Et de la mère encor tu viens casser le cou.

GOURVILLE l'aîné.

Eh, Madame, pardon !

M^{me} A G N A N T.

Détestable hypocrite !

L'avocat P L A C E T.

Race de débauchés.

M^{me} A G N A N T.

Cœur faux ! plume maudite !

Tu me rendras ma fille , ou je t'étranglerai.

G O U R V I L L E l'aîné.

Hélas ! je la rendrai fitôt que je l'aurai.

M^{me} A G N A N T. (*au jeune Gourville.*)

Tu m'insultes encore ! . . . Et toi qui fus si sage ,
Parle , as-tu pu souffrir un pareil brigandage ?

Le jeune G O U R V I L L E.

Madame , calmez-vous Monsieur , écoutez-moi.

M. A G N A N T.

Volontiers : tu parais un très-bon vivant , toi ;
Je t'ai toujours aimé.

Le jeune G O U R V I L L E.

Rassurez-vous , mon frère ;
Vous , Monsieur l'avocat , éclaircissons l'affaire ;
Entendons-nous.

M. A G N A N T.

Parbleu , l'on ne peut mieux parler ;
Il faut toujours s'entendre , et non se quereller.

Le jeune G O U R V I L L E.

Picard , apportez-nous ici sur cette table
De ce bon vin muscat.

M. A G N A N T.

Il est fort agréable.

J'en boirai volontiers , en ayant bu déjà ;
 Alléyons-nous , ma femme , et pesons tout cela.

*(il s'assied auprès de la table.)*M^{me} A G N A N T.

Je n'ai rien à peser : il faut que l'on commence
 Par me rendre ma fille.

L'avocat P L A C E T.

Oui , c'est la conséquence.

(ils se rangent autour de M. Agnant , qui reste assis.)

G O U R V I L L E l'aîné.

Reprenez-la par-tout où vous la trouverez ;
 Et que d'elle et de vous nous soyons délivrés.

M^{me} A G N A N T.

Eh bien , vous le voyez , encore il m'injurie ,
 L'effronté dissolu !

Le jeune G O U R V I L L E , à part à son frère.

Mon frère , je vous prie ,

Gardons-nous de heurter ses préjugés de front.

G O U R V I L L E l'aîné.

Non , je n'y puis tenir , tout ceci me confond.

Le jeune G O U R V I L L E , prenant M^{me} Agnant à part.

Madame , vous savez combien je suis sincère.

M. A G N A N T.

Il n'est point frelaté.

Le jeune G O U R V I L L E.

Je ne ferais vous taire

Que depuis quelque temps mon cher frère en effet
Eut avec votre fille un commerce secret.

G O U R V I L L E l'aîné.

Ça n'est pas vrai.

Le jeune G O U R V I L L E à son frère.

Paix donc ; c'est un commerce honnête,
Pur , moral , instructif , pour bien régler sa tête ,
Pour éloigner son cœur d'un monde décevant ,
Et pour la disposer à se mettre en couvent.

M. A G N A N T.

Mettre en couvent ma fille ! oh , le plaisant visage !

M^{me} A G N A N T.

C'est un impertinent.

G O U R V I L L E l'aîné.

Je vous dis . . .

Le jeune G O U R V I L L E , *fesant signe à son frère.*

Chut !

G O U R V I L L E l'aîné.

J'enrage !

L'avocat P L A C E T.

Cette excuse louable est d'un cœur fraternel ;
Mais , Monsieur , votre aîné n'est pas moins criminel.
Tenez , Monsieur , voilà ses missives infames ,
Et ses instructions pour diriger les ames.

(*il tire des lettres de dessous sa robe.*)

Le jeune G O U R V I L L E , *prenant les lettres.*

Prêtez-moi.

L'avocat P L A C E T.

Les voilà.

Le jeune G O U R V I L L E.

D'un esprit attentif

J'en veux voir la teneur et le dispositif.

L'avocat P L A C E T.

Mais il faut me les rendre.

Le jeune G O U R V I L L E.

Oui, mais je dois vous dire

Qu'avant de vous les rendre il me faudra les lire.

(il met les lettres dans sa poche, madame Agnant se jette dessus et en prend une.)

G O U R V I L L E l'aîné.

Allez, ces lettres font d'un faussaire.

M^{me} A G N A N T à Gourville l'aîné.

Fripon,

Nîras-tu tes écrits ! tiens, voici tout du long
Tes beaux enseignemens dont ma fille se coëffe ;
Les voici.

L'avocat P L A C E T.

Nous devons les déposer au greffe.

M^{me} A G N A N T, prenant des lunettes.

Ecoute La vertu que je veux vous montrer
Doit plaire à votre cœur, l'échauffer, l'éclairer.
Votre vertu m'enchanté et la mienne me guide
Ah ! je te donnerai de la vertu, perfide.

G O U R V I L L E l'aîné.

Je n'ai jamais écrit ces sottises.

Le

Le jeune GOURVILLE, versant à boire à M. Agnant.

Voisin.

M. A G N A N T.

De la vertu !

Le jeune G O U R V I L L E.

Voyons celle de ce bon vin.

(à madame Agnant.)

Madame , goûtez-en.

M^{me} A G N A N T , ayant bu.

Peste ! il est admirable !

Le jeune G O U R V I L L E à M. Agnant.

Vous en aurez ce soir , mon cher , sur votre table :

On vous porte un quartaut dont vous ferez content.

M. A G N A N T.

Non , je n'ai jamais vu de plus honnête enfant.

Le jeune G O U R V I L L E à l'avocat Placet.

Et vous ?

L'avocat P L A C E T boit un coup.

Il est fort bon ; mais vous ne pouvez croire

Qu'en l'état où je suis je vienne ici pour boire.

Le jeune G O U R V I L L E en présente à son frère.

Vous , mon frère.

G O U R V I L L E l'aîné.

Ah ! cessez vos ébats ennuyeux.

Plus vous paraissez gai , plus je suis férieux.

Après tant de chagrins et de tracasserie ,

C'est une cruauté que la plaisanterie :

Théâtre. Tome VIII.

† L. I

Dans ce jour de malheur tout le quartier , je croi ,
S'était donné le mot pour se moquer de moi.

(à madame Agnant.)

Ma voisine , à la fin , vous voilà bien instruite
Que si votre Sophie est par malheur en fuite ,
Ce n'était pas pour moi qu'elle a fait ce beau tour :
Ni vos yeux ni les siens ne m'ont donné d'amour.

M^{me} A G N A N T.

Mes yeux , méchant !

G O U R V I L L E l'aîné.

Vos yeux. C'est une calomnie ,
Un mensonge effroyable inventé par l'envie.
Vous en rapportez-vous au bon monsieur Garant ?
Nous l'attendons ici de moment en moment.
Il connaît assez bien quelle est mon écriture ;
Et dans sa poche même il a ma signature.
Il a jusqu'à la clef de mon appartement ,
Où lui-même a laissé tout mon argent comptant.
Il me rendra justice.

M^{me} A G N A N T.

Oh ! c'est un honnête homme !

L'avocat P L A C E T.

Un grand homme de bien.

Le jeune G O U R V I L L E.

Chacun ainsi le nomme.

M^{me} A G N A N T.

Un homme franc , tout rond.

M. A G N A N T.

L'oracle du quartier.

Le jeune G O U R V I L L E.

Madame , entre nous tous , je veux vous confier
Quelle est à ce sujet ma pensée.

M. A G N A N T , *en buvant et le regardant ensuite
fixement.*

Oui , confie.

Le jeune G O U R V I L L E.

Je crois que c'est chez lui que la belle Sophie
A couru se cacher pour fuir votre courroux ,
Et pour qu'il la remît en grâce auprès de vous.
Dans toute la paroisse il prend soin des affaires ,
Très-charitablement , des filles et des mères.

M^{me} A G N A N T.

Vraiment , l'avis est bon.

Le jeune G O U R V I L L E.

Mademoiselle Agnant

A du cœur ; elle pense , et n'est plus unè enfant ;
Vous l'avez souffletée , elle s'en est sentie
Un peu trop vivement , et puis elle est partie.

M. A G N A N T , *toujours assis , et le verre à la main.*

C'est votre faute aussi , ma femme ; et franchement ,
Vous deviez avec elle agir moins durement :

Vous avez la main prompte , et vous êtes la cause
De tout notre malheur.

Le jeune G O U R V I L L E.

Mon Dieu , c'est peu de chose.

Ll 2

Allez, tout ira bien J'entends monsieur Garant,
Il revient, parlez-lui, mon frère, et promptement.
Sur tous les marguilliers on fait votre influence.
Déployez avec lui votre rare éloquence.

G O U R V I L L E l'ainé.

Que lui dire ?

Le jeune G O U R V I L L E.

Vous seul pouvez persuader.

G O U R V I L L E l'ainé.

Persuader ! Eh quoi ?

Le jeune G O U R V I L L E.

Tout va s'accommoder.

G O U R V I L L E l'ainé.

Comment ?

Le jeune G O U R V I L L E.

Vous seul pouvez manier cette affaire,
Vous seul rendrez Sophie à sa charmante mère.

G O U R V I L L E l'ainé.

Moi ?

M^{me} A G N A N T.

Va, si tu la rends, je te pardonne tout.

G O U R V I L L E l'ainé.

Je n'entends rien

Le jeune G O U R V I L L E.

D'un mot vous en viendrez à bout.

G O U R V I L L E l'ainé.

Allons donc.

(il sort.)

Le jeune GOURVILLE.

Vous mettez la paix dans le ménage.

M. AGNANT, *montrant le jeune Gourville.*

Ma femme, ce jeune homme est un esprit bien sage.

SCÈNE III.

Les Acteurs précédens, le jeune GOURVILLE,
*prenant par la main M. et M^{me} AGNANT, et
se mettant entre eux.*

Le jeune GOURVILLE.

PUISQU'IL n'est plus ici, je puis avec candeur,
Madame, en liberté vous ouvrir tout mon cœur.
J'ai traité devant lui cette importante affaire
Comme peu dangereuse; et j'excusais mon frère;
Mais je dois avec vous faire réflexion
Que nous hasardons tous la réputation
D'une fille nubile, et sous vos yeux instruite,
Au chemin de l'honneur par vos leçons conduite:
Ce chemin de l'honneur est tout-à-fait glissant;
Ceci fera du bruit, le monde est médifant.

M^{me} AGNANT.

Et c'est ce que je crains.

Le jeune GOURVILLE.

Une fille enlevée,
Avec procès verbal chez un homme trouvée:

Vous sentez bien , Madame , et vous comprenez bien
Que de tout le Marais ce fera l'entretien ,
Qu'il en faut prévenir la triste conséquence.

M. A G N A N T.

Par ma foi ce jeune homme est rempli de prudence.

Le jeune G O U R V I L L E.

J'ai fort à cœur aussi , dans ce fâcheux éclat ,
Le propre honneur lésé de monsieur l'avocat.
Que pensera tout l'ordre en voyant un confrère
Qui prend , sans respecter son grave caractère ,
Une fille à ses yeux enlevée aujourd'hui ,
Dont un autre est aimé ? . . . si ! j'en rougis pour lui.

L'avocat P L A C E T.

Mais , Monsieur , c'est moi seul que cette affaire touche.
On me donne une dot qui doit fermer la bouche
Aux malins envieux , prêts à tout censurer.
Dix mille écus comptant sont à considérer.

M. A G N A N T, toujours bien fixe et l'air un peu hébété d'un
buveur honnête , mais non pas d'un vilain ivrogne de
comédie à hoquets.

Vous avez de gros biens ?

L'avocat P L A C E T.

Oui , j'ai mon éloquence ,
Mon étude , ma voix , les plaideurs , l'audience.

Le jeune G O U R V I L L E.

Madame , je vous plains ; j'avoue ingénument
Qu'on devait respecter un tel engagement.

Mon frère a fait sans doute une grande sottise
D'enlever la future à ce futur promise.

Il n'en peut résulter qu'une triste union,
Pleine de jalousie et de dissention.

Les deux futurs ensemble à peine pourraient vivre.

M^{me} A G N A N T.

J'en ai peur en effet.

M. A G N A N T.

Il parle comme un livre,
Il a toujours raison.

Le jeune G O U R V I L L E.

Par un destin fatal,

Vous voyez que mon frère a seul fait tout le mal.

C'est votre propre sang, c'est l'honneur qu'il vous ôte.

Madame, c'est à moi de réparer sa faute.

Pour Sophie, il est vrai, je n'eus aucun désir;

Mais je l'épouserai pour vous faire plaisir.

M. A G N A N T.

Parbleu, je le voudrais.

L'avocat P L A C E T.

Moi, non.

M^{me} A G N A N T.

Quelle folie!

Tu n'as rien : un cadet de basse-Normandie

Est plus riche que toi.

Le jeune G O U R V I L L E.

D'aujourd'hui seulement

Notre belle Ninon m'a fait voir clairement

Que j'ai cent mille francs que m'a laissés mon père ;
 Monsieur Garant lui-même en est dépositaire.

M^{me} A G N A N T.

Cent mille francs ! grand Dieu !

M. A G N A N T.

Ma foi, j'en suis charmé.

Le jeune G O U R V I L L E.

De Sophie, il est vrai, je ne suis point aimé,
 Mais je suis à sa mère attaché pour ma vie,
 Et ce n'est que pour vous que je me sacrifie.

M^{me} A G N A N T.

Et la femme, mon fils, est chez monsieur Garant ?

Le jeune G O U R V I L L E.

Sans doute. Il en convient.

L'avocat P L A C E T.

J'en doute fortement.

M^{me} A G N A N T, à M. Agnant.

Cent mille francs, mon cher !

M. A G N A N T.

Cent mille francs, ma femme !

Ah ! ça me plaît.

M^{me} A G N A N T.

Ça va jusqu'au fond de mon âme.

Cent mille francs, mon fils !

Le jeune G O U R V I L L E.

J'ai quelque chose avec.

M. A G N A N T.

Il est plein de mérite, et d'ailleurs il boit sec.

L'avocat

L'avocat P L A C E T.

Mais songez, s'il vous plaît...

M. A G N A N T.

Tais-toi ; je vais le prendre
Dès ce même moment à ton nez pour mon gendre.

L'avocat P L A C E T.

Comment , Madame , après des articles conclus !
Stipulés par vous-même !

M^{me} A G N A N T.

Ils ne le feront plus.

(elle le pousse.)

Cent mille francs... Allez.

M. A G N A N T, le poussant d'un autre côté.

Dénichez au plus vite.

M^{me} A G N A N T, lui faisant faire la pirouette à droite.

Allez plaider ailleurs.

M. A G N A N T, lui faisant faire la pirouette à gauche.

Cherchez un autre gîte.

Cent mille francs !

L'avocat P L A C E T.

Je vais vous faire assigner tous.

Le jeune G O U R V I L L E, en le retournant.

N'y manquez pas.

M. A G N A N T.

Bon soir.

M^{me} A G N A N T.

Allons , arrangeons-nous.

(l'avocat Placet sort.)

Théâtre. Tome VIII. † Mm

S C E N E I V.

Le jeune GOURVILLE, M. AGNANT,
M^{me} AGNANT.

M. AGNANT.

MAIS, que n'as-tu plutôt expliqué ton affaire ?
Pourquoi de ta fortune as-tu fait un mystère ?

Le jeune GOURVILLE.

Ce n'est que d'aujourd'hui que je suis assuré.
Monsieur Garant m'a dit que ce dépôt sacré
Était entre ses mains.

M. AGNANT.

C'est comme dans les tiennes.

M^{me} AGNANT.

Tout de même : et ma fille ? afin que tu la tiennes
Il faut que je la trouve.

Le jeune GOURVILLE.

Oh ! l'on vous la rendra.

M. AGNANT.

Elle ne revient point, donc elle reviendra.

Le jeune GOURVILLE.

Mais ne lui donnez plus de soufflets, je vous prie ;
Cela cabre un esprit.

M. AGNANT.

Ça peut l'avoir aigrie.

M^{me} A G N A N T.

Ça n'arrivera plus... c'est chez l'ami Garant
Que tu la crois cachée ?

Le jeune G O U R V I L L E.

Oui, très-certainement :

Et je vais de ce pas tout préparer, ma mère,
Pour remettre en vos bras une fille si chère.

(il fait un pas pour sortir.)

M^{me} A G N A N T, *l'embrassant.*

Il faut que je t'embrasse.

M. A G N A N T.

Oui, j'en veux faire autant.

M^{me} A G N A N T.

Reviens bien vite au moins.

Le jeune G O U R V I L L E.

Je revole à l'instant.

M^{me} A G N A N T, *l'arrêtant encore.*

Écouté encore un peu, mon cher ami, mon gendre ;
En famille avec toi quels plaisirs je vais prendre !
Je ne puis te quitter... va, mon fils... fais certain
Que ma fille est ta femme.

Le jeune G O U R V I L L E.

Oui, tel fut mon dessein.

M^{me} A G N A N T.

Tu réponds d'elle ?

G O U R V I L L E, *en s'en allant.*

Oh oui, tout comme de moi-même.

M^{me} A G N A N T.

Quel bon ami j'ai là ! Mon Dieu, comme je l'aime !

Mm 2

SCÈNE V.

M. AGNANT, M^{me} AGNANT.

M. AGNANT.

PAR ma foi , notre gendre est un charmant garçon.

M^{me} AGNANT.

Oh ! c'est bien élevé. La voisine Ninon
Vous a formé cela ! c'est une dégourdie,
Qui fait bien mieux que nous ce que c'est que la vie,
Un grand esprit.

M. AGNANT.

Ah , ah !

M^{me} AGNANT.

Je voudrais l'égalé,
Mais fitôt qu'elle parle , on n'ose plus parler.

M. AGNANT.

On dit qu'elle entend tout , et même les affaires.
Une bonne caboche !

M^{me} AGNANT.

On dit que les deux frères
Lui doivent ce qu'ils font : comment cent mille francs !
L'avocat n'aurait pu les gagner en trente ans :
Ce n'est rien qu'un bavard.

M. AGNANT.

Un pédant imbécille ,
Fait pour rincer au plus les verres de Gourville.

S C E N E V I.

M. AGNANT, M^{me} AGNANT, M. GARANT.

M^{me} AGNANT.
EH bien, monsieur Garant, enfin tout est conclu.

M. GARANT.

Oui, ma chère voisine, et le ciel l'a voulu.

M^{me} AGNANT.

Quel bonheur !

M. GARANT.

Il est vrai qu'on a sur sa conduite
 Glosé bien fortement ; mais l'hymen par la fuite
 Vous passe un beau vernis sur ces péchés mignons.

M^{me} AGNANT.

L'escapade, Monsieur, que nous lui reprochons,
 Ne peut se mettre au rang des fautes criminelles.

M. GARANT.

La réputation revient d'ailleurs aux belles,
 Ainsi que les cheveux : et puis considérons
 Qu'elle a bien du crédit, des amis, des patrons ;
 Et qu'outre sa richesse à tous les deux commune,
 Elle pourra me faire une grande fortune.

M^{me} AGNANT.

Une fortune, à vous !

Mm 3

M. A G N A N T.

Je suis tout interdit.

Ma fille de grands biens, des patrons, du crédit?
Quels discours!

M^{me} A G N A N T.

Il est vrai qu'elle est assez gentille:
Mais du crédit!

M. G A R A N T.

Qui parle ici de votre fille?

M^{me} A G N A N T.

De qui donc parlez-vous?

M. G A R A N T.

De la belle Ninon
Que j'épouse ce soir, ici, dans sa maison;
Je vous prie à la noce, et vous devez en être.

M^{me} A G N A N T.

Comment! vous épousez notre Ninon?

M. A G N A N T.

Mon maître,
Est-il bien vrai?

M. G A R A N T.

Très-vrai.

M. A G N A N T.

J'en suis parbleu touché.
Vous ne pourriez jamais faire un meilleur marché.

M^{me} A G N A N T.

Et moi je vous disais que je donne Sophie
A mon petit Gourville, et qu'elle s'est blottie

Chez vous , en votre absence , et qu'elle en va fortir
 Pour ferrer ces doux nœuds que je viens d'affortir ,
 Et qu'il nous faut donner , pour aider leur tendresse ,
 Cent mille francs comptant que vous avez en caisse.

M. A G N A N T.

Oui , tant qu'il vous plaira , mariez-vous ici ;
 Mais parbleu , permettez qu'on se marie aussi ,

M. G A R A N T.

Rêvez-vous , mes voisins ? et ce petit délire
 Vous prend-il quelquefois ? qui diable a pu vous dire
 Que Sophie est chez moi , que Gourville aujourd'hui
 Aura cent mille francs , qui sont tout prêts pour lui ?

M^{me} A G N A N T.

Je le tiens de sa bouche.

M. A G N A N T.

Il nous l'a dit lui-même.

M. G A R A N T.

De ce jeune étourdi la folie est extrême ;
 Il séduit tour à tour les filles du Marais ;
 Il leur fait des sermens d'épouser leurs attraits ;
 Et pour les mieux tromper , il fait accroire aux mères
 Qu'il a cent mille francs placés dans mes affaires.
 Il n'en est pas un mot : et je ne lui dois rien.
 Monsieur son frère et lui sont tous les deux sans bien ,
 Et tous deux au logis cesseront de paraître
 Dès le premier moment que j'en ferai le maître.

M m 4

M^{me} A G N A N T.

Vous n'avez pas à lui le moindre argent comptant ?

M. G A R A N T.

Pas un denier.

M^{me} A G N A N T.

Mon Dieu, le méchant garnement!

M. A G N A N T, *en buvant un coup.*

C'est dommage.

M^{me} A G N A N T.

Ma fille, à mes bras enlevée,
Après dîné chez vous ne s'était pas fauvée ?

M. G A R A N T.

Il n'en est pas un mot.

M^{me} A G N A N T.

Les deux frères, je voi,
D'accord pour m'outrager, s'entendent contre moi.

M. A G N A N T.

Les fripons que voilà !

M. G A R A N T.

Toujours de ces deux frères
J'ai craint, je l'avoûrai, les méchants caractères.

M^{me} A G N A N T.

Tous deux m'ont pris ma fille ! ah ! j'en aurai raison ;
Et je mettrai plutôt le feu dans la maison.

M. G A R A N T.

La maison m'appartient, gardez-vous en, ma bonne.

M^{me} A G N A N T.

Quoi donc, pour épouser nous n'aurons plus personne?
Allons, courons bien vite après notre avocat;
Il vaudra mieux que rien.

M. A G N A N T, *avec le geste d'un homme ivre.*

Ma femme, il est bien plat.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

NINON, LISETTE.

LISETTE.

AH, Madame, quel train ! quel bruit dans votre absence !
 Quel tumulte effroyable et quelle extravagance !

NINON.

Je fais ce qu'on a fait ; je prétends calmer tout ;
 Et j'ai pris les devans pour en venir à bout.

LISETTE.

Madame, contre moi ne foyez point fâchée
 Que la petite Agnant se soit ici cachée :
 Hélas ! j'en aurais fait de bon cœur tout autant,
 Si j'avais eu pour mère une madame Agnant.
 Comment ! battre sa fille ! ah ! c'est une infamie,

NINON.

Oui, ce trait ne sent pas la bonne compagnie.
 Notre pauvre Gourville en est encore ému.

LISETTE.

Il l'adore en effet.

NINON.

Lifette, que veux-tu,
 Il faut pour la jeunesse être un peu complaisante :
 Ninon aurait grand tort de faire la méchante.
 La jeune Agnant me touche.

L I S E T T E.

A peine je conçois

Comment nos plats voisins, avec leur air bourgeois,
Ont trouvé le secret de nous faire une fille
Si pleine d'agrémens, si douce, si gentille.

N I N O N.

Dès la première fois, son maintien me surprit,
Sa grâce me charma, j'aimai son tour d'esprit.
Des femmes quelquefois assez extravagantes,
Ayant de fots maris, font des filles charmantes.
Il fallut bien souffrir de ses très-fots parens
La visite importune et les plats complimens.
Sa mère m'excéda par droit de voisinage ;
Sa fille était tout autre : elle obtint mon suffrage.
Elle aura quelque bien : Gourville, en l'époufant,
N'est point forcé de vivre avec madame Agnant.
On respecte beaucoup sa chère belle-mère,
On la voit rarement ; encor moins le beau-père.
Je me trompe, ou Sophie est bonne par le cœur :
Point de coquetterie ; elle aime avec candeur.
Je veux aux deux amans faire des avantages.

L I S E T T E.

Vous allez donc ce soir bâcler trois mariages,
Celui de ces enfans, le vôtre, et puis le mien.
Madame, en un seul jour, c'est faire assez de bien ;
Il faudrait tout d'un temps, dans votre zèle extrême,
Pour notre aîné Gourville en faire un quatrième :
Le mariage forme et dégourdit les gens.

N I N O N.

Il en a grand besoin : tout vient avec le temps.
 Dans la rage qu'il eut d'être trop raisonnable,
 Il ne lui manqua rien que d'être supportable :
 Mais les fortes leçons qu'il vient de recevoir
 Sur cet esprit flexible ont eu quelque pouvoir :
 Pour toi ton tour approche, et ton affaire est prête.
 Mon cher ami Garant s'était mis dans la tête
 De t'engager, Lisette, à me parler pour lui.
 Il t'a promis beaucoup, est-il vrai ?

L I S E T T E.

Madame, oui.

N I N O N.

Un peu de différence est entre sa personne
 Et la mienne peut-être ; il promet et je donne.
 Prends cinquante louis, pour subvenir aux frais
 De ton nouveau ménage.

S C E N E II.

N I N O N , L I S E T T E , P I C A R D .

L I S E T T E.

AH ! Picard, quels bienfaits !

(*en montrant la bourse.*)

Vois-tu cela ?

P I C A R D .

Madame, il faut d'abord vous dire
 Que mon bonheur est grand ... et que je ne désire

Rien plus... sinon qu'il dure... et que Lifette et moi
Nous sommes obligés... mais aide-moi donc, toi,
Je ne fais point parler.

N I N O N.

J'aime ton éloquence,
Picard, et je me plais à ta reconnaissance.

P I C A R D.

Ah! Madame, à vos pieds ici nous devons tous...

N I N O N.

Nous devons rendre heureux quiconque est près de nous.
Pour ceux qui sont trop loin, ce n'est pas notre affaire.
Çà, notre ami Picard, il faut ne me rien taire
De ce qu'on fait chez moi, tandis qu'en liberté
J'ai choisi loin du bruit cet endroit écarté.

P I C A R D.

D'abord un homme noir raisonne et gesticule
Avec monsieur Garant; et les mots de scrupule,
De probité, d'honneur, de raisons, de devoirs,
M'ont faisi de respect pour ces deux manteaux noirs.
L'un dicte, l'autre écrit, disant qu'il instrumente
Pour le faire bien riche, et vous rendre contente,
Et qu'il fait un contrat.

N I N O N.

Oui, c'est l'intention
De ce monsieur Garant si plein d'affection.

P I C A R D.

C'est un digne homme!

N I N O N.

Oh oui ... mais dis-moi, je te prie,
Que fait madame Agnant ?

P I C A R D.

Mais, Madame, elle crie,
Elle gronde vos gens, messieurs Gourville et moi,
Son mari, tout le monde, et dit qu'on est sans foi ;
Et dit qu'on l'a trompée, et que sa fille est prise ;
Et dit qu'il faudra bien que quelqu'un l'indemnise :
Et puis elle s'apaise et convient qu'elle a tort ;
Puis dit qu'elle a raison, et crie encor plus fort.

N I N O N.

Et monsieur son époux ?

P I C A R D.

En véritable sage,
Il voit sans sourciller tout ce remu-ménage ;
Et pour fuir les chagrins qui pourraient l'occuper,
Il s'amufait à boire attendant le souper.

N I N O N.

Que fait notre Gourville ?

P I C A R D.

En son humeur plaifante
Il les amuse tous, et boit, et rit, et chante.

N I N O N.

Et l'autre frère ?

P I C A R D.

Il pleure.

NINON.

Ah ! j'aime à voir les gens
 Dans leur vrai caractère à nos yeux se montrans.
 Monsieur le marguillier est bien le seul peut-être
 Qui voudrait dans le fond qu'on pût le méconnaître.
 Malgré sa modestie on le découvre assez.....
 Ah ! voici notre aîné qui vient les yeux baissés.

SCÈNE III.

NINON , GOURVILLE l'aîné , LISETTE ,
 PICARD.

GOURVILLE l'aîné , *vêtu plus régulièrement ,
 mieux coëffé , et l'air plus honnête.*

Vous me voyez , Madame , après d'étranges crises
 Bien sot et bien confus de toutes mes bêtises :
 Je ne mérite pas votre excès de bonté ,
 Dont tout en plaifantant mon frère m'a flatté.
 Hélas ! j'avais voulu dans ma mélancolie ,
 Et dans les visions de ma sombre folie ,
 Me séparer de vous et donner la maison ,
 Que vos propres bienfaits ont mise sous mon nom.

NINON.

Tout est raccommodé. J'avais pris mes mesures ,
 Tout va bien.

G O U R V I L L E l'aîné.

Vous pourriez pardonner tant d'injures !
J'étais coupable et fot.

N I N O N.

Ah ! vos yeux font ouverts.

Vous démêlez enfin ces esprits de travers ,
Ces cagots infolens , ces sombres rigoristes
Qui pensent être bons quand ils ne sont que tristes ;
Et ces autres fripons n'ayant ni feu ni lieu ,
Qui volent dans la poche en vous parlant de Dieu ,
Ces escrocs recueillis , et leurs plates bigotes
Sans foi , fans probité , plus méchantes que fottes.
Allez , les gens du monde ont cent fois plus de sens,
D'honneur et de vertu , comme plus d'agrémens.

G O U R V I L L E l'aîné.

Vous en êtes la preuve.

N I N O N.

Ainsi la politesse

Déjà dans votre esprit succède à la rudesse.
Je vous vois dans le train de la conversion.
Vous deviendrez aimable , et j'en suis caution.
Mais comment trouvez-vous ce grave personnage
Que mon bizarre sort me donne en mariage ?

G O U R V I L L E l'aîné.

Il ne m'appartient plus d'avoir un sentiment :
Tout ce que vous ferez sera fait prudemment.

N I N O N.

Blâmeriez-vous tout bas une union si chère ?

G O U R V I L L E

G O U R V I L L E l'ainé.

Je n'ose plus blâmer ; mais quand je considère
Que pour nous séparer , pour m'entraîner ailleurs ,
Il vous a peinte à moi des plus noires couleurs ,
Qu'il voulait vous chasser de votre maison même. . . .

N I N O N .

Oh ! c'était par vertu : dans le fond Garant m'aime ,
Il ne veut que mon bien : c'est un homme excellent :
Mais ne lui donnez plus la clef de votre argent.
Et surtout gardez-vous un peu de ses cousines.

G O U R V I L L E l'ainé.

Ah ! que ces prudes-là font de grandes coquines !
Quel antre de voleurs ! et cependant enfin
Vous allez donc , Madame , épouser le cousin !

N I N O N .

Reposez-vous sur moi de ce que je vais faire ;
Allez , croyez surtout qu'il était nécessaire
Que j'en agisse ainsi pour sauver votre bien :
Un seul moment plus tard vous n'aviez jamais rien.

G O U R V I L L E l'ainé.

Comment ?

N I N O N .

Vous apprendrez par des faits admirables
De quoi les marguilliers sont quelquefois capables ;
Vous ferez convaincu bientôt , comme je croi ,
Que ces hommes de bien sont différens de moi ;
Vous y renoncerez pour toute votre vie ,
Et vous préférerez la bonne compagnie.

GOURVILLE l'aîné.

Je ne réplique point. Honteux, désespéré
Des sauvages erreurs dont j'étais enivré,
Je vous fais de mon sort la souveraine arbitre ;
Et dépendant de vous, je veux vivre à ce titre.

SCÈNE IV.

NINON, GOURVILLE l'aîné, GOURVILLE le
jeune, *amenant M. et M^{me}* AGNANT, LISETTE,
PICARD.

Le jeune GOURVILLE.

ADORABLE Ninon, daignez tranquilliser
Notre madame Agnant qu'on ne peut apaiser.

M. AGNANT.

Elle a tort.

M^{me} AGNANT.

Oui, j'ai tort quand ma fille est perdue,
Qu'on ne me la rend point !

Le jeune GOURVILLE.

Eh mon Dieu, je me tue

De vous dire cent fois qu'elle est en sûreté.

M^{me} AGNANT.

Est-ce donc ce benêt... ou toi, jeune éventé,
Qui m'as pris ma Sophie ?

GOURVILLE l'aîné.

Hélas ! foyez très-sûre

Que je n'y prétends rien.

Le jeune G O U R V I L L E.

Eh bien , moi , je vous jure
Que j'y prétends beaucoup.

M^{me} A G N A N T.

Va , tu n'es qu'un vaurien ,
Un fort mauvais plaisant , sans un écu de bien.
J'avais un avocat dont j'étais fort contente ;
Je prétends qu'il revienne et veux qu'il instrumente
Contre toi pour ma fille ; et tes cent mille francs
Ne me tromperont pas , mon ami , plus long-temps.
Ni vous non plus , Madame.

N I N O N.

Ecoutez-moi , de grâce ,
Souffrez sans vous fâcher que je vous satisfasse.

M^{me} A G N A N T.

Ah ! souffrez que je crie ; et quand j'aurai crié ,
Je veux crier encore.

M. A G N A N T.

Eh , tais-toi , ma moitié.
Madame Ninon parle ; écoutons sans rien dire.

N I N O N.

Mes bons, mes chers voisins, daignez d'abord m'instruire
Si c'est votre intérêt et votre volonté
De donner votre fille et sa propriété
A mon jeune Gourville , en cas que par mon compte
A cent bons mille francs sa fortune se monte ?

M. A G N A N T.

Oui parbleu , ma voisine.

N n 2

N I N O N.

Eh bien , je vous promets
Qu'il aura cette somme.

M^{me} A G N A N T.

Ah ! cela va bien. . . Mais
Pour finir ce marché que de grand cœur j'approuve,
Pour marier Sophie , il faut qu'on la retrouve ;
On ne peut rien fans elle.

N I N O N.

Eh bien , je veux encor
M'engager avec vous à rendre ce trésor.

M. et M^{me} A G N A N T.

Ah !

N I N O N.

Mais auparavant , je me flatte , j'espère,
Que vous me laisserez finir ma grande affaire
Avec le vertueux , le bon monsieur Garant.

M^{me} A G N A N T.

Oui passe , et puis la mienne ira pareillement.

P I C A R D.

Et puis la mienne aussi.

M. A G N A N T.

C'est une comédie ;
Personne ne s'entend et chacun se marie.

(à Gourville l'ainé.)

Soupera-t-on bientôt ? Allons , mon grand flandrin,
Il faut que je t'apprenne à te connaître en vin.

GOURVILLE l'aîné.

(à Ninon.)

J'y suis bien neuf encore... A tout ce grand mystère
Ma présence, Madame, est-elle nécessaire ?

NINON.

Vraiment oui ; demeurez : vous verrez avec nous
Ce que monsieur Garant veut bien faire pour vous :
Et nous aurons besoin de votre signature.

LISETTE.

Je fais signer aussi.

NINON.

Nous allons tout conclure.

M. AGNANT.

Eh bien , tu vois , ma femme , et je l'avais bien dit ,
Que madame Ninon , avec son grand esprit
Saurait arranger tout.

M^{me} AGNANT.

Je ne vois rien paraître.

NINON.

Voilà monsieur Garant , vous allez tout connaître.

SCÈNE V et dernière.

Les Personnages précédens , M. GARANT ,
*après avoir salué la compagnie qui se range d'un côté ,
 tandis que M. Garant et Ninon se mettent de l'autre ;
 les domestiques derrière.*

M. GARANT , *en serrant la main de Ninon.*

LA raison , l'intérêt , le bonheur vous attend.
 Voici notre acte en forme et dressé congrument ,
 Avec mesure et poids , d'une manière sage ,
 Selon toutes les lois , la coutume et l'usage.

(à Mme Agnant.)

(à M. Agnant.)

Madame , permettez Un moment , mon voisin.

N I N O N .

De mon côté je tiens un charmant parchemin.

M. GARANT .

Le ciel le bénira ; mais avant d'y fouscrire
 A l'écart , s'il vous plaît , mettons-nous pour le lire.

N I N O N .

Non , mon cœur est si plein de tous vos tendres soins
 Que je n'en puis avoir ici trop de témoins :
 Et même j'ai mandé des amis , gens d'élite ,
 Qui publiront mon choix et tout votre mérite.
 Nous souperons ensemble : ils feront enchantés
 De votre prud'hommie et de vos loyautés.

Sans doute ce contrat porte en gros caractères
Les deux cents mille francs qui font pour les deux frères.

M. G A R A N T.

J'ignore ce qu'on peut leur devoir en effet,
Et cela n'entre point dans l'état mis au net
Des stipulations entre nous énoncées.
Ce font, vous le savez, des affaires passées ;
Et nous étions d'accord qu'on n'en parlerait plus.

M. A G N A N T.

Comment ?

M^{me} A G N A N T.

A tout moment cent mille francs perdus !
Ma fille aussi ! fortions de ce franc coupe-gorge ,
(*montrant le jeune Gourville.*)

Où chacun me trompait, où ce traître m'égorge.
(*à Gourville l'aîné.*)

Et c'est vous, grand nigaud, dont les séductions
M'ont valu mes chagrins, m'ont causé tant d'affronts :
Ma fille paîra cher son énorme sottise.

G O U R V I L L E l'aîné.

Vous vous trompez.

L I S E T T E.

Voici le moment de la crise.

Le jeune G O U R V I L L E , *arrétant M. et M^{me} Agnant,*
et les ramenant tous deux par la main.

Mon Dieu, ne forcez point ; restez, mon cher Agnant :
Quoi qu'il puisse arriver, tout finira gaîment.

NINON, à M. Garant dans un coin du théâtre, tandis
que le reste des acteurs est de l'autre.

Il faut les adoucir par de bonnes paroles.

M. GARANT.

Oui, qui ne disent rien, là... des raisons frivoles,
Qu'on croit valoir beaucoup.

NINON.

Laissez-moi m'expliquer :

Et si dans mes propos un mot peut vous choquer,
N'en faites pas semblant.

M. GARANT.

Ah vraiment, je n'ai garde.

M^{me} AGNANT, à M. Agnant.

Que disent-ils de nous ?

NINON, à M. Garant.

Et si je me hasarde

De vous interroger, alors vous répondrez.

Madame, et vous Gourville, enfin vous apprendrez

Quels sont mes sentimens, et quelles sont mes vues.

M^{me} AGNANT.

Ma foi, jusqu'à présent elles sont peu connues.

NINON, à madame Agnant.

Vous voulez votre fille et de l'argent comptant ?

M^{me} AGNANT.

Oui ; mais rien ne nous vient.

NINON.

Il faut premièrement

Vous

Vous mettre tous au fait... Feu monfieur de Gourville
 Me confia fes fils , et je leur fus utile :
 Il ne put leur laiffer rien par fon testament ;
 Vous en favez la caufe.

M^{me} A G N A N T.

Oui.

N I N O N.

Mais par fupplément ,
 Il voulut faire choix d'un fameux perfonnage ,
 Juftement honoré dans tout le voifinage ,
 Et bien recommandé par des gens vertueux
 Et fes amis fecrets , tous bien d'accord entre eux :
 Et cet homme de bien nommé fon légataire ,
 Cet homme honnête et franc, c'eft Monfieur.

M. G A R A N T , *fevant la révérence à la compagnie.*

C'eft me faire

Mille fois trop d'honneur.

N I N O N.

C'eft à lui qu'on légua
 Les deux cents mille francs qu'en hâte il s'appliqua.
 Des efprits prévenus eurent la fauffe idée
 Qu'une fomme fi forte et par lui poffédée
 N'étoit rien qu'un dépôt qu'entre fes mains il tient ,
 Pour le rendre aux enfans auxquels il appartient.
 Mais il n'eft pas permis , dit-on , qu'ils en jouiffent ,
 C'eft un crime effroyable et que les lois puniffent.

(à M. Garant.)

N'eft-ce pas ?

M. GARANT.

Oui, Madame.

NINON.

Et ces graves délits,
Comment les nomme-t-on ?

M. GARANT.

Des fidéicommis.

NINON.

Et pour se mettre en règle, il faut qu'un honnête homme
Jure qu'à son profit il gardera la somme ?

M. GARANT.

Oui, Madame.

Le jeune GOURVILLE.

Ah ! fort bien.

M. AGNANT.

Et Monsieur a juré

Qu'il gardera le tout ?

M. GARANT.

Oui, je le garderai.

M^{me} AGNANT, *au jeune Gourville.*

De ta femme, ma foi, voilà la dot payée.

J'enrage. Ah ! c'en est trop.

NINON.

Soyez moins effrayée,
Et daignez, s'il vous plaît, m'écouter jusqu'au bout.

GOURVILLE l'aîné.

Pour moi de cet argent je n'attends rien du tout ;
Et je me fens, Madame, indigne d'y prétendre.

Le jeune G O U R V I L L E.

Pour moi je le prendrais au moins pour le répandre.

N I N O N.

Poursuivons. . . . Toujours prêt de me favoriser ,
 Monsieur me croyant riche a voulu m'épouser ,
 Afin que nous puissions , dans des emplois utiles ,
 Nous enrichir encor du bien des deux pupiles.

M. G A R A N T.

Mais il ne fallait pas dire cela.

N I N O N.

Si fait ,

Rien ne saurait ici faire un meilleur effet.

(aux autres personnages.)

Il faut vous dire enfin qu'aussitôt que Gourville
 Eut fait son testament , un ami difficile ,
 Un esprit de travers , eut l'injuste soupçon
 Que votre marguillier pourrait être un fripon.

M. G A R A N T.

Mais vous perdez la tête !

N I N O N.

Eh mon Dieu non, vous dis-je.

Gourville épouvanté dans l'instant se corrige ;
 Et peut-être trompé , mais sain d'entendement ,
 Il fait , sans en rien dire , un second testament :
 Il m'a fallu courir long-temps chez les notaires
 Pour y faire apposer les formes nécessaires ,
 Payer de certains droits qui m'étaient inconnus ;
 Et si j'avais tardé les miens étaient perdus :

O O 2

Monfieur gardait l'argent pour fon beau mariage.
Tenez : voilà je penfe un testament fort fage.
Il eft en ma faveur. C'eft pour moi tout le bien,
J'en ai le cœur percé ; monfieur Garant n'a rien.

M. A G N A N T.

Quel tour !

M^{me} A G N A N T.

La brave femme !

N I N O N , *en montrant les deux Gourville.*

Entre eux deux je partage,
Ainsi que je le dois, le petit héritage.
Je fouhaite à Monfieur d'autres engagemens,
Une plus digne époufe , et d'autres testamens.

M. G A R A N T.

Il faudra voir cela.

N I N O N.

Lisez , vous savez lire.

Le jeune G O U R V I L L E.

Il médite beaucoup , car il ne peut rien dire.

N I N O N , *à madame Agnant.*

La dot de votre fille enfin va fe payer.

M. G A R A N T , *en s'en allant.*

Serviteur.

Le jeune G O U R V I L L E , *lui ferrant la main.*

Tout à vous.

N I N O N.

Adieu , cher marguillier.

M^{me} A G N A N T.

Adieu, vilain matin, qui m'en fis tant accroire.

M. A G N A N T, *le saisissant par le bras.*

Et pourquoi t'en aller? reste avec nous pour boire.

M. G A R A N T, *se débarrassant d'eux.*

L'œuvre m'attend, j'ai hâte.

L I S E T T E, *lui faisant la révérence, et lui montrant
la bourse de cinquante louis.*

Acceptez ce dépôt,

Vous les gardez si bien.

G O U R V I L L E l'ainé.

Laiçons-là ce maraud.

Le jeune G O U R V I L L E, *à Ninon.*

Ah! je suis à vos pieds.

M^{me} A G N A N T.

Nous y devons tous être.

G O U R V I L L E l'ainé.

Comme elle a démasqué, vilipendé le traître!

M^{me} A G N A N T.

Et ma fille?

N I N O N.

Ah! croyez que dès qu'elle fera

Qu'on va la marier elle reparaitra.

L I S E T T E, *à Picard.*

Ne t'avais-je pas dit, Picard, que ma maîtresse

A plus d'esprit qu'eux tous, d'honneur et de sagesse?

Fin du cinquième et dernier acte.

S O C R A T E,

OUVRAGE DRAMATIQUE.

Traduit de l'anglais de feu M. THOMPSON,
par feu M. FATEMA, comme on fait.

P R E F A C E

DE M. FATEMA, TRADUCTEUR.

ON a dit dans un livre, et répété dans un autre, qu'il est impossible qu'un homme simplement vertueux, sans intrigue, sans passions, puisse plaire sur la scène. C'est une injure faite au genre humain; elle doit être repoussée, et ne peut l'être plus fortement que par la pièce de feu M. *Thompson*. Le célèbre *Adisson* avait balancé long-temps entre ce sujet et celui de *Caton*. *Adisson* pensait que *Caton* était l'homme vertueux qu'on cherchait, mais que *Socrate* était encore au-dessus. Il disait que la vertu de *Socrate* avait été moins dure, plus humaine, plus résignée à la volonté de DIEU, que celle de *Caton*. Ce sage grec, disait-il, ne crut pas, comme le romain, qu'il fût permis d'attenter sur soi-même, et d'abandonner le poste où DIEU nous a placés. Enfin *Adisson* regardait *Caton* comme la victime de la liberté, et *Socrate* comme le martyr

de la sagesse. Mais le chevalier *Richard Steele* lui persuada que le sujet de *Caton* était plus théâtral que l'autre, et surtout plus convenable à sa nation dans un temps de trouble.

En effet, la Mort de *Socrate* aurait fait peu d'impression, peut-être, dans un pays où l'on ne persécute personne pour sa religion, et où la tolérance a si prodigieusement augmenté la population et les richesses, ainsi que dans la Hollande, ma chère patrie. *Richard Steele* dit expressément dans le *Tatler* qu'on doit choisir pour le sujet des pièces de théâtre le vice le plus dominant chez la nation pour laquelle on travaille. Le succès de *Caton* ayant enhardi *Adisson*, il jeta enfin sur le papier l'esquisse de la Mort de *Socrate*, en trois actes. La place de secrétaire d'Etat, qu'il occupa quelque temps après, lui déroba le temps dont il avait besoin pour finir cet ouvrage. Il donna son manuscrit à *M. Thompson* son élève; celui-ci n'osa pas d'abord traiter un sujet si grave et si

dénué de tout ce qui est en possession de plaire au théâtre.

Il commença par d'autres tragédies ; il donna *Sophonisbe*, *Coriolan*, *Tancrède*, &c. et finit sa carrière par la *Mort de Socrate*, qu'il écrivit en prose scène par scène, et qu'il confia à ses illustres amis *M. Dodington* et *M. Littleton*, comptés parmi les plus beaux génies d'Angleterre. Ces deux hommes, toujours consultés par lui, voulurent qu'il renouvelât la méthode de *Shakespeare*, d'introduire des personnages du peuple dans la tragédie, de peindre *Xantippe*, femme de *Socrate*, telle qu'elle était en effet, une bourgeoise acariâtre, grondant son mari, et l'aimant ; de mettre sur la scène tout l'aréopage, et de faire, en un mot, de cette pièce une de ces représentations naïves de la vie humaine, un de ces tableaux où l'on peint toutes les conditions.

Cette entreprise n'est pas sans difficulté : et quoique le sublime continu soit d'un genre infiniment supérieur, cependant ce

mélange du pathétique et du familier a son mérite. On peut comparer ce genre à l'Odyssée, et l'autre à l'Iliade. M. *Littleton* ne voulut pas qu'on jouât cette pièce, parce que le caractère de *Mélitus* ressembloit trop à celui du sergent de loi *Catbrée*, dont il étoit allié. D'ailleurs ce drame étoit une esquisse, plutôt qu'un ouvrage achevé.

Il me donna donc ce drame de M. *Thompson*, à son dernier voyage en Hollande. Je le traduisis d'abord en hollandais, ma langue maternelle. Cependant je ne le fis point jouer sur le théâtre d'Amsterdam, quoique, Dieu merci, nous n'ayons parmi nos pédans aucun pédant aussi odieux, et aussi impertinent que M. *Catbrée*. Mais la multiplicité des acteurs que ce drame exige m'empêcha de le faire exécuter; je le traduisis ensuite en français, et je veux bien laisser courir cette traduction, en attendant que je fasse imprimer l'original.

A Amsterdam, 1755.

Depuis ce temps on a représenté la Mort de Socrate à Londres, mais ce n'est pas le drame de M. *Thompson*.

N. B. Il y a eu des gens assez bêtes pour réfuter les vérités palpables qui sont dans cette préface. Ils prétendent que M. *Fatema* n'a pu écrire cette préface en 1755, parce qu'il était mort, disent-ils, en 1754. Quand cela ferait, voilà une plaisante raison! mais le fait est qu'il est décédé en 1757.

P E R S O N N A G E S.

SOCRATE.

ANITUS, grand-prêtre de Cérès.

MELITUS, un des juges d'Athènes.

XANTIPPE, femme de *Socrate*.

AGLAË, jeune athénienne élevée par
Socrate.

SOPHRONIME, jeune athénien élevé par
Socrate.

DRIXA, marchande,

TERPANDRE et ACROS, } attachés à *Anitus*.

JUGES.

DISCIPLES de *Socrate*.

Pédans protégés par *Anitus*, au nombre de
trois.

S O C R A T E ,

D R A M E .

A C T E P R E M I E R .

S C E N E P R E M I E R E .

ANITUS , DRIXA , TERPANDRE , ACROS .

A N I T U S .

MA chère confidente , et mes chers affidés , vous savez combien d'argent je vous ai fait gagner aux dernières fêtes de Cérés. Je me marie , et j'espère que vous ferez votre devoir dans cette grande occasion.

D R I X A .

Oui , sans doute , Monseigneur , pourvu que vous nous en fassiez gagner encore davantage.

A N I T U S .

Il me faudra , madame Drixia , deux beaux tapis de Perse : vous , Terpandre , je ne vous demande que deux grands candelabres d'argent , et à vous , une demi-douzaine de robes de soie brochées d'or.

T E R P A N D R E .

Cela est un peu fort ; mais , Monseigneur , il n'y a rien qu'on ne fasse pour mériter votre sainte protection.

A N I T U S.

Vous regagnerez tout cela au centuple. C'est le meilleur moyen de mériter les faveurs des dieux et des déesses. Donnez beaucoup, et vous recevrez beaucoup : et surtout ne manquez jamais d'ameuter le peuple contre tous les gens de qualité qui ne font point assez de vœux, et qui ne présentent point assez d'offrandes.

A C R O S.

C'est à quoi nous ne manquerons jamais ; c'est un devoir trop sacré pour n'y être pas fidelles.

A N I T U S.

Allez, mes chers amis ; les dieux vous maintiennent dans des sentimens si pieux et si justes ! et comptez que vous prospérerez, vous, vos enfans et les enfans de vos petits-enfans.

T E R P A N D R E.

C'est de quoi nous sommes sûrs, car vous l'avez dit.

S C E N E II.

A N I T U S, D R I X A.

A N I T U S.

EH bien, ma chère madame Drixa, je crois que vous ne trouverez pas mauvais que j'épouse Aglaé ; mais je ne vous en aime pas moins, et nous vivrons ensemble comme à l'ordinaire.

D R I X A.

D R I X A.

Oh, Monseigneur, je ne suis point jalouse; et pourvu que le commerce aille bien, je suis fort contente. Quand j'ai eu l'honneur d'être une de vos maîtresses, j'ai joui d'une grande considération dans Athènes. Si vous aimez Aglaé, j'aime le jeune Sophronime; et Xantippe, la femme de Socrate, m'a promis qu'elle me le donnerait en mariage. Vous aurez toujours les mêmes droits sur moi. Je suis seulement fâchée que ce jeune homme soit élevé par ce vilain Socrate, et qu'Aglaé soit encore entre ses mains. Il faut les en tirer au plus vite. Xantippe sera charmée d'être débarrassée d'eux. Le beau Sophronime et la belle Aglaé sont fort mal entre les mains de Socrate.

A N I T U S.

Je me flatte bien, ma chère madame Drixa, que Mélitus et moi nous perdrons cet homme dangereux, qui ne prêche que la vertu et la divinité, et qui s'est osé moquer de certaines aventures arrivées aux mystères de Cérès. Mais il est le tuteur d'Aglaé. Agaton, père d'Aglaé, a laissé, dit-on, de grands biens; Aglaé est adorable; j'idolâtre Aglaé; il faut que j'épouse Aglaé, et que je ménage Socrate, en attendant que je le fasse pendre.

D R I X A.

Ménagez Socrate, pourvu que j'aye mon jeune homme. Mais comment Agaton a-t-il pu laisser sa

filles entre les mains de ce vieux nez épaté de Socrate , de cet insupportable raisonneur , qui corrompt les jeunes gens , et qui les empêche de fréquenter les courtisanes et les saints mystères ?

A N I T U S.

Agaton était entiché des mêmes principes. C'était un de ces fobres et férieux extravagans , qui ont d'autres mœurs que les nôtres , qui font d'un autre siècle et d'une autre patrie ; un de nos ennemis jurés , qui pensent avoir rempli tous leurs devoirs quand ils ont adoré la Divinité , secouru l'humanité , cultivé l'amitié , et étudié la philosophie ; de ces gens qui prétendent insolemment que les dieux n'ont pas écrit l'avenir sur le foie d'un bœuf ; de ces raisonneurs impitoyables qui trouvent à redire que les prêtres sacrifient des filles , ou passent la nuit avec elles , selon le besoin : vous sentez que ce sont des monstres qui ne font bons qu'à étouffer. S'il y avait seulement dans Athènes cinq ou six sages qui eussent autant de considération que lui , c'en ferait assez pour m'ôter la moitié de mes rentes et de mes honneurs.

D R I X A.

Diab! voilà qui est férieux cela.

A N I T U S.

En attendant que je l'étrangle , je vais lui parler sous ces portiques , et conclure avec lui l'affaire de mon mariage.

D R I X A.

Le voici ; vous lui faites trop d'honneur ; je vous laisse , et je vais parler de mon jeune homme à Xantippe.

A N I T U S.

Les dieux vous conduisent , ma chère Drixa ; servez-les toujours , gardez-vous de ne croire qu'un seul dieu , et n'oubliez pas mes deux beaux tapis de perse.

S C E N E III.

A N I T U S , S O C R A T E.

A N I T U S.

EH , bon jour , mon cher Socrate , le favori des dieux et le plus sage des mortels. Je me sens élevé au-dessus de moi-même toutes les fois que je vous vois ; et je respecte en vous la nature humaine.

S O C R A T E.

Je suis un homme simple , dépourvu de science et plein de faiblesses comme les autres. C'est beaucoup si vous me supportez.

A N I T U S.

Vous supporter ! je vous admire : je voudrais vous ressembler , s'il était possible : et c'est pour être plus souvent témoin de vos vertus , pour entendre plus

Pp 2

souvent vos leçons , que je veux épouser votre belle pupille Aglaé , dont la destinée dépend de vous.

S O C R A T E.

Il est vrai que son père Agaton qui était mon ami, c'est-à-dire beaucoup plus qu'un parent , me confia par son testament cette aimable et vertueuse orpheline.

A N I T U S.

Avec des richesses considérables ? car on dit que c'est le meilleur parti d'Athènes.

S O C R A T E.

C'est sur quoi je ne puis vous donner aucun éclaircissement ; son père , ce tendre ami dont les volontés me sont sacrées , m'a défendu par ce même testament de divulguer l'état de la fortune de sa fille.

A N I T U S.

Ce respect pour les dernières volontés d'un ami, et cette discrétion sont dignes de votre belle ame. Mais on fait assez qu'Agaton était un homme riche.

S O C R A T E.

Il méritait de l'être , si les richesses sont une faveur de l'Être suprême.

A N I T U S.

On dit qu'un petit écervelé , nommé Sophronime, lui fait la cour à cause de sa fortune ; mais je suis persuadé que vous éconduirez un pareil personnage , et qu'un homme comme moi n'aura point de rival.

S O C R A T E.

Je fais ce que je dois penser d'un homme comme vous : mais ce n'est pas à moi de gêner les sentimens d'Aglaé. Je lui fers de père , je ne suis point son maître : elle doit disposer de son cœur. Je regarde la contrainte comme un attentat. Parlez-lui ; si elle écoute vos propositions , je souscris à ses volontés.

A N I T U S.

J'ai déjà le consentement de Xantippe votre femme ; sans doute elle est instruite des sentimens d'Aglaé ; ainsi je regarde la chose comme faite.

S O C R A T E.

Je ne puis regarder les choses comme faites que quand elles le sont.

S C E N E I V.

S O C R A T E , A N I T U S , A G L A É.

S O C R A T E.

VENEZ , belle Aglaé , venez décider de votre sort. Voilà un monseigneur , prêtre d'un haut rang , le premier prêtre d'Athènes , qui s'offre pour être votre époux. Je vous laisse toute la liberté de vous expliquer avec lui. Cette liberté ferait gênée par ma présence. Quelque choix que vous fassiez , je l'approuve. Xantippe préparera tout pour vos noces.

(il sort.)

A G L A É .

Ah ! généreux Socrate , c'est avec bien du regret que je vous vois partir.

A N I T U S .

Il paraît , aimable Aglaé , que vous avez une grande confiance dans le bon Socrate.

A G L A É .

Je le dois : il me sert de père , et il forme mon ame.

A N I T U S .

Eh bien , s'il dirige vos sentimens , pourriez-vous me dire ce que vous pensez de Cérès , de Cybèle , de Vénus ?

A G L A É .

Hélas ! j'en penserai tout ce que vous voudrez.

A N I T U S .

C'est bien dit : vous ferez aussi tout ce que je voudrai ?

A G L A É .

Non , l'un est fort différent de l'autre.

A N I T U S .

Vous voyez que le sage Socrate consent à notre union ; Xantippe sa femme presse ce mariage. Vous savez quels sentimens vous m'avez inspirés. Vous connaissez mon rang et mon crédit ; vous voyez que mon bonheur , et peut-être le vôtre , ne dépendent que d'un mot de votre bouche.

A G L A É.

Je vais vous répondre avec la vérité que ce grand homme qui sort d'ici m'a instruite à ne dissimuler jamais , et avec la liberté qu'il me laisse. Je respecte votre dignité , je connais peu votre personne , et je ne puis me donner à vous.

A N I T U S.

Vous ne pouvez ! vous qui êtes libre ! Ah ! cruelle Aglaé , vous ne le voulez donc pas ?

A G L A É.

Il est vrai , je ne le veux pas.

A N I T U S.

Songez-vous bien à l'affront que vous me faites ? Je vois trop que Socrate me trahit ; c'est lui qui dicte votre réponse ; c'est lui qui donne la préférence à ce jeune Sophronime , à mon indigne rival , à cet impie. . . .

A G L A É.

Sophronime n'est point impie , il lui est attaché dès l'enfance ; Socrate lui sert de père comme à moi. Sophronime est plein de grâces et de vertus. Je l'aime , j'en suis aimée ; il ne tient qu'à moi d'être sa femme , mais je ne ferai pas plus à lui qu'à vous.

A N I T U S.

Tout ce que vous me dites m'étonne. Quoi ! vous osez m'avouer que vous aimez Sophronime ?

A G L A É.

Oui, j'ose vous l'avouer, parce que rien n'est plus vrai.

A N I T U S.

Et quand il ne tient qu'à vous d'être heureuse avec lui, vous refusez sa main ?

A G L A É.

Rien n'est plus vrai encore.

A N I T U S.

C'est sans doute la crainte de me déplaire qui suspend votre engagement avec lui ?

A G L A É.

Non assurément ; car n'ayant jamais cherché à vous plaire, je ne crains point de vous déplaire.

A N I T U S.

Vous craignez donc d'offenser les dieux en préférant un profane comme Sophronime à un ministre des autels ?

A G L A É.

Point du tout ; je suis persuadée que l'Être suprême se soucie fort peu que je vous épouse ou non.

A N I T U S.

L'Être suprême ! ma chère fille, ce n'est pas ainsi qu'il faut parler : vous devez dire les dieux et les déesses. Prenez garde, j'entrevois en vous des sentimens dangereux, et je fais trop qui vous les a inspirés. Sachez que Cérès, dont je suis le grand-prêtre, peut

peut vous punir d'avoir méprisé son culte et son ministre.

A G L A É.

Je ne méprise ni l'un ni l'autre. On m'a dit que Cérès préside aux blés, je le veux croire ; mais elle ne se mêlera pas de mon mariage.

A N I T U S.

Elle se mêle de tout. Vous en savez trop ; mais enfin j'espère vous convertir. Etes-vous bien résolue à ne point épouser Sophronime ?

A G L A É.

Oui, j'y suis très-résolue ; et j'en suis très-fâchée.

A N I T U S.

Je ne comprends rien à toutes ces contradictions. Ecoutez ; je vous aime ; j'ai voulu faire votre bonheur, et vous placer dans un haut rang. Croyez-moi, ne m'offensez pas, ne rejetez point votre fortune ; songez qu'il faut sacrifier tout à un établissement avantageux ; que la jeunesse passe, et que la fortune reste ; que les richesses et les honneurs doivent être votre unique but ; que je vous parle de la part des dieux et des déesses. Je vous conjure d'y faire réflexion. Adieu, ma chère fille ; je vais prier Cérès qu'elle vous inspire, et j'espère encore qu'elle touchera votre cœur. Adieu encore une fois ; souvenez-vous que vous m'avez promis de ne point épouser Sophronime.

Théâtre. Tome VIII.

† Qq

A G L A É.

C'est à moi que je l'ai promis , non à vous.

(*Anitus sort.*)

(*Aglaé seule.*)

Que cet homme redouble mon chagrin ! je ne fais pourquoi je ne vois jamais ce prêtre sans frémir. Mais voici Sophronime ; hélas ! tandis que son rival me remplit de terreur , celui-ci redouble mes regrets et mon attendrissement.

S C E N E V.

A G L A É , S O P H R O N I M E.

S O P H R O N I M E.

CHERE Aglaé , je vois Anitus , ce prêtre de Cérès , ce méchant homme , cet ennemi juré de Socrate , fortir d'auprès de vous , et vos yeux semblent mouillés de quelques larmes.

A G L A É.

Lui ! il est l'ennemi de notre bienfaiteur Socrate ? Je ne m'étonne plus de l'averfion qu'il m'inspirait avant même qu'il m'eût parlé.

S O P H R O N I M E.

Hélas ! serait-ce à lui que je dois imputer les pleurs qui obscurcissent vos yeux ?

A G L A É.

Il ne peut m'inspirer que des dégoûts. Non ,

Sophonime , il n'y a que vous qui puissiez faire couler mes larmes.

S O P H R O N I M E .

Moi , grands Dieux ! moi qui voudrais les payer de mon sang , moi qui vous adore , qui me flatte d'être aimé de vous , qui ne vis que pour vous , qui voudrais mourir pour vous ! moi j'aurais à me reprocher d'avoir jeté un moment d'amertume sur votre vie ! Vous pleurez , et j'en suis la cause ! qu'ai-je donc fait ? quel crime ai-je commis ?

A G L A É .

Vous n'en pouvez commettre. Je pleure parce que vous méritez toute ma tendresse , parce que vous l'avez , et qu'il me faut renoncer à vous.

S O P H R O N I M E .

Quels mots funestes avez - vous prononcés ! Non , je ne le puis croire ; vous m'aimez , vous ne pouvez changer. Vous m'avez promis d'être à moi , vous ne voulez point ma mort.

A G L A É .

Je veux que vous viviez heureux , Sophronime , et je ne puis vous rendre heureux. J'espérais , mais ma fortune m'a trompée ; je jure que ne pouvant être à vous , je ne ferai à personne. Je l'ai déclaré à cet Anitus qui me recherche , et que je méprise ; je vous le déclare , le cœur pénétré de la plus vive douleur , et de l'amour le plus tendre.

Qq e

S O P H R O N I M E.

Puisque vous m'aimez , je dois vivre ; mais si vous me refusez votre main , je dois mourir. Chère Aglaé, au nom de tant d'amour , au nom de vos charmes et de vos vertus , expliquez-moi ce mystère funeste.

S* C E N E V I.

SOCRATE , SOPHRONIME , AGLAÉ.

S O P H R O N I M E.

O Socrate mon maître , mon père ! je me vois ici le plus infortuné des hommes entre les deux êtres par qui je respire ; c'est vous qui m'avez appris la sagesse ; c'est Aglaé qui m'a appris à sentir l'amour. Vous avez donné votre consentement à notre hymen : la belle Aglaé qui semblait le désirer me refuse ; et en me disant qu'elle m'aime , elle me plonge le poignard dans le cœur. Elle rompt notre hymen , sans m'apprendre la cause d'un si cruel caprice ; ou empêchez mon malheur , ou apprenez-moi , s'il est possible , à le soutenir.

S O C R A T E.

Aglaé est maîtresse de ses volontés : son père m'a fait son tuteur , et non pas son tyran ; je faisais mon bonheur de vous unir ensemble. Si elle a changé d'avis , j'en suis surpris , j'en suis affligé ; mais il faut écouter ses raisons : si elles sont justes , il faut s'y conformer.

SOPHRONIME.

Elles ne peuvent être justes.

AGLÉ.

Elles le font du moins à mes yeux : daignez m'écouter l'un et l'autre. Quand vous eûtes accepté le testament secret de mon père, sage et généreux Socrate, vous me dites qu'il me laissait un bien honnête avec lequel je pourrais m'établir. Je formai dès-lors le dessein de donner cette fortune à votre cher disciple Sophronime, qui n'a que vous d'appui, et qui ne possède pour toute richesse que sa vertu : vous avez approuvé ma résolution. Vous concevez quel était mon bonheur de faire celui d'un athénien que je regarde comme votre fils. Pleine de ma félicité, transportée d'une douce joie que mon cœur ne pouvait contenir, j'ai confié cet état délicieux de mon ame à Xantippe votre femme, et aussitôt cet état a disparu. Elle m'a traitée de visionnaire. Elle m'a montré le testament de mon père qui est mort dans la pauvreté, qui ne me laisse rien, et qui me recommande à l'amitié dont vous fûtes unis.

En ce moment, éveillée après mon songe, je n'ai senti que la douleur de ne pouvoir faire la fortune de Sophronime : je ne veux point l'accabler du poids de ma misère.

SOPHRONIME.

Je vous l'avais bien dit, Socrate, que ses raisons ne vaudraient rien ; si elle m'aime, ne suis-je pas assez

riche ? Je n'ai subsisté , il est vrai , que par vos bienfaits ; mais il n'est point d'emploi pénible que je n'embrasse pour faire subsister ma chère Aglaé. Je devrais , il est vrai , lui faire le sacrifice de mon amour , lui chercher moi-même un parti avantageux ; mais j'avoue que je n'en ai pas la force ; et par là je suis indigne d'elle. Mais si elle pouvait se contenter de mon état , si elle pouvait s'abaisser jusqu'à moi ! non , je n'ose le demander , je n'ose le souhaiter ; et je succombe à un malheur qu'elle supporte.

S O C R A T E.

Mes enfans , Xantippe est bien indiscrete de vous avoir montré ce testament : mais croyez , belle Aglaé , qu'elle vous a trompée.

A G L A É.

Elle ne m'a point trompée : j'ai vu de mes yeux ma misère ; l'écriture de mon père m'est assez connue. Soyez sûr , Socrate , que je saurai soutenir la pauvreté. Je fais travailler de mes mains ; c'est assez pour vivre , c'est tout ce qu'il me faut ; mais ce n'est pas assez pour Sophronime.

S O P H R O N I M E.

C'en est trop mille fois pour moi , ame tendre , ame sublime , digne d'avoir été élevée par Socrate ; une pauvreté noble et laborieuse est l'état naturel de l'homme. J'aurais voulu vous offrir un trône : mais si vous daignez vivre avec moi , notre pauvreté respectable est au-dessus du trône de Crésus.

S O C R A T E.

Vos sentimens me plaissent autant qu'ils m'attendrissent ; je vois avec transport germer dans vos cœurs cette vertu que j'y ai semée. Jamais mes soins n'ont été mieux récompensés ; jamais mon espérance n'a été plus remplie. Mais , encore une fois , Aglaé , croyez-moi , ma femme vous a mal instruite. Vous êtes plus riche que vous ne pensez. Ce n'est pas à elle , c'est à moi que votre père vous a confiée. Ne peut-il pas avoir laissé un bien que Xantippe ignore ?

A G L A É.

Non , Socrate , il dit précisément dans son testament qu'il me laisse pauvre.

S O C R A T E.

Et moi je vous dis que vous vous trompez , qu'il vous a laissé de quoi vivre heureuse avec le vertueux Sophronime , et qu'il faut que vous veniez tous deux signer le contrat tout à l'heure.

S C E N E V I I.

S O C R A T E , X A N T I P P E , A G L A É ,
S O P H R O N I M E .

X A N T I P P E.

ALLONS , allons , ma fille , ne vous amusez point aux visions de mon mari ; la philosophie est fort bonne , quand on est à son aise ; mais vous n'avez rien ; il faut vivre : vous philosopherez après. J'ai

Qq 4

conclu votre mariage avec Anitus , digne prêtre , homme puissant , homme de crédit ; venez , suivez-moi ; il ne faut ni lenteur ni contradiction ; j'aime qu'on m'obéisse , et vite ; c'est pour votre bien , ne raisonnez pas , et suivez-moi.

S O P H R O N I M E.

Ah Ciel ! ah , chère Aglaé !

S O C R A T E.

Laissez-la dire , et fiez-vous à moi de votre bonheur.

X A N T I P P E.

Comment , qu'on me laisse dire ? vraiment , je le prétends bien , et surtout , qu'on me laisse faire. C'est bien à vous , avec votre sagesse et votre démon familier , et votre ironie , et toutes vos fadaïses qui ne font bonnes à rien , à vous mêler de marier des filles ! Vous êtes un bon homme , mais vous n'entendez rien aux affaires de ce monde ; et vous êtes trop heureux que je vous gouverne. Allons , Aglaé , venez , que je vous établisse. Et vous qui restez là tout étonné , j'ai aussi votre affaire ; Drixa est votre fait ; vous me remercierez tous deux ; tout fera conclu dans la minute ; je suis expéditive , ne perdons point de temps : tout cela devrait déjà être terminé.

S O C R A T E.

Ne la cabrez pas , mes enfans ; marquez-lui toute forte de déférences ; il faut lui complaire puisqu'on ne peut la corriger. C'est le triomphe de la raison de bien vivre avec les gens qui n'en ont pas.

Fin du premier acte.

A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

S O C R A T E , S O P H R O N I M E .

S O P H R O N I M E .

DIVIN Socrate , je ne puis croire mon bonheur ; comment se peut-il qu'Aglaé , dont le père est mort dans une pauvreté extrême , ait cependant une dot si considérable ?

S O C R A T E .

Je vous l'ai déjà dit ; elle avait plus qu'elle ne croyait. Je connaissais mieux qu'elle les ressources de son père. Qu'il vous suffise de jouir tous deux d'une fortune que vous méritez : pour moi je dois le secret aux morts comme aux vivans.

S O P H R O N I M E .

Je n'ai plus qu'une crainte , c'est que ce prêtre de Cérès , à qui vous m'avez préféré , ne venge sur vous les refus d'Aglaé : c'est un homme bien à craindre.

S O C R A T E .

Eh que peut craindre celui qui fait son devoir ? je connais la rage de mes ennemis ; je fais toutes leurs calomnies ; mais quand on ne cherche qu'à faire du bien aux hommes , et qu'on n'offense point le ciel , on ne redoute rien , ni pendant la vie ni à la mort.

S O P H R O N I M E.

Rien n'est plus vrai ; mais je mourrais de douleur , si la félicité que je vous dois portait vos ennemis à vous forcer de mettre en usage votre héroïque confiance.

S C E N E I I.

S O C R A T E , S O P H R O N I M E , A G L A É.

A G L A É.

M O N bienfaiteur , mon père , homme au-dessus des hommes , j'embrasse vos genoux. Secondez-moi , Sophronime ; c'est lui , c'est Socrate qui nous marie aux dépens de sa fortune , qui paye ma dot , qui se prive pour nous de la plus grande partie de son bien. Non , nous ne le souffrirons pas ; nous ne ferons pas riches à ce prix : plus notre cœur est reconnaissant , plus nous devons imiter la noblesse du sien.

S O P H R O N I M E.

Je me jette à vos pieds comme elle , je suis faisi comme elle ; nous sentons également vos bienfaits. Nous vous aimons trop , Socrate , pour en abuser. Regardez-nous comme vos enfans , mais que vos enfans ne vous soient point à charge. Votre amitié est le plus grand des biens , c'est le seul que nous voulons. Quoi ! vous n'êtes pas riche , et vous faites ce que les puissans de la terre ne feraient pas ! Si nous acceptions vos bienfaits , nous en serions indignes.

S O C R A T E.

Levez-vous, mes enfans, vous m'attendrifiez trop. Ecoutez-moi ; ne faut-il pas respecter les volontés des morts ? Votre père, Aglaé, que je regardais comme la moitié de moi-même, ne m'a-t-il pas ordonné de vous traiter comme ma fille ? je lui obéis ; je trahirais l'amitié et la confiance, si je faisais moins. J'ai accepté son testament, je l'exécute ; le peu que je vous donne est inutile à ma vieilleffe, qui est sans besoins. Enfin, si j'ai dû obéir à mon ami, vous devez obéir à votre père. C'est moi qui le suis aujourd'hui ; c'est moi qui par ce nom sacré vous ordonne de ne me pas accabler de douleur en me refusant. Mais retirez-vous, j'aperçois Xantippe. J'ai mes raisons pour vous conjurer de l'éviter dans ces momens.

A G L A É.

Ah, que vous nous ordonnez des choses cruelles !

S C E N E I I I.

S O C R A T E, X A N T I P P E.

X A N T I P P E.

VRAIMENT vous venez de faire là un beau chef-d'œuvre ; par ma foi, mon cher mari, il faudrait vous interdire. Voyez, s'il vous plaît, que de sottises ! Je promets Aglaé au prêtre Anitus, qui a du crédit parmi les grands ; je promets Sophronime à cette grosse

marchande Drixa , qui a du crédit chez le peuple ; et vous mariez vos deux étourdis ensemble pour me faire manquer à ma parole ; ce n'est pas assez , vous les dotez de la plus grande partie de votre bien. Vingt mille drachmes ! justes dieux , vingt mille drachmes ! n'êtes-vous pas honteux ? De quoi vivrez-vous à l'âge de soixante et dix ans ? qui payera vos médecins , quand vous ferez malade ? vos avocats , quand vous aurez des procès ? Enfin , que ferai-je , quand ce fripon , ce col tors d'Anitus et son parti , que vous auriez eus pour vous , s'attacheront à vous persécuter comme ils ont fait tant de fois ? Le ciel confonde les philosophes et la philosophie , et ma fotte amitié pour vous ! Vous vous mêlez de conduire les autres , et il vous faudrait des lisières : vous raisonnez sans cesse , et vous n'avez pas le sens commun. Si vous n'étiez pas le meilleur homme du monde , vous seriez le plus ridicule et le plus insupportable. Ecoutez , il n'y a qu'un mot qui serve ; rompez dans l'instant cet impertinent marché , et faites tout ce que veut votre femme.

S O C R A T E.

C'est très-bien parler , ma chère Xantippe , et avec modération ; mais écoutez-moi à votre tour. Je n'ai point proposé ce mariage. Sophronime et Aglaé s'aiment , et sont dignes l'un de l'autre. Je vous ai déjà donné tout le bien que je pouvais vous céder par les lois ; je donne presque tout ce qui me reste à la fille

de mon ami : le peu que je garde me fuffit. Je n'ai ni médecin à payer , parce que je fuis fobre ; ni avocat , parce que je n'ai ni prétentions ni dettes. A l'égard de la philofophie que vous me reprochez , elle m'enfeigne à fouffrir l'indignation d'Anitus , et vos injures ; à vous aimer malgré votre humeur.

(il fort.)

S C E N E I V.

X A N T I P P E *feule.*

LE vieux fou ! il faut que je l'estime malgré moi ; car , après tout , il y a je ne fais quoi de grand dans fa folie. Le fang froid de fes extravagances me fait enrager. J'ai beau le gronder , je perds mes peines. Il y a trente ans que je crie après lui , et quand j'ai bien crié , il m'en impofe , et je fuis toute confondue : eft-ce qu'il y aurait dans cette ame-là quelque chofe de fupérieur à la mienne ?

S C E N E V.

X A N T I P P E , D R I X A.

D R I X A.

EH bien , madame Xantippe , voilà comme vous êtes maîtrefle chez vous ! Fi ! que cela eft lâche de fe laiffer gouverner par fon mari ! Ce maudit Socrate

m'enlève donc ce beau garçon dont je voulais faire la fortune ! il me le payera , le traître.

X A N T I P P E.

Ma pauvre madame Drixa , ne vous fâchez pas contre mon mari ; je me suis assez fâchée contre lui ; c'est un imbécille , je le fais bien ; mais dans le fond c'est bien le meilleur cœur du monde. Cela n'a point de malice ; il fait toutes les sottises possibles sans y entendre finesse , et avec tant de probité que cela défarme. D'ailleurs , il est têtue comme une mule. J'ai passé ma vie à le tourmenter , je l'ai même battu quelquefois ; non-seulement je n'ai pu le corriger , je n'ai même jamais pu le mettre en colère. Que voulez-vous que j'y fasse ?

D R I X A.

Je me vengerai , vous dis-je : j'aperçois sous ces portiques son bon ami Anitus , et quelques-uns des nôtres ; laissez-moi faire.

X A N T I P P E.

Mon Dieu , je crains que tous ces gens-là ne jouent quelque tour à mon mari. Allons vite l'avertir ; car , après tout , on ne peut s'empêcher de l'aimer.

S C E N E V I.

ANITUS, DRIXA, TERPANDRE, ACROS.

D R I X A.

Nos injures font communes , respectable Anitus ; vous êtes trahi comme moi. Ce malhonnête homme de Socrate donne presque tout fon bien à Aglaé , uniquement pour vous défespérer. Il faut que vous en tiriez une vengeance éclatante.

A N I T U S.

C'est bien mon intention , le ciel y est intéreffé ; cet homme méprise fans doute les dieux , puisqu'il me dédaigne. On a déjà intenté contre lui quelques accusations ; il faut que vous m'aidiez tous à les renouveler ; nous le mettrons en danger de sa vie ; alors je lui offrirai ma protection , à condition qu'il me cède Aglaé , et qu'il vous rende votre beau Sophronime ; par là nous remplirons tous nos devoirs ; il fera puni par la crainte que nous lui aurons donnée : j'obtiendrai ma maîtresse , et vous aurez votre amant.

D R I X A.

Vous parlez comme la sagesse elle-même. Il faut que quelque divinité vous inspire. Instruisez-nous , que faut-il faire ?

A N I T U S.

Voici bientôt l'heure où les juges passeront pour aller au tribunal : Mélitus est à leur tête.

D R I X A.

Mais ce Mélitus est un petit pédant, un méchant homme, qui est votre ennemi.

A N I T U S.

Oui, mais il est encore plus l'ennemi de Socrate; c'est un scélérat hypocrite, qui soutient les droits de l'Aréopage contre moi; mais nous nous réunissons toujours quand il s'agit de perdre ces faux sages capables d'éclairer le peuple sur notre conduite. Ecoutez, ma chère Drixa, vous êtes dévote?

D R I X A.

Oui assurément, Monseigneur; j'aime l'argent et le plaisir de tout mon cœur: mais en fait de dévotion je ne cède à personne.

A N I T U S.

Allez prendre quelque dévot du peuple avec vous, et quand les juges passeront, criez à l'impiété.

T E R P A N D R E.

Y a-t-il quelque chose à gagner? nous sommes prêts.

A C R O S.

Oui, mais quelle espèce d'impiété?

A N I T U S.

De toutes les espèces. Vous n'avez qu'à l'accuser hardiment de ne point croire aux dieux: c'est le plus court.

D R I X A.

Oh laissez-moi faire.

A N I T U S.

A N I T U S.

Vous ferez parfaitement fécondés. Allez fous ces portiques ameuter vos amis. Je vais cependant inftruire quelques gazetiers de controverfe, quelques folliculaires qui viennent fouvent dîner chez moi. Ce font des gens bien méprifables, je l'avoue; mais ils peuvent nuire dans l'occafion, quand ils font bien dirigés. Il faut fe fervir de tout pour faire triompher la bonne caufe. Allez, mes chers amis, recommandez-vous à Cérès; vous viendrez crier au fignal que je donnerai: c'eft le sûr moyen de gagner le ciel, et furtout de vivre heureux fur la terre.

S C E N E V I I.

ANITUS, NONOTI, CHOMOS, BERTIOS.

A N I T U S.

INFATIGABLE Nonoti, profond Chomos, délicat Bertios, avez-vous fait contre ce méchant Socrate les petits ouvrages que je vous ai commandés?

N O N O T I.

J'ai travaillé, Monfeigneur; il ne s'en relèvera pas.

C H O M O S.

J'ai démontré la vérité contre lui; il eft confondu.

B E R T I O S.

Je n'ai dit qu'un mot dans mon journal; il eft perdu.

Théâtre. Tome VIII.

† R r

A N I T U S .

Prenez garde , Nonoti. Je vous ai défendu la prolixité. Vous êtes ennuyeux de votre naturel : vous pourriez lasser la patience de la cour.

N O N O T I .

Monseigneur , je n'ai fait qu'une feuille ; j'y prouve que l'ame est une quintessence infuse , que les queues ont été données aux animaux pour chasser les mouches , que Cérès fait des miracles , et que par conséquent Socrate est un ennemi de l'Etat qu'il faut exterminer.

A N I T U S .

On ne peut mieux conclure. Allez porter votre délation au second juge , qui est un excellent philosophe : je vous réponds que vous ferez bientôt défait de votre ennemi Socrate.

N O N O T I .

Monseigneur , je ne suis point son ennemi. Je suis fâché seulement qu'il ait tant de réputation ; et tout ce que j'en fais est pour la gloire de Cérès , et pour le bien de la patrie.

A N I T U S .

Allez , dis-je , dépêchez-vous. Eh bien , savant Chomos , qu'avez-vous fait ?

C H O M O S .

Monseigneur , n'ayant rien trouvé à reprendre dans les écrits de Socrate , je l'accuse adroitement de penser tout le contraire de ce qu'il a dit ; et je montre le venia répandu dans tout ce qu'il dira.

A N I T U S.

A merveille. Portez cette pièce au quatrième juge : c'est un homme qui n'a pas le sens commun, et qui vous entendra parfaitement. Et vous, Bertios ?

B E R T I O S.

Monseigneur, voici mon dernier journal sur le chaos. Je fais voir adroitement, en passant du chaos aux jeux olympiques, que Socrate pervertit la jeunesse.

A N I T U S.

Admirable ! Allez de ma part chez le septième juge, et dites-lui que je lui recommande Socrate. Bon, voici déjà Mélitus, le chef des onze, qui s'avance. Il n'y a point de détour à prendre avec lui ; nous nous connaissons trop l'un et l'autre.

S C E N E V I I I.

A N I T U S, M E L I T U S.

A N I T U S.

MONSIEUR le juge, un mot. Il faut perdre Socrate.

M E L I T U S.

Monfieur le prêtre, il y a long-temps que j'y pense ; unissons-nous sur ce point, nous n'en ferons pas moins brouillés sur le reste.

A N I T U S.

Je fais bien que nous nous haïssons tous deux ; mais en se détestant, il faut se réunir pour gouverner la république.

Rr-2

M E L I T U S.

D'accord. Personne ne nous entend ici ; je fais que vous êtes un fripon ; vous ne me regardez pas comme un honnête homme ; je ne puis vous nuire , parce que vous êtes grand-prêtre ; vous ne pouvez me perdre , parce que je suis grand-juge ; mais Socrate peut nous faire tort à l'un et à l'autre en nous démasquant ; nous devons donc commencer vous et moi par le faire mourir , et puis nous verrons comment nous pourrons nous exterminer l'un l'autre à la première occasion.

A N I T U S , *à part.*

On ne peut mieux parler. Hom ! que je voudrais tenir ce coquin d'Aréopagite sur un autel , les bras pendans d'un côté et les jambes de l'autre , lui ouvrir le ventre avec mon couteau d'or , et consulter son foie tout à mon aise !

M E L I T U S , *à part.*

Ne pourrai-je jamais tenir ce pendard de sacrificateur dans la geole , et lui faire avaler une pinte de ciguë à mon plaisir.

A N I T U S.

Or çà , mon cher ami , voilà vos camarades qui avancent ; j'ai préparé les esprits du peuple.

M E L I T U S.

Fort bien , mon cher ami , comptez sur moi comme sur vous-même dans ce moment , mais rancune tenant toujours.

S C E N E I X.

ANITUS , MELITUS , quelques juges d'Athènes
qui passent sous les portiques. (*Anitus parle à l'oreille
de Mélitus.*)

DRIXA , TERPANDRE et ACROS *ensemble.*

JUSTICE , justice , scandale , impiété , justice , justice ,
irréligion , impiété , justice.

A N I T U S.

Qu'est-ce donc , mes amis ? de quoi vous plaignez-
vous ?

DRIXA , TERPANDRE et ACROS.

Justice au nom du peuple.

M E L I T U S.

Contre qui ?

DRIXA , TERPANDRE et ACROS.

Contre Socrate.

M E L I T U S.

Ah , ah ! contre Socrate ? ce n'est pas d'aujourd'hui
qu'on se plaint de lui. Qu'a-t-il fait ?

A C R O S.

Je n'en fais rien.

T E R P A N D R E.

On dit qu'il donne de l'argent aux filles pour se
marier.

A C R O S.

Oui , il corrompt la jeunesse.

D R I X A.

C'est un impie ; il n'a point offert de gâteaux à Cérès. Il dit qu'il y a trop d'or et trop d'argent inutiles dans le temple ; que les pauvres meurent de faim , et qu'il faut les foulager.

A C R O S.

Oui , il dit que les prêtres de Cérès s'enivrent quelquefois : cela est vrai , c'est un impie.

D R I X A.

C'est un hérétique ; il nie la pluralité des dieux ; il est déiste ; il ne croit qu'un seul Dieu ; c'est un athée.

Tous trois ensemble.

Oui , il est hérétique , déiste , athée.

M E L I T U S.

Voilà des accusations très-graves , et très-vraisemblables : on m'avait déjà averti de tout ce que vous nous dites.

A N I T U S.

L'Etat est en danger , si on laisse de telles horreurs impunies. Minerve nous ôtera son secours.

D R I X A.

Oui , Minerve , fans doute ; je l'ai entendu faire des plaifanteries sur le hibou de Minerve.

M E L I T U S.

Sur le hibou de Minerve ! O Ciel ! n'êtes-vous pas

d'avis , Messieurs , qu'on le mette en prison tout à l'heure ?

L E S J U G E S *ensemble.*

Oui , en prison , vite en prison.

M E L I T U S.

Huiffiers , amenez à l'instant Socrate en prison.

D R I X A.

Et qu'ensuite il soit brûlé sans avoir été entendu.

U N D E S J U G E S.

Ah ! il faut du moins l'entendre ; nous ne pouvons enfreindre la loi.

A N I T U S.

C'est ce que cette bonne dévote voulait dire : il faut l'entendre , mais ne se pas laisser surprendre à ce qu'il dira ; car vous savez que ces philosophes font d'une subtilité diabolique : ce sont eux qui ont troublé tous les Etats où nous apportions la concorde.

M E L I T U S.

En prison , en prison.

S C E N E X.

Les acteurs précédens, XANTIPPE, SOPHRONIME, AGLAÉ, SOCRATE *enchaîné* ;
Valets de ville.

X A N T I P P E.

EH miséricorde ! on traîne mon mari en prison : n'avez-vous pas honte , messieurs les juges , de traiter ainsi un homme de son âge ? quel mal a-t-il pu faire ? il en est incapable ; hélas , il est plus bête que méchant (a). Messieurs , ayez pitié de lui. Je vous l'avais bien dit , mon mari , que vous vous attireriez quelque méchante affaire. Voilà ce que c'est que de doter des filles. Que je suis malheureuse !

S O P H R O N I M E.

Ah ! Messieurs , respectez sa vieillese et sa vertu ; chargez-moi de fers : je suis prêt à donner ma liberté , ma vie pour la sienne.

A G L A É.

Oui , nous irons en prison au lieu de lui ; nous mourrons pour lui , s'il le faut. N'attendez rien sur le plus juste et le plus grand des hommes. Prenez-nous pour vos victimes.

(a) On prétend que la servante de *la Fontaine* en disait autant de son maître : ce n'est pas la faute de M. *Thompson* si *Xantippe* l'a dit avant cette servante. M. *Thompson* a peint *Xantippe* telle qu'elle était ; il ne devait pas en faire une *Cornélie*.

MELITUS.

M E L I T U S.

Vous voyez comme il corrompt la jeunesse.

S O C R A T E.

Cessez, ma femme, cessez, mes enfans, de vous opposer à la volonté du ciel : elle se manifeste par l'organe des lois. Quiconque résiste à la loi est indigne d'être citoyen. Dieu veut que je sois chargé de fers, je me soumets à ses décrets sans murmure. Dans ma maison, dans Athènes, dans les cachots, je suis également libre : et puisque je vois en vous tant de reconnaissance et tant d'amitié, je suis toujours heureux. Qu'importe que Socrate dorme dans sa chambre ou dans la prison d'Athènes ? Tout est dans l'ordre éternel, et ma volonté doit y être.

M E L I T U S.

Qu'on entraîne ce raisonneur. Voilà comme ils font tous ; ils vous poussent des argumens jusque sous la potence.

A N I T U S.

Messieurs, ce qu'il vient de dire m'a touché. Cet homme montre de bonnes dispositions. Je pourrais me flatter de le convertir. Laissez-moi lui parler un moment en particulier, et ordonnez que sa femme et ces jeunes gens se retirent.

U N J U G E.

Nous le voulons bien, vénérable Anitus ; vous pouvez lui parler avant qu'il comparaisse devant notre tribunal.

S C E N E X I.

A N I T U S , S O C R A T E.

A N I T U S.

VERTUEUX Socrate, le cœur me faigne de vous voir en cet état.

S O C R A T E.

Vous avez donc un cœur ?

A N I T U S.

Oui, et je suis prêt à tout faire pour vous.

S O C R A T E.

Vraiment, je suis persuadé que vous avez déjà beaucoup fait.

A N I T U S.

Ecoutez ; votre situation est plus dangereuse que vous ne pensez : il y va de votre vie.

S O C R A T E.

Il s'agit donc de peu de chose.

A N I T U S.

C'est peu pour votre ame intrépide et sublime ; c'est tout aux yeux de ceux qui chérissent comme moi votre vertu. Croyez-moi ; de quelque philosophie que votre ame soit armée, il est dur de périr par le dernier supplice. Ce n'est pas tout ; votre réputation, qui doit vous être chère, fera flétrie dans tous les siècles. Non-seulement tous les dévots et toutes les

dévotes riront de votre mort, vous insultent, allumeront le bûcher si on vous brûle, ferreront la corde si on vous étrangle, broieront la ciguë si on vous empoisonne; mais ils rendront votre mémoire exécration à tout l'avenir. Vous pouvez aisément détourner de vous une fin si funeste; je vous réponds de vous sauver la vie, et même de vous faire déclarer par les juges le plus sage des hommes, ainsi que vous l'avez été par l'oracle d'Apollon; il ne s'agit que de me céder votre jeune pupille Aglaé, avec la dot que vous lui donnez, s'entend; nous ferons aisément casser son mariage avec Sophronime. Vous jouirez d'une vieilleffe paisible et honorée, et les dieux et les déesses vous béniront.

S O C R A T E.

Huissiers, conduisez-moi en prison sans tarder davantage.

(on l'emmené.)

A N I T U S.

Cet homme est incorrigible, ce n'est pas ma faute; j'ai fait mon devoir, je n'ai rien à me reprocher; il faut l'abandonner à son sens réprouvé, et le laisser mourir impénitent.

Fin du second acte.

A C T E I I I.

S C E N E P R E M I E R E.

LES JUGES *assis sur leur tribunal*, SOCRATE *debout*.

U N J U G E , à *Anitus*.
Vous ne devriez pas siéger ici ; vous êtes prêtre de Cérès.

A N I T U S.

Je n'y fais que pour l'édification.

M E L I T U S.

Silence. Ecoutez, Socrate, vous êtes accusé d'être mauvais citoyen, de corrompre la jeunesse, de nier la pluralité des dieux, d'être hérétique, déiste et athée : répondez.

S O C R A T E.

Juges athéniens, je vous exhorte à être toujours bons citoyens comme j'ai toujours tâché de l'être, à répandre votre sang pour la patrie comme j'ai fait dans plus d'une bataille. A l'égard de la jeunesse dont vous parlez, ne cessez de la guider par vos conseils, et surtout par vos exemples ; apprenez-lui à aimer la véritable vertu, et à fuir la misérable philosophie de l'école. L'article de la pluralité des dieux est d'une discussion un peu plus difficile ; mais vous m'entendrez aisément.

Juges athéniens, il n'y a qu'un dieu.

Ah le scélérat !

S O C R A T E .

Il n'y a qu'un dieu, vous dis-je. Sa nature est d'être infini ; nul être ne peut partager l'infini avec lui. Levez vos yeux vers les globes célestes, tournez-les vers la terre et les mers, tout se correspond, tout est fait l'un pour l'autre ; chaque être est intimement lié avec les autres êtres ; tout est d'un même dessein ; il n'y a donc qu'un seul architecte, un seul maître, un seul conservateur. Peut-être a-t-il daigné former des génies, des démons, plus puissans et plus éclairés que les hommes, et s'ils existent, ce sont des créatures comme vous ; ce sont ses premiers sujets, et non pas des dieux ; mais rien dans la nature ne nous avertit qu'ils existent, tandis que la nature entière nous annonce un Dieu et un Père. Ce Dieu n'a pas besoin de Mercure et d'Iris pour nous signifier ses ordres : il n'a qu'à vouloir, et c'est assez. Si par Minerve vous n'entendiez que la sagesse de Dieu, si par Neptune vous n'entendiez que ses lois immuables, qui élèvent et qui abaissent les mers, je vous dirais : Il vous est permis de révéler Neptune et Minerve, pourvu que dans ces emblèmes vous n'adoriez jamais que l'Être éternel, et que vous ne donniez pas occasion aux peuples de s'y méprendre.

S s 3

A N I T U S.

Quel galimatias impie !

S O C R A T E.

Gardez-vous de tourner jamais la religion en métaphysique : la morale est son essence. Adorez et ne disputez plus. Si nos ancêtres ont dit que le Dieu suprême descendit dans les bras d'Alcmène, de Danaé, de Sémélé, et qu'il en eut des enfans, nos ancêtres ont imaginé des fables dangereuses. C'est insulter la divinité de prétendre qu'elle ait commis avec une femme, de quelque manière que ce puisse être, ce que nous appelons chez les hommes un adultère. C'est décourager le reste des hommes, d'oser dire que pour être un grand homme il faut être né de l'accouplement mystérieux de Jupiter et d'une de vos femmes ou filles. Miltiades, Cimon, Thémistocle, Aristide, que vous avez persécutés, valaient bien, peut-être, Persée, Hercule et Bacchus ; il n'y a d'autre manière d'être les enfans de Dieu, que de chercher à lui plaire et d'être juste. Méritez ce titre en ne rendant jamais de jugemens iniques.

M E L I T U S.

Que de blasphèmes et d'insolences !

U N A U T R E J U G E.

Que d'absurdités ! on ne fait ce qu'il veut dire.

M E L I T U S.

Socrate, vous vous mêlez toujours de faire des raisonnemens ; ce n'est pas là ce qu'il nous faut ; répondez

net et avec précision. Vous êtes-vous moqué du hibou de Minerve ?

S O C R A T E.

Juges athéniens, prenez garde à vos hibous. Quand vous proposez des choses ridicules à croire, trop de gens alors se déterminent à ne rien croire du tout. Ils ont assez d'esprit pour voir que votre doctrine est impertinente ; mais ils n'en ont pas assez pour s'élever jusqu'à la loi véritable ; ils savent rire de vos petits dieux, et ils ne savent pas adorer le Dieu de tous les êtres, unique, incompréhensible, incommunicable, éternel, et tout juste, comme tout-puissant.

M E L I T U S.

Ah le blasphémateur ! ah le monstre ! il n'en a dit que trop : je conclus à la mort.

P L U S I E U R S J U G E S.

Et nous aussi.

U N J U G E.

Nous sommes plusieurs qui ne sommes pas de cet avis ; nous trouvons que Socrate a très-bien parlé. Nous croyons que les hommes feraient plus justes et plus sages, s'ils pensaient comme lui ; et pour moi, loin de le condamner, je suis d'avis qu'on le récompense.

P L U S I E U R S J U G E S.

Nous pensons de même.

S s 4

M E L I T U S.

Les opinions semblent se partager.

A N I T U S.

Messieurs de l'Aréopage , laissez-moi interroger Socrate. Croyez-vous que le soleil tourne , et que l'Aréopage soit de droit divin ?

S O C R A T E.

Vous n'êtes pas en droit de me faire des questions ; mais je suis en droit de vous enseigner ce que vous ignorez. Il importe peu pour la société que ce soit la terre qui tourne : mais il importe que les hommes qui tournent avec elle soient justes. La vertu seule est de droit divin, et vous et l'Aréopage n'avez d'autres droits que ceux que la nation vous a donnés.

A N I T U S.

Illustres et équitables Juges, faites sortir Socrate.

(Melitus fait un signe. On emmène Socrate. Anitus continue.)

Vous l'avez entendu , auguste Aréopage , institué par le ciel ; cet homme dangereux nie que le soleil tourne, et que vos charges soient de droit divin. Si ces horribles opinions se répandent , plus de magistrats , et plus de soleil : vous n'êtes plus ces juges établis par les lois fondamentales de Minerve , vous n'êtes plus les maîtres de l'État , vous ne devez plus juger que suivant les lois ; et si vous dépendez des lois , vous êtes perdus. Punissez la rebellion , vengez le ciel et

la terre. Je fors. Redoutez la colère des dieux, si Socrate reste en vie.

(*Anitus sort, et les juges opinent.*)

U N J U G E.

Je ne veux point me brouiller avec Anitus, c'est un homme trop à craindre. S'il ne s'agissait que des dieux, encore passe.

U N J U G E, à celui qui vient de parler.

Entre nous, Socrate a raison; mais il a tort d'avoir raison si publiquement. Je ne fais pas plus de cas de Cérès et de Neptune que lui; mais il ne devait pas dire devant tout l'Aréopage ce qu'il ne faut dire qu'à l'oreille. Où est le mal après tout d'empoisonner un philosophe, surtout quand il est laid et vieux?

U N A U T R E J U G E.

S'il y a de l'injustice à condamner Socrate, c'est l'affaire d'Anitus, ce n'est pas la mienne; je mets tout sur sa conscience; d'ailleurs, il est tard, on perd son temps. A la mort, à la mort, et qu'on n'en parle plus.

U N A U T R E.

On dit qu'il est hérétique et athée; à la mort, à la mort.

M E L I T U S.

Qu'on appelle Socrate. (*on l'amène.*) Les dieux soient bénis, la pluralité est pour la mort. Socrate, les dieux

vous condamnent par notre bouche à boire de la ciguë, tant que mort s'enfuive.

S O C R A T E.

Nous sommes tous mortels; la nature vous condamne à mourir tous dans peu de temps, et probablement vous aurez tous une fin plus triste que la mienne. Les maladies qui amènent le trépas font plus douloureuses qu'un gobelet de ciguë. Au reste, je dois des éloges aux juges qui ont opiné en faveur de l'innocence; je ne dois aux autres que ma pitié.

U N J U G E, *sortant.*

Certainement cet homme-là méritait une pension de l'Etat au lieu d'un gobelet de ciguë.

U N A U T R E J U G E.

Cela est vrai; mais aussi de quoi s'avifait-il de se brouiller avec un prêtre de Cérès?

U N A U T R E J U G E.

Je suis bien aise après tout de faire mourir un philosophe; ces gens-là ont une certaine fierté dans l'esprit qu'il est bon de mater un peu.

U N J U G E.

Messieurs, un petit mot: ne ferions-nous pas bien, tandis que nous avons la main à la pâte, de faire mourir tous les géomètres, qui prétendent que les trois angles d'un triangle font égaux à deux droits? Ils scandalisent étrangement la populace occupée à lire leurs livres.

U N A U T R E J U G E.

Oui, oui, nous les pendrons à la première session.
Allons dîner. (*b*)

S C E N E I I.

S O C R A T E *seul.*

DEPUIS long-temps j'étais préparé à la mort. Tout ce que je crains à présent, c'est que ma femme Xantippe ne vienne troubler mes derniers momens et interrompre la douceur du recueillement de mon ame ; je ne dois m'occuper que de l'Etre suprême , devant qui je dois bientôt paraître. Mais la voilà : il faut se résigner à tout.

S C E N E I I I.

S O C R A T E , X A N T I P P E et les Disciples de Socrate.

X A N T I P P E.

EH bien , pauvre homme , qu'est-ce que ces gens de loi ont conclu ? êtes-vous condamné à l'amende ? êtes-vous banni ? êtes-vous absous ? Mon Dieu ! que vous m'avez donné d'inquiétude ! Tâchez , je vous prie , que cela n'arrive pas une seconde fois.

(*b*) Au seizième siècle il se passa une scène à peu-près semblable , et un des juges dit ces propres paroles : *A la mort , et allons dîner.*

S O C R A T E.

Non, ma femme, cela n'arrivera pas deux fois, je vous en répons; ne foyez en peine de rien. Soyez les bien-venus, mes chers disciples, mes amis.

CRITON, *à la tête des disciples de Socrate.*

Vous nous voyez aussi alarmés de votre sort que votre femme Xantippe; nous avons obtenu des juges la permission de vous voir. Juste Ciel! faut-il voir Socrate chargé de chaînes? Souffrez que nous baisions ces fers que vous honorez, et qui font la honte d'Athènes. Est-il possible qu'Anitus et les siens aient pu vous mettre en cet état?

S O C R A T E.

Ne pensons point à ces bagatelles, mes chers amis, et continuons l'examen que nous faisons hier de l'immortalité de l'ame. Nous disions, ce me semble, que rien n'est plus probable et plus consolant que cette idée. En effet la matière change et ne périt point, pourquoi l'ame périrait-elle? Se pourrait-il faire que nous étant élevés jusqu'à la connaissance d'un Dieu, à travers le voile du corps mortel, nous cessassions de le connaître quand ce voile sera tombé? Non, puisque nous pensons, nous penserons toujours: la pensée est l'être de l'homme; cet être paraîtra devant un Dieu juste qui récompense la vertu, qui punit le crime, et qui pardonne les faiblesses.

X A N T I P P E.

C'est bien dit ; je n'y entends rien ; on pensera toujours parce qu'on a pensé. Est-ce qu'on se mouchera toujours parce qu'on s'est mouché ? Mais que nous veut ce vilain homme avec son gobelet ?

LE GEOLIER ou Valet des Onze , *apportant
la tasse de ciguë.*

Tenez, Socrate, voilà ce que le Sénat vous envoie.

X A N T I P P E.

Quoi ! maudit empoisonneur de la république , tu viens ici tuer mon mari en ma présence ! je te dévifagerai , monstre !

S O C R A T E.

Mon cher ami , je vous demande pardon pour ma femme , elle a toujours grondé son mari ; elle vous traite de même : je vous prie d'excuser cette petite vivacité. Donnez.

(il prend le gobelet.)

U N D E S D I S C I P L E S.

Que ne nous est-il permis de prendre ce poison , divin Socrate ! par quelle horrible injustice nous êtes-vous ravi ? Quoi ! les criminels ont condamné le juste ! les fanatiques ont proscrit le sage ! Vous allez mourir !

S O C R A T E.

Non , je vais vivre. Voici le breuvage de l'immortalité. Ce n'est pas ce corps périssable qui vous a

aimés, qui vous a enseignés, c'est mon ame seule qui a vécu avec vous; et elle vous aimera à jamais.

(il veut boire.)

LE VALET DES ONZE.

Il faut auparavant que je détache vos chaînes, c'est la règle.

S O C R A T E.

Si c'est la règle, détachez.

(il se gratte un peu la jambe.)

UN DES DISCIPLES.

Quoi! vous fouriez?

S O C R A T E.

Je fouris en réfléchissant que le plaisir vient de la douleur. C'est ainsi que la félicité éternelle naîtra des misères de cette vie. (c)

(il boit.)

C R I T O N.

Hélas! qu'avez-vous fait?

X A N T I P P E.

Hélas! c'est pour je ne fais combien de discours ridicules de cette espèce qu'on fait mourir ce pauvre homme. En vérité, mon mari, vous me fendez le cœur, et j'étranglerais tous les juges de mes mains.

(c) J'ai pris la liberté de retrancher ici deux pages entières du beau sermon de *Socrate*. Ces moralités, qui sont devenues lieux communs, sont bien ennuyeuses. Les bonnes gens qui ont cru qu'il fallait faire parler *Socrate* long-temps ne connaissent ni le cœur humain ni le théâtre. *Semper ad eventum festinat*: voilà la grande règle que M. *Thompson* a observée.

Je vous grondais , mais je vous aimais ; et ce font des gens polis qui vous empoisonnent. Ah , ah ! mon cher mari , ah !

S O C R A T E.

Calmez-vous , ma bonne Xantippe : ne pleurez point , mes amis ; il ne sied pas aux disciples de Socrate de répandre des larmes.

C R I T O N.

Et peut-on n'en pas verser après cette sentence affreuse, après cet empoisonnement juridique, ordonné par des ignorans pervers qui ont acheté cinquante mille drachmes le droit d'affaffiner impunément leurs concitoyens ?

S O C R A T E.

C'est ainsi qu'on traitera souvent les adorateurs d'un seul Dieu , et les ennemis de la superstition.

C R I T O N.

Hélas ! faut-il que vous foyez une de ces victimes ?

S O C R A T E.

Il est beau d'être la victime de la Divinité. Je meurs satisfait. Il est vrai que j'aurais voulu joindre à la consolation de vous voir celle d'embrasser aussi Sophronime et Aglaé : je suis étonné de ne les pas voir ici ; ils auraient rendu mes derniers momens encore plus doux qu'ils ne font.

C R I T O N.

Hélas ! ils ignorent que vous avez consommé l'iniquité de vos juges ; ils parlent au peuple ; ils

encouragent les magistrats qui ont pris votre parti. Aglaé révèle le crime d'Anitus ; sa honte va être publique : Aglaé et Sophronime vous sauveraient peut-être la vie. Ah , cher Socrate ! pourquoi avez-vous précipité vos derniers momens ?

S C E N E I V et dernière.

Les Acteurs précédens ; **AGLAÉ, SOPHRONIME.**

A G L A É.

DI V I N Socrate , ne craignez rien ; Xantippe , consolez-vous ; dignes disciples de Socrate , ne pleurez plus.

S O P H R O N I M E.

Vos ennemis sont confondus : tout le peuple prend votre défense.

A G L A É.

Nous avons parlé , nous avons révélé la jalousie et l'intrigue de l'impie Anitus. C'était à moi de demander justice de son crime , puisque j'en étais la cause.

S O P H R O N I M E.

Anitus se dérobe par la fuite à la fureur du peuple , on le poursuit lui et ses complices ; on rend des grâces solennelles aux juges qui ont opiné en votre faveur. Le peuple est à la porte de la prison , et attend que vous paraissiez pour vous conduire chez vous en triomphe. Tous les juges se sont rétractés.

X A N T I P P E.

XANTIPPE.

Hélas ! que de peines perdues !

UN DES DISCIPLES.

O ciel ! ô Socrate ! pourquoi obéissiez-vous ?

AGLAÉ.

Vivez , cher Socrate , bienfaiteur de votre patrie , modèle des hommes , vivez pour le bonheur du monde.

CRITON.

Couple vertueux , dignes amis , il n'est plus temps.

XANTIPPE.

Vous avez trop tardé.

AGLAÉ.

Comment ? il n'est plus temps ! juste Ciel !

SOPHRONIME.

Quoi ! Socrate aurait déjà bu la coupe empoisonnée ?

SOCRATE.

Aimable Aglaé , tendre Sophronime , la loi ordonnait que je prisse le poison ; j'ai obéi à la loi , tout injuste qu'elle est , parce qu'elle n'opprime que moi. Si cette injustice eût été commise envers un autre , j'aurais combattu. Je vais mourir : mais l'exemple d'amitié et de grandeur d'ame que vous donnez au monde ne périra jamais. Votre vertu l'emporte sur le crime de ceux qui m'ont accusé. Je bénis ce qu'on appelle mon malheur ; il a mis au jour toute la force de votre belle ame. Ma chère Xantippe , foyez heureuse , et songez que pour l'être il faut dompter son

humeur. Mes disciples bien-aimés, écoutez toujours la voix de la philosophie qui méprise les persécuteurs, et qui prend pitié des faiblesses humaines ; et vous, ma fille Aglaé, mon fils Sophronime, foyez toujours semblables à vous-mêmes.

A G L A É.

Que nous sommes à plaindre de n'avoir pu mourir pour vous !

S O C R A T E .

Votre vie est précieuse, la mienne est inutile : recevez mes tendres et derniers adieux. Les portes de l'éternité s'ouvrent pour moi.

X A N T I P P E .

C'était un grand homme, quand j'y songe ! Ah ! je vais foulever la nation, et manger le cœur d'Anitus.

S O P H R O N I M E .

Puissions-nous élever des temples à Socrate, si un homme en mérite !

C R I T O N .

Puisse au moins sa sagesse apprendre aux hommes que c'est à Dieu seul que nous devons des temples !

Fin du tome huitième.

T A B L E

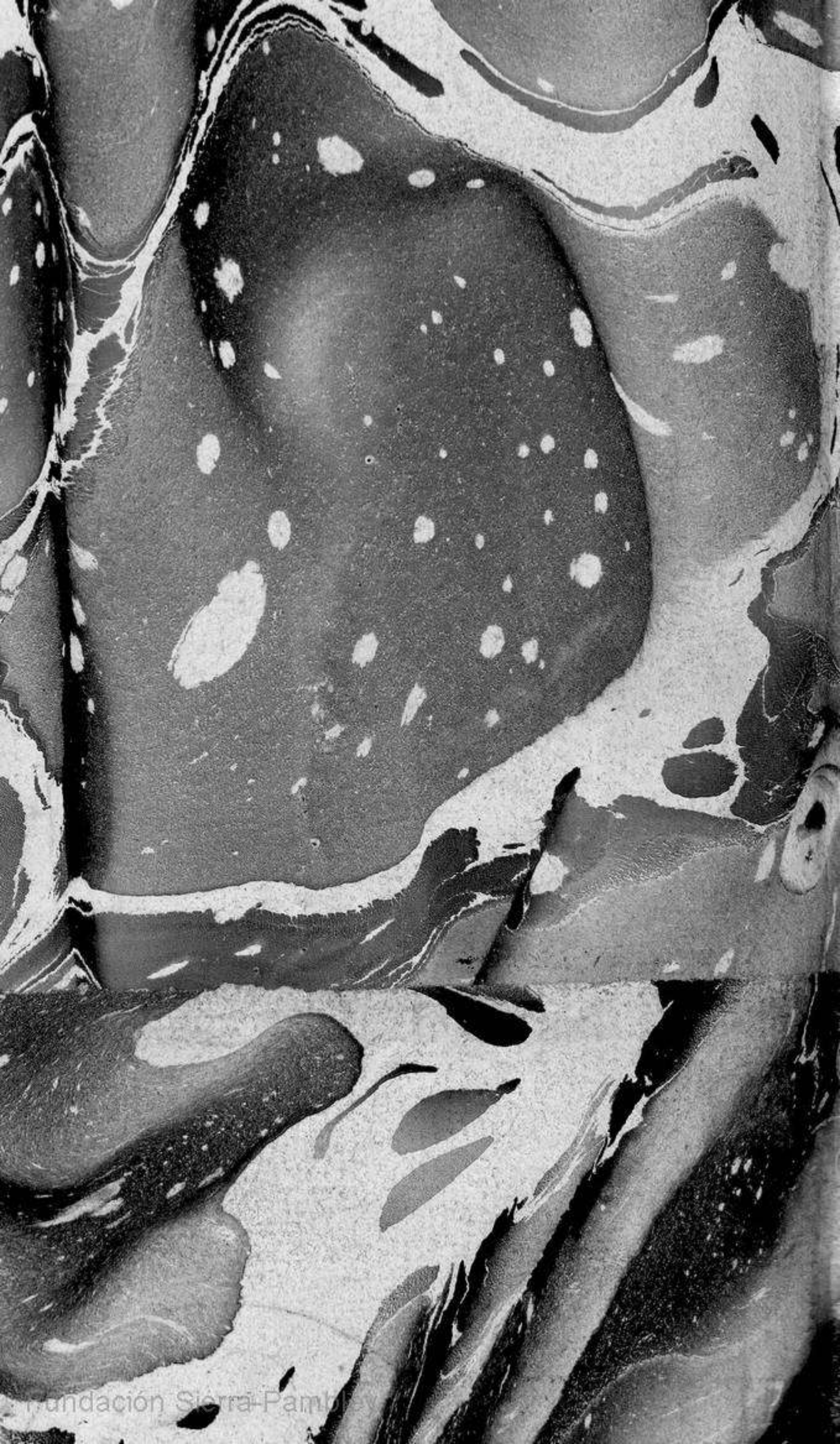
D E S P I E C E S

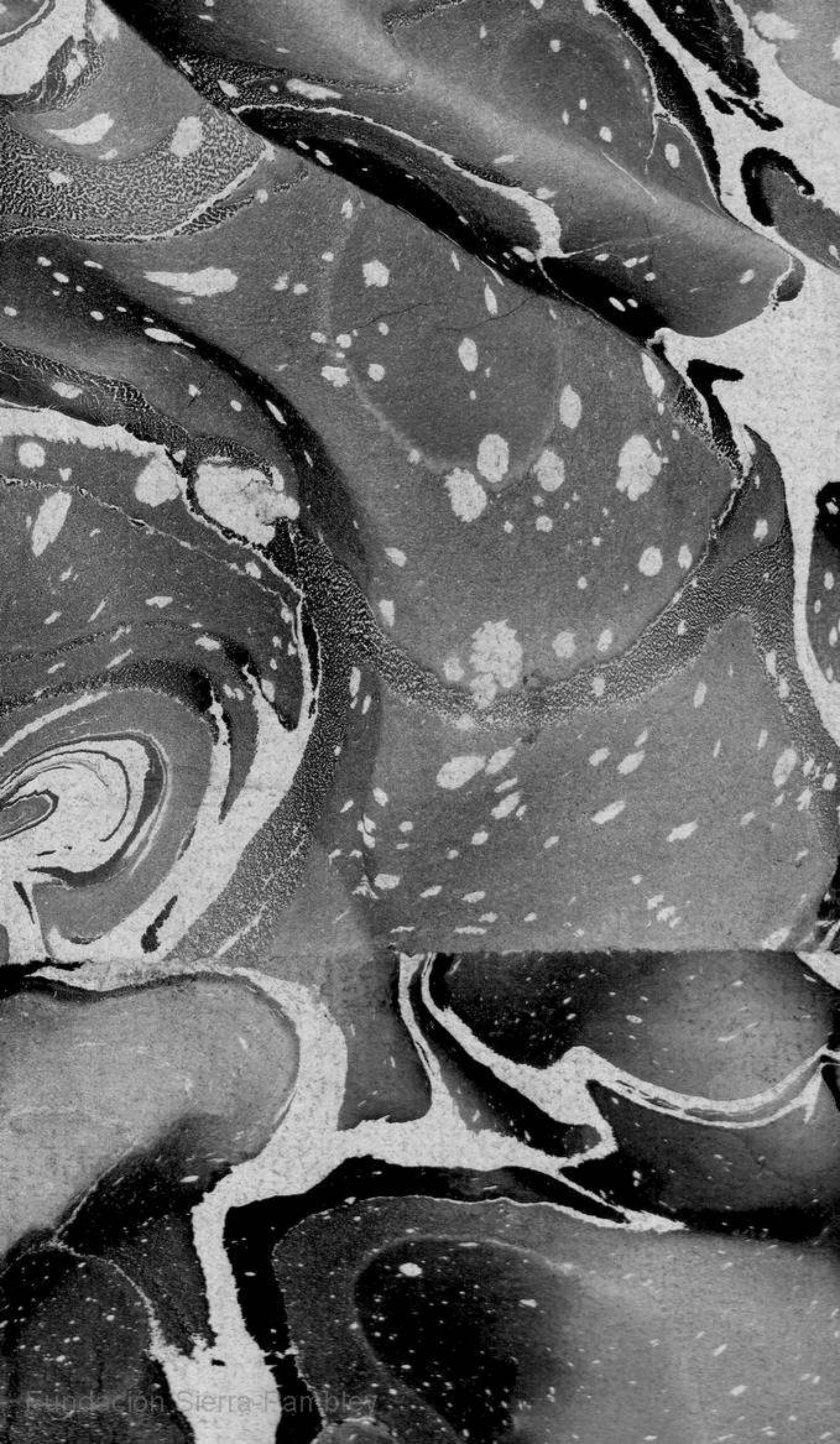
CONTENUES DANS CE VOLUME.

L'ECOSSAISE , <i>comédie.</i> PAR M. HUME. TRADUITE EN FRANÇAIS PAR M. JEROME CARRÉ.	Page 3
EPITRE DEDICATOIRE DU TRADUCTEUR DE L'ECOSSAISE A M. LE COMTE DE LAURAGUAIS.	5
A MESSIEURS LES PARISIENS.	10
AVERTISSEMENT.	15
PREFACE.	19
VARIANTES DE L'ECOSSAISE.	123
LE DROIT DU SEIGNEUR , <i>comédie.</i>	125
VARIANTES DU DROIT DU SEIGNEUR.	212
CHARLOT, OU LA COMTESSE DE GIVRY. <i>pièce dramatique.</i>	247
PREFACE <i>imprimée dans l'édition de 1737.</i>	248
VARIANTES DE CHARLOT, OU LA COMTESSE DE GIVRY.	309

LE DEPOSITAIRE, <i>comédie de société.</i>	317
PREFACE.	319
SOCRATE, OUVRAGE DRAMATIQUE.	439
PREFACE DE M. FATEMA, <i>traducteur.</i>	441

Fin de la Table du tome huitième.







VOLTAIRE

8

THEATRE

8

649